
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

LECTURES ou VERSIONS

Provençales-Françaises



Cours Supérieur

PROSATEURS

L'amour de la petite patrie attache à la grande.
PORTALIS.

Lengo d'amour, es tu la patrio e tu la liberta.
F. MISTRAL.

PARTIE DU MAITRE

AUBANEL FRÈRES, ÉDITEURS A AVIGNON

Au gent felibre

A. Brun

Oumage amistadous

de l'autour

J. Savinian.

Avignoun, 1899

LECTURES OU VERSIONS

PROVENÇALES-FRANÇAISES

Savinien, ..

LECTURES OU VERSIONS

PROVENÇALES-FRANÇAISES

COURS SUPÉRIEUR

PROSATEURS

L'amour de la petite patrie attache à la grande.
PORTALIS.

Lengo d'amour, es tu la patrio e tu la liberta.
F. MISTRAL.

AVIGNON
AUBANEL FRÈRES, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
1899

PRÉFACE

Un quart de siècle sera bientôt écoulé depuis la publication de la Méthode des *Versions provençales-françaises*.

L'expérience pratiquée sans interruption en a démontré la pleine efficacité.

La haute approbation de la Sorbonne et celle du Congrès d'Avignon ont sanctionné cette œuvre qui pénètre dans l'éducation méridionale pour la régénérer.

Bon nombre d'instituteurs, officiels ou autres, cultivent la langue d'oc, s'en servent pour publier des brochures, des volumes estimés de prose ou de vers ; ils l'utilisent dans leurs leçons, se rappelant qu'elle est, d'après M. Michel Bréal, « le plus utile auxiliaire de l'enseignement du français. »

A la dictée délaissée par les cours secondaires, à la méthode actuelle insuffisante, ils ajoutent les études comparatives de la langue d'oc et du

français; seules elles peuvent faire sortir de l'ornière, le français étudié dans le Midi.

« Il existe des cours appelés *commerciaux*, dans un grand nombre d'établissements où l'on s'efforce d'apprendre le français à des élèves qui n'ont nulle connaissance du grec ni du latin. Il est difficile d'imaginer la stérilité de cet enseignement et le néant de ses résultats : aucun ordre, aucune discipline : l'égarement des imaginations fortes, la stérilité des intelligences faibles ; d'heureux hasards mêlés de longs découragements, les meilleures facultés perdues par l'exagération et le défaut de règles. On finit par y regarder comme un résultat d'avoir appris l'orthographe en trois années. » [1]

C'est par les *Versions* que les professeurs relèveront le niveau du français dans nos écoles méridionales.

Ils savent que les philologues d'Europe ont dit avec une incontestable autorité : « On n'apprend bien une langue qu'autant qu'on l'étudie au moyen d'une langue de même origine. »

Le résultat grammatical et littéraire de cette *méthode* est recherché par les maîtres vraiment soucieux du succès de leur ministère ; car ils

1 *Conseils aux parents sur l'éducation de leurs enfants*, par A. Rondelet, professeur de philosophie à la faculté de Clermont-Ferrand.

reconnaissent aussi la valeur qu'elle leur apporte dans la formation du caractère national.

Un grand poète, un éducateur du peuple, Frédéric Mistral avec son coup d'œil de justesse et d'élévation géniales, a signalé le péril de l'éducation présente.

Il s'exprime ainsi : « Pour m'en tenir à la pensée, à la généreuse émotion qui rallie, à cette heure, autour de la « Patrie française », tant d'esprits différents, je crois que le plus grand danger qui menace notre nation vient de l'oblitération du sentiment patriotique. Et par patriotisme je n'entends pas ce chauvinisme, plus ou moins naturel, qui a toujours l'air furieux. Vous connaissez ce dicton :

A chaque oiseau
Son nid est beau.

Il a suffi pendant des siècles et des milliers d'années à retenir et à ramener dans les pays les plus ingrats les populations autochtones. Or, qu'a-t-on fait, depuis cent ans, pour la conservation des mœurs et des coutumes qui entretenaient l'amour du foyer, l'attachement au sol natal? Moins que rien, car l'indigène de chaque pays de France est éduqué à rebrousse-poil. On s'efforce par l'école (et par toutes les écoles) de lui arracher

ses traditions, et, avant tout l'usage de ces parlers antiques par lesquels se transmettaient et se perpétuaient le génie, l'indépendance et le naturel de la race. Tout cela est rasé, tout cela est broyé par l'éducation moderne. De l'histoire locale, provinciale même, il n'en est plus question. L'accent, les habitudes, les choses spéciales au pays et à son peuple sont tournées en dérision. Tout ce qui vient des aïeux est ridicule et doit être remplacé par les mixtures des programmes.

Et avec çà on produit des incolores et des ineptes, des chemineaux de tous les genres et des gens qui, détachés de nos vieux préjugés terriens, font bon marché de la Patrie et du Drapeau qui la symbolise. Les Grecs et les Romains, aussi bien que nos ancêtres, étaient autrement soucieux de la sauvegarde des mœurs, et les nations rivales qui montent à notre horizon sont autrement jalouses de conserver leur héritage patriotique et sacré. »

Puisqu'on se plaint généralement du français enseigné à l'école primaire et de la formation du caractère national, recourons à l'emploi du système des études comparatives de la langue d'oc et de la langue française. Un million d'élèves pourraient employer ainsi les deux langues et devenir, suivant le mot célèbre de Charles-Quint, deux fois mieux instruits.

Il y aurait sur une plus large base, unité de foi, de vue, de sentiment ; et l'abîme qui sépare nos populations serait plus tôt comblé, et notre race vaillante, aussi attachée au sol que fidèle à Dieu, se relèverait dans la grandeur de la Patrie.

R. M.

Les morceaux choisis de ce recueil appartiennent aux œuvres félibréennes du dialecte provençal.

Dans toutes les écoles du Midi, les élèves pourront y cueillir, avec un profit sans mélange, les belles fleurs et les fruits délicieux de notre immortelle langue d'oc.

LECTURES OU VERSIONS

Provençales-Françaises

COURS SUPÉRIEUR

PROSATEURS

I



LOU LIOUN DÓU TROUBAIRE

Au bèu tèms de la flourcsoun de nosto lengo, un troubaire, que s'èro crousa, revenié de Palestino. Avié, dins lou desert, fa l'amistanço d'un lioun, e la noblo bèsti, fidèlo e douço, lou jour de la partènço, seguiguè soun mèstre enjusqu'au veissèu. Mai lou capitàni noun vouguè embarca l'oste esfraious, e lou troubaire mountè

PROSATEURS

I

LE LION DU TROUBADOUR

Au beau temps de la floraison de notre langue, un trouvère, qui s'était croisé, revenait de Palestine. Il avait, dans le désert, fait amitié avec un lion, et la noble bête, fidèle et douce, le jour du départ, suivit son maître jusqu'au vaisseau; mais le capitaine ne voulut pas embarquer l'hôte effrayant, et le trouvère monta seul sur

soulet sus la ratamalo. Quand lou lioun se vegué à l'abandoun sus lou ribeirés, e lou veissèu que s'aliunchavo... tout d'un vanc, d'un bound terrible, se jitè dins li flot, e nadè à la seguido dóu veissèu fin-qu'à la mort.

L'amour de la Prouvènço vau bèn l'amistanço d'aquéu chivalié. La Prouvènço se gandis vers lou trelus, vers lou triounfle : jiten-nous à la bello eisservo dins lou boulegamen felibren, e seguiguen, à travès lis erso sereno o tempestouso, lou veissèu prouvençau !

TEODOR AUBANEL.

2

LOU CANDELAIRE

Esperit Flechier, lou glourious enfant de Perno, l'ilustre evesque nimausen, èro sourti d'uno famiho dóu coumun, — ço que l'engardè pas de veni un flambèu de la glèiso de Franço. Un cop, sabe plus coume, un gentilome impertinènt ié venguè coume eiçò :

— Es verai, Mounsegnour, que voste paire èro candelaire ?

— Moussu, es bèn verai, respoundeguè Flechier, mai crese que, se vous erias esta soun fiéu, farias encaro de candèlo.

GUI DE MOUNT-PAVOUN.

3

UNO PARAULO DÓU CARDINAU MAURY

Lou cardinau Maury èro fiéu d'un courdounié de Vau-Rias en Prouvènço. Siguè, coume l'on saup, l'óuratour dóu clergié is Estat-Generau de 1789. — Es

la pinasse. Quand le lion se vit abandonné sur le rivage, et le vaisseau qui s'éloignait... tout d'un élan, d'un bond terrible, il se jeta dans les flots et nagea à la suite du vaisseau jusqu'à la mort.

L'amour de la Provence vaut bien l'amitié de ce chevalier. La Provence se dirige vers l'orient, vers le triomphe : jetons-nous à la garde de Dieu, dans le mouvement félibresque, et suivons, à travers les vagues sereines ou tempêtueuses, le vaisseau provençal !

2

LE FABRICANT DE CHANDELLES

Esprit Fléchier, le glorieux enfant de Pernes, l'illustre évêque de Nimes, était sorti d'une famille vulgaire — ce qui ne l'empêcha pas de devenir un flambeau de l'Eglise de France. Une fois, je ne sais plus comment, un gentilhomme impertinent lui dit ceci :

— Est-il vrai, Monseigneur, que votre père était fabricant de chandelles?

— Monsieur, c'est bien vrai, répondit Fléchier, mais je crois que si vous aviez été son fils, vous feriez encore des chandelles.

3

UNE PAROLE DU CARDINAL MAURY

Le cardinal Maury était fils d'un cordonnier de Valréas en Provence. Il fut, comme on sait, l'orateur du clergé aux Etats-Généraux de 1789. Il est remarqua-

remarcable que l'ouratour dóu Tiers-Etat, Mirabèu, e l'óuratour de la Noublesso, Cazalès, èron peréu dous ome dóu Miejour. Estènt devengu prince de la Glèiso, lou celèbre Vau-riassen noun estratiguè sa raço : — D'abord, un jour disié, que devièu èstre quaucarèn en aquest mounde e m'auboura au-dessus de moun paire, ah! que noun a viscu'n pau mai, pèr que pousquèsse metre ma caloto cardinalenco dins soun umble faudau !

4

DÓU TÈMS QUE BERTO FIELAVO

Quand l'emperaire Enri tenié sa court dins la vilo de Pado emé la rèino Berto sa mouié, aquesto se trouvavo un jour à la grand glèiso pèr ausi la messo ; e veici qu'uno païsano, que peréu ié disien Berto, vesènt la rèino moudestamen vestido d'uno raubo coumuno, s'imaginè qu'aquesto èro desprouvesido. E diguè à si cambarado : « Nosto rèino, pecaire, es gaire bèn vestido : ai idèio de i'ana pourta moun fiéu. » Ço que faguè. Talamen que, toumbant à geinoui davans elo, ié diguè : « O segnouresso, se vous fasié pas peno, vous dounarién de bon cor aquest miéu fiéu pèr vous faire un autre vièsti. » Adounc la rèino, em'un visage sourrisènt, ourdounè à sa gàrdi de recebre lou fiéu e de douna à-n-aquelo Berto em'à soun ome autant de terro que ço que n'i'anarié dins l'estendudo d'aquéu fiéu. Lis àutri païsano, vesènt acò-d'aqui, se meteguèron tóuti à pourta si cabedèu emé sis escagno à l'emperairis, en cresènt de recebre la memo recoumpènso. Mai la rèino ié diguè : *A passa lou tèms que Berto fielavo !*

ble que l'orateur du Tiers-Etat, Mirabeau, et l'orateur de la noblesse, Cazalès, étaient aussi deux hommes du Midi. Etant devenu prince de l'Eglise, le célèbre habitant de Valréas ne méconnut pas sa race : — Puisque, disait-il un jour, je devais être quelque chose en ce monde et m'élever au-dessus de mon père, ah ! que n'a-t-il vécu un peu plus, pour qu'il me fût possible de mettre ma calotte cardinalice dans son humble tablier !

4

AU TEMPS OU BERTHE FILAIT

Quand l'empereur Henri tenait sa cour dans la ville de Padoue avec la reine Berthe, sa femme, celle-ci se trouvait un jour à la grande église pour ouïr la messe ; et voici qu'une paysanne, qui se nommait aussi Berthe, voyant la reine modestement vêtue d'une robe commune, s'imagina que celle-ci était dépourvue. Et elle dit à ses compagnes : « Notre pauvre reine n'est guère bien vêtue; je voudrais lui porter mon fil. » Ce qu'elle fit. Et, tombant à genoux devant elle, elle lui dit : « O ma souveraine, si cela ne vous faisait pas de la peine, je vous donnerais de bon cœur ce mien fil pour vous faire un autre vêtement. » Alors la reine, avec un visage souriant, ordonna à sa garde de recevoir le fil, et de donner à cette Berthe et à son mari autant de terre que pourrait en contenir l'étendue de ce fil. Les autres paysannes, voyant ceci, se mirent toutes à porter leurs pelotons et leurs écheveaux à l'impératrice, en croyant recevoir la même récompense. Mais la reine leur dit : « *Il est passé le temps où Berthe filait.* »

5



UN MOT DE CRIHOUN

Noste brave Crihoun, — quiha en Avignoun sus un pedestau de glòri, — un bèu jour que pregavo davans un crucifis, disié : « Ah ! Segnour, se ié fuguèsse esta ! vous aurien pas crucifica ! »

6

LOU FELIBRE

Aquéu que soun sang ié boui à la remembranço de noste passat clafi de malur e de glòri, aquéu que saup lou noum de nòsti sant e de nòsti rèi, aquéu que saup la vido de nòsti grands ome, aquéu que fernis davans l'obro dóu Puget, que plouro em'Arnaud Daniel, que tresano i bataio de Fourbin e de Sufrèn, aquéu que la flamo prouvençalo brulo o que l'amour naciounau devouris, aquéu — quau que fugue — lou prouclame bèn aut felibre, vertadieramen felibre. Felibre sus la pèiro o sus lou marbre, felibre sus la liro o sus l'arquet, felibre dins la founsour de la sciènci o dins lou gouvèr

5

UN MOT DE CRILLON

Notre brave Crillon, — dont la statue se dresse à Avignon sur un piédestal de gloire, — un jour qu'il priait devant un crucifix, disait : « Ah! Seigneur, si j'y eusse été, on ne vous aurait pas crucifié! »

6

LE FÉLIBRE

Celui dont le sang bout au souvenir de notre passé rempli de malheurs et de gloire, celui qui sait le nom de nos saints et de nos rois, celui qui sait la vie de nos grands hommes, celui qui frissonne devant l'œuvre de Puget, qui pleure avec Arnaud Daniel, qui tressaille aux batailles de Forbin et de Suffren, celui que la flamme provençale brûle et que l'amour national dévore, celui-là — quel qu'il soit — je le proclame bien haut félibre, véritablement félibre. Félibre sur la pierre ou sur le marbre, félibre sur la lyre ou sur l'archet, félibre dans les profondeurs de la science ou dans le gouverne-

di pople, felibre de tout biais : espandissènt dins lou desbord de soun amo, is iue pivela de tóuti, la bèuta, l'amour, la grandour de la nacioun !

TEODOR AUBANEL.

7

CANO

Lis erso, boulegado pèr ges de vènt, venien tout-bèu-just lipa li paret de la ratamalo ; lou cèu qu'aluminavon la luno e lis estello, retrasié un inmense tibanèu argentau. Eilavau, à visto perdudo, s'estalouiravo, blanco e troussado coume la lamo d'un sabre mouro. la plajo de l'Ancro e de la Bouco.

Pèr endré, se vesié trelusi li signau acoulouri dóu camin-de-ferre, tau que d'iue en cerco, quau saup de que ?

E pièi, dins lou founs, Cano emé soun clouquié e sa tourre mountant negro dins lou cèu blanc, se leissavo bressa pèr lis aigo de soun gòu que, esbrihaudant de lume, dounavo d'èr à-n-aquéu de Naple, *il dolce paese*.

MAURISE RAIMBAULT.

8

ARRI, CATINAT !

Lou generau Catinat, grand capitàni dóu tèms de Louis XIV, un jour que s'avançavo contro lou duque de Savoio, vouguè vèire pèr èu-meme lou camp di Piemountés. Pèr acò, dequé fai? S'abiho en carbounié, embasto un ase de saco de carboun, e'm'acò se gandis au bèu mitan dis enemi.

ment des peuples, félibre de tout genre, épanchant dans le débordement de son âme, aux yeux fascinés de tous, la beauté, l'amour, la grandeur de la nation !

7

CANNES

Les vagues, que nul vent n'agitait, venaient à peine lécher les parois de la vieille barque ; le ciel, que la lune et les étoiles illuminaient, ressemblait à une immense tente aux reflets argentés, Là-bas, à perte de vue, s'étalaient au loin, blanches et courbées comme la lame d'un sabre maure, les plages de l'Ancre et de la Bouche.

Çà et là, on voyait resplendir les signaux multicolores du chemin de fer, tels que des yeux en recherche, qui sait de quoi ?

Et puis, dans le fond, Cannes avec son clocher et sa tour montant noire dans le ciel bleuâtre, se laissait bercer par les eaux de son golfe qui, resplendissant de lumière, ressemblait à celui de Naples, *le doux pays*.

8

ARRI, CATINAT !

Le général Catinat, grand capitaine du temps de Louis XIV, un jour qu'il s'avançait contre le duc de Savoie, voulut voir par lui-même le camp des Piémontais. Pour cela que fait-il ? Il s'habille en charbonnier, charge un âne de sacs de charbon, et s'achemine ainsi au milieu des ennemis.

Travèsso d'aquéu biais l'armado savouiardo, espinchant à soun lesi coume li causo anavon. E, tout en couchant l'ase, dison que ié cridavo : Arri, Catinat !

E li Piemountés de rire ! Mai l'endeman, viedai ! riguèron plus que d'uno gauto, car Catinat li venguè prene d'arebous, e, paure ! quento rousto !

GUI DE MOUNT-PAVOUN.

9

JAUME LOU COUNQUISTAIRE

Lou 6 de janvié 1247, un bèu jour se levavo sus l'antico capitalo de l'Aragoun, la roumano e vinceiris Huesca. Coume pèr li gràndi festo, li campano sounavon à brand e li bandiero roujo floutejavon sus li nounanto-nòu tourre di bàrri. Arribant di vèrdi plano de la Haya, davalant di mountagno ubacouso, desgourgant di coumbo e di vau, lou pople toumbavo à bóudre sus lou *Coso* e, s'ageinouiant devoùtamen, recebié la benedicioun dis evesque mitra, dis abat benezetin, di mounge sevère e di prèire amistadous. *Ricos ombres*, meinadié, noble menu, gènt d'armo, escudié, page, cavalié, *almogavar*, trelusènt dins si vièsti pintouresc, anavon e venien à l'entour dóu palais, dóu tèms que, drapa dins sis abihage soumbre, defilavon seriéu li dóutour e lis ome de lèi. Dins lou vounvoun de la foulo s'entendié voula qu'uno paraulo, s'entendié brusi qu'un noum : *Jaume lou Counquistaire*. Car en aquelo dato soulenno lou valènt vincèire di Musulman venié teni li *Cortes* naciounalo en Huesca e ié prouclama si *fueros* liberau. E quand cencha de sis ome d'Aragoun e de Catalougno,

Il traverse de cette manière l'armée savoyarde, considérant à loisir comment les choses se passaient. Et tout en poussant l'âne, on dit qu'il lui criait : Arri, Catinat !

Et les Piémontais de rire ! mais le lendemain, morbleu ! ils ne rirent plus que d'une joue, car Catinat vint les prendre au rebours, et, les pauvres, quelle défaite !

9

JACQUES LE CONQUÉRANT

Le 6 janvier 1247, un beau jour se levait sur l'antique capitale de l'Aragon, la romane et victorieuse Huesca. Comme pour les grandes fêtes, les cloches sonnaient à toute volée et les bannières rouges flottaient sur les quatre-vingt-dix-neuf tours des remparts. Arrivant des vertes plaines de la Haya, descendant des montagnes du Nord et débouchant des vallées et des plaines, le peuple affluait en foule sur le cours et, s'agenouillant dévotement recevait la bénédiction des évêques mitrés, des abbés bénédictins, des moines sévères et des prêtres affables. Hommes riches, ménagers, petits nobles, gens d'armes, écuyers, pages, cavaliers, paysans armés, resplendissants dans leurs vêtements pittoresques, allaient et venaient autour du palais pendant que, drapés dans leurs habits sombres, défilaient gravement docteurs et hommes de loi. Dans le murmure de la foule on n'entendait retentir qu'un nom : *Jacques le Conquérant*, car à cette date solennelle le vaillant vainqueur des musulmans venait tenir les assemblées nationales à Huesca et y proclamer ses droits libéraux. Et lorsque,

de si vassau de Maiorco e de Valènço, de si coumpatrioto mount-pelieren e di Prouvençau acourregu pèr l'amira, — quand dins l'esclat de sa glòri, dins tout lou trelus de si triounfle, dins touto la forço de soun poudé, bèu, jouve, flòri, long péu d'or, soubeiran, quand au-dessus di coumpan de si vitòri, apiela sus sa fidèlo Tisouno, pèr prouclama si lèi lou rèi En Jaume s'aubourè, alor parti de cènt milo bouco, parti de cènt milo pitre, parti de cènt milo cor, restountiguè qu'un crid : « *Vivo lou Rèi En Jaume !* » e lou palais estrementi e li bàrri esmougu e l'ecò di mountagno respoundeguèron au pople en delire : « *Vivo lou Counquistaire !* »

VITOU LIEUTAUD.

10



CACHO-FIÒ E CALENDAU

Pèr la vèio de Nouvè, quand li nativeta s'aubouron dins li glèiso e lis oustau, se taulejo dins tóuti li famiho prouvençalo. Se i'a d'estello aquelo niue, soun mai lusènto; se i'a de nèu, la terro abaucado e majestouso sèmblo miés counveni à l'avenimen dóu Messio.

entouré de ses hommes d'Aragon et de Catalogne, de ses vassaux de Majorque et de Valence, de ses compatriotes de Montpellier et des Provençaux accourus pour l'admirer — quand, dans tout l'éclat de sa gloire, dans la splendeur de son triomphe, dans toute la force de son pouvoir, beau, jeune, brillant, avec ses longs cheveux d'or, souverain, quand, au-dessus de ses compagnons de victoire, appuyé sur sa fidèle Tisone, le roi Jacques se leva pour proclamer ses lois; alors, parti de cent mille bouches, parti de cent mille poitrines, parti de cent mille cœurs, un seul cri retentit : « Vive le roi Jacques! » Et le palais tressaillant, et les remparts émus, et l'écho des montagnes répondirent au peuple en délire : « *Vive le Conquérant.* »

10

LA BUCHE ET LE PAIN DE NOEL

A la veille de Noël, quand les crèches de la Nativité s'élèvent dans les églises et les maisons, on se réunit à table dans toutes les familles provençales. S'il y a des étoiles, cette nuit-là, elles sont plus brillantes ; s'il y a de la neige, la terre silencieuse et pleine de majesté semble mieux convenir à l'avénement du Messie.

Veiras alor flamba la regalido à la grand chaminèio. An adu lou cacho-fiò; l'enfant tres cop l'arroso emé de vin cué, e lou rèire enaussant la voues dis :

Alègre !
Que Noste Segne nous alègre !
S'un autre an sian pas mai, moun Diéu, fuguen pas mens !

A la brasseto prenon lou cacho-fiò e ié fan faire tres cop lou tour de la taulado, pièi lou jiton dins lou fougau.

Au mitan di tres candèlo roso, sus la taulo, veici lou calendau; sa crousto es rousso coume l'or, e lusis soun rampau de verbouisset entre-mescla de festoun blanquejant e de perlo de courau.

Lou segne-grand partejo lou pan de Calèndo; n'en baio un moussèu à chascun e gardo la part dóu paure en souvenènço dóu Segnour que neissegué dins la pauriho.

Longo-mai dins la Prouvènço tis us sacra, o bello fèsto de Calèndo, mantèngon soun rebat paradisen.

(Us de Prouvènço).

11

MORT D'ANTOUNIETO DE BÈU-CAIRE

Lou 16 de janvié, uno semano avans sa mort, i'arribè de Niço un bouquet qu'à l'oucasioun de sa fèsto i'avian fa manda pèr Alphonse Karr. Quéti crido de bonur ! Quétis esclamacioun d'alegresso, quand sourtiguerian la garbo flourido pèr l'espandi sus lou lié de la malauto ! E risié de tant bon cor, e tant poutounavo li flour, emé tant de plesi n'aspiravo li perfum, que si gautouno un moumen s'enflourèron, e que la mort, un moumen

Vous verriez alors flamber le feu joyeux à la grande cheminée. On a apporté la bûche de Noël ; l'enfant trois fois l'arrose avec du vin cuit, et l'aïeul élevant la voix, dit :

Allégresse !

Que Notre-Seigneur nous remplisse d'allégresse !

Et si une autre année, nous ne sommes pas plus nombreux, mon Dieu, ne le soyons pas moins !

On prend dans les bras la bûche de Noël et trois fois on lui fait faire le tour de la table ; puis on la jette dans le foyer.

Au milieu des trois chandelles roses, sur la table, voici le pain de Noël : sa croûte est rousse comme l'or, et son rameau de petit houx, brille entremêlé de festons blancs et de perles de corail.

Le vénérable aïeul partage le pain de Noël, il en donne un morceau à chacun et garde la part du pauvre, en souvenir du Seigneur qui naquit parmi les pauvres.

Que tes usages sacrés, ô belle fête de Noël, maintiennent longtemps dans la Provence leurs reflets de paradis !

11

MORT D'ANTOINETTE DE BEAUCAIRE

« Le 16 janvier, une semaine avant sa mort, il lui arriva de Nice un bouquet qu'à l'occasion de sa fête on lui avait envoyer par Alphonse Karr. Quels cris de bonheur ! quelles exclamations d'allégresse, quand nous sortîmes la gerbe fleurie pour l'étaler sur le lit de la malade ! Et elle riait de si bon cœur et tant elle baisait les fleurs, avec tant de plaisir elle en respirait les parfums que ses joues un moment s'épanouirent, et que la mort,

degue s'enfuge de l'oustau! Mai pièi tout en amirant la frescour di floureto : « Ai ! las ! cridè, sarai passido avans tu, galant bouquet de ma fèsto! Vai ! saras encaro proun fres per embauma ma toumbo!... »

Tóuti li jour l'anave vèire.

« Anen, ma sorre, adiéu ! » ié disiéu quand m'enanave. — « Me digués pas adiéu ; vole que me digués à revèire! » me replicavo en sourrisènt. Tambèn, lou 27 de janvié (soun darrié jour, pecaire!) «A revèire!» ié faguère bèn atentiéu en ié toucant là man. — « Oh! vuei, ami, me respoundeguè 'n plourant, vuei poudès bèn me dire adiéu! » Se counfessè e coumuniè... « Plourés pas! nous fasié l'agounisanto en richounejant. S'avès pas mai de courage, coume voulès me n'en douna, à iéu que n'ai tant de besoun pèr mouri?... Maire, bono meireto, me quites pas, me laisses pas d'uno minuto!... Te lagnes pas ansin, paire. Se sabiés coume siéu urouso de me vèire durbi lou Cèu pèr uno man amigo! Soufrisse pas! vai; siéu bèn; o moun Diéu, que siéu bèn! » E sa tèsto se clinè: e Antounieto de Bèu-Caire s'èro envoulado vers soun Diéu.

Louis Roumieux.

12

LOU CHIVAU DE DON CABESSO

Lou paire de la rèino Jano — lou prince Carle, duque de Calabro, — dison que proumetié lou retour de l'age d'or au reiaume de Naple e de Prouvènço. Veici un tra que justifico lis esperanço que dounavo.

un moment dut s'enfuir de la maison! Mais tout en admirant la fraicheur des fleurettes : « Hélas! s'écria-t-elle, je serai flétrie avant toi, charmant bouquet de fête! va! tu seras encore assez frais pour embaumer ma tombe!...»

Tous les jours j'allais la voir.

« Allons, ma sœur, adieu! » lui disais-je, quand je m'en allais. — « Ne me dites pas adieu; je veux que vous me disiez au revoir! me répliquait-elle en souriant. Cependant le 27 janvier (son dernier jour hélas!) — Au revoir! lui dis-je attentivement en lui serrant la main. — « Oh! cher ami, aujourd'hui, me répondit-elle en pleurant, aujourd'hui vous pouvez me dire adieu! » Elle se confessa et communia... « Ne pleurez pas! nous disait l'agonisante en souriant. Si vous n'avez pas plus de courage, comment voulez-vous m'en donner à moi qui en ai tant besoin pour mourir?... Mère, bonne petite mère, ne me quitte pas, ne me laisse pas une seule minute!... Ne t'afflige pas ainsi, père. Si tu savais comme je suis heureuse de me voir ouvrir le Ciel par une main amie! Je ne souffre pas! va, je suis bien, oh! mon Dieu! que je suis bien! » Et sa tête s'inclina, et Antoinette de Beaucaire s'était envolée vers son Dieu.

12

LE CHEVAL DE DON CABESSE

On dit que le père de la reine Jeanne — le prince Charles, duc de Calabre, — promettait le retour de l'âge d'or au royaume de Naples et de Provence. Voici un trait qui justifie les espérances qu'il donnait.



Coume s'èro avisa que souvènt si doumestique empachavon d'intra lou paure mounde — que venié cade jour ié demanda justiço — avié fa metre uno campaneto à sa porto.

Uno fes, sus tóuti lis autro, un paure vièi roussin que soun mèstre, parèis, leissavo barrula dins la carriero — en passant vers lou palais, venguè pèr se grata contro la porto, e en se gratant turtè la campaneto.

— Fasès intra, cridè lou duque.

— Mounsegnour, i'a degun, diguèron li varlet. Es lou chivau de don Cabesso. — Fau rèndre la justiço i bèsti coume i gènt.

Van querre don Cabesso. Quand es aqui :

— Coume vai, ié fai lou prince, que leissas courre bourrido à-n-aquéu paure chivau ?

— Mounsegnour, repliquè don Cabesso, tout bon chin vèn rato-souiro. Certanamen aquelo bèsti es estado pèr tèms un flame chivau de bataio... Mai paure ! i'a dès an que marco plus... E lou laisse en liberta bousca sa vido coume pòu...

— Don Cabesso ! alor ié vèn ansin lou duque de Calabro, voudrias, se'n-cop sias vièi, que lou rèi, vosto mèstre, vous faguèsse coume acò ?

Menas aquéu chivau dins soun estable : iéu vous coundane à lou nourri, coume se dèu, jusquà sa fin.

Aquéu bon prince mouriguè à trento-un an, e lou rèi Roubert, soun paire, dison que s'escridè :

Cecidit corona capitis mei ! Vœ vobis ! vœ mihi ! La courouno es toumbado de ma tèsto ! malur à vautre ! malur à iéu !

FREDERI MISTRAL.

Comme il s'était aperçu que souvent ses domestiques empêchaient d'entrer les pauvres gens, qui venaient chaque jour lui demander justice, il avait fait mettre une clochette à sa porte.

Une fois, entre autres, un pauvre vieux roussin que son maître, paraît-il, laissait roder dans la rue — en passant près du palais, vint pour se gratter contre la porte, et en se grattant il heurta la clochette.

— Faites entrer, s'écria le duc.

— Monseigneur, il n'y a personne, dirent les valets. C'est le cheval de don Cabesse. — Il faut rendre la justice aux bêtes comme aux gens.

On va chercher don Cabesse. Quand il est là :

— Comment se fait-il, lui dit le prince, que vous laissez dans la peine ce pauvre cheval ?

— Monseigneur, répliqua don Cabesse, tout bon chien devient vieux, pelé et alors il n'est plus bon à rien. Certainement cette bête a été autrefois un bon cheval de bataille... mais, hélas ! il y a dix ans qu'il ne compte plus... Et je le laisse en liberté chercher sa vie comme il peut..

— Don Cabesse ! lui dit alors le duc de Calabre, voudriez-vous, si un jour vous étiez vieux, que le roi votre maître vous fit comme cela ?...

Conduisez ce cheval dans son écurie : je vous condamne à le nourrir, comme vous le devez, jusqu'à sa fin.

Ce bon prince mourut à trente-un ans, et le bon roi Robert, son père, s'écria, dit-on :

Cecidit corona capitis mei ! Vœ vobis ! vœ mihi ! La couronne est tombée de ma tête ! malheur à vous ! malheur à moi !



13

SABOLY

Saboly es lou felibre de tóuti : lou païsan, autant bèn que lou letru, coumpren soun vers simple e armounious e soun esprit naturau.

Es verai que lou troubaire mountelen n'a jamai agu dins si pouësio li nàuti councepcioun dóu pouèto d'engèni, mai n'es pas mens verai que soun noum restara escri dins la memòri dóu pople prouvençau en causo de l'óuriginalita de sa pinturo e de la pureta de sa formo.

Se lou talènt de Saboly lèvo rèn i pouèto d'engèni, aquésti nimai noun escafaran l'aureolo que clarejo sus lou front d'aquéu felibre mèstre.

Lou flume jamai emplira la mar, la mar jamai escoulara lou flume !

Devèn encaro à Saboly la grando poupularita de nòsti fèsto de Calèndo. Car dequé sarien aquéli fèsto sènso si nouvè ? Sarien coume dins lou Nord, païs de nèblo ; sabon bèn, éli, se se pauso cacho-fiò ! sabon bèn se se canto de nouvè !

Ah ! se li vesien, nòsti vesprado de Calèndo ! Ah ! se vesien coume es galanto uno jouino maire quand, emé sa voues clarinello, canto un nouvè à soun nistoun poulit conme un enfant Jèsu. Ah ! se vesien lou jo innoucènt dis enfant qu'aubouron, subre uno tauleto, uno Nativeta ! Aqui i'a l'Oste au fenestroun emé sa barreto, sant Jóusè emé soun èr bounias, la bono maire emé soun velet blanc, e li pastre de terro cuecho, e l'ase e lou biòu de cartoun, e la mountagno qu'es grosso coume uno mouto, e lis aubre que soun aut coume de berigoulo ;

13

SABOLY

Saboly est le félibre de tous : le paysan, aussi bien que le lettré, comprend son vers simple et harmonieux et son esprit naturel.

Il est vrai que le troubadour de Monteux n'a jamais eu dans ses poésies les hautes conceptions du poète de génie ; mais il n'en est pas moins vrai que son nom restera écrit dans la mémoire du peuple provençal à cause de l'originalité de sa peinture et de la pureté de sa forme.

Si le talent de Saboly n'enlève rien aux poètes de génie, ceux-ci non plus n'effaceront jamais l'auréole qui brille sur le front de ce félibre-maître.

Le fleuve jamais ne remplira la mer, la mer jamais n'écoulera le fleuve.

Nous devons encore à Saboly la grande popularité de nos fêtes noëliques. En effet, que seraient ces fêtes sans ses noëls? Elles seraient comme dans le Nord, pays des brouillards. Ils savent bien, là-haut, si l'on brûle *Cachofiò*! ils savent bien si l'on chante des noëls!

Ah! s'ils voyaient nos soirées de Noël! Ah! s'ils voyaient comme elle est charmante cette jeune mère, lorsque, avec sa voix claire, elle chante un noël à son poupon joli comme un enfant Jésus! Ah! s'ils voyaient le jeu innocent des enfants qui dressent sur une petite table l'image de la Nativité! Là, il y a l'Hôte à la fenêtre avec sa barrette, Saint-Joseph avec son air brave homme, la bonne Vierge-mère avec son voile blanc, et les pâtres en terre cuite, et l'âne et le bœuf de carton, et les arbres qui sont hauts comme des champignons. Ils ne voient



veson rèn de tout acò dins lou Nord, e i'a bèn d'àutri causo que ié mancon pèr passa coume se dèu la vèio de Nouvè.

Es Saboly bessai qu'a sauva la literaturo prouvençalo ; es éu qu'à travès li siècle de niue, nous fai douna la man i troubadour. Adounc, qu'en glòri fugue aussa !

FÈLIS GRAS.

14

LETRO D'ESPAGNE

Guihèn Bonaparte-Wyse à Frederi Mistral

Madrit, 25 de jun 1880.

Moun carissime ami,

A moun retour de Pourtugau, ounte ère ana pourta lou mandadis dóu Felibrige au centenàri de Camoëns, me siéu alounga à Madrit, ounte noste eicelènt Vitour Balaguer m'a fa tant-e-piéi-mai de fèsto... Te countarai acò, se 'n-cop vau à Maiano.

Mai vuei fau que te digue uno escapamountado que te fara plasé. Aièr, acoumpagna de dos ilustracioun de la Chambro espagnolo, vole dire Balaguer, capoulié à l'ouro d'iuei dóu partit coustituciounau, e lou grand óuratour Emilio Castelar, ancian presidènt de la republico, que s'interèsson forço à tout ço qu'es de la Prouvènço, anerian vesita lou palais di Deputa.

La Chambro èro deserto, car la sessioun di *Cortes* s'es barrado davans-ièr... Eh ! bèn, devino que faguère ! Escalère coume un diable dins lou sèti dóu Presidènt, e boutant mi dous poung sus la taulo óuficialo, cridère

rien de tout cela dans le Nord, et il y a bien d'autres choses qui leur manquent pour passer, comme on le doit, la veille de la Noël.

C'est Saboly, en somme, qui a sauvé la littérature provençale; c'est lui qui, à travers les siècles de ténèbres, nous fait donner la main aux troubadours. Adonc qu'en gloire il soit élevé!

14

LETTRE D'ESPAGNE

Bonaparte-Wyse à Frédéric Mistral

Madrid, 25 juin 1880.

Mon très cher ami,

A mon retour du Portugal, où j'étais allé porter l'envoi du Félibrige au centenaire de Camoëns, je me suis avancé jusqu'à Madrid, où notre excellent Victor Balaguer m'a fait un accueil extraordinaire... Je te raconterai cela lorsque je viendrai à Maillane.

Mais aujourd'hui il faut que je t'apprenne un acte d'audacieuse originalité qui te fera plaisir. Hier, accompagné de deux illustrations de la Chambre espagnole, je veux dire Balaguer, chef aujourd'hui du parti constitutionnel, et le grand orateur Emile Castelar, ancien président de la république, qui s'intéresse beaucoup à tout ce qui est de la Provence, nous allâmes visiter le palais des Députés.

La Chambre était déserte, car la session des *Cortès* s'est clôturée avant-hier... Eh bien! devine ce que je fis! Je grimpai comme un diable dans le siége du Président, et mettant mes deux poings sur la table officielle, je criai

à-z-auto voues, davans li cinq cènt glàri di deputa absènt :

Vivo la Prouvènço !

causo que, de-segur, jamai noun s'éro ausido en un rode tant aguste.

Aquéu gai refoulèri d'un anglés prouvençalisto te prouvara, moun bèu, que de liuen coume de près, siéu toujour mai-que-mai devot à tout ço qu'ames.



15



CARITA D'UN ENFANT

Èro dins un matin d'ivèr que jalavo à pèiro fèndre; lou mistrau gingoulavo dins lis aubras sènso fueio; i roucas d'uno font milo candeleto pendoulavon. Un enfantet que ié dison Nourat vai à l'escolo; souto sis esclop lou gèu cracino; d'uno man tèn si librihoun, de l'autro uno lesco de pan grasihado, emé soun burre cremous. Rescontro un jouveinet mita-nus, souinant et tout anequeli; sa marmoto fasié li darrié badai. Paure fiéu de la Savoio! èro aqui doulènt mai que mai, e

à haute voix, devant les cinq cents spectres des Députés absents :

Vive la Provence !

chose qui, assurément, n'avait jamais été entendue dans un lieu si auguste.

Cette gaie boutade d'un anglais provençaliste te prouvera, mon bel ami, que, de loin comme de près, je suis toujours de plus en plus dévoué à tout ce que tu aimes.

15

CHARITÉ D'UN ENFANT

C'était par une matinée d'hiver, il gelait à fendre les pierres; le mistral gémissait dans les grands arbres dépouillés de leurs feuilles; aux rochers d'une fontaine mille glaçons pendillaient. Un jeune enfant, qu'on appelle Honoré, va à l'école; sous ses sabots craque le givre; d'une main il tient ses petits livres, de l'autre une tranche de pain grillée avec son beurre crémeux. Il rencontre un jeune garçon moitié nu, sanglotant, et tout exténué. Pauvre enfant de la Savoie! il était là triste indiciblement, sa

pensavo à sa maire que peréu devié se lagna, touto soulo, dins li mountagno dóu païs nadalen.

Nourat se gandis de-vers lou paure pichot ramounaire, ié vèn : Qu'as que ploures ?

— More de fam e de fre! respond l'enfant, e dos lagremo se jalon sus si gauto vióuleto.

Nourat, de tant qu'a bon cor : — Tè! moun ami, ploures plus, ié fai, e dins la man ennegresido dóu pichot ramounaire blanquejo la lesco de burre. — Gramaci, gramaci! que sèmpre Diéu t'assouste!...

Nourat, lou laisso e repren soun camin vers l'escolo. Aquéu jour la leiçoun fuguè pèr éu mai agradivo e miès coumpresso.

Quand revèn dins soun oustau sa maire l'embrasso en disènt : — T'ai vist, moun bèu, adematin, emé l'enfant qu'as assoula : que me plais toun amour de la pauriho! — E sus soun front sourrisènt, lèu, ie fai un gros poutoun.

R. Montaut.

16

LA NISADO

Un bèu dijòu dóu mes de Mai, Vincèn e Justin avien acaba de pourgi li genèsto pèr li magnan preste à faire soun coucoun. Alin li prat embaumavon l'aureto tousco, lou bon soulèu daurejavo de pertout, l'auceliho bresihavo de-longo, touto la naturo tresanavo.

Nòstis amiguet soun lèu deforo de soun mas.

Casson li blanc parpaioun, fan de sibleto, pescon emé

marmotte rendait les derniers soupirs, et il pensait à sa mère, qui devait aussi s'attrister, toute seule, dans les montagnes du pays natal.

Honoré s'avance vers le pauvre ramoneur et lui dit : Qu'est-ce qui te fait pleurer ?

— Je meurs de faim et de froid, répond l'enfant, et deux larmes se gèlent sur ses joues violettes.

Honoré a le cœur si bon qu'il lui dit : — Tiens, mon ami, ne pleure plus ; et dans la main noircie du petit ramoneur, paraît blanchissante la tranche de pain beurrée. — Grand merci, grand merci ! Que Dieu te protège toujours !...

Honoré le laisse et reprend son chemin vers l'école. La leçon, ce jour-là, fut pour lui plus attrayante et mieux comprise.

Quand il retourne à sa maison, sa mère l'embrasse en disant : — Je t'ai vu, mon bel enfant, ce matin, avec le petit garçon que tu as consolé. Que ton amour des pauvres me plaît ! Et sur son front souriant, vite elle lui fait un gros baiser.

16

LA NICHÉE

C'était un jeudi du mois de mai, Vincent et Justin avaient achevé de faire passer les genêts pour les vers à soie prêts à faire leurs cocons. Là-bas les prés embaumaient la brise attiédie, le bon soleil répandait de toutes parts ses rayons dorés, les petits oiseaux gazouillaient continuellement, toute la nature tressaillait.

Nos jeunes amis sont vite hors de leur *mas*.

Ils chassent les blancs papillons, ils font des sifflets,

si man, se viéutoulon dins l'erbo flourido. Avien que dès an, oh! gau de l'enfanço! mai tu tambèn de-fes t'ennivoulisses.

Tout-d'un-tèms, Justin, chaurihant, recounèis l'aubre que ié sabié uno nisado de sausin. Lis iòu èron couvadis quand l'atroubè; aro li pichot dèvon agué li gros canoun. — Vène, dis Vincèn, lis agantaren. — Noun, ame pas de gasta de nis, e tu fugues pas tant destrùssi. — Tè! regardo-lou, creses que vau li leissa, que? — Ve, me fai peno de vèire soufri lis aucelet: se li raubes à sa maire, m'envau. — Eh! bèn! vai-t'en! Oh! d'aquel esfraia!

Justin autant-lèu coume un esquiròu escalo sus lou sause e furetejo emé soun bras dins la borno.

Vincèn èro adeja un pau liuen quand ausis soun ami que crido. Se reviro e lou vèi quiha sus un aubre, e que brassejavo, lou malurous! Li sausin i'èron plus; uno serp, que i'avié nisa, s'èro entourtihado à sa man!

Aguèron proun peno à dous pèr i'escracha la tèsto. En s'entournant Justin disié à Vincèn : Ah! se t'aviéu escouta!

17

INMOURTALITA DE NOSTO LENGO

Antan la Prouvènço èro un brihant reiaume, la prouvinço di prouvinço, la perlo de la mar e dóu soulèu. Mestrejavo dins touto l'Europo pèr soun bèn dire e soun bèn faire, e la vaientiso de si chivalié n'avié d'egalo que la galantarié de si troubaire. Dempièi n'a passa

ils pêchent avec leurs mains, ils se roulent dans l'herbe fleurie.. Ils n'avaient que dix ans, ô joie de l'enfance! toi aussi, tu t'assombris quelquefois.

Tout-à-coup, Justin, épiant, reconnaît l'arbre où il avait trouvé une nichée de friquets. Les œufs étaient couvis quand il les trouva; maintenant les petits doivent avoir les tuyaux des grosses plumes. Viens, dit-il à Vincent, nous les prendrons. — Non, je n'aime pas de gâter les nids, et toi ne sois pas si destructeur. — Tiens! Vois donc ça! tu crois que je vais les laisser, n'est-ce pas? — Vois-tu, il me fait de la peine de voir souffrir les petits oiseaux : si tu les dérobes à leur mère, je m'en vais. — Eh bien! va-t-en! Oh! de ce poltron!

Justin aussitôt, tel qu'un écureuil, grimpe sur le saule et furète avec la main dans la cavité de l'arbre.

Vincent était déjà un peu loin quand il entendit son ami qui criait. Il se retourne et voit le malheureux perché sur l'arbre, secouant désespérément les bras. Les friquets n'y étaient plus; un serpent, qui y avait niché, s'était entortillé à sa main !

Ils eurent assez de peine à deux pour lui écraser la tête. En retournant, Justin disait à Vincent : Ah! si je t'avais écouté!

17

IMMORTALITÉ DE NOTRE LANGUE

Autrefois la Provence était un puissant royaume, la province des provinces, la perle de la mer et du soleil. Elle était souveraine dans toute l'Europe par son bien dire et son bien faire, et la vaillance de ses chevaliers n'avait d'égale que la galanterie de ses troubadours.

d'aigo au Rose, n'a boufa de mistrau, la guerro a cavauca sus nòsti champ e l'encèndi a brula nòsti castelas. Mai lou mistrau, que cepo li pibo e derrabo li roure, quand s'abauco, la sagno s'aubouro; mai lou Rose qu'ennègo tout, quand a passa, l'erbo regreio, e la girouflado sóuvajo escound pèr plesi li trau di vièii paret e courouno poulidamen de flour li tourre ennegresido pèr lis assaut e pèr l'encèndi.

Se sias esta au castèu di Baus, au mes de Mai, sauprés ço que vole dire. Li Prouvençau an tout perdu : lou castèu di Baus afoudra, vaqui l'image de l'anciano glòri. Nous rèsto just la lengo, toujour vivènto e jouino coume aquéli flour qu'espelisson, chasque printèms, au mitan dis escoumbre e de la bouissounado.

La lengo-maire couvo sèmpre au founs di cor; la flour grano e reflouris tóuti lis an : soun inmourtalo, coume lou soulèu, coume la patrìo !

Téodor Aubanel.

18

LOU RESCONTRE DÓU CARBOUNIÉ

A l'uba dóu Ventour, vivié, i'a pas long-tèms encaro, dins uno bastido apielado sus li rouino d'un vièi castèu, un richas coume n'i'avié gaire, simple, bounias e bènfasènt, mai forço desoubra, coume l'èron, à ço que parèis, quàsi tóuti li riche d'aquéu tèms.

N'aguènt jamai rèn fa de si vint ounglo, moussu Bouiroun-lou-Riche, coume l'apelavon dins lou païs pèr lou destingui d'uno autro famiho de Bouiroun, qu'èron

Depuis il en a passé de l'eau au Rhône, il en a soufflé du mistral, la guerre a chevauché sur nos champs et l'incendie a brûlé nos châteaux. Mais le mistral qui ébranle les peupliers et arrache les chênes, quand il s'apaise, le roseau se relève; mais le Rhône qui noie tout, quand il a passé, l'herbe repousse, et la giroflée sauvage cache à plaisir les trous des vieux murs et couronne gentiment de fleurs les tours noircies par les assauts et les incendies.

Si vous êtes allés au château des Baux, au mois de mai, vous saurez ce que je veux dire. Les Provençaux ont tout perdu : le château des Baux foudroyé, voilà l'image de l'ancienne gloire. Il nous reste juste la langue, toujours vivante et jeune comme ces fleurs qui s'épanouissent, chaque printemps, au milieu des ruines et du hallier.

La langue mère couve toujours au fond du cœur; la fleur grène et refleurit tous les ans : elles sont immortelles, comme le soleil, comme la patrie !

18

LA RENCONTRE DU CHARBONNIER

Au nord du Ventour, vivait, il n'y a pas longtemps encore, dans une bastide appuyée sur les ruines d'un vieux château, un richard, comme on en voit peu, simple, bon et bienfaisant, mais très désœuvré, comme l'étaient, paraît-il, presque tous les riches de cette époque.

N'ayant jamais rien fait de ses deux mains, monsieur Bouiron-le-Riche, ainsi qu'on l'appelait dans le pays pour le distinguer d'une autre famille de Bouiron qui n'étaient

que de simple pacan, moussu Bouiroun-lou-Riche vivié sènso soucit ni ambicioun di revengut de si terro que si menant ié pagavon tin-tin quand venié Toussant o Sant-Miquèu ; e passavo soun tèms à barrula d'uno de si terro à l'autro pèr vèire ço que se ié fasié, s'entre-tenènt emé li travaiadou dóu tèms o di recordo, un moumen d'eici, un moumen d'eila. Sa vido s'escoulavo ansin, tranquilo, dins la pas dóu campèstre, coume l'aigo d'un riéu entre dos ribo flourido, au travès de si vàsti pradarié.

Un jour que s'espacejavo dins la mountagno, atrouvè sus soun camin un paure carbounié que s'escrimavo pèr carga quàuqui coufo de carboun sus la bastiero de soun miòu.

Lou carbounié, vesènt veni noste barrulaire, que, vesti simplamen coume lou darrié di païsan, avié l'èr d'un travaiadou dis alentour, s'aplanto e ié fai :

— Escusas, brave ome, m'ajudarias pas carga quàuqui coufo de carboun ?

— Voulountié, respond moussu Bouiroun. E prenènt li coufo d'un coustat chascun, li carguèron sus l'esquino dóu miòu.

Moussu Bouiroun, que n'èro pas abitua au travai, susavo à gros degout e s'espoungavo lou front emé soun moucadou, quand lou carbounié, metènt la man au pouchoun, n'en tiro un gros sòu, et lou pourgènt à moussu Bouiroun :

— Tenès, ié fai, regrète de pas mai agué sus iéu : vaqui pèr vosto peno.

Moussu Bouiroun, un pau sousprés, pren lou sòu, se

que de simples paysans, monsieur Bouiron-le-Riche vivait sans souci ni ambition des revenus de ses terres, que les fermiers lui payaient en bon argent quand venaient la Toussaint ou la Saint-Michel ; et il passait son temps à se promener d'un champ à l'autre pour voir ce qu'on y faisait, s'entretenant avec les travailleurs du temps ou des récoltes, un moment par ci, un moment par là. Sa vie s'écoulait ainsi tranquille dans la paix des champs; telle l'onde d'un ruisseau entre ses deux rives fleuries parmi les prés vastes.

Un jour qu'il se promenait dans la montagne, il trouva sur son chemin un pauvre charbonnier qui s'escrimait à charger quelques mannes de charbon sur le bât de son mulet.

Le charbonnier, voyant venir notre rôdeur, qui, vêtu simplement comme le dernier des paysans, avait l'air d'un travailleur du voisinage, s'arrête et lui dit :

— Excusez-moi, brave homme, ne m'aideriez-vous pas à charger quelques mannes de charbon ?

— Volontiers, reprend monsieur Bouiron. Et, prenant les mannes d'un côté chacun, ils les chargèrent sur le dos du mulet.

Monsieur Bouiron, qui n'était pas habitué au travail, suait à grosse goutte et il s'épongeait le front avec son mouchoir, quand le charbonnier, mettant la main à la poche, en retire un gros sou, et l'offrant à Monsieur Bouiron :

— Tenez, lui dit-il, je regrette de ne pas avoir assez sur moi : voilà pour votre travail.

Monsieur Bouiron, un peu surpris, prend le sou, fait

signo, reluco la dardèno e la bouto religiousamen dins sa pòchi.

Lou carbounié, en lou vesènt faire lou signe de la crous emé lou sòu entre li det, ié vèn :

— Alor, es iéu que vous estrene ?

— Coume venès de lou dire, respond moussu Bouiroun ; acò 's lou proumié sòu qu'ai gagna de ma vido à la susour de moun front, vaqui perqué lou gardarai preciousamen.

Acò disènt, moussu Bouiroun prenguè dins sa man la man negrasso dóu carbounié, la sarré amistadousamen e countuniè soun escourregudo.

Aro, se passavias à la bastido de moussu Bouiroun, veirias aquéu famous sòu encastra dins un cadre finamen escrincela, e se demandavias ço qu'es aquéu relicle, vous dirien, coume à iéu, l'istòri que vène de vous counta. Moussu Bouiroun, dins sa desoubranço, avié coumprés que lou travai avié sa noublesso e qu'un sòu bèn gagna valié miés qu'un louvidor vengu sabe pas coume. N'avié travaia qu'un moumenet dins sa vido, mai n'i 'aguè proun d'acò pèr ié faire coumprene ço qu'es lou travai pèr n'i 'en faire aprecia la valour. Eu que, de sa naturo, èro sèmpre esta bon pèr lou travaiadou, lou devenguè encaro mai, s'èro poussible, e quand n'en rescountravo quaucun sus soun camin, èro toujour lou proumié à tira sa capelado. Sarié de souveta que tóuti li riche fier e desoubra, coume malurousamen se n'atrovo encaro, aguèsson un jour, coume moussu Bouiroun, lou rescontre dóu carbounié.

Auzias Jouveau.

le signe de la croix, regarde la piastre de cuivre et la met religieusement dans sa poche.

Le charbonnier, en le voyant faire le signe de la croix avec le sou, lui dit :

— Alors, c'est moi qui vous étrenne ?

— Comme vous venez de le dire, répond Monsieur Bouiron ; c'est le premier sou que j'ai gagné de ma vie à la sueur de mon front, voilà pourquoi je le garderai précieusement.

Ce disant, Monsieur Bouiron prit dans sa main la main noire du charbonnier, la pressa tout amicalement et continua sa course.

Maintenant, si vous passiez à la bastide de Monsieur Bouiron, vous verriez ce fameux sou enchâssé dans un cadre finement sculpté, et si vous demandiez ce qu'est cette relique, on vous dirait, comme à moi, l'histoire que je viens de vous raconter. Monsieur Bouiron, dans son oisiveté, avait compris que le travail avait sa noblesse et qu'un sou bien gagné valait mieux qu'un louis d'or venu je ne sais comment. Il n'avait travaillé qu'un moment dans sa vie, mais il y en eut assez de cela pour lui faire comprendre ce qu'est le travail et pour lui en faire apprécier la valeur. Lui qui, de sa nature, avait toujours été si bon pour le travailleur, il le devint encore davantage, si c'était possible, et quand il en rencontrait quelqu'un sur son chemin, il était toujours le premier à le saluer. Il serait à souhaiter que tous les riches fiers et désœuvrés, comme il en est encore malheureusement, eussent un jour, ainsi que Monsieur Bouiron, la rencontre du charbonnier.

19

GLOURIFICACIEN DÓU GALOUBET

Dialèite marsihés

Li a pas grand tèms, se manejavo enca proun lou galoubet dins de bouenei famiho de l'antico Massalia : lei fiéu de la vièio Foucèio n'en fasien lou negòci artisti entre-mitan de sei gràndeis óucupacien coumercialo. E dins l'enciano ciéuta de Sextius, tant souvènt au diapasoun dei bèus-art, de soucieta de tambourinaire se soun facho entèndre de bèu còup, coumo s'es garda souvenènço d'uno que, li a pas mai d'uno vintenado d'an, fasié soun espèci de roumavàgi au quartié de la Touesso.

Nous reviren un pauquet de-vers lou bouen tèms de la Prouvènço : e qu t'a pas di que noun Reinié fluitejèsse leis èr dei coublet engença dins sei Jue poupulàri, moussèu qu'avèn counserva dins la memòri, mau-grat lou cous dóu tèms qu'a escarfa tant de cavo, franc de nouesto joio e de nouesto musico.

A prepaus de Reinié d'Anjou, e pèr mai douna de pes à-n-eiçò, es pas de soubro de dire que lou grand roumansié anglés Walter Scott, dins *Jano de Geierstein*, parlo de noueste Tambourin en dous chapitre, lei XXXI e XXXIII ; li es questien dei Tambourinaire que lou Comte de Prouvènço avié acampa pèr recebre dignamen sa fiho Margarido, alor que la rèino destrounado d'Anglo-Terro venié de faire un vot au mounastié de Santo-Ventùri e à la cafourno dóu Garagai. Dins

19

GLORIFICATION DU GALOUBET

Il n'y a pas grand temps que l'on maniait encore assez le Galoubet dans de bonnes familles de l'antique Massalia : les fils de la vieille Phocée en faisaient le négoce artistique au milieu de leurs grandes occupations commerciales. Et dans l'ancienne cité de Sextius, si souvent au diapason des beaux-arts, des sociétés de tambourineurs se sont fait entendre de belles fois, et l'on a conservé le souvenir de l'une d'elles qui, il y a une vingtaine d'années, célébrait son festival au quartier de la Torse.

Reportons-nous un peu au bon temps de la Provence : qui sait si René ne flûta pas les airs des couplets adaptés à ces jeux populaires, morceaux que nous avons conservés en mémoire, malgré le cours du temps qui a effacé tant de choses, hors notre joie et notre musique.

A propos de René d'Anjou, et pour donner plus de poids à ceci, il n'est pas superflu de dire que le grand romancier anglais, Walter-Scott, dans *Anne de Geierstein*, parle de notre tambourin dans deux chapitres, les 31ᵉ et 33ᵉ ; il y est question des tambourineurs que le comte de Provence avait rassemblés pour recevoir dignement sa fille Marguerite, alors que la reine détrônée d'Angleterre venait de faire un vœu au monastère de Sainte-Victoire et à la grotte du *Garagai*. Dans

l'autre chapitre, es di que lou bouen rèi qu'avié regna mié-siècle d'ur e de pas sus lei Prouvençau, acabè sei lòngueis annado en toucant emé nautre lou poulit estrumen.

E qu saup, tambèn, se lei ribo encantarello de la Sorgo avien pas deja referni dóu Tambourin de Petrarco?

Ço que nous counsouelo un pau dei jour passa, es que vesèn enca, dins la grando famiho prouvençalo, de bràveis enfant qu'an pas trahi sa boueno maire, d'enfant que se soun fa ome en amant toujour soun bèu Païs, seis us encian e sei vièi crèire, e que, tout pouderous et glourious de sei pousicien, sounjon que l'estrumen dount se servien lei Troubadou prouvençau, quand trevavon lei principàlei Court de l'Europo, li a sièis o sèt cènts ans, es bèn digne d'óucupa sei moumen de lesé. Car sabèn d'amatour que s'entèndon dins l'art dóu Galoubet e counèisson peréu l'art de faire de vers; ansin tout va parié dins aquéu coumèrci pouëti emé lei Muso.

Pèr provo de l'ounouranço que fan à-n-aquel estrumen, es que se ves à-z-Ais, au Museon, lei Tambourin, Fluitet e Timbalo; tambèn couneissèn un Tambourin plaça dins un saloun dóu bèu castèu de la Mignardo, e tant-e-pièi-mai fasènt l'ournamen e lei delice d'àutrei bouens oustau; ço que marco que l'estrumen de la Prouvènço es enca proun bèn estima d'aquélei que n'en sabon la valour.

FRANCÉS VIDAL.

l'autre chapitre, il est dit que le bon roi, qui avait régné sur les Provençaux un demi-siècle d'heur et de paix, acheva ses longues années en touchant avec nous du joli instrument.

Et qui sait aussi si les rives enchanteresses de la Sorgue n'avaient pas tressailli au son du tombourin de Pétrarque ?

Ce qui nous console un peu des jours passés, c'est que nous voyons encore, dans la grande famille provençale, de braves enfants qui n'ont pas trahi leur bonne mère, des enfants qui se sont faits hommes en aimant toujours leur beau pays, ses us anciens et ses vieilles croyances, et que, tout puissants et glorieux de leur position, songent que l'instrument dont se servaient les troubadours provençaux, quand ils hantaient les principales cours d'Europe, il y a six ou sept cents ans, est bien digne d'occuper leurs moments de loisir. Car nous savons des amateurs qui s'entendent dans l'art du Galoubet et connaissent aussi l'art de faire des vers ; ainsi tout va de pair dans ce commerce poétique avec les muses.

Pour preuve de l'honneur qu'on fait à cet instrument, c'est que l'on voit au Musée d'Aix des tambourins, des flûtes et des timbales ; nous connaissons aussi un tambourin exposé dans un salon du beau château de la Mignarde, et bien d'autres encore faisant l'ornement et les délices de bonnes maisons ; ce qui marque que l'instrument de la Provence est encore assez estimé de ceux qui en connaissent la valeur.

20



LOU TEISSERAN E LA SANTO VIERGE

Legèndo Prouvençalo

Quand l'Enfant Jèsu fuguè grandet, la Santo Vierge, que fielavo, pensè de ié faire soun prouvesimen. Prenguè dounc si cabedèu, e lis anè pourta au teisserand pèr uno telo.

La telo facho, lou teissèire l'aduguè, disènt :

— Bon-jour, Marìo, vous aduse vosto telo.

— Vai bèn, diguè Marìo.

Em'acò prenguè la telo, e parlè pas de pagamen.

E lou teissèire s'entournè. Au bout de quauque tèms revenguè mai :

— Bon-jour, Marìo, veniéu querre moun argènt : óubliderias de me paga. —

20

LE TISSERAND ET LA SAINTE VIERGE

Légende Provençale

Quand l'enfant Jésus fut grandelet, la Sainte Vierge, qui filait, pensa à lui faire son trousseau. Elle prit donc ses pelotons, et alla les porter au tisserand pour une toile.

La toile faite, le tisserand l'apporta en disant :

— Bonjour, Marie, je vous apporte votre toile.

— Cela va bien, dit Marie.

Et voilà qu'elle prit la toile et ne parla pas de paiement.

Et le tisserand s'en retourna. Au bout de quelque temps il revint encore.

— Bonjour, Marie, je venais chercher mon argent : vous oubliâtes de me payer.

La Santo Vierge ié venguè :
— Avès abena tóuti li cabedèu ?
— Tóuti, diguè l'ome.
— Eh! bèn, alor, faguè la Vierge, avès degu trouva lou pagamen dins lou plus gros. —

Em'acò lou teissèire, que just avié rauba lou plus gros di cabedèu, beissè la tèsto vergougnous, e s'enanè sènso rèn dire.

FREDERI MISTRAL.

21

LOU TROUBAIRE DINS L'AGE-MEJAN

Noun èro soulamen lou pouèto arderous e requist di *cansos* e di *serenadas*. Tre que lou tèms se fasié sourne e que la tempèsto gingoulavo, amenaçant nosto liberta e nosto civilisacioun proumierenco, lou troubaire se tremudavo. Leissant lis autour celestialo, descendié sus la terro e, luchaire indoumtable, jitavo dins la mesclado lou crid de guerro dóu *serventés*.

Quouro, emé Bertrand de Born, avertissié que l'aurige aprouchavo ; quouro, emé Durand de Perno o Figuiero, encitavo li brave à lucha fin-qu'à la mort ; quouro, emé Pèire Cardinau, marcavo sus lou front emé soun fèrri rouge lis óupressour de nosto liberta ! E noun se countentavo de canta... Coume lou chivau di libre divin, au proumié resson de la troumpeto guerriero, sentié soun amo que ressautavo dins lou pitre, e alor revestissié la cuirasso, e, l'espaso à la man, cantant e luchant, s'abrivavo dins lou revoulun sourne; e la cigalo d'or dóu pouèto, que brihavo sus soun casco de

La Sainte Vierge lui dit :

— Avez-vous usé tous les pelotons ?

— Tous, dit-il.

— Eh bien ! alors, répondit la Vierge, vous avez dû trouver le paiement dans le plus gros.

Et le tisserand, qui juste avait dérobé le plus gros des pelotons, baissa honteusement la tête et s'en alla sans rien dire.

21

LE TROUBADOUR AU MOYEN-AGE

Il n'était pas seulement le poète ardent et exquis des chansons et des sérénades. Dès que le temps s'assombrissait et que la tempête gémissait, menaçant notre liberté et notre civilisation précoces, le troubadour se transformait. Laissant les hauteurs célestes, il descendait sur la terre, et, lutteur indomptable, il jetait dans la mêlée le cri de guerre du *sirvente*.

Tantôt, avec Bertrand de Born, il avertissait que l'orage approchait ; tantôt, avec Durand de Pernes ou Figuière, il excitait les braves à lutter contre la mort ; tantôt, avec Pierre Cardinal, il marquait sur le front avec son fer rouge les oppresseurs de notre liberté ! Et il ne se contentait pas de chanter... Comme le cheval des livres divins, au premier son de la trompette guerrière, il sentait son âme qui bondissait dans la poitrine, et alors il revêtait la cuirasse, et, l'épée à la main, chantant et luttant, il s'élançait dans le sombre tourbillon, et la cigale d'or du poète, qui brillait sur son casque de chevalier, servait

chivalié, servié de drapèu i Prouvençau ; car pertout ounte èro lou troubaire, sabien qu'aqui èro la patrìo, aqui èro lou dre !

CRESTIAN DE VILO-NOVO.

22

LOU PLANTIÉ

Apelan en Prouvènço dóu noum de *plantié* uno escapado que fai un enfant liuen de l'oustau peirau, sènso averti si gènt e sèns saupre mounte vai. Lis enfant de Prouvènço fan acò, s'an coumés quauco fauto, quauque mal-adoubat, quauco desóubeïssènço, que ié fague prevèire de la part de si parènt uno bono fouitado. Entre qu'an vist soun mancamen e que pressènton ço que ié pènjo à l'auriho, planton aqui l'oustau, l'escolo, e paire e maire, parton à la bello eisservo, arribe ço qu'arribe, e vivo la liberta ! Es causo deliciouso, incoumparablo, de se senti pèr la proumiero fes libre coume l'èr, mèstre assoulu, la brido sus lou coui e li quatre pèd blanc! E zóu dins li garrigo! e zóu à la mountagno !

Pièi vèn la fam. S'es un plantié d'estiéu, acò 's un pesca borgne : i'a li taulo de favo, li jardin emé si poumo, si pero e si pessègue, lis aubre d'agrioto que vous prenon pèr l'iue, e pièi li melouniero emé si gros meloun madur que cridon : Manjas-me, e pièi li bèlli vigno, li claretiero roussinello... Ha ! me sèmblo que li vese !

Mai s'es un plantié d'ivèr, se fau endustria, e i'a proun peno. N'i'a de feiniant que se countènton de passa pèr li mas ounte soun pas couneigu, de demanda la

de drapeaux aux fils de la Provence; car partout où était le troubadour, on savait que là était la patrie, là était le droit!

22

LE « PLANTIÉ »

Nous appelons en Provence du nom de *plantié* une escapade que fait un enfant loin de sa maison paternelle, sans avertir ses parents et sans savoir où il va. Les enfants de la Provence en usent ainsi lorsqu'après quelque faute, quelque grave méfait, quelque désobéissance, ils redoutent de la part de leurs parents une bonne fessée.

Dès qu'ils ont vu leur manquement et qu'ils pressentent ce qui leur pend à l'oreille, ils *plantent* là la maison, école, et père et mère, ils partent à la garde de Dieu, advienne que pourra, et vive la liberté! C'est une chose délicieuse, incomparable, de se sentir pour la première fois libre comme l'air, maître absolu, la bride sur le cou et les *quatre pieds blancs!* et en avant dans les garrigues! et en avant le long des marais! et en avant sur la montagne!

Puis vient la faim. Si c'est un *plantié* d'été, l'on n'a qu'à choisir : il y a les carrés de fèves, les jardins avec leurs pommes, leurs poires et leurs pêches, les arbres de griottes qui séduisent, et puis les melonnières avec leurs gros melons qui crient : Mangez-moi!... Et puis les belles vignes, les clairets couleur d'or; ah! il me semble que je les vois!

Mais si c'est un *plantié* d'hiver, il faut s'industrier, et l'on a de la peine. Il y a des fainéants qui se contentent de passer par les fermes où ils ne sont pas connus, de

retirado, e pièi, se podon, li gusot ! raubon lis iòu i galinié, e meme li nisau, hau ! li bevon tóuti crus. Mai li pu fièr, li pus auturous, aquéli qu'an placa l'oustau, noun pèr gourrinige, mai pèr independènci naturalo, o pèr uno injustiço que i'a tranca lou cor, aquéli fugisson tant que podon l'abitacioun e la visto de l'ome. Passon lou jour coucha dins li grand blad, dins li valat, dins li broutiero, souto li pont e dins li capitello; la niue, la passon i paié o dins li mouloun de fen. Vèngue la fam : manjon d'amouro de bartas, de peto-vin, d'agreno, de lambrusco, e d'amelo de rapugo ; manjon lou fru dis óume (qu'apellon de pan-blanc), de pruno siblarello, de cebo renadivo, de cicòri, de perùssi, e, se lou fau, d'aglan !

Tout lou jour n'es qu'un jo, tóuti li saut soun de cambareleto. Fau-ti de cambarado ? tóuti li bestiolo vous tènon coumpagno; coumprenès ço que fan, ço que dison, ço que pènson, e sèmblo que coumprenon tout ço que ié disès. Agantas uno cigalo ? ié regardas si mirau, la frisas dins li man pèr la faire canta e'm'acò, l'embandissès.

Sias estendu long d'uno ribo : vaqui uno parpaiolo, uno catarineto dóu bon Diéu, que vous mounto sus lou det, e plan-planet camino... Ié cantas eiçò :

Parpaiolo,
Volo !
Vai-t'en à l'escolo !
Prene ti matino,
Vai à la dóutrino...

demander asile; et puis, s'ils peuvent, les petits gueux! ils dérobent les œufs aux poulaillers, et même les couvis... hau!... qu'ils boivent tout crus. Mais les plus fiers, les plus hautains, ceux qui ont abandonné la maison, non par une honteuse paresse, mais par une indépendance naturelle, ou par une injustice qui leur a brisé le cœur, ceux-ci fuient tant qu'ils le peuvent l'habitation et la vue de l'homme. Ils passent le jour, couchés dans les grands blés, dans les fossés, dans les taillis, sous les ponts et dans les buttes de vignes; la nuit, ils la passent sur un tas de paille ou dans une meule de foin. Vienne la faim : ils mangent des mûres de buisson, des framboises, des prunelles, oubliées sur l'arbre, des lambrusques et des amandes; ils mangent le fruit des ormes (qu'ils appellent du pain blanc), des prunes vertes qui font siffler, des oignons remontants, des chicorées, des poires sauvages, et, s'il le faut, des glands!

Toute la journée n'est qu'un jeu, tous les sauts sont des cabrioles. Faute de camarades, les bêtes et bestioles vous tiennent compagnie; vous comprenez ce qu'elles font, ce qu'elles disent, ce qu'elles pensent, et il semble qu'elles comprennent tout ce que vous leur dites. Attrapez-vous une cigale? Vous lui regardez ses miroirs, vous la froissez dans vos mains pour la faire chanter.

Vous êtes étendu le long d'un talus : une coccinelle, une bête du bon Dieu vous monte sur le doigt et doucement, doucement chemine... Vous lui chantez ceci :

Coccinelle
Vole!
Va-t-en à l'école!
Prends tes matines,
Va à la doctrine...

La catarineto desplego sis aleto, e dirias que vous respond en vous leissant en plant : Vai-ié tu, arrougant, à l'escolo, que iéu n'en sabe proun.

Rescountras un prègo-Diéu-d'estoublo? Ié demandas voste camin. Lou prègo-Diéu estiro soun arpioun de-vers l'oustau peirau...

Destouscas un lesert que se souleio?

Lesert, lesert, lesert,
Aparo-me di serp;
Quand passaras vers moun oustau,
Te baiarai un gran de sau.

Lou lesert vous espincho, s'arrèsto un moumenet; pièi, zóu! s'enfuso dins soun trau. Lou lesert, es gaire creserèu.

Pièi à la fin, quand avès bèn gasta de nis, bèn estrassa li braio, bèn enteriga li dènt, lou languimen vous gagno, lou gounflige vous pren, e revenès au jas, la tèsto souto e, sènso la redorto, avès proun repentènço pèr plus recoumença.

Gui de Mount-pavoun.

23

LA SÀUVI

Avès jamai ausi dire :

Quau de la sàuvi noun pren
De la Vierge noun se souvèn?

Siéu segur que si. E de mounte vèn qu'aquéu dire se dis? Un jour, à la vihado, ma pauro grand me countè eiçò, e vau peréu vous lou counta.

La coccinelle déploie ses petites ailes; et vous diriez qu'elle répond en vous laissant là : — Vas-y toi-même, arrogant, à l'école, pour moi j'en sais assez.

Rencontrez-vous, dans les chaumes, une mante-religieuse? Vous lui demandez votre chemin. La mante-religieuse étend sa petite griffe vers la maison paternelle...

Découvrez-vous un lézard au soleil?

Lézard, lézard, lézard,
Défends-moi des serpents :
Quand tu passeras devant ma maison,
Je te donnerai un grain de sel.

Le lézard vous épie, s'arrête un moment, puis *zóu !* il se glisse dans son trou. Le lézard n'est guère crédule...

Puis à la fin, quand vous avez bien détruit de nids, quand vous vous êtes bien agacé les dents, quand vous vous êtes bien déchiré, vous vous sentez le cœur gros et vous rentrez au gîte la tête basse, et, sans la verge, vous avez assez de repentir pour ne plus recommencer.

23

LA SAUGE

N'avez-vous jamais ouï dire :

Qui de la sauge ne prend,
De la Vierge ne se souvient point?

Je suis assuré que si. Et d'où vient ce dicton? Un jour à la veillée, ma pauvre mère grand me conta ceci, et je vais aussi vous le conter.

Li bourrèu dóu rèi Erode furnavon, aferouna e ensaunousi, lis oustau de Betelèn, pèr escoutela lis enfant au mamèu. La Vierge Mario, mai morto que vivo, pechaire! courrié, d'enterin, dins li mountagno de Judèio; e, sarrant soun fiéu sus soun cor tremoulant, fugissié lis escoutelaire.

Sant Jóusè, dins la plano, demandavo, de mas en mas, la retirado, que res voulié ié douna.

E vaqui que subran d'ourlamen de mort venguèron tranca lou cor de la Maire de Diéu. Se viro alor, e que vèi elo? Elo vèi apereilalin li sóudard d'Erode que ié courron après.

Ai ! ai ! ai ! ounte s'escoundre ? Ges de cafourno dins la roco que posque l'assousta !

Alor veguè contro elo uno roso que s'espandissié : — Roso, bello roso, ié diguè, espandisse-te bèn, e acato, emé ti fueio, e lou paure enfant que volon faire mouri, e sa pauro maire qu'èi quàsi morto ! —

La roso ié diguè : — Passo lèu, passo toun camin, vai! car li bourrèu, en me frustant, pourrien m'ensali. Eila i'a la giróuflado : vai ié dire de t'assousta, e belèu t'assoustara.

— Giróuflado, poulido giróuflado, ié diguè Mario, espandisse-te bèn, e acato, emé ti fueio, e lou paure enfant que volon faire mouri, e sa pauro maire qu'èi quàsi morto!

La giróuflado ié diguè : — Passo lèu, passo toun camin; ai pas lesi de t'escouta, car fau que me flourigue. Eila i'a la sàuvi : la sàuvi toujour es estado lou recàti de la pauriho.

Les bourreaux du roi Hérode fouillaient, furieux et couverts de sang, les maisons de Bethléem, pour massacrer les enfants à la mamelle. La Vierge Marie, plus morte que vive, pauvrette ! courait, pendant ce temps-là, les montagnes de Judée; et pressant son fils sur son cœur tremblant, elle fuyait les bourreaux.

Saint Joseph, dans la plaine, demandait, de *mas* en *mas*, l'hospitalité, que personne ne voulait lui donner.

Et voilà que soudain des hurlements de mort vinrent transpercer le cœur de la Mère de Dieu. Alors, elle se retourne, et que voit-elle? Elle voit, là-bas au loin, les soldats d'Hérode courant après elle.

Aïe ! aïe! aïe ! où se cacher? Pas de caverne dans le roc qui puisse l'abriter.

C'est alors qu'elle vit près d'elle une rose qui s'épanouissait : — Rose, belle rose, dit-elle, épanouis-toi bien et abrite, avec tes feuilles, et le pauvre enfant que l'on veut faire mourir, et sa pauvre mère qui est quasi morte!

La rose lui dit : — Passe vite, passe ton chemin, va! car les bourreaux, en me frôlant, pourraient me salir. Il y a là, tout à côté, l'œillet : va lui dire de t'abriter, et peut-être t'abritera-t-il.

— Œillet, œillet joli, lui dit Marie, épanouis-toi bien, et abrite, avec tes feuilles, et le pauvre enfant, que l'on veut faire mourir, et sa pauvre mère qui est quasi morte!

L'œillet lui dit : — Passe vite, passe ton chemin; je n'ai pas le temps de t'écouter, car il faut que je me fleurisse. Il y a là, tout à côté, la sauge. La sauge a toujours été le refuge des pauvres gens.

— Sàuvi, bravo sauvieto, espandisse-te bèn, e acato, emé ti fueio, e lou paure enfant que volon faire mouri, e sa pauro maire, qu'èi quàsi morto ! —

E tant s'espandiguè la bravo sauvieto, tant alarguè si fueio e si flour, que ié recatè l'enfant Diéu e sa maire.

E quand passèron li bourrèu, la maire fernissié e l'enfant Diéu ié richounejavo. E coume èron vengu, li bourrèu s'entournèron. E quand se fuguèron entourna, Marìo e Jèsu se desacatèron.

— Sàuvi, santo sàuvi, gramaci ! diguè la maire.

E la Vierge caressè 'mé la man la planto pietadouso, e la benesiguè.

E pièi Sant Jousè ajougneguè Marìo e Jèsu em'un ase qu'un brave ome ié louguè ; e Marìo mountè sus l'ase. E Miquèu, l'ange de Diéu, davalè d'amoundaut pèr ié teni coumpagno e i'ensigna lis acóurchi. E s'enanèron plan-plan en Egito.

Es desempièi que la sàuvi a tant de vertu, desempièi qu'en Prouvènço se dis :

Quau de la sàuvi noun pren,
De la Vierge noun se souvèn.

Jousè Roumanille.

24

LOU SOULÈU E LOU NIVO

Mèste Gervàsi èro, de-vèspre, pèr orto emé soun cadet, poulit drole de vounge an qu'avié pancaro fa sa proumiero coumunioun e peréu couneissié gaire lou bon sèn que pèr entèndre dire.

— Sauge, brave petite sauge, épanouis-toi bien et abrite, avec tes feuilles, et le pauvre enfant, que l'on veut faire mourir, et sa pauvre mère qui est quasi morte!

Et tant s'épanouit la brave petite sauge, et tant elle élargit ses feuilles et ses fleurs qu'elle en abrita l'enfant Dieu et sa mère.

Et quand passèrent les bourreaux, la mère frissonnait, et l'enfant Dieu lui souriait. Et les bourreaux s'en allèrent comme ils étaient venus. Et quand ils furent partis, Marie et Jésus sortirent de leur refuge.

— Sauge, sainte sauge, grand merci! dit la mère.

Et la Vierge caressa de la main la plante compatissante, et la bénit.

Et puis Saint Joseph rejoignit Marie et Jésus avec un âne qu'un brave homme lui loua; et Marie monta sur l'âne. Et Michel, l'archange de Dieu, dévala de là-haut pour leur tenir compagnie et leur indiquer les plus courts chemins. Et tout doucement ils s'en allèrent en Egypte.

C'est depuis lors que la sauge a tant de vertus, depuis lors qu'on dit en Provence :

Qui de la sauge ne prend,
De la Vierge ne se souvient point.

24

LE SOLEIL ET LE NUAGE

Maître Gervais était, le soir, à la campagne avec son fils cadet, bel enfant de onze ans, qui n'avait pas encore fait sa première communion et ne connaissait guère aussi le bon sens que par ouï-dire.

« Vès! — faguè tout-à-n-un-cop lou pichot en picant di man, — vès! paire, qu'acò's bèu?... Sèmblo que lou bon Diéu, d'un trau de soun paradis, jito eiçavau d'or e de perlo, coume li nòvi di vilo jiton de dragèio dóu fenestroun de si càrri enmantela ! » — E moustravo lou Pounènt, eilalin.

— « Oh ! simple que siés ! — respoundeguè Mèste Gervàsi, — veses pas qu'es un nivo esbléugissènt ounte lou soulèu fai soun lié? Dequé t'aplantes aqui ? Lèu ! lèu ! que sarian tardié à l'oustau ! »

Parlavo emé prudènci, que la niue venié à grand cop d'alo.

Un pau pu liuen : « Vès ! — faguè tourna-mai lou pichot en se sarrant contro li braio de soun paire, — vès ! qu'acò's laid !... Boudiéu ! sèmblo, aquesto fes, que lou diable jito, de la soupapo de l'infèr, uno fumado negrasso, coume li couchié dóu camin de ferre quand fan esternuda si loucoumoutivo. » — E moustravo encaro lou Pounènt.

— « Oh ! te l'ai di, que siés simple ! — tourna-mai respoundeguè Mèste Gervàsi, — ço que t'esfraio en aquest moumen es tout-bèu-just lou nivo que t'agradavo tant i'a miechouro. Soulamen tout es sourne; lou soulèu pèr s'endourmi a mes l'amoussaire sus sa lampo. »

I'a de gènt e de causo que lusisson o negrejon à la logo di tèms e dis afaire. Lou sàvi vèi lou mounde tau qu'es : pas trop bèu, pas trop laid.

Alèssi Mouzin.

« Voyez! — s'écria tout-à-coup le fils en frappant des mains, — voyez! père, que cela est beau!... Il semble que le bon Dieu par un trou de son paradis, jette ici-bas de l'or et des perles, comme les nouveaux mariés des villes jettent des dragées des fenêtres de leurs chars emmantelés. » — Et il montrait le couchant, dans le lointain.

« Oh! simple que tu es! — répondit maître Gervais — ne vois-tu pas que c'est un nuage éblouissant dans lequel le soleil fait son lit? Pourquoi t'arrêtes-tu là? Vite! vite! car nous serions tard à la maison! »

Il parlait avec prudence, car la nuit venait à tire-d'ailes.

Un peu plus loin : « Voyez! s'écrie de nouveau le fils en se serrant contre son père, — voyez! que c'est laid!... Oh! Dieu! il semble, cette fois, que le diable jette, par la soupape de l'enfer, une fumée noire, comme lorsque les cochers du chemin de fer font éternuer leurs locomotives. » — Et il montrait encore le couchant.

« Oh! je te l'ai dit, que tu es simple! — répondit encore maître Gervais, — ce qui t'effraie en ce moment est juste le nuage qui te plaisait tant il y a demi-heure. Seulement tout est sombre : le soleil, pour s'endormir, a mis l'éteignoir sur sa lampe. »

Il y a des gens et des choses qui brillent ou s'obscurcissent selon les temps et les affaires. Le sage voit le monde tel qu'il est : ni trop beau, ni trop laid.




25



LOU PAPO BENEZET XII

En Avignoun, à la glèiso de Nosto-Damo-de-Dom, e dins uno capello à man drecho dóu Cor, se vèi encaro, subre sa toumbo — toumbo simplo e sevèro — un grand papo de mabre emé la tiaro au front : es lou papo Benezet XII.

Benezet XII — que regnè en Avignoun de 1334 à 1342 — èro lou fiéu d'un móunié de Toulouso. Quand l'aguèron nouma, soun paire lou sachè, e tirè vers Avignoun pèr vèire soun enfant dins soun pountificat. Aqui l'envirounèron li segnour de la vilo, lou vestiguèron de vestimen de sedo, e pièi poumpousamen l'acoumpagnèron au palais.

25

LE PAPE BENOÎT

Dans Avignon, à l'église de Notre-Dame-des-Doms, et dans une chapelle à main droite du chœur, on voit encore couché sur sa tombe — tombe simple et sévère — un grand pape de marbre avec la tiare au front : c'est le Pape Benoît XII.

Benoît XII — qui régna dans Avignon de 1334 à 1342 — était le fils d'un meunier de Toulouse. Quand on l'eut nommé, son père le sut et se dirigea vers Avignon pour voir son enfant dans son pontificat. Là les seigneurs de la ville l'environnèrent, le revêtirent d'habits de soie, et puis pompeusement l'accompagnèrent au palais.

Benezet XII li reçaupè fort bèn; mai quand ié presentèron soun benurous de paire : — « Oh ! noun, diguè, acò n'es pas moun paire. Moun segne paire es un paure móunié dóu Basacle de Toulouso — que jamai de sa vido a pourta sedo ni satin. » — E vouguè pas lou recounèisse. Lou paure vièi, doulènt, tournè reprene soun vièsti de móunié, e m'acò venguè mai davans soun fiéu. Mai aquest cop lou papo l'embrassè — plourèron long-tèms dins li bras l'un de l'autre — e l'ounourè coume soun paire graciousamen e davans tóuti, — voulènt moustra qu'au mai un ome es parti de basso man, au mai dèu respeta soun óurigino.

Pièi ié dounè d'argènt pèr se croumpa 'n moulin e viéure sus lou siéu ounestamen ; e lou remandè 'nsin, en ajustant que noun èro permés d'apauri la glèiso pèr enrichi si gènt.

N'i'a que trouvèron dur lou papo Benezet. Iéu dise que lou papo agiguè sajamen e sajamen parlè; car lou mai que maucoro dins lou respèt de la justiço e de l'autourita, es quand li causo noun s'envan que pèr coumpaire e pèr coumaire.

FREDERI MISTRAL.

26

AU DESPAMPA

Es plus lou tèms dóu bèl estiéu, ni di lòngui journado enciéuclado de rai d'or, emé si calour arderouso e l'oumbrun de la broundo lusènto d'esmeraudo. La naturo a fa « pauso bello ».

Benoît XII les reçut fort bien; mais quand on lui présenta son bienheureux père : — Oh! non, dit-il, ce n'est pas là mon père. Mon vénérable père est un pauvre meunier du Basacle de Toulouse — qui jamais de sa vie n'a porté soie ni satin. — Et il ne voulut pas le reconnaître. Le pauvre vieillard, triste, alla reprendre son vêtement de meunier, et revint ensuite devant son fils. Cette fois le Pape l'embrassa — et il l'honora comme son père gracieusement et devant tous — voulant montrer que plus un homme est parti de basse condition, plus il doit respecter son origine.

Puis il lui donna de l'argent pour s'acheter un moulin et vivre honnêtement sur son domaine. Et il le renvoya ainsi, en ajoutant qu'il n'était pas permis d'appauvrir l'Eglise pour enrichir sa parenté.

Certains trouvèrent dur le pape Benoît. Je dis, moi, que le Pape agit sagement et sagement parla; car ce qui rebute le plus dans le respect de la justice et de l'autorité, c'est lorsque les choses ne se font que par commérage.

26

A LA CHUTE DES FEUILLES

Ce n'est plus le temps du bel été, ni des longues journées cerclées de rayons d'or : finies les chaleurs ardentes et l'ombre du feuillage luisant d'émeraude. La nature se repose magnifiquement.

Souto li calabrun vermeiau, elo a vist à cha pau la despampo s'escampiha sus lou sòu, emé de brusimen plen de raive.

L'èr escoubeta pèr li revoulun de l'autounado e lava pèr li long tempié, aro s'emblavis d'un clarun ideau. Au jour fali, à la lusido dis estello, souto un fiermamen de jacinte e d'óupale, se desvertouio l'inmènso planuro. Lou cèu es coume sounjarèu. La champino, despuiado de soun aspèt materiau, es quàsi qu'uno ligno blouso ounte se desvouloupon sènso fin : sause, piboulo, renguiero de ciprès, emé si pouncho endentelado. Li brounc, li regoumigo dóu terraire s'acloutisson.

Es lou moumen escrèt mounte, souto li giscle proumieren de l'ivèr, la terro sènt sa blessaduro, sènt lanceja tambèn la doulour de l'ome, soun fiéu. Alor pèr s'assoula, elo amago soun dòu dins lou rebaladis de soun fuiun; elo counfiso à la niue soun su apensamenti, à la machoto soun plagnun.

Eilamoundaut, dins l'estelan, souto aquel enmantelamen desmesura, suau, aro s'enauron de l'art lis envoucacioun mai sublimo, s'enauron li bèllis acioun e li nòbli pantai de l'idèio; pièi dintre la tounalita bluio e nevenco de l'etèr, de flahuto invesiblo entounon la mistico sinfòni.

La terro basso loungamen a tresana... E d'ausi la divino musico, soun su, adès mourtinèu, magicamen s'es escleira.

L'entre-lusour enfuso que d'aqueste moumen envirouno lou mounde a douna i tencho d'ile, alin dins

Sous les couchants vermeils, elle a vu peu à peu les feuilles tombées se répandre sur le sol avec des bruissements pleins de rêves.

L'air purifié par les tourbillons de brise automnale, et lavé par les longues pluies, pâlit maintenant sous une idéale clarté. Le soir, à la lueur des étoiles, sous un firmament de jacinthe et d'opale, se déploie la plaine immense. Le ciel est comme rêveur. La lande, dépouillée de son aspect matériel, n'est presque plus qu'une ligne pure où se développent sans fin : saules, peupliers, rangées de cyprès avec leurs cônes dentelés. Les élévations légères, les ondulations du terroir s'effacent.

C'est le moment mystérieux où, sous le souffle précoce de l'hiver, la terre souffre de sa blessure, et ressent aussi les élancements des douleurs de l'homme, son fils. Alors, pour se consoler, elle voile son deuil sous l'amoncellement des feuilles; elle confie à la nuit sa tête pensive et sa plainte à la chouette.

Là-haut, dans le ciel étoilé, sous cette voûte démesurée, suave, les invocations de l'art s'élèvent maintenant plus sublimes, s'élèvent les belles actions et les nobles rêves de l'idée; puis des flûtes invisibles entonnent la mystique symphonie dans la tonalité bleue et neigeuse de l'éther.

La terre basse a longuement tressailli... Et d'ouïr la divine musique, sa tête, tantôt mourante, s'est éclairée magiquement.

La demi-lueur infuse qui à cette heure environne le monde, là-bas dans l'atmosphère, a donné aux teintes de

l'atmousfèro, uno talo douçour, que la misteriouso sinfòni s'enlenis. Li flahuto esperlongon de son bèn tant celèste que lis estello sèmblon se desgruna à flo coume de noto d'or.

Alor la vasto plano agroumelido à l'entour, dins lou reculimen, e lou cresten di colo liuencho, e la cimo dis aubre se soun envela de calaumo. E la terro a senti s'alóugeiri soun pes, e s'embauma lou segren de soun umano plago. Emé lou cèu a coumunia.

E la vaqui qu'es resignado a subi li rigour de l'ivèr e dóu glas dins lou susàri de la nèu.

Na Mariò Mistralenco.

27

LA LENGO E LA NACIOUNALITA

Garden nosto lengo, gardaren tambèn nosto naciounalita. Naciounalita! mai dequé vène de dire? Voudrian-ti faire uno autro nacioun, foro de la grand nacioun qu'es nosto maire tant amado, bèn mai amado desempièi que l'an caucado e matrassado, qu'an derraba de si bras nòsti sorre d'amount, ensaunousido e lou cor doulènt? Voulèn-ti renega noste titre de ciéutadan dóu bèu païs de Franço? Ah! se d'ùni se l'imaginavon, aquéli nous couneirien pas. Ço que fai la naciounalita d'un pople, n'èi pas toujour lou gouvèr que l'arregis; es subre-tout si cresènço, sis us, èi l'amour dóu sòu patriau, dóu clouchié qu'assousto de soun oumbro l'oustau peirau ounte sian nascu, lou cementèri ounte dormon nòsti rèire, ounte voulèn lis

lis une telle douceur, que la mystérieuse symphonie s'adoucit encore. Les flûtes prolongent des sons si célestes que les étoiles semblent s'égrener innombrables comme des notes d'or.

Alors la vaste plaine accroupie alentour, dans le recueillement, et la crête des collines lointaines, et la cime des arbres se sont voilées de calme, et la terre a senti son poids s'alléger, et la tristesse de sa plaie humaine s'embaumer. Elle a communié avec le ciel.

Et la voilà résignée à subir les rigueurs de l'hiver et des glaces dans le suaire de la neige.

27

LA LANGUE ET LA NATIONALITÉ

Gardons notre langue, nous garderons aussi notre nationalité. Nationalité ! qu'est-ce que je viens de dire? Voudrions-nous faire une autre nation hors de la grande nation qui est notre mère tant aimée, bien plus aimée depuis qu'on la foulée et meurtrie, qu'on a arraché de ses bras nos sœurs de là-haut, ensanglantées et le cœur accablé de tristesse! Voulons-nous renier nos titres de citadins du beau pays de France? Ah! si quelques-uns se l'imaginent, ceux-là ne nous connaissent pas. Ce qui fait la nationalité d'un peuple, ce n'est pas toujours le gouvernement qui le régit; c'est surtout ses croyances, ses usages, c'est l'amour du sol de la patrie, du clocher, qui abrite de son ombre la maison paternelle où nous sommes nés, le cimetière où dorment nos pères, où nous

ana rejougne pèr dourmi à soun caire quand auren viscu à l'ounour dóu mounde en seguissènt si piado. Vaqui ço que voulèn èstre, quand voulèn ista Prouvençau.

Ai ! las ! se n'en vèi que trop pèr lou tèms d'aro que s'enueion dóu sòu natau e di coustumo patrialo, qu'atrovon l'araire trop dur à mena, la terro trop basso e que quiton soun vilage e li bastido oumbrouso ounte nasquèron, pèr s'enveni dins li grand vilo, dins de de fabrico enfumado, perdre en quàuqui jour la fe de si maire, la casteta de sa jouvènço e la frescour de sa roubusto santa. Voulèn pas que siegue ansin en Prouvènço ; voulèn pas que lou bras de l'enfant dis Aup, dóu ribeiròu de Durènço o de Rose, aquéu bras libre e fort qu'es fa pèr mena l'araire quand noun dèu teni l'espaso, voulèn pas que n'en fagon ni mai ni mens que la rodo d'uno machino perfeciounado. Nosto terro es uno maire proun richo pèr nourri tóuti sis enfant : voulèn pas que nòsti planuro vèngon de campas e nòsti vilo de Babilouno.

Mescouneissèn pamens pas lou necite dóu tèms presènt. Demandan pas de s'embarra dins l'arqueoulougìo, quand tout camino à noste entour ; mai voulèn ista ço que fuguèron nòsti rèire, li gènt dóu devé, de la religioun, lis amaire afeciouna dóu terraire natau e dis us coustumié. E pièi vèngue pèr la patrio l'ouro dóu dangié, noun auren besoun d'ana bèn liuen querre d'eisèmple : s'ensouvendren que raio dins nòsti veno lou sang di Bevoun e di Maiòu, di Baus, di Sabran e di

voulons aller les rejoindre pour dormir à leur côté, quand nous aurons vécu honorablement en suivant leurs traces. Voilà ce que nous voulons être quand nous voulons rester Provençaux.

Hélas! on n'en voit que trop, dans nos temps actuels, que le sol natal et les coutumes locales ennuient, qui trouvent la charrue trop dure à mener, la terre trop basse, et qui abandonnent leur village et les demeures ombragées où ils naquirent, pour s'en aller dans les grandes villes, dans des fabriques enfumées perdre en quelques jours la foi de leurs mères, la chasteté de leur jeunesse et la fraîcheur de leur robuste santé. Nous ne voulons pas qu'il en soit ainsi en Provence : nous ne voulons pas que le bras de l'enfant des Alpes, du riverain de la Durance et du Rhône, ce bras libre et fort qui est fait pour conduire la charrue, quand il ne doit pas tenir l'épée, nous ne voulons pas qu'on en fasse ni plus ni moins que la roue d'une machine perfectionnée. Notre terre est une mère assez riche pour nourrir tous ses enfants. Nous ne voulons pas que nos plaines deviennent des landes stériles et nos villes des Babylones.

Nous ne méconnaissons cependant pas les nécessités du temps présent. Nous ne demandons pas de nous enfermer dans l'archéologie, quand tout marche autour de nous; mais nous voulons rester ce que furent nos pères, hommes de devoir, de religion, attachés au sol natal, à ses mœurs et à ses coutumes. Et puis vienne pour la patrie l'heure du danger, nous n'aurons pas besoin d'aller bien loin chercher des exemples : nous nous souviendrons que dans nos veines coule le sang

Sufren, e se quaucun s'aviso de nous demanda coume fasèn pèr èstre à la fes bon Francés e bon Prouvençau, avèn qu'uno responso à ié faire, mai uno fièro responso, boutas, aquelo que fasien li proumié crestian quand ié demandavon si noum e si subre-noum e que respoundien; Moun noum es crestian e moun subre-noum es catouli : acò's tout un. Nàutri respoundren : Moun noum es Francés e moun subre-noum, Prouvençau.

P. de Terris.

28

LOU PASTRAGE

I

Pauloun, un paure pastrihoun de Fourco, èro esta mourdu pèr un chin foui, en seguissènt l'escabot di Samuel, qu'èro ana, pèr l'autounage, manja li pampo dóu vignarés de Broussan.

Paure ourfanèu, sènso parènt, ni res que prenguèsse soucit d'éu, lou paure mesquin n'ausavo parla en degun de soun escaufèstre, talamen avié pòu que l'estoufèsson entre dous matalas, coume s'èro fa d'aquéu tèms.

Pauloun n'avié que soun gros chin de pargue, ai! las! que couneiguèsse soun làgui. Tèms en tèms, pecaire, soun gros Medor ié lipavo sa man e lou regardavo em'un èr pietadous, ié fasié lou bèu-bèu en boulegant sa co : aurias di que ié demandavo perdoun pèr l'autre... aquéu que l'avié mourdu !

E lou paure abandouna èro tout esmougu d'aquéli caresso, d'aquéli poutoun; n'en couneissié ges d'autre!

des Bevon, des Maïol, des Baux, des Sabran et des Sufren. Et si quelqu'un s'avise de nous demander comment nous faisons pour être à la fois bons Français et bons Provençaux, nous n'avons qu'une réponse à leur faire, mais une fière réponse, certes, celle que faisaient les premiers chrétiens quand on leur demandait leurs noms et leurs surnoms, et qu'ils répondaient : Mon nom est chrétien et mon surnom catholique; c'est tout un. Nous répondrons, nous : Mon nom est Français et mon surnom, Provençal.

28

L'ADORATION DES BERGERS

I

Paulon, un pauvre petit berger de Fourques, avait été mordu par un chien enragé, en suivant le troupeau de Samuel, qui était allé, pour l'automne, brouter les pampres des vignobles de Broussan.

Pauvre orphelin, sans parents ni ami qui se souciât de lui, le pauvre petit infortuné n'osait parler à personne de son malheur épouvantable, tellement il avait peur qu'on l'étouffât entre deux matelas, comme cela était arrivé de son temps.

Paulon n'avait qu'un gros chien de parc, hélas! qui connût son chagrin. De temps en temps, pauvret! son gros Médor lui léchait la main et le regardait avec un air compatissant, il le caressait en remuant sa queue : on aurait dit qu'il lui demandait pardon pour l'autre... celui qui l'avait mordu!

Et le pauvre abandonné était tout ému de ces caresses, de ces baisers; il n'en connaissait pas d'autres!

Li fèsto de Nouvè s'aprouchavon ; e mai-que-mai pensatiéu, lou pastrihoun s'imaginavo que se passarié pèr éu quaucarèn d'estraourdinàri à la messo de miejo-niue mounte, dins sa simplecita, disié qu'èro esta mai de cinquanto fes !... avié à peno dougè an !

Emé sa fe crestiano e soun cor adoulenti, se sentié trefouli en sounjant à-n-aquel Enfant-Diéu que, desdegnous di rèi, avié chausi uno jasso pèr naisse e de pastre pèr aculi sa vengudo.

— De pastre ! un jas ! disié Pauloun, mai iéu n'en siéu de la pastriho ! E s'agrado à l'Enfant-Jèsu de moustra miracle, quau l'empachara ? N'en a bèn fa d'autre ! —

Alor enaura pèr avanço de recouneissènço, sentié la mourdudo verinouso escounjurado, e de soun espargne s'achatè un poulit agnèu, blanc coume un ile, que quatecant fuguè aprivada. Pauloun avié soun idèio !

II

Lou paure moussu Daudet, aquéu curat moudèle de vilage, que garissié li carboun e lis afouladuro de si bràvi Fourcaten, tout en i'ensignant la dóutrino dóu Criste, avié fa faire la proumiero coumunioun à Pauloun.

La vèio de Nouvè, juste au moumen que fasié alesti li preparadis dóu *pastrage*, lou curat de Fourco vèi arriba lou pastrihoun, rouge e afouga, emé soun galant agnèu que lou seguissié e que, coume lou chin de sant Ro, quitavo pas soun mèstre.

Aguè pas de peno, lou brave ome, pèr se faire counta l'auvàri e penetra lis entencioun de Pauloun.

Les fêtes de Noël approchaient, et plus que pensif, le petit pâtre s'imaginait qu'il adviendrait, pour lui, quelque chose d'extraordinaire à la messe de minuit où, dans sa simplicité, il était allé, disait-il, plus de cinquante fois !... et il avait à peine douze ans !

Avec sa foi chrétienne et son cœur endolori, il se sentait tressaillir en songeant à cet Enfant-Dieu qui, dédaigneux des rois, avait choisi pour naître une bergerie et des pâtres pour accueillir sa venue.

— Des pâtres ! une bergerie ! disait Paulon, mais moi aussi, je suis berger ! Et s'il plaît à l'Enfant-Jésus de faire un miracle, qui l'en empêchera ? Il en a bien fait d'autres !

Alors, par anticipation, exalté de reconnaissance, il sentait la morsure venimeuse conjurée, et de ses économies il acheta un joli agneau, blanc comme un lis, qui sur-le-champ fut apprivoisé. Paulon avait son idée là-dessus !

II

Le pauvre Monsieur Daudet, ce curé modèle de village, qui guérissait les charbons et les foulures de ses bons paroissiens, tout en leur enseignant la doctrine du Christ, avait fait faire la première communion à Paulon.

La veille de Noël, juste au moment où il s'occupait des préparatifs de l'adoration des bergers, le curé de Fourques vit arriver le petit pâtre, rouge et empressé, avec son charmant agneau qui le suivait, et qui, comme le chien de saint Roch, ne quittait pas son maître.

Il n'eut pas de peine, le bon curé, pour se faire raconter le malheur et pénétrer les intentions de Paulon.

— Brave enfant, ié dis tout esmougu, en cercant à parafrasa li parabolo de l'Evangèli : « Agues counfisanço; s'un chin t'avié rendu mourtinous, un agnèu te sauvara! t'espère ! fai en sorto de pas resta endourmi quand lou darrié de la messo de miejo-niue campanejara, e... óublides pas toun agnèu. »

III

Coume èro galanto e coume l'es encaro, dins lis endré moute an lou bonur de la faire, aquelo ceremounié crestiano e rustico dóu *pastrage*, dins sa simplecita patriarcalo !

Es lou pople santadous e drud de la campagno, aquéli travaiaire que nous sustènton de pan, de vin, de viando, d'òli, que vènon s'ageinouia i pèd de l'Ome-Diéu, en cantant sa glòri dins la lengo armouniouso de si rèire!

Touto la glèiso es enluminado, touto la pastriho es representado e, lou cor enaura pèr la fe, de cant plen d'estrambord respondon au *Gloria* di mandadou celestiau! Tóuti se clinon davans lou retra d'aquéu mistèri de mounte sourgènto la verita, de mounte se mostro, dins uno mescladisso que fai apoundre lou Cèu esbrihaudant à la sournuro de la Terro, lou veritable flambèu de la pas e de la fraternita !

Esmougu e relenqui, lou brave Pauloun pourtavo soun agnèu tout flouca de riban de sa pauro maire, e de fes lou quichavo pèr lou faire bela. Li lagremo dansavon dins lis iue dóu paure enfant e la

Brave enfant, lui dit-il, tout ému, en cherchant à paraphraser les paraboles de l'Evangile : « Aie confiance; si un chien t'avait rendu malade à en mourir, un agneau te sauvera! je t'attends! fais en sorte de ne pas rester endormi quand sonnera le dernier coup de la messe de minuit et... n'oublie pas ton agneau. »

III

Comme elle était charmante et comme elle l'est encore dans les endroits où l'on a le bonhenr de la célébrer, cette cérémonie chrétienne et rustique de l'adoration des bergers, dans sa simplicité patriarcale.

C'est le peuple sain et fort de la campagne, ces travailleurs qui nous sustentent de pain, dé vin, de viande, d'huile, qui viennent s'agenouiller au pied de l'Homme-Dieu, en chantant sa gloire dans la langue harmonieuse de leurs ancêtres !

Toute l'église est illuminée, tous les bergers sont représentés, le cœur élevé par la foi ; des chants pleins d'enthousiasme répondent au *Gloria* des messagers célestes ! Tous s'inclinent devant la représentation du mystère d'où surgit la vérité, d'où se montre dans un mélange qui fait unir le Ciel éblouissant à l'obscurité de la Terre, le véritable flambeau de la paix et de la fraternité.

Emu et affaibli, le brave Paulon portait son agneau tout orné des rubans de sa pauvre mère et parfois il pressait son agneau pour le faire bêler. Les larmes dansaient dans les yeux du pauvre enfant et la foule

foulo cantavo enaurado : « I'anaren à Betelèn, i'anaren tóutis ensèn ! »

IV

L'óufrèndo èro finido e lou pastrihoun s'entournavo coucha au pargue emé soun gros chin Medor, que l'esperavo sus la levado dóu Rose.

Mai camin fasènt, en arregardant dins la planuro estelado se lis ange que cantavon lou *Gloria* avien tóuti despareigu, ié semblè, à Pauloun, qu'uno voues mistoulino murmuravo d'amoundaut : « Vai dourmi tranquile, moun bèu... siés gari ! » E tout-d'un-tèms uno estello fusè...

V

A l'ouro de vuei, s'en vous espaçant dins lou campèstre de la terro d'Arle, entendias pèr fes un galoubet que jogo, à l'abri d'uno tousco de tamarisso, lis èr tant pietadous di Nouvè de Saboly, poudès dire, sènso crento de vous troumpa : « Acò ! es Pauloun lou... baile-pastre ! »

Mèste EISSETO.

29

UN EDUCATOUR POUPULARI

O, lou benurous de la Salle a dre au titre de grand. I'a ges d'eisageracioun dins l'aplicacioun que fasèn d'aquéu mot à sa vido e à soun obro. E la provo es que l'un de nòsti pouèto francés li pu requiste, e subre-tout li pu crestian, a coume encadra aquelo espressioun e aquelo idèio dins uno ficioun pouëtico que pourtara segur soun

chantait avec exaltation : « Nous irons à Bethléem, nous irons tous ensemble ! »

IV

L'offrande était finie, et le petit pâtre retournait pour se coucher au parc avec son gros chien Médor, qui l'attendait sur la chaussée du Rhône.

Mais chemin faisant, en regardant dans la voûte étoilée, si les anges qui chantaient le « *gloria* » avaient tous disparu, il semblait à Paulon qu'une voix douce murmurait de là-haut : « Va dormir tranquille, mon bel enfant, tu es guéri ! » Et tout-à-coup une étoile traversa le ciel...

V

Aujourd'hui, si en vous promenant dans les champs de la terre d'Arle, vous entendiez parfois un galoubet qui joue, à l'abri d'une touffe de tamarin, les airs si émouvants des noëls de Saboly, vous pouvez dire, sans crainte de vous tromper : « Celui-là ! c'est Paulon le... chef des bergers ! »

29

UN ÉDUCATEUR POPULAIRE

Oui, le bienheureux de la Salle a droit au titre de grand. Il n'y a pas d'exagération dans l'application que nous faisons de ce mot à sa vie et à son œuvre. Et la preuve en est que l'un de nos poètes français les plus exquis et surtout les plus chrétiens, a comme encadré cette expression et cette idée dans une poétique fiction

renoum i siècle de la pousterita. La pèço es entitoulado : *Lou dialogue dis Estatuo.*

Lou sege dóu mes de mai, 1875, la vilo de Rouen, pèr marca sa veneracioun e sa recouneissènço à Jan Batisto de la Salle, i'aubourè uno estatuo sus sa grand plaço de Sant-Sevèr vounte adeja n'i'avié quatre autro : lis estatuo de Jano d'Arc, de Corneille, de Napouleon e de Boïeldieu. Au mitan de la niue, aquélis estatuo, boulegant, s'animèron e se meleguèron à parla.

La proumiero, aquelo de Jano d'Arc, se viro vers l'estatuo dóu nouvèu-vengu e ié dis : « Quau siés, tu? E d'ounte vèn que t'an aussa à moun coustat? Digo-me : As cousseja l'Anglés? As sauva ta patrio en sauvant soun drapèu? As mounta sus lou cremadou pèr manteni ta fe e apara l'ounour de toun Rèi? » — E La Salle ié respond : « Noun, n'ai rèn fa de tout acò tant bèu. » — Lou brounze de Corneille alor s'emparaulo e dis : « Vese pas sus toun front lou lausié dóu pouèto! perqué t'an mes fàci de iéu? Digo-me lou noum de ti tragèdi! Coume s'apelavo lou Cid qu'as canta? » — E de la Salle ié respond : « Noun, la Franço e lou mounde couneissiran jamai dous Corneille. Noun, n'ai pas fa parla lis aut guerrejaire, e n'ai pas celebra soun erouïsme. » — « M'as-ti vist, m'as-ti couneigu? » repren bruscamen Napouleon. « Siés-ti quaucun de mi cènt generau? Li Piramido an-ti ausi ta voues? As vist leva lou soulèu d'Austerlitz! Lou drapèu de Franço à la man, as-ti travessa poumpousamen tóuti li capitalo de l'Éuropo? » — « Oh! noun, respond de la Salle, noun, sabe pas teni uno espaso e mi

qui assurément portera sa renommée aux siècles de la postérité. La pièce est intitulée : *Le dialogue des Statues*.

Le seize du mois de mai, 1875, la ville de Rouen, pour marquer sa vénération et sa reconnaissance à Jean Baptiste de la Salle lui éleva une statue sur sa grande placè de Saint-Sever où il y en avait déjà quatre autres : les statues de Jeanne d'Arc, de Corneille, de Napoléon et de Boïeldieu. Au milieu de la nuit, ces statues, remuant, s'animèrent et se mirent à parler.

La première, celle de Jeanne d'Arc, se tourne vers la statue du nouveau venu et lui dit : « Qui es-tu ? Et d'où vient qu'on t'a élevé à mon côté ? Dis-moi : As-tu chassé l'Anglais ? As-tu sauvé la patrie en sauvant son drapeau ? As-tu gravi le bûcher pour maintenir ta foi et défendre l'honneur de ton Souverain ? — Et la Salle lui répond : « Non, je n'ai rien fait de toutes ces belles et grandes œuvres. » — Le bronze de Corneille alors prend la parole et dit : « Je ne vois pas sur ton front les lauriers du poète ? Pourquoi t'avoir placé en face de moi ? Dis-moi le nom de tes tragédies ! Comment s'appelait le Cid que tu as chanté ? » — Et de la Salle lui répond : « Non, la France et le monde ne connaîtront jamais deux Corneille. Non, je n'ai pas fait parler les guerriers illustres, et je n'ai pas célébré leur héroïsme. » — M'as-tu vu, m'as-tu connu ? » reprend brusquement Napoléon. Es-tu quelqu'un de mes cent généraux ? Les Pyramides ont-elles entendu ta voix ! As-tu contemplé le lever du soleil d'Austerlitz ? Le drapeau de la France à la main, as-tu traversé pompeusement toutes les capitales de l'Europe ? » — « Oh ! non, répond de la Salle, non, je

sóudard n'an jamai versa lou sang de res. » — « Segur, alor dis Boïeldieu, as cultiva lis art, e subre-tout l'art dis art : la musico! Segur as ravi lis auriho que t'an entendu ! Zounzouno-me quaucuno de ti pu bèlli cantilèno? » — « Oh ! respond lou brounze de l'umble servitour de Diéu, oh ! me sènte mau à moun aise, en presènci e en coumpagnié de tant d'engèni e de tant de glòri. Dins moun siècle, o Jano d'Arc, lou pas de l'estrangié n'a jamai chaucha la terro de la Patrìo. Jamai, o Corneille, o Boïeldieu, jamai siéu esta vesita pèr li Muso de la pouësìo e de la musico; e jamai, o Napouleon, jamai n'ai counegu l'embriagamen d'èstre pourta e empourta sus lis alo de la vitòri. N'ai fa qu'uno causo, bèn moudèsto, bèn simplo. Coume Jèsu, lou bon Mèstre, ai atira vers iéu, pèr lou benesi, l'enfant dóu pople, l'enfant dóu paure. I'ai mes entre li man un pichot libre e i'ai fa regarda lou cèu. E vaqui perqué m'an auboura au mitan de vous-autre! »

•

Oh ! la bello ispiracioun dóu pouèto ! ispiracioun qu'a fa trelusi dins sa verita lou caratère especiau de la grandour de noste Benurous ! Redisen-lou dounc emé la Santo Escrituro : Jan Batisto de la Salle *es està grand davans Diéu*, e l'es esta dóumaci que la man dóu Segnour èro em'éu dins tóuti sis entre-presso.

A. Grimaud.

ne sais pas tenir une épée, et mes soldats n'ont jamais versé le sang de personne. » — « Assurément, dit alors Boïeldieu, tu as cultivé les arts, et surtout l'art des arts : la musique ! Assurément tu as ravi les oreilles qui ont eu le bonheur de t'écouter ! Murmure-moi quelqu'une de tes plus belles cantilènes? — Oh! répond le bronze de l'humble serviteur de Dieu, oh ! je me sens mal à mon aise, en présence et en compagnie de tant de génie et de tant de gloire. Dans mon siècle, ô Jeanne d'Arc, le pas de l'étranger n'a jamais foulé le sol de la patrie ; ô Corneille, ô Boïeldieu, jamais je n'ai été visité par les Muses de la poésie et de la musique ; et jamais, ô Napoléon, jamais je n'ai connu l'enivrement d'être porté et emporté sur les ailes de la Victoire. Je n'ai fait qu'une chose bien modeste, bien simple. Comme Jésus, le bon Maître, j'ai attiré vers moi, pour le bénir, l'enfant du peuple, l'enfant du pauvre. Je lui ai mis entre les mains un petit livre et je lui ai fait regarder le Ciel. Et voilà pourquoi on m'a élevé au milieu de vous ! »

Oh ! la belle inspiration du poète ! inspiration qui a fait resplendir dans sa vérité le caractère spécial de notre Bienheureux ! Redisons-le donc avec la sainte Ecriture : Jean Baptiste de la Salle *a été grand devant Dieu*, il l'a été parce que la main du Seigneur était en lui dans toutes ses entreprises.

30



LIS ESCOULAN I JO FLOURAU

Fau dire, à l'ounour di mantenèire toulousan, que s'ausèron pas restabli, souto Louis XIV, li joio prouvençalo, foundado pèr Clemènço Isauro, dóu-mens apoundeguèron, i tres flour devengudo franceso, uno floureto quatrenco, l'Uiet, destinado is escoulan e jouvènt que recitarien lou miéus lis obro di vièi rimaire toulouşan. Lou triounfle de la giróuflado èro un record pious dóu tèms passa e noun èro, poudès crèire, la partido la mens agradivo de la fèsto de Mai. Lou mounde courrien, afouga que-noun-sai, pèr entèndre, dins la salo dóu Counsistòri, la voues d'argènt de la jouvènço redire li *cansoun* e li *sirventès* ama di rèire.

E quand lou courtege di flour passavo pèr carriero, saludavon d'un sourris aquélis enfant que durbien la marcho emé soun vièsti de satin blanc e sa toco de-

30

LES ÉCOLIERS AUX JEUX FLORAUX

Il faut dire, à l'honneur des mainteneurs Toulousains, que s'ils n'osèrent pas (sous Louis XIV) rétablir les prix de la poésie provençale, fondés par Clémence Isaure, du moins ils ajoutèrent aux trois fleurs devenues françaises une petite fleur, l'Œillet, destinée aux écoliers et aux jeunes gens qui réciteraient les œuvres des vieux rimeurs toulousains. Le triomphe de l'œillet était un souvenir pieux du temps passé, et ce n'était pas, assurément, la partie la moins agréable de la fête de mai. La foule accourait, tout empressée, pour entendre, dans la salle du Consistoire, la voix argentine de la jeunesse redire les chansons et les sirventes aimés des ancêtres.

Et quand le cortège des fleurs passait dans les rues, on saluait d'un sourire ces enfants qui ouvraient la marche avec leurs habits de satin blanc et leurs toques

velout negre. Legissèn que l'an 1450 i'aguè vint courrèire de 12 à 16 an que se presentèron pèr recita, e l'Uiet fuguè douna à-n-un estudiant dóu coulège de l'Esquiho, Jan Teyssier, de Tulo, qu'avié debita uno cansoun de Clemènço Isauro subre lou « Retour dóu Printèms ».

Aquéu noum de Jan Teyssier es un di mai meritous que se posque eici prounouncia. Aplanten-nous un moumenet au record d'aquel ome de bèn que, sièis an après, óutenguè l'Eiglantino d'Isauro, e plus tard, dins soun testamen, establiguè, dins sa vilo de Tulo, un « Jo literàri » o « Jo de l'Eiglantino ». Tóuti lis an, lou proumié de Mai, lis enfant s'acaminavon de-vers l'oustau dóu paure mort, e pièi vers lou palais de justiço. Aqui recitavon, sié de vers francés, sié de rimo di grand limousin, Bertrand de Born, Bertrand de Ventadour, Ugue de la Bachelarié. Lou vincèire óutenié uno eiglantino ; li dous mai aprouchant, uno cherpo de drap de sedo e uno toco negro en velout. Pièi la jouvènço s'envenié en dansant, seguido de la musico, enjusqu'à l'oustau de Teyssier, ounte ié servien un repas flòri.

Tau èro lou triounfle limousin, que duravo encaro vers lou mitan dóu siècle dès-e-seten, e que l'istourian Baluzo n'a soubra la memòri. Lou vesès, li jo flouralet que vuei acampon lis escoulan e felibrihoun de Prouvènço soun uno tradicioun dóu Gai-Sabé.

Leoun de Berluc-Perussis.

de velours noir. Nous lisons que l'an 1450 il y eut vingt concurrents de 12 à 16 ans qui se présentèrent pour réciter, et l'Œillet fut donné à un étudiant du collège de l'Esquille, Jean Teyssier, de Tulle, qui avait débité une chanson de Clémence Isaure sur le « Retour du Printemps ».

Ce nom de Jean Teyssier est un des plus dignes de mérite que l'on puisse prononcer ici. Arrêtons-nous un moment au souvenir de cet homme excellent qui, six ans après, obtint l'Eglantine d'Isaure, et plus tard, dans son testament, établit dans sa ville de Tulle, des Jeux littéraires » ou « Jeux de l'Eglantine ». Tous les ans, le premier mai, les enfants s'acheminaient vers la maison du pauvre mort, puis vers le palais de Justice. Là, ils récitaient soit des vers français, soit des rimes des grands limousins, Bertrand de Born, Bernard de Ventadour, Hugues de la Bachelerie. Le vainqueur obtenait une églantine ; les deux suivants, une écharpe de drap de soie verte et une toque noire de velours. Puis les jouvenceaux s'en revenaient en dansant, suivis de la musique, jusqu'à la maison de Teyssier, où on leur servait un splendide repas.

Tel était le triomphe du dialecte limousin, qui durait encore vers le milieu du dix-septième siècle, et dont l'historien Baluze a gardé la mémoire. Vous le voyez, les petits Jeux floraux qui rassemblent de nos jours les écoliers et les jeunes félibres de la Provence sont une tradition du Gai-Savoir.

31

JAN REBOUL

D'abord « engèni dins l'escur », e subran engèni en plen lum, l'autour de tant d'obro enaussant lis amo vers lou verai, lou bèu e lou bèn, vers Diéu ; lou cantaire fidèu..., l'ami di mai umble et di plus grand ; aquéu Reboul, toujour plen de vido emai fugue mort, tout lou mounde lou counèis, e l'óublidaran jamai. L'an aclama e l'an mes dintre lis esperit majourau, despièi qu'en 1828, veguè, dins un pantai celestin, un ange de Diéu descèndre d'apereilamount, se miraia dins un brès, e,divin laire, empourta peramoundaut, à la brasseto, toun urous enfantet, o pauro maire !

Oh ! mai, sabèn un autre Jan Reboul, qu'es veritablamen pas proun couneigu, e que pòu pas trop l'èstre. Es pas lou Reboul qu'escrivié coume un mèstre la fièro lengo de nosto maire Franço, — qu'aprenguè, — e que me permetrés de nouma sa lengo di bèu dimenche : — es aquéu qu'escrivié e parlavo coume un felibre sa galanto lengo di jour oubrant, nosto lengo melicouso, e que sabié coume un roussignòu saup sa cansoun.

E vaqui lou Reboul que me vai èstre un delice de faire counèisse à-n-aquéli qué l'ignourarien, noste brave Reboul prouvençau, qu'emé lou la de sa maire tetè l'amour de sa lengo d'O, e que, de-segur, parlavo pas francés, enfant, au fougau dóu sarraié Glaude, soun paire, e, ome fa, bèu travaiaire, dins sa boutigo, quand atubavo soun four o qu'enfournavo soun pan.

31

JEAN REBOUL

D'abord, « génie dans l'obscurité », et soudain génie en pleine lumière; l'auteur de tant d'œuvres élevant les âmes vers le vrai, le beau et le bien, vers Dieu; le chanteur fidèle, l'ami des plus humbles et des plus grands; ce Reboul, plein de vie quoiqu'il soit mort, tout le monde le connaît et l'on ne l'oubliera jamais. On l'a acclamé et classé parmi les intelligences les plus hautes, depuis que, en 1828, il vit, dans un rêve céleste, un ange de Dieu descendre des hauteurs, se mirer dans un berceau, et puis, divin ravisseur, emporter là-haut, dans ses bras, ton heureux petit enfant, ô pauvre mère!

Mais nous connaissons un autre Jean Reboul qui n'est véritablement pas assez connu, et qui ne saurait trop l'être. Ce n'est point ce Reboul qui écrivait comme un maître la fière langue de la France, notre mère, qu'il apprit, et que vous me permettrez d'appeler sa langue des beaux dimanches; c'est celui qui parlait et écrivait comme un félibre sa jolie langue des jours ouvrables, notre langue de miel, et qu'il savait comme un rossignol sait sa chanson.

Et voilà le Reboul qu'il va m'être un délice de faire connaître à ceux qui l'ignoreraient, notre brave Reboul provençal, qui téta avec le lait de sa mère l'amour de la langue d'Oc, et qui, assurément ne parlait pas français, enfant, au foyer du serrurier Claude, son père, et homme fait, beau travailleur, dans sa boutique, quand il allumait son four ou quand il enfournait son pain.



L'amavo, sa lengo d'O ! l'amavo tant que, de fes, à soun dire, semblavo avé quàsi regrèt, — lou bèl ingrat ! — de pas i'èstre fidèu, de pas l'avé visto renaisse e reflouri en 1828, quand, coume nous l'a di, de si lagremo espeligué soun engèni.

L'amavo sa lengo d'O ! Tambèn, tout-bèu-just lusissié l'aubo de nosto urouso reneissènço, l'atrouvère, un jour, qu'espinchavo galoi si proumié rai, e qu'aliscavo, afouga coume un jouvènt de vint an, *la Poulèjo*, uno fablo. — « Sus si geinoul, » coume disié, venié de n'escriéure la mouralo :

Quant de refourmaire d'abus
Que rèn countentavo qu'à miejo,
Après èstre engreissa coume nosto poulejo,
Oublidon lis ami que soun resta de gus,
E que, fague de vènt, de sourel o de pluejo,
Trovon que tout vai bèn, e roundinon pas plus !

Dison que li paret an d'auriho. Ah ! se, coume an d'auriho, avien uno lengo e parlavon, — li paret dóu legendàri chambroun de Jan Reboul, soun soulas, soun refuge e soun ouratòri, qu'an vesita tant e di mai ilùstri pelerin di bèu e grands art, — se parlavon ! e se disien tout ço que nous cantavo e nous countavo aqui lou Felibre dóu maset, dins sa lengo naturalo, e se l'ausias, n'en sarias meraviha e n'aurias pas proun de man pèr aplaudi !

Tout acò sara pas perdu. Sabèn que lou tresor es rejoun.

Vesès ! Jan Reboul èro naturalamen trop crestian, trop veritable ami dóu pople, avié trop founs dins soun

Il l'aimait, sa langue d'Oc ! il l'aimait tant que parfois, à l'ouïr parler, il semblait avoir presque le regret, — le bel ingrat ! — de ne pas lui être resté fidèle, de ne pas l'avoir vue renaître et refleurir vers 1828, quand, ainsi qu'il nous l'a dit, ses larmes firent éclore son génie.

Il l'aimait, sa langue d'Oc ! Aussi, tout juste luisait l'aube de notre heureuse Renaissance, je le trouvai, un jour, épiant joyeux ses premiers rayons et agençant avec l'entrain d'un jeune homme de vingt ans *la Poulie*, une fable ! — « Sur ses genoux, » comme il disait, il venait d'en écrire la morale :

Combien de réformateurs d'abus — que rien ne contentait qu'à demi, après avoir été engraissés, comme notre poulie, — oublient les amis qui sont restés pauvres ; — et que vente le vent, qu'il fasse soleil ou qu'il pleuve — trouvent que tout va bien et ne se plaignent plus !

On dit que les murs ont des oreilles. Ah ! si, comme ils ont des oreilles, ils avaient une langue et parlaient, — les murs de la légendaire chambrette de Jean Reboul, son *soulas*, son refuge, son oratoire, qu'ont visité tant d'illustres pèlerins des beaux et grands arts, s'ils parlaient et disaient dans sa langue naturelle, tout ce qne nous chantait et nous contait là le Félibre du *maset* dans sa langue naturelle, et si vous l'entendiez, vous en seriez émerveillés, et vous n'auriez pas assez de mains pour applaudir.

Tout cela ne sera point perdu. Le trésor est serré.

Voyez-vous, ce Reboul était naturellement trop chrétien, trop véritable ami du peuple ; il avait trop

pitre l'amour de sa terro natalo; avié trop la fe di rèire, èro trop desoula de vèire qu'emé la lengo, li mour e li us di vièi s'enanavon uno à cha uno lis antìqui vertu dóu fougau ; èro trop liuen de Paris, e, dins la Carretarié, trop proche dis Areno roumano, pèr pas èstre nostre e pas èstre emé nautre. Sabe e vole dire coume i'agradèron e coume acouragè li jóuini voues freirenalo que cantavon à soun entour, dins la lengo dóu pople e pèr lou bèn dóu pople, tout ço qu'èro lou pan de toun cor, o Reboul ! li sàntis afecioun de toun amo : toun Diéu, ti crèire, noste bèu païs e soun grand soulèu...

Jóusè Roumanille.

32

LEIÇOUN NOUVELLO

... E moun ami me disié : M'óupile à faire coumprene is enfant li vers que ié legisse; res tant que iéu bouto d'envanc e de fiò dins sa leituro, em'acò vese d'enfant disavert, distra, que s'estiron, que badaion e ié soun plus !

— Quìnti pouësio, ié venguère, legissès à vòstis escoulan?

— Diausse ! me faguè, quìnti pouësìo voulès que i'aprengue, se noun aquéli que nous porjon, dins de libre chausi, lis escrivan francés ?

— Lou vese, ié tournère à dire, es li fablo de La Fontaine, li sceno tragico de Corneille o de Racine, lis odo de V. Hugo o de Lamartine, qu'esplicas à-n-aquéli pàuri drole... Eh! bèn, vès, moun bèu, escoutas-me,

profondément au cœur, l'amour de sa terre natale; il avait trop la foi des aïeux ; il était trop désolé de voir qu'avec la langue, les mœurs et les us des anciens s'en allaient peu à peu, comme les antiques vertus du foyer; il était trop loin de Paris, et dans la rue Carreterie, trop près des arènes romaines, pour ne pas être nôtre et ne pas être avec nous. Je sais et je veux dire combien lui plurent et comme il encouragea les jeunes voix fraternelles qui chantaient autour de lui, dans la langue du peuple et pour le bien du peuple, tout ce qui était le pain de ton cœur, ô Reboul, les saintes affections de ton âme : ton Dieu, tes croyances, notre beau pays, et son grand soleil.

32

LEÇON NOUVELLE

...Et mon ami me disait : Je m'évertue à leur donner l'intelligence des vers que je leur lis. Personne plus que moi ne met de l'entrain et de l'ardeur dans sa lecture, et avec cela je vois des enfants étourdis, distraits, qui s'agitent, qui bâillent et qui échappent totalement à la leçon.

— Quelles poésies, lisez-vous à vos écoliers, lui dis-je?

— Diantre! me fit-il, quelles poésies voulez-vous que je leur apprenne, sinon celles que nous donnent, dans des livres de choix, les écrivains français ?

— Je vois cela, lui répliquai-je, ce sont les fables de La Fontaine, les scènes tragiques de Corneille ou de Racine, les odes de Victor Hugo ou de Lamartine, que vous expliquez à ces pauvres enfants ! Eh bien ! mon cher

e acampen bèn. Sias pas sènso saupre que quàsi touto la pouësìo classico franceso es d'estùdi sus l'amo umano, d'analiso sicoulougico, de retra superbe di passioun de touto meno que boulegon lou cor de l'ome; basto, uno pouësio universalo ounte li letru de touto epoco e de tout païs s'abéuraran de-longo coume s'abéuron i pur sourgènt de la pouësìo grèco e latino. Alor, coume voulès que d'escoulan de dès, de dougo e meme de quatorge an, poscon se plaire à pantaia 'mé V. Hugo dins sis odo; emé Lamartine, dins si meditacioun; emé Racine, dins si tragèdi apassiounado; emé Corneille, en coumpagno de sis erouï e sublimi persounage, e meme emé lou grand fabulisto, dins si meiour cap-d'obro?

Ço que l'enfant e lou jouvènt amon, es li causo dóu terraire que trèvon, es l'oustau emé li cènt bachiquello que ié soun dedins o que l'envirounon; es soun endré 'mé li bàrri, li tourre, lou castèu, li carriero, li planet e li font que l'adornon e lou rèndon gai e poulit; es lou campèstre emé li vau, li coumbo, li colo, li riéu, li cascadeto, li lèio d'aubre e lis erbouriho de touto merço que n'en fan un rode pintouresc. E, se li sourtès de soun vilage o de sa ciéuta, ço que li prendra pèr l'iue, aquéli jouvènt, sara tout ço que retrais mai o mens li causo que counèisson.

Adounc, qu'un pichot Arlaten ausigue souvènt soun mèstre ié parla de sis Areno, de si soubro roumano, de si glèiso antico, de sa Camargo e de si brau; un pichot

ami, écoutez-moi, et procédons avec méthode. Vous n'ignorez pas que presque toute la poésie française a pour objet des études sur l'âme humaine, des analyses psychologiques, des peintures superbes sur les passions multiples qui agitent le cœur de l'homme, bref, une poésie universelle à laquelle les lettrés de toute époque et de tous pays s'abreuveront sans cesse de même que l'on s'abreuve aux pures sources de la poésie grecque et latine. Eh bien! comment voulez-vous que des écoliers de dix, de douze et même de quatorze ans puissent se plaire à rêver avec Victor Hugo, dans ses odes ; avec Lamartine, dans ses méditations ; avec Racine, dans ses tragédies passionnées ; avec les héroïques et sublimes personnages de Corneille, et même avec le grand fabuliste dans ses meilleurs chefs-d'œuvre ?

Ce que l'enfant et le jeune adolescent préfèrent, ce sont les choses du terroir qu'ils hantent, c'est le toit paternel avec les mille détails du dedans ou des environs ; c'est le pays natal avec les remparts, les tours, le vieux château, les rues, les places et les fontaines qui l'ornent et le rendent riant et coquet ; c'est son territoire avec les combes, les collines, les ruisseaux, les cascades, les allées d'arbres, et les plantes de toutes sortes qui en font un lieu pittoresque. Et si vous les faites sortir de leur village ou de leur cité, ce qui charmera le plus les yeux de ces adolescents, c'est tout ce qui leur rappelle plus ou moins les choses qu'ils connaissent.

Ainsi donc, qu'un petit Arlésien entende souvent son maître lui parler de ses Arènes, de ses ruines romaines, de ses antiques églises, de sa Camargue et de ses taureaux ;

Avignounen, de sa Roco, de sa Bartalasso, de si bàrri merleta, de soun Castèu-di-Papo; un pichot Marsihés, de sa mar vasto e bluio, de sa richo Canebiero, de sa Nosto-Damo de la Gàrdi e de milo àutri beloio que noun ignoro. Que tout ié siegue di dins la lengo claro e lindo de soun terradou, la lengo que clantis de-longo à sis auriho, aquelo que pinto e acoulouris lou miéus lis óujèt que la naturo o l'art ié bouton souto lis iue.

Assajas de legi à vòstis escoulan quàuqui moussèu felibren, e veirés se dormon o se badaion coume d'endavans. Mai tè! diguère à moun ami, d'abord que sian au Castèu-dis-Aigo, vole vous recita 'n pouèmo superbe sus aquéli quatre brau de pèiro que vesès aqui. Me dirés après ço que n'en pensas, e se, di à vòstis elèvo, aquéli vers li farien pas tresana bèn mai que tóuti lis estrofo de Lamartine o li tirado tragico de Racine. E ié declamère : *Li quatre brau de pèiro,* de dono Bremoundo.

D'un cop de pincèu requist la felibresso nous reverto uno niue de Camargo :

La Camargo vasto e deserto
Dor souto un linçòu souloumbrous...

Clar de luno, bram de mistrau, dindin d'esquerlo, rèn manco au tablèu. « Quatre brau di fort, e de bello meno » se soun esmarra sus li bord abous-cassi dóu Rose, e aqui tènon ensèmble de prepaus que fan tremoula. S'encagnon « fòu e relènt » contro si gardian, aquéli gardian que volon peri li raço

un petit Avignonais de son Rocher-des-Doms, de sa Barthelasse, de ses remparts crénelés, de son Palais-des-Papes ; un petit Marseillais, de sa mer vaste et bleue, de sa riche Cannebière, de sa Notre-Dame de la Garde et de mille autres beautés qu'il n'ignore pas. Que tout cela lui soit enseigné dans la langue de son terroir, dans la langue qui sonne incessamment à ses oreilles, dans cette langue enfin qui peint et colore le mieux les objets que la nature ou l'art offrent à sa vue.

Essayez de lire à vos écoliers quelques morceaux de poésie félibréenne et vous verrez s'ils sommeillent ou s'ils bâillent comme avant. Tenez, dis-je, à mon ami, puisque nous voilà au Château-d'Eau, laissez-moi vous réciter un superbe poème sur ces quatre taureaux de pierre que vous voyez là. Vous me direz ensuite ce que vous en pensez et si, lus à vos élèves, ces vers ne les feraient pas tressaillir bien plus que toutes les strophes de Lamartine ou les tirades tragiques de Racine. Et je lui déclamai les « *Quatre taureaux de pierre* » de dame Brémonde.

D'un coup de pinceau exquis, la félibresse nous retrace une nuit de Camargue :

« La Camargue vaste et déserte
Dort sous un voile ténébreux. »

Clair de lune, hurlements de mistral, tintements de clochettes, rien ne manque au tableau. Quatre taureaux, beaux et forts, de pur sang, se sont retirés dans les taillis sauvages des bords du Rhône et y tiennent ensemble des propos qui font trembler. Fous de colère, ils s'insurgent contre leurs gardiens, ces gardiens qui

camarguenco! Li prejit d'aquéli brau soun escri dins uno lengo que-noun-sai forto e nervïouso e espressivo à noun plus.

Entanterin l'aubo pounchejo. Lou gardian parèis, lou fèrri à la man.

Subran li quatre biòu, « negro masso, s'enfuson. »

Lou sòu tremolo,
La susour perlo li campas,
Lis iue saunon, la pòusso volo,
La bouvino s'arrèsto pas!
Lou Rose en van eici s'escoulo,
Li négri moustre, pataflòu!
Boumbisson dins l'aigo treboulo
E fan escuma li revòu...

E lando que landaras! Crau, plano de Seloun, óuliveto, sorgo, jardin, valoun, rèn, rèn lis aplanto. Lou gardian, pecaire, i'a de tèms qu'es avali! Aleva belèu la Ferrado d'Ourrias, dins *Mirèio*, counèisse rèn de miéus retra, dins aquéu gènre, qu'aquelo fantastico abrivado de biòu. Em'éli, tabouscas, boumbissès e trepas lou sòu, e vous sèmblo que jamai vous arrestarés...

E pamens veici quaucun que lis arrèsto. Es Durènço. Li vèi veni « bano en avans, beissant la tèsto, »

... aquéli quatre brau
Sóuvage e reboundin coume elo.

— « Courregués plus, ié dis, venès-vous-en emé iéu « à la counquisto d'un païs nòu! » E, pensatiéu, poudènt

veulent anéantir la race des taureaux de Camargue. Les imprécations de ces taureaux sont écrites dans une langue indiciblement forte et vigoureuse et on ne peut plus expressive.

Cependant l'aube point. Le gardien apparaît, le trident en main.

Soudain les quatre bœufs, sombre groupe, s'élancent...

« Le sol tremble, la sueur tombe en perles dans la poussière qui vole, les yeux saignent, les taureaux ne s'arrêtent pas. Le Rhône est là, roulant ses eaux rapides, qu'importe? Les quatres monstres, pan ! bondissent dans l'eau trouble qui écume et tourbillonne. »

Et en avant toujours ! Crau, plaine de Salon, champs d'oliviers, ruisseaux, jardins, vallons, rien ne les arrête. Le pauvre gardien, hélas! a battu en retraite depuis longtemps!... Si l'on excepte peut-être la Ferrade d'Ourrias, dans Mireille, je ne connais rien de mieux décrit, en ce genre, que cette fantastique course de bœufs. Avec eux vous vous précipitez, vous bondissez, vous foulez le sol, et il ne vous semble pas que vous puissiez vous arrêter jamais.

Et pourtant voici quelqu'un qui les arrête. C'est la Durance. Elle les voit venir, cornes menaçantes, baissant la tête,

« ces quatre taureaux sauvages et rebelles comme elle. »

— Mettez fin à votre course, leur dit-elle, partons ensemble à la conquête d'un pays nouveau ! » Et, mé-



plus rèn pèr la terro maire, s'atalon, voulountous, au càrri de la Durènço, e davalon « vers Marsiho i ro souleious. »

Veici Long-Champ, veici la cimo
Ounte escarlimpon, apreissa,
E mounte, aparicioun sublimo,
Sus Marsiho van se dreissa.

Durènço empèiro aqui li quatre bestiau fèr, e, dins si prunello ardènto, trelusis l'amo independènto de la Camargo.

Un cop fini lou pouèmo, moun ami me lou derrabè-di man, e plen d'estrambord clamè : « Vaqui la pouësìo que fau is escoulan! » Fuguè aquéu fin cap-d'obro-uno revelacioun pèr éu. Desempièi qu'a pres la bono draio, si pichot ni badaion ni dormon. Escouton coume de grihet li cant di felibre...

F. Teóufile.

33

PÈR MEISSOUN

Souveni d'enfanço

Un an, adounc, moun paire l'avié ensemença, aquéu trau de Champ-de-Guiraud, eila de-vers Pèiro-Plantado, de tousello qu'èro estremamen vengudo bello e maduro à poun.

De grand matin, nous ié menèron tóuti tres : Gustoun, l'einat, qu'avié sièis o sèt an, iéu, quatre, e Maurise que tetavo encaro.

Nous avien campa souto un amelié mounte penjavon la biasso e lou flasco. Gustoun, éu, voulountous, acampavo

lancoliques, impuissants désormais à défendre leur terre natale, ils s'offrent volontiers à conduire le char de la Durance et dévalent vers Marseille aux rochers ensoleillés.

« Voici Longchamp, voici la cime qu'ils gravissent pleins d'ardeur, sur laquelle, apparition sublime, au-dessus de Marseille ils vont se dresser. »

La Durance pétrifie les quatre animaux sauvages, et dans leurs ardentes prunelles paraît briller l'âme indépendante de la Camargue.

Le poème achevé, mon ami me l'arracha des mains et plein d'enthousiasme il s'écria : « Voilà la poésie qu'il faut aux écoliers ! » Ce fin chef-d'œuvre fut pour lui une révélation. Depuis qu'il a pris la bonne voie, ses élèves ni ne bâillent ni ne sommeillent. Ils écoutent comme des grillons les chants des félibres...

33

AU TEMPS DE LA MOISSON

Souvenir d'enfance

Une année donc, mon frère l'avait ensemencé ce trou de Champ-de-Guiraud, là-bas vers Pierre-Plantée, de touselle qui était extrêmement belle et mûre à point.

Dès le matin, l'on nous y conduisait tous trois, Guston, l'aîné, qui avait six ou sept ans, moi, qui en avais quatre et Maurice qui était encore allaité.

Nous étions campés sous un amandier d'où pendaient la besace et la bouteille clissée. Guston, lui, amassait

quàuqui garbo au rode di garbeiroun, e iéu gardave lou jouine ajouca sus un coutihoun de ma maire. Ié couchave li mousco em'un brout de sanguin fuia, d'enterin que moun paire e ma maire, la cadeno giblado, à la rajo dóu soulèu, meissounavon tóuti dous tant que n'en poudien faire, coume dous massacre; car lou blad èro bèn de lèvo, e lou marrit tèms es lèu vengu en aquesto sesoun. Quand avien passa quàuqui cop, ma maire quitavo de meissouna pèr liga li gavello.

Me souvèn que fasié'no caumasso terriblo, aquéu jour, e pas un péu d'èr. Li pampo di souco de la manouliero vesino fernissien pas uno brigueto. De nivo de mousquihounet farandoulejavon em'un brounzimen que s'avenié bèn au cha-cha-cha di cigalo sus lis aubre. Reissavo de fiò sus lis estoubloun que petejavon e mounte li grihet rose e li prègo-Diéu verdau estiravon uno de si pato cheresclo e boulegavon plus, ensuca d'aquéu ruscle. Cla-cla! fasien de tèms en tèms li dòusso de garousso espetado dóu caumas. Iéu, fernissiéu au mendre brut, tremoulave coume un jounc à la mendro fourfouiado e envoucave lou lesert, ami de l'ome :

Lesert, lesert
Aparo-me de la serp!
Se'n-cop vendras à moun oustau,
Te baiarai un gran de sau.

Car m'avien di que li serp varaiavon emé la grosso caud, e que, atirado pèr l'óudour dóu la, venien, de cop que i' a, lou lipa sus li labro roso di pichots enfant

volontiers quelques gerbes à l'endroit du gerbier, et moi je gardais le jeune frère, couché à-demi sur un jupon de ma mère. Je lui chassais les mouches avec un petit rameau de cornouiller feuillu, pendant que mon père et ma mère, le dos courbé, au rayonnement du soleil, moissonnaient tous deux, de toutes leurs forces comme deux nègres; le blé était bien prêt pour la moisson et le mauvais temps est vite venu à cette partie de la saison d'été. Quand ils avaient donné quelques coups de faucilles, ma mère cessait de moissonner pour lier les javelles.

Il me souvient qu'il faisait une chaleur terrible ce jour-là. Pas un brin d'air. Les pampres des souches de la rangée de ceps voisine, n'avaient pas le moindre frémissement. Des nuages de petits moucherons farandolaient avec un bruissement qui s'harmonisait bien au chant des cigales sur les arbres. Il pleuvait du feu sur les charmes qui pétillaient et où les grillons roses et les mantes-religieuses verdâtres allongeaient une de leurs pattes grêles et ne bougeaient plus assommés par cette pluie de feu. *Cla-cla,* faisaient de temps en temps les gousses de pois chiche éclatant de la grande chaleur. Moi, je frissonnais au moindre bruit, je tremblais comme un jonc au plus léger bruissemeut et j'invoquai le lézard ami de l'homme :

Lézard, lézard — protège-moi contre les serpents! — Lorsque tu viendras à ma maison, — je te donnerai un grain de sel.

Car on m'avait dit que les serpents rôdaient avec la forte chaleur, et que, attirés par l'odeur du lait, ils venaient parfois le lécher sur les lèvres roses des petits

endourmi. E iéu aviéu pòu pèr moun jouine fraire que soumihavo, li pounet sarra e la bouqueto lachouso. Mai moun paire, quand s'entournavo de soun cop, lou voulame sus lou bras, venié souvènt faire un tour souto l'aubre pèr vèire se tout i' anavo bèn e pèr tira un sedoun au flasco.....

Un d'aquéli jour que vous parle, après dina, liogo de faire miejour, uno bello ouro, coume es l'usage, moun paire vènguè : « Se fasian bèn, vuei, hòu ! se pausarian pas. Lou tèms es trop lourd : anara pas pica liuen sènso destourna ; e, qu saup ? se toumbavo de *vilanié*, sarié bèn daumage que nous periguèsse ço que soubro. Se pausaren aniue, se'n-cop auren acaba, parai ?

— As resoun, respoundè ma maire.

E vague de se mai entrina à soun pres-fa. Iéu, acò èro grèu à moun pichot cor, de vèire ansin mi gènt se satira sèns relàmbi ; ma pauro maire touto delicado subre-tout. Aro coumprene ço que poudiéu pancaro saupre alor, que *la lùcho pèr la vido* es uno lèi universalo e emperiouso avans touto autro : *Prius est vivere*, dison li savènt.

Basto ! la dardaiado couisié e roustissié de mai en mai.

Li cigalo ralentissien sa musico dourmihouso.

Moun pichot fraire, toujour endourmi sus lou coutihoun, li pounet sarra, avié de pichot ressaut nervous, coume de lóugiéri counmoucioun eleitrico.

S'apreparavo quaucarèn dins la naturo silenciouso e cremadouiro.

enfants endormis. Et moi, j'avais peur pour mon jeune frère qui sommeillait, les petits poings serrés et les petites lèvres laiteuses. Mais mon père, quand il retournait de son allée de moissonneurs, la faucille sur le bras, venait souvent faire un tour sous l'arbre pour voir si tout allait bien et se désaltérer à la bouteille clissée.

Mais un de ces jours dont je vous parle, après dîner, au lieu de faire la sieste, une belle heure, selon l'usage, mon père dit : « Si nous faisions bien aujourd'hui, hé ! nous ne nous reposerions pas. Le temps est trop lourd : il n'ira pas loin sans nous détourner ; et, qui sait, s'il tombait de la grêle, ce serait bien dommage qu'il fît périr ce qui reste. Nous nous reposerons cette nuit, lorsque nous aurons achevé, pas vrai ?

— Tu as raison, répondit ma mère.

Et de se mettre encore à l'œuvre avec son entrain. Pour moi, c'était un chagrin de petit enfant de voir ainsi mes parents se fatiguer au travail sans relâche, ma pauvre mère toute délicate surtout. Maintenant je comprends ce que je ne pouvais comprendre alors, que *la lutte pour la vie* est une loi universelle et impérieuse avant toute autre. « *Prius est vivere* » disent les savants.

Bref, le rayonnement du soleil cuisait et rôtissait de plus en plus.

Les cigales ralentissaient leur musique endormante.

Mon petit frère, toujours endormi sur un jupon, les poings serrés, avait de petits soubresauts nerveux, comme de légères commotions électriques.

Quelque chose se préparait dans la nature silencieuse et brûlante.



...Tout à-n'un cop, en efèt, banejè un nivoulas estrange de darrié lou mourre de Champ-de-Guiraud, em'uno tufo que s'enaussavo, que s'aloungavo à visto d'iue... S'entendié un brut rau dins la liunchour de la plano.

Moun paire aluquè lou nivo, e : « Quand te lou disiéu, Marìo, que l'aurige èro pas liuen. Veses?... Pren lèu aquélis enfant — car es lou Rau e i'a pas tèms à perdre — e enanas-vous-en lèu au jas, sènso musa pèr camin. Iéu, vau lèu acaba d'acampa li garbo e d'engarbeira. Se plòu, ai la cabano dóu Page aqui toucant. »

E ma maire, pourtant lou jouine dintre si bras, nous enmenè, Gustoun pèr la man, e iéu que m'arrapant à si coutihoun, trimave tant que poudiéu emé mi bouteloun escarrassa dis auriolo.

Avian à peno davala dins lou valat de l'Asclo, que lou soulèu èro encabana, e que lis uiau e li tron, l'un esperavo pas l'autre... Aguerian just lou tèms d'arriba souto un aglanié einorme, ounte ma maire, à bout de forço, se cougnè contro lou pège e nous amaguè bèn vers elo, coume la clusso amago si pouletoun sout sis alo. A chasque uiau, fernissié e se signavo febrousamen, la pauro, coume cregnènt que li tron esfraious nous toumbèsson dessus. E nous fasié signa nautre emai murmureja aquésti paraulo :

Santo Barbo, santo Flour,
Pèr la crous de moun Segnour,
Quand lou tounerro vendra,
Santo Barbo nous preservara.

... Tout à coup, en effet, apparut un gros nuage étrange derriere le monticule de Champ-de-Guiraud, avec une tuffe qui s'élevait, qui s'allongeait à vue d'œil. On entendait un bruit rauque dans le lointain de la plaine.

Mon père considéra le nuage, et : « Quand je te le disais, Marie, que l'orage n'était pas éloigné. Vois-tu ?... Prends vite ces enfants, c'est le vent d'ouest, il n'y a pas de temps à perdre, — et allez-vous-en vite à la bergerie, sans vous attarder par le chemin. Moi, je vais vite achever d'amasser les gerbes et de les mettre au gerbier. S'il pleut, j'ai la cabane du Page, là tout près. »

Et ma mère, portant le plus jeune dans ses bras, nous emmena, tenant Guston par la main, tandis que moi, me cramponnant à ses jupons, je courrais tant que je pouvais avec mes petits mollets égratignés par les centaurées.

Nous étions à peine descendus dans le fossé de l'*Ascle* que le soleil était enveloppé, et que les éclairs et les tonnerres se succédaient avec une grande rapidité. Nous eûmes juste le temps d'arriver sous un chêne énorme, où ma mère, à bout de force se rencogna contre le tronc et nous enveloppa tout près d'elle : telle la poule-mère abrite ses poussins sous ses ailes. A chaque éclair, elle frémissait et faisait fièvreusement le signe de la croix, la pauvre, comme si elle eût craint que les tonnerres terribles qui grondaient ne tombassent sur nous. Et elle nous faisait faire le signe de la croix et murmurer ces paroles :

« Sainte Barbe, Sainte Fleur, — par la croix de Notre-Seigneur, — Quand le tonnerre tombera — Sainte Barbe nous préservera.





E iéu qu'aviéu ma testeto bloundo quichado contro soun cor, i'entendiéu un batedis precepita. Es que d'aigo, n'en toumbavo sus elo! Se bagnavo pèr nous apara, pecaire! car lou groupas èro talamen fort que travessavo lou brancage espés dóu vièi roure.

Isterian aqui uno bello passado...

Quand moun grand, qu'avié vist lou cop de tèms, nous venguè querre sout lou reissas emé de paro-plueio e de cuberto, ma pauro meireto èro touto coulantado.

Nous sequerian davans la ramihado, au Jas, ounte la mamè Delaïdo nous faguè en chascun uno pleno bolo de vin caud, emé de tros de sucre dedins coume lou poung...

EUGÈNI IMBERT.

34

LA MADALENO

Mario-Madaleno, nascudo au mitan di richesso, fiho de parènt devot, coume l'èron alor li bon Jusiòu, aprenguè li sànti causo que lou pople, ami de Diéu, cresié e praticavo : la preguiero, li sacrifice, l'espèro dóu Messio divin.

Madaleno n'en sabié lou bonur ; rèn de ço que grandis la vido ié manquè, e pamens, estrange mistèri, quand lou diable, jalous d'uno amo tant bèn partejado ié semoundeguè li belòri qu'ensourcellon, Madaleno l'escoutè ; sentiguè s'atuba lou fiò di passioun ; la gau de parèisse e de se chala ié virè la tèsto, e Mario óublidè soun ounour, sa famiho, soun Diéu, pèr deveni... la pecairis.

Et moi qui avais ma tête blonde pressée contre son cœur j'entendais un battement précipité. C'est que l'eau ruisselait sur elle, se mouillant pour nous abriter, car l'averse était tellement forte qu'elle traversait les branches épaisses du vieux chêne.

Nons restâmes là bien longtemps...

Quand mon grand père, qui avait prévu l'orage, vint nous chercher sous l'averse torrentielle avec des parapluies et des couvertures, ma pauvre petite mère était toute trempée.

Nous nous séchâmes devant le feu de broutilles, à la bergerie, où notre aïeule Adélaïde nous fit à chacun un bol de vin chaud, avec des morceaux de sucre dedans gros comme le poing.

34

MARIE-MADELEINE

Marie-Madeleine, née au milieu des richesses, fille de parents pieux, comme l'étaient alors les Juifs fidèles, apprit les choses saintes que le peuple aimé de Dieu, croyait et pratiquait : la prière, les sacrifices, l'attente du Messie divin.

Madeleine en connaissait le bonheur ; rien ne lui manqua de ce qui grandit la vie ; cependant, étrange mystère, quand le démon, jaloux d'une âme si bien partagée, lui offrit les futilités qui égarent, Madeleine l'écouta, elle sentit en elle s'allumer le feu des passions ; la joie de paraître et de jouir l'égara, et Marie oublia son honneur, sa famille, son Dieu pour devenir... pêcheresse.

Que deguerias rebouli! que de lagremo escamperias, Lazàri, e tu, Marto benesido, lou jour que vosto sorre se trufè de vòsti leiçoun!

L'avias cultivado emé tant de plesi e d'afecioun, aquelo flour de gràci e de bèuta; tant voulountié la vesias s'espandi magnifico, embaumado, souto lou soulèu dóu bon Diéu! Emé tant de peno la quiterias, pèr la leissa 'na emé l'ome que s'èro chausi; ié souvetavias chabènço, richesso, prousperita, bello famiho, la glòri d'èstre toujour fidèlo, l'ounour de la femo forto, lausado pèr Salamoun.

Paure! vosto preguiero fuguè pas escoutado.

Preferis, la malurouso, à la pas de l'oustau lou brut de la carriero, à l'estimo di bràvi gènt l'amiracioun di jouïssèire, au siuen de sis afaire, lou trin di fèsto dóu mounde, la drihanço ounte li rire, li cant, la musico van soun plen pèr estourdi l'amo e la tuia.

Eron famous, dins l'encountrado, li plesi de Magdala; èro brut pertout que di foulié d'aquelo Mario bello, galanto, amistadouso. Ges de femo pèr lucha em'elo de galantarié, ges que se ié coumpare pèr lou lùssi e la bèuta.

Adounc es fini! li tradicioun de famiho, lou respèt di parènt, la santo fe comton plus; avès vist dins li jour d'aurige la niue veni subran, pièi plus rèn que la sournuro e l'escuresino.

Ansin lou pecat a negreja dins l'amo de Madaleno: adiéu, blanco clarta dóu cèu!

— Que deviés rire, diable couquin, d'avé rauba au paire de famiho, la perlo que ié disien Mario de Betanio!

Quelles furent poignantes vos douleurs et amères vos larmes, Lazare et vous, Marthe bénie, le jour où votre sœur dédaigna vos leçons.

Vous l'aviez cultivée avec tant de joie et d'affection, cette fleur de grâce et de beauté ; si volontiers vous la contempliez s'épanouissant magnifique, embaumée sous le soleil du bon Dieu ! Avec tant de peine vous la quittiez pour l'époux qu'elle s'était choisi ; vous lui souhaitiez réussite, richesse, prospérité, nombreuse famille, la gloire d'être toujours fidèle, l'honneur de la femme forte, louée par Salomon.

Hélas ! votre prière ne fut pas exaucée !

Elle préfère, la coupable, à la paix du foyer, le bruit du dehors, à l'estime des gens de bien, l'admiration des amateurs du plaisir, au soin de ses affaires, l'animation des fêtes mondaines, l'orgie où rires, chants, musique folle battent leur plein pour étourdir l'âme et la tuer.

Le pays entier connaissait les plaisirs de Magdala ; partout il n'était bruit que des folies de cette belle, aimable, courtoise Marie. Nulle femme qui rivalise avec elle de coquetterie ; point qui puisse se comparer à elle pour le luxe et la beauté.

C'en est donc fait ! traditions de famille, respect des anciens, foi sainte, rien ne compte plus ; vous avez vu comment certains jours d'orage, la nuit enveloppe soudain la nature de ténèbres.

Ainsi, le péché a fait la nuit au cœur de Madeleine : adieu, blanches et célestes clartés !

— Quel sujet de joie pour toi, démon méchant, ce vol fait au père de famille, de cette perle nommée Marie

pèr miéus la teni souto tis àrpio, ta legioun aviés apela : ourguei, afecioun di richesso, set dóu plesi e que sabe mai encaro ! Semblavo que Diéu avié perdu si dre sus la Madaleno !

Lis ouro desoulado soun lis ouro de la Prouvidènci!

— Jèsu counèis la pecairis, e pèr elo s'es pres d'uno santo dileicioun ; prègo soun Paire de ié douna 'quelo amo ; la vòu reviéuda ; l'a visto dins sa fango e l'amo ; es vengu querre li malaut e, pecaire ! Madaleno es bèn malauto ; a davala pèr sauva li pecadou, e la sorre de Lazàri s'apello, chascun lou saup, la pecairis ; s'entrèvo di perlo preciouso, l'orfabre divin, e Mario es un jouiéu di rare.

Ouro benesido, ouro ounte la femo maudicho rescountrè lou bon Sauvaire dis ome malurous !

Dins sis iue, linde coume lou cèu de Palestino, prefouns coume la mar, coumprenguè l'amour, un amour sènso mesuro, que la counvidavo au repenti.

Que de causo ié disié ! la vergougno dóu pecat, la tristesso dóu Paire d'eilamount, lou bonur de l'innoucènci, la joio di lagremo que demandon perdoun ; tout acò, Madaleno lou legiguè 'mé l'anóuncio d'uno misericòrdi larjo autant que lou cor de Diéu.

Ah ! se pòu afourti de la Madaleno : Jèsu la vesènt, l'amè, e Madaleno ié rendeguè l'amour.

JULI PEYRON.

de Béthanie ! Pour mieux la tenir sous ta puissance, tu avais appelé ta légion : orgueil, affection de l'or, sensualité et que sais-je encore ? Dieu, semblait-il, avait perdu ses droits sur Madeleine ?

Les heures désolées sont les heures de Dieu !

Jésus connaît la pécheresse et il s'éprend pour elle d'une sainte dilection. Il prie son père de lui donner cette âme ; Il veut la ressusciter ; Il l'a vue dans sa fange et Il l'aime ; Il vint chercher les malades, hélas ! Madeleine est très malade, Il descendit du ciel pour sauver les pécheurs et la sœur de Lazare, chacun le sait, s'appelle la pécheresse ; il est désireux de trouver des perles précieuses, l'orfèvre est divin, et Marie est un joyau de grand prix.

Heure bénie, celle où la femme maudite rencontra le regard du bon Sauveur des hommes malheureux.

Dans son œil, limpide comme le ciel de Palestine, profond à l'égal de la mer, elle comprit l'amour, un amour sans mesure, la conviant au repentir.

Que de révélations, il lui faisait : la honte du péché, la tristesse du Père céleste, le bonheur et l'innocence, la joie des larmes, demandant pardon ; tout cela, Madeleine le lut, ainsi que l'annonce d'une miséricorde large autant que le cœur de Dieu.

Oui, on peut l'assurer de Madeleine, Jésus, la voyant, l'aima, et Madeleine lui rendit l'amour.

35



BELLO VAIENTISO D'UN SÓUDARD GRAVESOUNEN

Èro dóu tèms qu'avian guerro emé l'Austrio, e que Napouleon èro dins lou Tirol, à la tèsto de soun armado. Un bèu matin, Bèumount, un brave sóudard de Gravesoun, que n'en fasié partido, destousquè dins un bos tres sóudard enemi que se i'èron escoundu pèr espiouna. Bèumount n'en debano un parèu, e, lou fusiéu en gauto, bouto l'autre à l'arrèst, en ié cridant : Rènde-te, o siés mort !

— Me fagues pas mau, coulègo ! ié respond l'enemi en prouvençau. Tè, vai, me rènde. — Bèumount espanta mai-que-mai d'entèndre l'enemi parla prouvençau :

— Hoi ! ié vèn, mai parlas coume à Gravesoun, eici ?

— Moun bèl ami, repliquè lou presounié, te vau dire coume vai. Siéu un noble de la Coumtat, un emigra ; e dins moun malur, l'Austrio m'a fa generau. Mai coupen court ! tè ! cambarado, vaqui ma mostro d'or, laisso-me sauva !

— Pas pèr cènt cebo ! respond Bèumount ; l'ase me quihe se t'escapes !

35

BELLE ACTION DE VAILLANCE D'UN SOLDAT GRAVESONNAIS

C'était pendant le temps où nous étions en guerre avec l'Autriche et où Napoléon, était dans le Tyrol, à la tête de son armée. Un matin Beaumont, brave soldat de Graveson, qui en faisait partie, découvrit dans un bois trois soldats ennemis qui s'y étaient cachés pour espionner. Beaumont en abat deux, et le fusil en joue, tient l'autre à l'arrêt, en criant : Rends-toi ou tu es mort !

— Ne me fasses pas mal, collègue, lui répond l'ennemi en provençal. Tiens, va, je me rends. Beaumont est tout stupéfait d'entendre l'ennemi parler provençal.

Hé ! lui dit-il, mais vous parlez comme à Graveson, ici !

— Mon bel ami, répliqua le prisonnier, je vais te dire comment cela se fait. Je suis un noble du Comtat-Venaissin, un émigré ; et, dans mon malheur, l'Autriche m'a fait général. Mais bref ! tiens ! camarade, voilà ma montre en or, laisse-moi ma liberté !

Pas pour tout au monde ! répond Beaumont ; foin de moi si tu échappes !

— Eh ! lacho-me ! te baie aquest saquet de louvidor. Tè, lacho-me ! au noum de nosto patrìo coumuno ! — Bèumount ié crido tout-d'un-tèms : — Auses parla de patrìo, traite ! que i'as pres lis armo contro ! Gardo toun or emai toun argènt, e marcho davans iéu. — E l'aduguè.

Coume anavo èstre au camp, tres óuficié se permenavon : — Tè, n'i'a un alor que fai, vaqui un pelòfi de sóudard qu'a fa presounié un bèu generau d'Austrìo !... Voulès que ié leven ?... — Nautre lou menaren, lou generau. Avèn pas besoun de tu.

— Mai iéu l'ai pres.

— Disèn pas lou countràri.

— Mai ansin, mai autramen.

— Filo, filó ! o garo à tu !

Se fauguè soumetre, i'avié pas de mitan, la disciplino es talo. Lou paure Bèumount lachè soun presounié ; mai noun sènso manda quaranto milo fes au fiò dóu cèu li marrias d'óuficié. Aquésti au quartié-generau tout dre caminon e coume soun davans Napouleon : — Sire, ié fan plen de cresènço, vaqui un generau d'Austrìo qu'avèn fa presounié.

— Es pas verai, aquéu alor ié fai. Sire, veici la verita : es un simple sóudard que m'a fa presounié, e bèn miés qu'acò ! i'ai semoundu ma mostro ; i'ai semoundu moun or ; mai l'ai pouscu courroumpre ni pèr or ni pèr argènt ! Lis óuficié que m'an adu, m'an rauba di man d'aquéu sóudard. L'Emperaire, lançant alor sus éli un regard de mesprés : — Anas-vous-en, dis, qu'aurés afaire

— Eh ! lâche-moi ! je te donne ce sac de pièces d'or. Tiens ! lâche-moi ! au nom de notre patrie commune. Beaumont lui crie aussitôt : tu oses parler de patrie, traître ! toi qui as pris les armes contre elle ! garde ton or avec ton argent, et marche devant moi. Et il l'emmena.

Comme il allait être au camp, trois officiers se promenaient : Tiens ! dit alors l'un d'eux, voici un soldat, pauvre imbécile, qui a fait prisonnier un beau général d'Autriche !... Voulez-vous que nous le lui enlevions ? — Nous conduirons le général. Nous n'avons pas besoin de toi.

— Mais c'est moi qui l'ai pris.

— Nous ne disons pas le contraire.

— Mais ainsi, mais autrement.

— File, file ! ou gare à toi !

Il fallut se soumettre, il n'y avait pas autre chose à faire, la discipline est telle. Le pauvre Beaumont lâcha son prisonnier, mais non sans envoyer quarante mille fois au feu du ciel les officiers mauvais sujets. Ceux-ci cheminent tout droit vers le quartier général et dès qu'ils sont devant Napoléon : Sire, lui disent-ils, pleins de suffisance, voilà un général d'Autriche que nous avons fait prisonnier.

— Ce n'est pas vrai, celui-ci dit alors. Sire, voici la vérité : c'est un simple soldat qui m'a fait prisonnier, et bien mieux que cela ! je lui ai offert ma montre, je lui ai offert mon or ; mais je n'ai pu le corrompre ni par l'or ni par l'argent ! Les officiers qui m'ont amené m'ont enlevé des mains de ce soldat. L'empereur, lançant alors sur eux un regard de mépris : Allez-vous-en

à iéu... Vous, generau, fasès-me lèu counèisse aquéu que vous a pres. —

Fau vous dire que Bèumount avié segui de liuen en liuen soun presounié ; e quand veguè lou demenè, lèu-lèu e fieramen que s'avancè dóu roudelet.

— Tenès! diguè lou generau d'Austrìo, vaqui, Sire, lou brave que m'a pres.

— Avanço-te, moun brave, ié faguè l'Emperaire.

Lou Gravesounen s'avancè.

— Coume te dison ?

— Bèumount.

— De mounte siés ?

— De Gravesoun en Prouvènço.

— Sabes legi ?

— Moun Emperaire, noun !

— Es grand daumage ! E dequé fan ti gènt?

— Mi gènt, pecaire ! travaion à la terro, soun paure e se fan vièi.

— Eh! bèn, diguè Napouleon, te vau douna de que lis ajuda. A parti d'aro, as dos acioun sus lou Canau de Lengadò, dos acioun que passaran à tis enfant... Quant à tu, te noume capourau.

— Gramaci, moun Emperaire. —

Un pau pu tard, lou brave Bèumount gagnè la crous d'ounour.

Après li guerro, venguè fini si jour à Gravesoun. Si dos acioun, sa crous de merite e sa retrèto ié fasien, un an dins l'autre, uno rèndo de milo escut. Soun plesi dempièi èro de passa 'n tros dóu jour souto la trihe dóu cabaret de Sant-Martin, de paga de béure i gènt de soun-

dit-il, vous aurez à faire à moi. Vous, général, faites-moi vite connaître celui qui vous a pris.

Il faut vous dire que Beaumont avait suivi de loin en loin son prisonnier; et quand il vit le dénouement, vite, vite, et fièrement il s'avança vers le groupe.

Tenez! dit le général d'Autriche, voilà, Sire, le brave qui m'a pris.

Avance-toi, mon brave, lui dit l'Empereur.

Le Gravesonnais s'avança.

— Comment t'appelle-t-on?

— Beaumont.

— D'où es-tu?

— De Graveson en Provence.

— Sais-tu lire?

— Mon Empereur, non!

— C'est grand dommage!... Et que font tes parents?

— Mes parents, pauvres! ils travaillent la terre, ils sont indigents et se font vieux.

— Eh bien! dit Napoléon, je vais te donner de quoi les aider. A partir de maintenant, tu as deux actions sur le Canal du Languedoc, deux actions qui passeront à tes enfants... Quant à toi, je te nomme caporal.

— Grand merci, mon Empereur. —

Un peu plus tard, le brave Beaumont gagna la croix d'honneur.

Après les guerres, il vint finir ses jours à Graveson. Ses deux actions, sa croix de mérite et sa retraite, lui faisaient, en moyenne, une rente annuelle de mille écus. Son plaisir depuis était de passer une partie du jour sous la treille du cabaret de Saint-Martin, de payer à

endré e de counta galouiamen l'aventuro que vène de vous dire.

FREDERI MISTRAL.

36

LA SIBLETO

Quand aviéu cinq o sièis an, mis ami, un jour de fèsto, empliguèron de sòu moun pouchoun. Lèu qu'anère i boutigo ounte vendien de bebèi? Mai, en i'anant, rescountrère un drole qu'avié 'n siblet e que siblavo!

Aquéu sibla me raviguè! tant que baière au drole tóuti mi sòu, e que me baiè soun siblet.

M'entournère a l'oustau, urous de moun pache e de moun siblet.

E siblo que siblaras! — estrassant lis auriho de tóuti mi gènt.

Mi fraire, mi sorre, mi cousino, quand sachèron que, pèr aquéu siblet enfetaire, aviéu douna tóuti mis argènt, me diguèron que l'aviéu paga dès cop sa valour, e me faguèron sounja, en me li noumbrant, en tóuti li galànti causo qu'auriéu poucu croumpa emé l'argènt qu'auriéu agu de soubro, s'aviéu paga ma sibleto ço que devié se paga. E tant de iéu se trufèron que de ràbi n'en plourère. Rèn que de ié pensa me dounè mai de lagno que la sibleto de plesi.

Aquel auvàri memourable m'es esta pamens dins lou courrènt de ma vido de quauco utileta... De façoun que, quand me prusié de croumpa quicon que m'èro pas necite, me sounjave : *Dounen pas trop de la sibleto!* Em'acò, espargnave moun argènt. En venènt ome,

boire aux gens de son pays et de leur raconter joyeusement l'aventure que je viens de vous dire.

36

LE SIFFLET

Quand j'avais cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, emplirent de gros sous ma petite poche. Et vite d'aller dans les boutiques où l'on vendait des joujoux. Mais, chemin faisant, je rencontrai un gamin qui avait un petit sifflet, et qui sifflait !

Ce siffler me ravit bien tant, que je baillai au gamin tous mes gros sous et qu'il me bailla son petit sifflet.

Je revins à la maison, heureux de ce troc et de mon sifflet.

Et... de siffler ! déchirant les oreilles de mes proches.

Dès que mes frères, mes sœurs, mes cousines surent que; pour cet importun sifflet, j'avais donné tout mon argent, ils me dirent que je l'avais payé dix fois sa valeur, et me firent songer, en me les énumérant, à toutes les jolies choses que j'aurais pu acheter avec l'argent qui me serait resté, si j'avais payé mon sifflet dans son prix. E tant ils rirent de moi que j'en pleurai de rage ! Cette seule pensée me donna plus de chagrin que le sifflet ne m'avait donné de contentement.

Cette mémorable aventure m'a été cependant, dans le cours de ma vie, de quelque utilité... De façon telle que, quand j'avais démangeaison d'acheter quelque chose qui ne m'était point nécessaire : *N'achetons pas trop cher le sifflet*, pensais-je, et j'économisais mon argent. Devenu

intrant dins lou mounde, e espinchant ço que se fai, rescountrère proun gènt que *dounavon trop de la sibleto.*

Quand n'ai vist un que, dins soun ambicioun de veni bèn en court, perdié soun tèms, soun repaus, sa liberta, sa vertu e belèu meme si bons ami, pèr óuteni, dequé dirai? un pichot tros de riban, me siéu pensa : Ve-n-aqui un que *douno trop de la sibleto* !

Quand n'ai vist un autre, abrama de poupularita, s'óucupa de-longo dis emboui dóu gouvèr e di gouvernaire e neglegi sis afaire propre, e finalamen s'arrouina : Aquéu mai, me siéu di, *pago trop pèr sa sibleto!*

S'ai vist pièi un avare que renounciavo is ounèsti coumoudita de la vido, au bonur de faire de bèn à soun semblable, à l'estimo de si councièutadin, i delice de l'amista pèr acampa 'n tros de metau jaune : Paure ome, fasiéu, emai tu *dounes trop pèr la sibleto !*

Quand ai rescountra 'n galavard qu'en liogo de perfeciouna soun amo e ameioura sa pousicioun, se viéutavo, bruto bèsti, dins la queitivié e ié rouinavo sa bello santa : T'enganes! ai di iéu, cerques de plesi, troves de peno : *pagues trop pèr la sibleto !*

Se n'ai vist un autre apassiouna pèr li bèu vèsti, li bèus oustau, e li bèu moble, e li bèus equipage, au-dessus de sa fourtuno e que croumpavo en s'endéutant e en courrènt fini sa vido entre li quatre paret d'uno presoun. — Ai ! las ! me siéu di, *encaro un qu'a trop paga soun siblet.....*

homme en entrant dans le monde et voyant ce qui s'y passe, je rencontrai bien des gens *qui payaient le sifflet trop cher !*

Quand j'ai vu un tel, qui, ambitieux d'être bien en cour, perdait son temps, son repos, sa liberté, sa vertu, et peut-être même ses bons amis, pour obtenir... que dirai-je? un petit bout de ruban : En voilà un, ai-je pensé, *qui paie trop le sifflet !*

Quand j'ai vu cet autre, affamé de popularité, s'occuper continuellement des brouilles du gouvernement et des gouvernants, négliger ses propres affaires, et finalement se ruiner : Celui-là, encore, me suis-je dit, *paie trop son sifflet !*

Voyant ensuite un avare renoncer aux honnêtes commodités de la vie, au bonheur de faire du bien à son semblable, à l'estime de ses concitoyens, aux délices de l'amitié, pour ramasser un morceau de métal jaune : Pauvre homme, faisais-je, toi aussi, *tu donnes trop pour ton sifflet !*

Rencontrant un goujat qui, au lieu de perfectionner son âme et d'améliorer sa position, se vautrait, bête brute, dans les immondices, et y ruinait sa belle santé : — Tu te trompes ! ai-je dit, tu cherches des plaisirs, tu trouves des peines : *tu paies trop pour ton sifflet !*

Si j'ai vu cet autre, passionné pour les beaux habits, les beaux hôtels, et les beaux meubles, et les beaux équipages, au-dessus de ses moyens, acheter, en s'endettant et se hâtant d'aller finir sa vie entre les quatre murs d'une prison : Hélas ! me suis-je dit, *encore un qui a trop payé son sifflet.....*

Enfin, vès, iéu ai coumprés que lou pu grand noumbre di malur aclapant lis ome vènon de l'estimacioun fausso que fan de la valour di causo e de ço que *dounon trop pèr li siblet*.

Sènte pamens que dève èstre indulgènt pèr aquéli malurous, quand pènse, iéu, qu'emé touto la sagesso que me vante d'avé, i'a encaro en aquest mounde proun causo fasènt talamen gau e lingueto, que s'èron messo à l'encant, sariéu aclin à m'arrouina pèr li croumpa, e à trouva qu'auriéu, encaro un cop, *trop douna pèr la sibleto*.

Tradu de Mignet pèr Jòusè Roumanille.

37

LA GENEROUSITA DI POURCELET

Entre li gràndi famiho de l'istòri de Prouvènço, aquelo di Pourcelet, à l'ouro d'uei despareigudo, se pòu coumta di majouralo. Soun trelus se mesclo de-longo à la glòri arlatenco de l'Age-Mejan. Es un Pourcelet qu'en Palestino sauvè la vido à Richard Cor-de-Lioun, en se dounant pèr éu. Un autre Pourcelet fuguè soulet espargna dins l'orre chapladis di *Vèspro Siciliano*, amor que si bèlli vertu fasien grand lusour à Palermo.

Tóuti li prouvençau patrioto se remèmbron peréu li legèndo qu'enraiounon lou noum di Pourcelet, en vesènt, is Aliscamp, sa capello augivalo, simbèu plen de malancounié d'un tèms ounte lou Lioun d'Arle bramavo l'ounour de sant Trefume i quatre caire de la mar latino.

Finalement, voyez-vous, j'ai compris que le plus grand nombre des malheurs qui écrasent les hommes, proviennent de l'estimation fausse qu'ils font de la valeur des choses et de ce qu'ils *donnent trop pour le sifflet !*

Je sens cependant que je dois être indulgent pour ces malheureux, quand je songe qu'avec toute la sagesse que je me vante d'avoir, il y a encore, en ce bas monde, trop de choses si alléchantes que, si on les mettait à l'encan, je serais tenté de me ruiner pour les acquérir, et je trouverais que, cette fois encore, *j'aurais trop donné pour le sifflet !*

37

LA GÉNÉROSITÉ DES PORCELET

Parmi les grandes familles de l'histoire de Provence, celle des Porcelet, maintenant disparue, peut être comptée au nombre des principales. Sa gloire est constamment mêlée à la gloire arlésienne du Moyen-Age. En Palestine, c'est un Porcelet qui sauva la vie à Richard Cœur-de-Lion, en se faisant passer pour lui. Dans l'horrible massacre des *Vêpres Siciliennes*, un autre Porcelet fut seul épargné, tant ses belles vertus faisaient honneur à Palerme.

Tous les provençaux patriotes se rappellent aussi les légendes qui auréolent le nom des Porcelet, en voyant leur chapelle ogivale des Aliscamps, mélancolique symbole d'un temps où le Lion d'Arles en rugissant proclamait aux quatre coins de la mer latine, l'honneur de saint Trophime.

Quand la Prouvènço fuguè pièi terro de Franço, li Pourcelet — tant ufanous sèmpre e valènt que lou bon rèi Reinié avié di d'éli : *Grandour di Pourcelet*, quand escrivié li chichibèlli de la noublesso prouvençalo, — li Pourcelet devenguèron segnour, pièi marqués de Maiano.

Ai retrouva sus un vièi pergamin lou raconte d'un ate d'erouïsme pertoucant aquelo famiho, que vole à moun tour vous counta.

Lou rèi de Franço Enri III avié pèr un de si camarlen (*gentilshommes de la Chambre*) lou segnour de Maiano, Jan di Pourcelet. Quouro voulié se desfaire, au noum d'uno marrido resoun d'Estat, di dous prince de Lourreno, Enri de Guiso, lou Badafra, e soun fraire lou Cardinau, óufriguè au segnour de Maiano de ié presta la man. Jan di Pourcelet respoundeguè au rèi : « Sire, se me falié espausa ma vido au service de Vosto Majesta, en tirant l'espaso pèr Elo, sariéu urous de ié pourgi la provo de ma fidelita. Mai sara pas di que fague rèn d'indigne de ma raço, e V. M. voudrié pas óuteni de forço la counsentido de soun servitour. »

Lou Rèi s'adreissè pièi à Crihoun, d'Avignoun, que ié moustrè pariero grandour d'amo.

Enri III, pamens, trouvè mens de vergougno encò d'àutris óuficié de sa court. Tóuti sabon coume fuguè tua lou du de Guiso, quouro intravo dins la salo dóu Counsèu reiau. E l'endeman, venguè lou tour dóu Cardinau.

Dóu tèms qu'agounisavo lou Badafra, lou segnour de



Lorsque dans la suite, la Provence devint terre française, les Porcelet — toujours si magnifiques et vaillants, que le bon roi René, lorsqu'il écrivait ses dictons sur la noblesse provençale, disait d'eux : *Grandeur des Porcelet*, — les Porcelet devinrent seigneurs, puis marquis de Maillane.

J'ai retrouvé dans un vieux parchemin l'histoire d'un acte d'héroïsme touchant cette famille, que je viens vous raconter à mon tour.

Le roi de France Henri III avait parmi ses camerlingues (gentilshommes de la Chambre), le seigneur de Maillane, Jean des Porcelet. Lorsque, au nom d'une mauvaise raison d'Etat, il voulut se défaire des deux princes de Lorraine, Henri de Guise, le Balafré, et de son frère le Cardinal, il offrit au seigneur de Maillane de lui prêter la main. Jean des Porcelet répondit au roi : « Sire, s'il me fallait exposer pour le service de votre majesté et tirer l'épée pour elle, je serais heureux de lui offrir la preuve de ma fidélité. Mais il ne sera pas dit que je fasse rien d'indigne de ma race, et votre Majesté ne voudrait pas obtenir par force le consentement de son serviteur. »

Le roi s'adressa ensuite à Crillon, d'Avignon, qui lui montra pareille grandeur d'âme.

Pourtant Henri III trouva moins de scrupule chez d'autres officiers de sa cour. Tous savent comment fut tué le duc de Guise, au moment où il entrait dans la salle du Conseil royal. Le lendemain ce fut le tour du Cardinal.

Pendant que le Balafré agonisait, le seigneur de

Maiano, passant proche d'éu, i'avié di, pietousamen : « Prince, agués souvenènço de Diéu ! » Lis enemi de Jan Pourcelet rapourtèron sa dicho au rèi, lou meme jour. Enri III, rescountrant dounc soun camarlen, ié diguè 'mé l'èr despichous qu'avié dempièi lou crime : « Maiano, quouro te siés fa counfessour ? » Em'acò Maiano ié répliquè ardidamen : « Sire, cresiéu que Vosto Majesta n'en voulié au cors, mai noun à l'amo ! » E se cresènt d'èstre toumba dins li màli gràci dóu rèi, partiguè de la court, subran.

Enri III, revengu dis emoucioun de l'afrouso semano, mandè querre Jan di Pourcelet, lou coumplimentè de cor de i'avé parla tant generousamen, e, dóumaci sa vertadiero franquesso, n'en faguè soun ami, lou pregant d'acepta dos terro que li marqués de Maiano gardavon encaro au tèms de la Revoulucioun coume uno provo, di mai glouriouso, de la *grandour di Pourcelet*.

PAU MARIÉTON.

38

CAIUS MARIUS

I

En l'an 103 avans Noste-Segnour, peramount di païs tengu vuei pèr li Prussian, sourtiguè'n fum de pople, que, souto noum de Cimbre, de Téutoun e d'Ambroun, inoundèron l'empèri rouman.

Èron mai de tres cènt milo, e tirassavon après éli si femo e sis enfant sus de carriòu. Li proumiéris armado que se ié mandè contro fuguèron espóutido. Coume li Prussian de vuei, aproufoundissien tout souto sa masso,

Maillane, en passant près de lui, lui dit avec pitié : « Prince, souvenez-vous de Dieu ! » Les ennemis de Jean Porcelet rapportèrent le même jour cette parole au roi. Henri III, rencontrant son camerlingue avec l'air dédaigneux qu'il avait depuis le crime, lui dit : « Maillane, depuis quand es-tu confesseur ? » Alors Maillane lui répondit hardiment : « Sire, je croyais que votre Majesté en voulait au corps mais non à l'âme ! » Et croyant à la disgrâce du roi, il quitta immédiatement la cour.

Henri III, revenu des émotions de l'affreuse semaine, envoya chercher Jean des Porcelet, le félicita amicalement de lui avoir parlé avec tant de générosité et aussi avec tant de vraie franchise; il en fit son ami, le priant d'accepter les deux terres que les marquis de Maillane gardaient encore à l'époque de la Révolution, comme une preuve, des plus glorieuses, de la *grandeur des Porcelet*.

38

CAIUS MARIUS

I

En l'an 103 avant Jésus-Christ, au nord des pays occupés aujourd'hui par les Prussiens, sortit une masse de peuples qui, sous le nom de Cimbres, de Teutons et d'Ambrons, inondèrent l'empire romain.

Ils étaient plus de trois cent mille et traînaient après eux leurs femmes et leurs enfants sur des chars. Les premières armées qu'on envoya contre eux furent écrasées. Comme les Prussiens de nos jours, ils effondraient tout

e pèr sa barbarié destruisien tout sus soun passage. Dins aquéu moumen de prèisso, Roumo, pèr se sauva, capitè Marius.

Lou conse Caius Marius èro un ome pacient e dur e indoumtable. Dins l'Africo, s'èro afa i marrìdi guerro en bataiant long-tèms contro l'arabe Jugurtha. Quand sachè que li Téutoun venien sus la Prouvènço, aduguè soun armado à l'espèro long dóu Rose, establiguè soun camp dins li Aupiho, e pèr acoustuma si sóudard à la fatigo, ié faguè cava 'n canau *(fossæ marianæ)* que, travessant la Crau, jougniè la Durènço à la mar. Pèr aquéu biais evitavo lou gras dóu Rose ounte li banc de sablo empachon la navegacioun (es la memo resoun qu'a fa, dins noste siècle, faire lou canau de Bou, emai aquéu de Sant-Louis) ; e pèr lou Rose e pèr la mar, poudié s'aprouvesi de ço qu'avié besoun.

Li Barbare, innoumbrable, en ourlant coume de loup arribèron enfin. Mai Marius, voulènt abitua si troupo à la laido caro, i bramadisso e à l'arrougantige di Téutoun, emai l'agarriguèsson, emai l'esbramassèsson e se trufèsson d'éu, refusè lou coumbat, e li leissè passa e defila tant que n'i 'aguè, souto li paret dóu camp. « Anan à Roumo, cridavon i Rouman, ié voulès rèn manda à vòsti femo? « E sièis jour à-de-rèng passèron coume acò, à moulounado. Or, noste capitàni, quand aguèron passa, pleguè bagage, e pèr uno autro routo li seguiguè, li seguiguè jusquo au terraire d'Ais.

Li Téutoun s'espandiguèron dóu coustat de la vilo, e li Rouman anèron se campa un pau plus bas,

sous leur masse et détruisaient tout sur leur passage. Dans ce moment de péril devenu si pressant, Rome, pour se sauver, fut heureuse d'avoir Marius.

Le consul Caius Marius était un homme patient, dur et indomptable. Dans l'Afrique, il s'était habitué aux guerres les plus pénibles en combattant contre l'arabe Jugurtha. Quand il sut que les Teutons venaient sur la Provence, il conduisit son armée et la mit en embuscade sur les bords du Rhône; il établit son camp dans les Alpilles, et pour accoutumer ses soldats à la fatigue, il leur fit creuser un canal (canal de Marius) qui, traversant la Crau, joignait la Durance avec la mer. De cette manière il évitait le gras du Rhône où les bancs de sable empêchaient la navigation (c'est la même raison qui, dans notre siècle, a fait creuser le canal de Bouc et celui de Saint-Louis); et par le Rhône et par la mer, il pouvait s'approvisionner de tout ce qui lui était nécessaire.

Les Barbares innombrables, hurlant comme des loups, arrivèrent enfin. Mais Marius voulut habituer ses troupes à l'aspect sauvage, aux railleries et à l'arrogance des Teutons; attaqué, harcelé, raillé, il refusa le combat et les laissa défiler, tant qu'il y en eut, sous les murs de son camp. « Nous allons à Rome, criaient-ils aux Romains; ne voulez-vous rien envoyer à vos femmes? Et pendant six jours consécutifs, ils passèrent à rangs pressés. Or, quand ils eurent passé, notre capitaine plia bagage et les suivit par une autre route jusqu'au territoire d'Aix.

Les Teutons se répandirent du côté de la ville, et les Romains allèrent camper un peu plus bas, dans un

en un quartié fort e segur. La ribiero de Lar separavo li dos armado… Tout-en-un-cop la despaciènci prenguè li Prouvençau (autramen di Ligour) qu'èron campa 'mé Marius, e la bataio s'engagè : uno bataio inmènso, acarnassido, afrouso, uno bataio de tres jour e de sièis lègo d'estendudo, ounte li femo di Barbare se batien emé l'enràbi ; e li Ligour, e li Rouman faguèron un tau chaple d'aquéli bando fèro que li cadabre, dis Plutarque, engavachèron la ribiero, e que li Marsihés, emé lis os di mort, aguèron de que faire de baragno à si vigno, e que dóu pourridié la terro longo-mai demourè drudo.

Dous cènt milo enemi fuguèron sagata. Lou restant s'esperdeguè o fuguè mes en esclavage. Lou grand ome de guerro rendeguè gràci i diéu : la civilisacioun latino èro sauvado.

II

Autambèn, Marius es inmourtau pèr la Prouvènço, e de touto nosto istòri es lou noum lou mai vivènt. Lou noum de Marius es, dins nòsti païs, un di mai pourta que i'ague, e foro dóu Miejour, quouro que rescountrés un ome bateja Marius, poudès dire qu'es d'Ais o de Marsiho o de peraqui.

Sènso coumta li pèiro escricho que retrason aquéu noum, anas à Sant-Roumié, e demandas i païsan quau soun aquélis estatuo que i'a sus lis Antico. Tóuti vous respoundran : *Es Caius Marius.* En Aurenjo, entrevas-vous sus soun arc-de-triounfle ; vous diran simplamen : *Es l'arc de Marius.*

endroit sûr et fortifié. La rivière de Lar séparait les deux armées... Tout à coup l'impatience s'empara des Provençaux (ou des Ligures) campés avec Marius, et la bataille s'engagea, une bataille immense, acharnée, affreuse, une bataille de trois jours et de six lieues d'étendue, où les femmes des barbares se battaient avec rage ; et les Ligures, alliés des Romains, firent un tel massacre de ces bandes sauvages que les cadavres, dit Plutarque, engorgèrent la rivière : les Marseillais, avec les ossements des morts, eurent de quoi faire des barrières à leurs vignes, et de leur substance la terre demeura longtemps engraissée.

Deux cent mille ennemis furent passés au fil de l'épée ; le reste se perdit ou fut mis en esclavage. Le grand homme de guerre rendit grâces aux dieux : la civilisation latine était sauvée.

II

Aussi, Marius est immortel pour la Provence, et c'est le nom le plus vivant de toute notre histoire. Le nom de Marius est, dans notre pays, un des plus répandus, et hors du Midi, toutes les fois que vous rencontrez un homme portant le nom de Marius, vous pouvez dire qu'il est d'Aix, de Marseille ou des environs.

Sans compter les inscriptions lapidaires qui retracent ce nom, allez à Saint-Remy, et demandez aux paysans quelles sont ces statues qui surmontent les *Antiques*. Tous vous répondront : c'est Caïus Marius. A Orange, informez-vous de son Arc-de-Triomphe, on vous dira simplement : c'est l'Arc de Marius.

A Ventabren, vous mostron lou *baus dė Marius*, e à Jouco la *font de Màri*. Vers Ais, avèn Meiruei, qu'es en latin *Mariolum*, emé Meirargo, qu'es *Marianica*. Dins lis Aupiho Vau-Meirano *(vallis mariana)*, Meirano dins la Crau, e lou mount Mariet, à Fos, soun autant d'entre-signe dóu generau rouman. Fos éu-meme se trovo just plaça ounte li *fossœ marianœ* se trasien dins la mar.

S'atribuïs peréu à Caius Marius la levado que separo l'estang de Berro d'aquéu de Marignano, e que se noumo lou *Caïéu*. En prouvençau, dóu resto, noumon *caiéu* tóuti li terro ounte i'a de téule anti e de rouino roumano.

Subre-que-tout, lou serre que veguè à si pèd lou grand evenimen, lou mount Ventùri (*mons Victoriœ*, dins li charto), sèmblo prouclama longo-mai la vitòri dóu grand Conse ; enfin, lou liò dóu carnalage, aqui ounte an pourri li cadabre Téutoun, se noumo encuei *Pourriero*.

Au plan de Tres, près de Pourriero, en un rode apela lou quartié dóu *Triounfle*, se pòu vèire li rèsto dóu mounumen de glòri auboura pèr Marius. Glaude Brueys n'en parlo :

De la vitòri dei Rouman
Nasquè lou trienfle de Pourriero.

Segound li vièis istourian, lou troufèu en entié se vesié representa sus uno tapissarié di segnour d'aquel endré. Èro uno piramido, courounado pèr un group de tres guerrié que pourtavon uno targo sus la tèsto, e sus

A Ventabren, on vous montre la *colline de Marius*, et à Jouque la *fontaine de Marius*. Près d'Aix, nous avons Meirueis, qui est en latin *Mariolum*, avec Meirargue, qui est *Marianica*. Dans les Alpines, Val-Meirane (*vallis mariana*), Meirane, dans la Crau, et le mont Mariet, à Fos, sont autant de vestiges du général romain. Fos lui-même se trouve juste placé à l'endroit où les *fossæ marianæ* se jetaient dans la mer.

On attribue aussi à Caius Marius la levée qui sépare l'étang de Berre de celui de Marignane, et qui se nomme le *caiéu*. En provençal, du reste, on nomme *caiéu* toutes les terres qui renferment des tuiles antiques et des ruines romaines.

Le mont surtout qui vit à ses pieds le grand événement, le mont Sainte-Victoire (*mons Victoriæ*, dans les chartes), semble proclamer sans cesse la victoire du grand Consul. Enfin, le lieu du carnage, celui-là même où ont pourri les cadavres teutons, se nomme aujourd'hui *Pourrière*.

A la plaine de Très, près de Pourrière, dans un endroit appelé le quartier du *Triomphe*, on peut voir les restes du monument de gloire élevé par Marius. Claude Brueys en parle ainsi :

De la victoire des Romains
Naquit le triomphe de Pourrière.

Selon les anciens historiens, le trophée tout entier se voyait représenté sur une tapisserie des seigneurs de ce pays. C'était une pyramide, couronnée par un groupe de trois guerriers qui portaient un bouclier sur la tête,

la targo èro quiha lou capitàni triounflaire. Lou retra dóu mounumen es counserva tambèn dins li armo de Pourriero ; e d'aqui vèn lou prouvèrbi : *Acò's lis armo de Pourriero, soun tres à pourta'n téule,* que se dis quand li gènt se meton en fatigo pèr faire pau de causo.

FREDERI MISTRAL.

39

LOU COLERA

Conte

A Sant-Roumié-de-Prouvènço, quartié de Lagoua, s'atrovo uno pichoto capello counsacrado à sant Bounet. Aqui chasco annado, lou quinge dóu mes de janvié, li femo aduson sis enfantoun, e ié fan faire tres cop lou tour de la gleiseto. « Acò, dison, li preservo dóu colera. »

Dins aquelo capello i' a 'n trounc. Mai, relevant lou bèu jour de la fèsto dóu sant, es pas necite de vous dire que li vesitaire estoufon gaire l'estatuo, e peréu lis óumorno que se ié porto, ai jamai ausi dire que n'aguèsson fa creba l'esquipot.

Basto, uno fes, vers lou mitan de setèmbre — i'a d'acò belèu quatre o cinq an, coume sièis — la gleiseto aguè besoun d'uno reparacioun : ié plouvié dintre coume à la carriero. Ié mandèron dous massoun, lou gros Tòni e Jóusè de Courrat em'un manobro, galo-bon-tèms pas plus aut qu'un tèst, e marrit garnimen qu'avié mai la tèsto à rauba li rasin e li pessègue, à cousseja li chin vo li galino à cop de pèiro, qu'à-n-estudia soun

et sur le bouclier se dressait le capitaine triomphateur. Le dessin du monument est aussi conservé dans les armoiries de Pourrière ; et de là vient le proverbe : *Ce sont les armoiries de Pourrière : ils sont trois pour porter une tuile*, qui signifie que les gens se mettent en fatigue pour faire peu de chose.

39

LE CHOLÉRA

Conte

A Saint-Remy-de-Provence, quartier de Lagoy, se trouve une petite chapelle consacrée à saint Bonnet. Là, le 15 janvier de chaque année, les femmes amènent leurs petits enfants et leur font faire par trois fois le tour de la petite église : « Cela, dit-on, les préserve du choléra. »

Dans cette chapelle il y a un tronc. Mais il est superflu de vous dire qu'en dehors du jour de la fête du saint, les visiteurs étouffent peu la statue, et je n'ai pas ouï dire pareillement que les aumônes qu'on y porte aient jamais fait verser l'escarcelle.

Bref, une fois, vers la mi-septembre — il y a de cela peut-être quatre ou cinq ans, peut-être six — la petite église eut besoin d'une réparation : il y pleuvait comme à la rue. On y envoya donc deux maçons, le gros Antoine et Joseph de Courrat, de plus un manœuvre, gamin haut comme une tuile, mauvais maraudeur qui songeait plus à dérober les raisins et les pêches, à poursuivre les chiens ou les poules à coups de pierre,

catechime. E pamens anavo à la dóutrino pèr coumunia l'an d'après.

Coupèn court. Sasa — ansin ié disien au sounjo-fèsto — virè tant, tournè tant, d'eici, d'eila, que de brin o de bran finiguè pèr atrouva lou biais dóu bos... e curè lou trounc. Crese que i' avié vounge sòu.

Sasa, un pau nè de ges vèire de peceto blanco, tambèn meteguè lou tresor dins soun pouchoun, e'm'acò sourtiguè autant tranquilamen que s'èro vengu de faire uno bono obro.

Mai lou tour siguè pas jouga talamen d'escoundoun que noun lou gros Tòni s'avisèsse de quaucarèn. Aquest faguè la lengo à Jóusè : e'm'acò, à gousta, sènso avé l'èr de rèn saupre, aduguè la charrado sus la vertu de sant Bounet.

— « Ah! pièi, ve, diguè Tòni, lou mai qu'a de poudé, es pèr faire passa lou colera.

— Hòu! fai Jóusè, n'a bèn autant, de-segur, se noun mai, pèr lou manda à-n-aquéli que ié fan tort.

— Acò 's verai : lou paure Jaque de Segounau (Diéu ague soun amo!) poudrié nous n'en faire fe, s'èro pas mort ! »

E leissèron moun Sasa sus aquéu jus.

Devès bèn vous imagina que la lengo ié degoutavo. Noun pousquè se teni de demanda : « E qu'es que i' arribè à Jaque de Segounau ? »

— « Anen! l'as jamai ausi counta? » ié venguè Tòni emé soun èr simplas. » Pamens a fa proun de brut dins l'endré.

qu'à étudier son catéchisme. Et pourtant il allait à la doctrine pour se préparer à faire sa première communion l'année suivante.

En voilà assez. Sasa, ainsi se nommait le songe-creux, — fit tant et tant, d'ici, de là, qu'à bout d'efforts il finit par trouver le joint... et il vida le tronc. Je crois qu'il y avait onze sous!

Sasa, un peu désappointé de ne point voir de pièces blanches, mit tout de même le trésor dans sa pochette, ensuite il sortit aussi tranquillement que s'il avait fait une bonne œuvre.

Mais, pour tant que le tour fût joué en cachette, le gros Antoine s'aperçut quand même de quelque chose. Celui-ci passa le mot à Joseph. A l'heure du goûter ils amenèrent, sans avoir l'air d'y toucher, la conversation sur les vertus de saint Bonnet.

— Vois-tu, disait Antoine, son plus grand pouvoir est de guérir le choléra.

— Ho ! dit Joseph, il peut tout aussi bien, peut-être mieux, le donner à ceux qui lui font du tort.

— Cela est vrai : le pauvre Jacques de Ségonnaux (Dieu ait son âme!) pourrait le témoigner s'il n'était pas mort ! »

Et sur ce ils laissèrent là mon Sasa.

Vous pensez bien que la langue lui démangeait. Il ne put se retenir de demander : « Et qu'est-il arrivé à Jacques de Ségonnaux ? »

— Allons ! ne l'as-tu jamais entendu raconter ? lui dit Antoine, de son air bonhomme. Pourtant la chose a fait assez de bruit dans le pays.

Jaque de Segounau, d'abord que lou sabes pas, èro un ràfi dóu marqués de Lagoua, e que siguè manda pèr laboura la grando vigno que veses eilalin, davans li ciprès.

Au gros de la caud, enterin que la miolo manjavo, intrè dins la capello, que se trouvavo duberto, perqué? n'en sabe rèn, ma fisto.

Toujour i'a que lou gusas, tenta pèr lou diable, prenguè 'n goubelet d'argènt, quaucarèn de rare, de requist, pèr lis escrinceladuro, que lou marqués de Lagoua avié douna en ès-voto au grand sant Bounet.

L'endeman Jaque se couchè emé de rampo terriblo qu'es pas de crèire. Bramavo, gingoulavo, gemissié, s'esquichavo, se giblavo e fasié de grimaço que vous trancavon lou cor. Ah! lou paure Jaque! aguè bello à n'en veni, de mège, d'abouticàri, de marchand de poutitè e de revendèire d'enguènt; rèn ié faguè rèn. Tres mes coume acò restè reboulissènt lou martire, talamen, que devenguè prim, eissu coume uno brouqueto e finalamen mouriguè.

Mai en se counfessant countè à moussu lou curat l'istòri dóu goubelet, e ié lou dounè pèr l'ana rèndre à-n-aquéu qu'èro siéu.

Dempièi alor, s'es jamai ausi dire que se siguèsse rauba quicon, pas même uno espingolo dins la gleiseto de sant Bounet... »

Sasa n'en boufè pas uno. Ero mai-que-mai apensamenti. N'aguèron pas fini de gousta que, sènso demanda soun rèsto, s'esquihè coumo uno anguielo. Lou bon panto anè faire lou tour darrié li platano, e pensas bèn ounte lèu courreguè.

— Jacques de Ségonnaux, puisque tu l'ignores, était un valet du marquis de Lagoy; il fut envoyé pour labourer la grande vigne que tu vois là-bas, devant les cyprès.

Au plus fort de la chaleur, pendant que sa mule mangeait, il entra dans la chapelle qui se trouvait ouverte, pour quel motif? ma foi je n'en sais rien.

Mais ce qui est sûr, c'est que le gueux, tenté par le diable, déroba un gobelet en argent, objet rare, précieux par ses ciselures, donné en ex-voto au grand saint Bonnet par le marquis de Lagoy.

Le lendemain, Jacques se coucha pris de douleurs intolérables. Il criait, hurlait, gémissait, se tordait, se ployait et grimaçait à vous fendre le cœur. Ah! le pauvre Jacques!... Il put en venir des médecins, des apothicaires, des marchands de panacées et des vendeurs d'onguents! Inutile!... Trois mois se passèrent à souffrir le martyre, à tel point qu'il devint maigre et sec comme une allumette et finit par mourir.

Mais en se confessant, il raconta à monsieur le Curé l'histoire du gobelet; il le lui donna afin qu'il le rendît à celui à qui il appartenait.

Depuis lors on n'a plus ouï dire qu'on ait volé quelque chose, une épingle même, dans la petite église de saint Bonnet... »

Sasa ne souffla mot. Il était de plus en plus pensif. A peine le goûter fut-il achevé, que, sans demander son reste, il se glissa comme une anguille. Le bon apôtre alla faire le tour derrière les platanes, et vous devinez facilement où il courut si vite.

Li dous massoun fuguèron avans éu dins la capello, — i'anèron tout dre — s'escoundeguèron dins un cantoun un pau sourne, e, aqui, sènso quinca, esperèron...

Au bout d'un moumenet noste raubo-dardèno, tout en coumbour, boufant, parpelejant, arribè.

« Tenès, dis, grand sant Bounet, vaqui vòsti vounge sòu, me fagués pas mouri dóu colera !... »

EDOUARD MARREL.

40



L'ENFANÇO D'ERMAN DE COULOUGNO

Sus li ribo dóu Ren, dins la basso Alemagno, s'atrovo, bastido en formo de miejo-luno, l'antico e superbo ciéuta de Coulougno. Ero coustumo, autre-tèms, de jougne à soun noum aquéu d'Agripino, agrandido

Les deux maçons se trouvèrent dans l'église avant lui, — ils s'y étaient rendus directement — ils se cachèrent dans un coin obscur, et là, sans mot dire ils attendaient...

Au bout d'un petit moment, notre voleur de sous, troublé, soufflant, battant des paupières, arriva.

Il jeta dans le tronc tout ce qu'il y avait pris, en disant :

« Grand saint Bonnet, voilà vos onze sous, ne me faites pas mourir du choléra. »

40

L'ENFANCE D'HERMAN DE COLOGNE

Sur les bords du Rhin, dans la basse Allemagne, se trouve bâtie en forme de demi-lune, l'antique et superbe cité de Cologne. C'était la coutume, autrefois, de joindre à son nom celui d'Agrippine, parce qu'elle avait été

qu'èro estado, au dire de Tacite, pèr la maire de Neroun. Es aqui, apereiçà vers l'acabado dóu siècle XII, que nasquè noste benurous, lou Serafin de l'Ordre Blanquinèu, lou Nòvi celèste de la Vierge Mario, lou tintourlaire fourtuna de l'Enfant-Jèsu. Quand lou batejèron, ié dounèron lou noum d'Erman, que dins la lengo céutico (se li vièi libre soun de crèire) vòu dire un ome d'ounour, un ome que segnourejo sus lis autre.

Erman, nous dison lis autour de sa vido, èro bèu que-noun-sai. L'estè de sa figuro vous fasié pantaia de-vers li causo celestialo; avié'n front pur, ensereni, e d'iue beluguet, d'iue dous coume aquéli di paloumbo; sis èr clarejavon de la plus siavo innoucènci; èro, coume dis lou libre de Jo, un enfant simple e dre. La viergineta, la joio, li perfum esperitau de sa bello amo, se rebatien sus touto sa persouno e se i'espandissien en un dous risoulet que lou quitavo jamai; e, ço qu'es digne de remarco, Erman gardè fin-qu'à la mort aquelo celestino sereneta.

Si gènt, emai siguèsson paure, lou mandavon à l'escolo. Coume fasié gau à si mèstre de lou vèire, alor qu'èro dins la flour de si sèt an ! Chasque matin, liogo de cambareleja e de tarabasteja emé si cambarado, se rendié moudestamen dins uno glèiso dedicado à la Santo Vierge. Aqui se boutavo à geinoun e, lis iue fissa sus l'estatuo de la bono Maire qu'à si bras tenié lou divin Enfant-Jèsu, fasié sa pichoto babiho, em'acò li belavo tóuti dous e parlavo, lou bel Ermanoun, à l'un em' à l'autre; e pièi, se d'asard avié dins si maneto de pan

agrandie, au dire de Tacite, par la mère de Néron. C'est là que naquit, vers la fin du XIIe siècle, notre bienheureux, le Seraphin de l'ordre des Prémontrés, le céleste fiancé de la Vierge Marie, celui qui eut le bonheur de tenir dans ses bras l'Enfant-Jésus et de le caresser. Quand on le baptisa, on lui donna le nom d'Herman, qui, dans la langue celtique, s'il faut en croire les vieux livres, veut dire homme d'honneur, homme qui domine les autres.

Herman, nous disent les auteurs de sa vie, était indiciblement beau. La grâce de sa figure faisait rêver aux choses du ciel; il avait un front pur, serein, et des yeux étincelants, des yeux doux comme ceux des colombes; ses traits brillaient de la plus suave innocence; il était, comme dit le livre de Job, « un enfant simple et droit. » La virginité, la joie, le parfum spirituel de sa belle âme se reflétaient sur toute sa personne et s'épanouissaient en un doux sourire qui ne le quittait jamais; et, chose digne de remarque, Herman garda jusqu'à la mort cette céleste sérénité.

Ses parents, quoiqu'ils fussent pauvres, l'envoyaient à l'école. Avec quelle joie ses maîtres ne le contemplaient-ils pas dans la fleur de ses sept ans! Chaque matin, au lieu de courir et de folâtrer avec ses camarades il se rendait modestement dans une église dédiée à la sainte Vierge. Là il se mettait à genoux et, les yeux fixés sur la statue de sa bonne Mère, qui tenait dans ses bras le divin Enfant-Jésus, il faisait sa petite prière, puis les contemplant tous deux, le beau petit Herman parlait à l'un et à l'autre, et si, par hasard, il avait dans

o quauque fru, simplamen ié li semoundié, e'cò-d'aqui em'un biais innoucènt que vous pretoucavo enjusqu'au founs de l'amo.

Un jour noste Ermanoun, ageinouia au meme endré, presentavo uno poumo à sa Rèino bèn-amado... Quau lou creirié? Subran la Vierge de pèiro s'animo, la Vierge de pèiro risoulejo, parpelejon si vistoun, e, coumplasènto, alongo lou bras e pren la frucho. Noste pichot restè, lou pensas bèn, tout espanta e l'amo pleno de counsoulacioun. Peréu se proumeteguè de veni mai faire sa goustadeto em'aquelo Rèino que deja dins soun cor noumavo sa Damo e sa divino Segnouresso.

Un autre jour pamens, fau dire, noun fuguè la Vierge de pèiro que de soun autar ié sourriguè; mai la Vierge vivènto, la maire dóu bon Diéu i'aparèiguè, e aquesto fes noun èro dins l'oumbrun de sa capeleto, mai dins l'esplendour dóu santuàri alumina pèr lou soulèu levant. La Vierge èro bello de jouinesso e de frescour, mai bello à foundre d'amour aquéu que l'aurié regardado. Davans elo lou pichot Jèsu e l'evangelisto sant Jan jougavon noun sabe en quete jo. Erman li bevié tóuti dous dis iue e voulié s'ana jougne à-n-éli; mai la grasiho dóu Cor èro, vous devinarés, pestelado à-n-aquéu moumen. Coume faire?

— Mounto, mignot, ié vèn ansin la Vierginello.

— Ah! bono Maire, lou sabès, n'es pas l'envejo que me manco; mai vers vous coume poudriéu mounta sènso escalo?

— Assajo, moun enfant, iéu t'ajudarai, reprenguè coume acò la celèsto Damo en ié pourgènt la man.

ses mains du pain ou quelques fruits, il les offrait simplement, et cela avec une grâce innocente qui vous remuait jusqu'au fond de l'âme.

Un jour, notre petit Herman, agenouillé au même endroit, présentait une pomme à sa Reine bien-aimée... Qui le croirait ? Soudain la Vierge de pierre s'anime, la Vierge de pierre sourit, ses yeux sont vivants et, complaisante, elle allonge le bras et prend le fruit. Notre petit enfant resta, vous le pensez bien, tout émerveillé, et l'âme pleine de consolation. Aussi promit-il de venir encore faire son petit goûter avec cette Reine que déjà dans son cœur il nommait sa Dame et sa divine Souveraine.

Un autre jour cependant, il faut le dire, ce ne fut pas la Vierge de pierre qui de son autel lui sourit ; mais la Vierge vivante, la mère du bon Dieu lui apparut et, cette fois, ce n'était pas dans l'ombre de sa petite chapelle, mais dans la splendeur du sanctuaire illuminé par le soleil levant. La Vierge était belle de jeunesse et de fraîcheur, mais belle à fondre d'amour celui qui l'aurait regardée. Devant elle le petit Jésus et l'évangéliste saint Jean jouaient à je ne sais plus quel jeu. Herman les buvait tous les deux des yeux et voulait aller se joindre à eux, mais la grille du chœur était en ce moment, paraît-il, fermée à clé. Comment faire ?

— Monte, petit ami, lui dit la Vierge.

— Ah ! bonne Mère, vous le savez, ce n'est pas l'envie qui me manque ; mais vers vous comment pourrai-je monter sans échelle ?

— Essaie, mon enfant, je t'aiderai, reprit alors la céleste Dame en lui tendant la main.

Lou bèl Erman assajè, la Vierge l'ajudè, e touto la journado se passè à jouga 'mé l'Enfant-Jèsu e sant Jan l'Evangelisto.

Dire l'afougamen de noste umble jouveinet pèr la Vierge Mario sarié causo impoussiblo; retraire l'amour de Mario pèr soun Erman, faudrié lou demanda is ange dóu bon Diéu o pulèu à la Vierge elo-memo. Queto innoucènci e quent amour d'un coustat, e de l'autre quento bounta, quento tendresso de maire !

Pamens s'enanavon li jour, lis annado s'escoulavon, e sèmpre noste Sant grandissié en sagesso emai en gràci davans lis ange e davans Dièu.

Don Savié de Fourviero.

41

L'AMOUR DE SA PROUVINÇO

Sabès tóuti ço qu'es uno prouvinço, pas verai? Eh! bèn ! la nostro, mis ami, es la Prouvènço que porto pèr deviso : *Provincia provinciarum ;* qu'a pèr armarié li quatre rouge pau d'Aragoun sus founs d'or e li flour-dalis d'or d'Anjou sus founs d'azur.

La Prouvènço : valènt-à-dire lou païs dóu soulèu, dis estello, dis arange e dis inmourtalo; lou païs d'antan, di castelas, de la courtesié, di souveni óublida, di gràndi causo toumbado; lou païs de Faneto de Gantèume, de Lauro de Novo, de la rèino Jano, di papo d'Avignoun, dóu rèi Reinié.

La Prouvènço nous tèn à l'amo emé sa lengo, emé si coustumo, emé sis us, emé si crèire, emé si tradicioun,

Le bel Herman essaya, la Vierge l'aida et toute la journée se passa à jouer avec l'Enfant-Jésus et saint Jean l'Evangéliste.

Dire la ferveur de notre humble enfant pour la Vierge Marie serait chose impossible; pour retracer l'amour de Marie envers son Herman, il faudrait le demander aux anges du bon Dieu ou plutôt à la Vierge elle-même. Quelle innocence et quel amour d'un côté, et, de l'autre, quelle bonté, quelle tendresse de mère!

Cependant les jours fuyaient, les années s'écoulaient, et toujours notre saint grandissait en sagesse et en grâce devant les anges et devant Dieu.

41

L'AMOUR DE SA PROVINCE

Vous savez tous ce qu'est une province, n'est-il pas vrai? Eh bien! la nôtre, mes amis, c'est la Provence, qui a pour devise : *Provincia provinciarum*, qui a pour armoiries, les quatre rouges pals d'Aragon sur fond d'or et les fleurs de lis d'or d'Anjou sur fond d'azur.

La Provence, c'est-à-dire le pays du soleil, des étoiles, des oranges et des immortelles; le pays d'antan, des châteaux ruinés, de la courtoisie, des glorieux souvenirs, des grandes choses tombées; le pays de Stephanette de Gantelme, de Laure de Noves, de la reine Jeanne, des papes d'Avignon, du roi René.

La Provence nous tient à cœur avec sa langue, avec ses coutumes, avec ses usages, avec ses croyances, avec

emé si legèndo, emé soun istòri, emé soun passat sèmpre grand, sèmpre bèu, sèmpre resplendènt de glòri e de clarour.

La Prouvènço nous tèn au cor emé si jouvènt superbe, si biòu malin, si chivau camarguen, si farandoulo, si voto, si roumavage e si fèsto de tout biais.

La Prouvènço, pèr nautre, es Marsiho emé sa mar bluio e soun castèu d'I ; Avignoun emé soun Rose e soun Palais-di-Papo ; Arle emé soun tiatre rouman e si vàstis Areno ; Aurenjo emé soun Arc-de-triounfle espetaclous ; Ais emé si Terme ; Nimes emé sa Tourre-Magno...

La Prouvènço es tambèn pèr nautre la Camargo inmènso, la Crau esterlo, lou Ventour blanquinèu, lis Aupiho courouso, lou souleias qu'escandiho, lou mistrau que jalo, la garrigo qu'embaumo, li cigalo que canton, la mar belugueto, lou cèu estela e de-longo azuren.

Dins la terro di Gaulo, es en Prouvènço que la proumiero semenço dóu crestianisme a pourta frucho.

Tambèn l'aman, aquéu païs benesi de Diéu, de tout noste cor e de touto nosto amo.

E que tort, après tout ?

Li Bretoun, li Flamand, li Gascoun, li Champagnòu, lis Aquitan... e tant d'autre, tóuti porton en éli l'amour de sa prouvinço.

E dequ'es uno prouvinço, senoun l'amo, lou cor, lou sang de touto uno regioun, emé si crèire, si souveni e soun istòri ?

ses traditions, avec ses légendes, avec son histoire, avec son passé toujours grand, toujours beau, toujours resplendissant de gloire et de clarté.

La Provence nous tient au cœur avec ses jouvenceaux superbes, ses bœufs redoutables, ses chevaux camarguais, ses farandoles, ses fêtes votives, ses pélerinages et ses cérémonies de toutes sortes.

La Provence pour nous, c'est Marseille avec sa mer bleue et son château d'If; Avignon avec son Rhône et son Palais-des-Papes; Arles avec son théâtre romain et ses vastes Arènes; Orange avec son arc de triomphe imposant; Aix avec ses thermes; Nimes avec sa Tourmagne...

La Provence, c'est aussi, pour nous, la Camargue immense, la Crau stérile, le Ventour blanchissant, les Alpilles superbes, le soleil qui rayonne, le mistral qui souffle et glace, la garrigue qui embaume, les cigales qui chantent, la mer qui étincelle, le ciel étoilé et son impeccable azur.

Dans la terre des Gaules, c'est en Provence que la première semence du christianisme a porté ses fruits.

Aussi l'aimons-nous ce pays béni de Dieu, de tout notre cœur et de toute notre âme.

Avons-nous tort, après tout?

Les Bretons, les Flamands, les Gascons, les Champenois, les Aquitains... et tant d'autres portent en eux l'amour de leur province.

Et qu'est-ce qu'une province, sinon le cœur, le sang de toute une région, avec ses croyances, ses souvenirs et son passé?

E voulès que nàutri, li Prouvençau, neguen l'istòri, li resplendour d'antan?

Noun, franchimand, sachés-lou bèn! noun, negan rèn dóu passat, sian Francés avans tout, lou sian fourtamen, sinceramen, leialamen, e pourtan aut dins lou cor l'amour tres fes sant de la maire-patrìo.

Mai restan estaca à noste sòu, à nosto istòri miejournalo. Avèn lou dre d'èstre fièr, e lou sian!

E pièi, durbès lis iue e veirés que dins lou camin de la lus, de la glòri, dis art, de la literaturo, sian de-longo li proumié e caminan en plen soulèu, en plen relèu.

Prouvençau es lou grand estatuaire Puget; Prouvençau, lou celèbre pintre Vernet; Prouvençau, lou musicaire David; Prouvençau, l'architèite Esperandiéu; Prouvençau, lou gravaire Balechou.

Prouvençau tourna-mai soun Crihoun, Fléchier, D'Assas, Sufren, Maury, Mirabèu, Thiers, Guizot...

Es dounc pas necite d'ensista, mi bons ami. De tout tèms lis escrivan de raço an pourta dins lou cor l'amour de sa prouvinço : lou pouèto Brizeux a canta la Bretagno, lou felibre Mistral a canta la Prouvènço, e tant l'un que l'autre soun de bon Francés.

42

UN BRÈU DE BOUTANICO

La boutanico es la sciènci que trato dóu règne vegetau, valènt-à-dire di planto e dis aubre.

Mai coume d'aubre emé de planto n'i 'a de tóuti li meno — se n'en comto au-jòur-d'iuei mai de cènt milo,

Et vous voulez que nous, les Provençaux, reniions l'histoire, les splendeurs et les magnificences d'antan ?

Non, qu'on le sache bien, non, nous ne renions rien du passé, nous sommes Français avant tout, nous le sommes fortement, sincèrement, loyalement, et nous portons au cœur l'amour trois fois saint de la mère-patrie.

Mais nous restons attachés à notre sol, à notre histoire méridionale. Nous avons le droit d'être fiers, et nous le sommes !

Ouvrez les yeux, du reste, et vous verrez que dans le chemin de la lumière, de la gloire, des arts, de la littérature nous sommes continuellement les premiers et nous cheminons en plein soleil, en plein relief.

Provençal, est le grand statuaire Puget; Provençal, le célèbre peintre Vernet; Provençal, le musicien David; Provençal, l'architecte Espérandieu; Provençal, le graveur Balechou.

Provençaux, sont aussi Crillon, Fléchier, d'Assas, Suffren, Maury, Mirabeau, Thiers, Guizot...

Il n'est donc pas nécessaire d'insister, mes bons amis. De tout temps les écrivains de race ont porté dans le cœur l'amour de leur province : le poète Brizeux a chanté la Bretagne, le félibre Mistral a chanté la Provence, et, autant l'un que l'autre, ils sont de bons Français.

42

UN PEU DE BOTANIQUE

La botanique est la science qui traite du règne végétal, c'est-à-dire des plantes et des arbres.

Mais comme il y a des arbres et des plantes de toutes les espèces, — on en compte aujourd'hui plus de cent

— a faugu, pèr li destria plus facilamen, li desparti en group qu'an apela famiho.

Li famiho soun establido sus de raport e de ressemblanço que s'atrobon dins lou grèu, la flour o bèn li fueio.

Dintre aquéli qu'an lou mai countribuï à la classificacioun, e pèr counsequènt à la couneissènço di planto, fau remembra lou boutanisto Magnol, de Mount-Pelié, qu'a douna soun noum au magnoulia, e pièi Tourno-Fort è Adansoun, dous grand naturalisto prouvençau.

La Franço es forço richo en planto de touto sorto, (se n'i'en comto segur mai de sèt milo espèci), mai lou caire de Franço, emai belèu d'Éuropo, lou plus riche en erbouriho es nosto vau de Rose. L'ome, efetivamen, qu'en partènt d'Arle ribejarié la mar enjusquo à Iero e pièi s'enmountarié jusqu' à la cimo dis Aup, rescountrarié long dóu camin, à divèrsis auturo, quàsi tout l'erbouran de Franço emai d'Éuropo, desempièi l'arangié de Pourtugau, jusqu' i sap e i mèle e'm'i bes de la Nourvejo, jusquo i jauneto de l'Islando.

Anan cita eici quàuqui famiho principalo, pèr faire vèire l'ordre que lou bon Diéu a mes dins lou règne vegetau, coume en touto autro part de soun inmènso, e amirablo, e magnifico creacioun.

Li *Gramenouso*. Lis an ansin noumado pèr-ço-que, mai o mens, pèr l'espigau o la panouio, retrason sus lou grame. Avès aqui lou blad, l'òrdi, lou segue, l'espèuto, la paumoulo, la civado, lou ris, lou mi, lou barbarié, la cano à sucre, tóuti planto que servon pèr

mille, — il a fallu, pour les distinguer plus facilement, les répartir en groupes qu'on a appelés familles.

Les familles sont établies sur des rapports et des ressemblances qui se trouvent dans le germe, la fleur ou les feuilles.

Parmi ceux qui ont le plus contribué à la classification, et par conséquent à la connaissance des plantes, il faut rappeler le botaniste Magnol, de Montpellier, qui a donné son nom au magnolia, et puis Tournefort et Adanson, deux grands naturalistes provençaux.

La France est très riche en plantes de toutes sortes (on y en compte sûrement plus de sept mille espèces), mais la partie de la France, et peut-être de l'Europe, la plus riche en productions végétales est notre vallée du Rhône. En effet, celui qui, en partant d'Arles, côtoierait la mer jusqu'à Hyères et puis remonterait jusqu'à la cime des Alpes, rencontrerait le long du chemin, à diverses hauteurs, presque tout l'herbier de la France avec celui de l'Europe, depuis l'oranger du Portugal, jusqu'aux sapins, aux mélèzes et aux bouleaux de la Norwège, jusqu'aux trigonelles de l'Islande.

Nous allons citer quelques familles principales, pour faire voir l'ordre que le bon Dieu a mis dans le règne végétal, comme dans toutes les autres parties de son immense, et admirable, et magnifique création.

Les *Graminées*. On les a appelées ainsi parce que, plus ou moins, par l'épi ou par le corps de la plante, elles ressemblent au chiendent. Il y a le blé, l'orge, le seigle, l'épeautre, l'orge sans barbes, l'avoine, le riz, le millet, le blé de Turquie, la canne à sucre, autant de

alimenta l'ome. Avès pièi mai lou grame, la bauco, la calido, lou juei e lou margai, la mihauco, la panisso, lou froumentau, la co-de-gàrri, l'estranglo-chivau e l'estranglo-meirastro, la cano de Prouvènço e lou canèu, l'erbo-de-passeroun, lou sauno-gàrri, emé lou trauco-sa, e tant d'àutri baucage qu'agermisson li ribo, li pradarié e li palun, e que servon de pàti à l'avé.

Li *Legumenouso*. Lis an noumado ansin, pèr raport que la grano es toujour dispausado coume la cofo d'un legume. Avès aqui la favo, lou pese, lou faiòu, lou cese, la lentiho, la jaisso, la pesoto, la luserno, lou tréule, l'esparset, emé lou senigrè, planto que nous fournisson de liéume e de fourrage. Avès pièi lou carròbi emé la regalisso, la genèsto, l'argelas, l'agavoun, l'amarun, l'erre, e peréu l'arachido o pistacho-de-terro.

Li *Coumpausado*. Famiho qu'an sa flour coumpausado de floureto tóuti rejouncho ensèn sus lou meme pecou.

Coumpren li cicourèio, lachugo, barbabou, sarsifi, e àutris erbo d'ensalado; lou cachofle, la cardo, lou cardoun e la cardello; l'artemiso, l'aussent, la camoumiho, la margarido, la saureto, lou gauchet, l'erbo-punaiso, l'erbo-dóu-tarnagas, lou blavet, la cauco-trepo, l'auriolo, lou seniçoun, lou maco-miòu, lou fouito-diéu, l'arrapo-péu, lou bartalai, la caussido, e l'erbo-de-la-guerro.

plantes qui servent d'aliment à l'homme. Il y a ensuite le chiendent, le gramen ailé, le brome, l'ivraie enivrante et l'ivraie vivace, le chiendent pied-de-poule, le panic, l'avoine élevée, la queue-de-rat, le brome des champs, le brome stérile, le roseau donax et le roseau paturin annuel, le paturin raide, le brome stérile et tant d'autres graminées qui germent sur les bords des champs, dans les prairies et les marais, et qui servent de pâturage aux troupeaux.

Les *Légumineuses*. On les nomme ainsi, parce que leur graine est toujours disposée comme la gousse d'un légume. Il y a la fève, le pois, le haricot, la luzerne, le pois-chiche, la lentille, la gesse, la vesce, le trèfle, le sainfoin et le fenu-grec, plantes qui nous fournissent des légumes et du fourrage. Il y a ensuite le caroube et la réglisse, le genêt, la lampourde-épineuse, le bugrane ou arrête-de-bœuf, le mélilot, l'ers ou pois-de-pigeon et aussi l'arachide ou pistache-de-terre.

Les *Composées*. Famille des plantes qui ont leur fleur composée de fleurettes toutes réunies sur un même pédoncule.

Elle comprend les chicorées, laitues, barbes-bouc, salsifis et autres herbes de salade; l'artichaut, le cardon d'Espagne, le scolyme et le laiteron ou laitue des lièvres; l'armoise ou herbe-de-saint-Jean, l'absinthe, la camomille, la grande-marguerite, l'immortelle jaune, le souci, la grande-consoude, la cotonnière, le bluet, la chausse-trappe, le chardon-étoilé, le séneçon, la centaurée-noire, la carline, la bardane, le chardon-de-haute-taille, le chardon-aux-ânes et l'épervière-des-murs.

Li *Labiado*. Aquelo galanto famiho, que cuerb nòsti mountagno e lis embaumo, tiro soun noum de si floureto que retrason un pau uno pichoto labro. Avès aqui la sàuvi, l'espi e la lavando, la mento e lou mentastre, la limouno, l'isop, lou roumanin, la ferigoulo, la majourano, lou serpoul, lou pebre-d'ase, la sadrèio, lou basile, lou bon-rible e l'erbo dóu pichot-chaine. Servon quasimen tóuti à faire d'aigo de sentour.

Li *Crucifèro,* facilo à recounèisse pèr li quatre fuieto de si flour que soun en crous. Veici li principalo : lou caulet, lou navèu, la rabo, lou rais-fort, lou creissoun, la moustardo, lou garranié, lou mousselet, lou bramo-fam, la bourso-à-pastre, la rouqueto, lou mes-de-Mai e la ravanello.

Lis *Oumbelifèro*. Aquésti an si flour acampado e apariado coume uno pichoto oumbriero : i'a l'àpi, lou juvert, la pastenargo, lou cerfuei, lou fenoui, lou couriandre, l'anisse, l'angelico, la cigudo, lou panicaut, la berlo, la girouio e l'aguïo-de-pastre.

Li *Liliacèio*. Eiçò's de planto qu'an tira soun noum de l'ile, per-ço-que coume l'ile caboussejon en terro. Soun d'aquelo famiho : l'ile, l'aiet, la cebo, la chaloto, lou pòrri, lou jacinte, lou toulipan, lou penitènt-blu, lou penitènt-blanc emé la tuberouso.

Li *Coucourdano* embrasson : la coucourdo, lou coucourdoun, lou meloun, la pastèco, la citro, lou coucoumbre e la coucouroumasso.

Li *Mourello* countènon : la merinjano, la poumo-d'amour, lou pebroun, lou tartifle, lou taba, la bello-dono, l'erbo-de-mort, l'erbo-de-la-taupo e la moureleto.

Les *Labiées*. Cette charmante famille qui couvre nos montagnes et les embaume, tire son nom de ses fleurettes qui ressemblent un peu à de petites lèvres. Il y a la sauge, l'aspic, la lavande, la menthe, la menthe sauvage, l'anémone, l'hysope, le romarin, le thym, la majorlaine, le serpolet, le poivre d'Inde, la sarriette, le basilic, le marrube blanc et l'herbe-du-petit-chêne; ces plantes servent presque toutes à faire des eaux de senteur.

Les *Crucifères*, faciles à reconnaître par les quatre petites feuilles de leurs fleurs qui sont en croix. Voici les principales : le chou, le navet, la rave, le raifort le cresson, la moutarde, la giroflée-blanchâtre, la mâche, le cresson sauvage, la bourse-à-pasteur, la roquette, le pastel et le chou, fausse-roquette.

Les *Ombellifères*. Celles-ci ont les fleurs réunies et appareillées comme une petite ombrelle. Il y a le céleri, le persil, la carotte, le cerfeuil, le fenouil, le coriandre, l'anis, l'angélique, la ciguë, le panicaut, la berle, la carotte sauvage et l'aiguille-de-pâtre.

Les *Liliacées*. Ce sont des plantes qui ont tiré leur nom du lis, parce que, comme le lis, elles forment des oignons dans la terre. De cette famille sont le lis, l'ail, l'oignon, l'échalotte, le poireau, la jacinthe, la tulipe, le muscari, l'ornithogale en ombelle, avec la tubéreuse.

Les *Cucurbitacées* embrassent : la courge, la petite courge, le melon, la pastèque, la citrouille, le concombre et le concombre sauvage.

Les *Morelles* contiennent : l'aubergine, la tomate, le poivron, la pomme de terre, le tabac, la belladone, la jusquiame, la pomme épineuse et la petite morelle.

Li *Rousenco* flourisson en maniero de roso. N'en fan partido : lou rousié, lou fraguié, lou peto-vin, la róumi, lou frambousié, lou coudounié, lou poumié, lou perié, lou nespié, l'amelié, l'agrioulié, l'aliguié, la sourbiero, la pruniero, l'agrenas, l'aubespin, l'amarèu, la pimpinello, la sourbeireto, la freissineto.

Lis *Aubre à catoun* coumprenon : lou sause, lou vege, lou castagnié, lou chaine, l'óume, lou fau, l'aubo, la piboulo, l'avelanié, lou caupre, lou bes, lou vergne e la platano.

Lis *Aubre à cibot o counifèr* coumprenon : lou pin, lou sap, lou mèle, lou cèdre, lou ciprès, lou tuei, lou genèbre, lou cade e lou mourven.

Li *Jaussemin* coumprenon : lou jaussemin, lou plumachié, l'óulivié e lou frais.

L'amourié 'mé la figuiero fan ensèn uno famiho.

La nerto e lou mióugranié n'en fan uno autro.

Enfin la vigno, lou lausié e l'arangié fan cadun sa bando à despart.

FREDERI MISTRAL.

43

LA PROUVÈNÇO I TÈMS DÓU PAGANISME E DÓU CRESTIANISME

I

Nosto terro prouvençalo es richo de souveni mai que forço àutri terro dóu mounde.

En efèt, siegue dins lis ancian tèms dóu paganisme rouman, siegue dins l'èro nouvello dóu crestianisme glourious, noste païs aguè sa part de grandour e n'a garda li marco à la pousterita. D'abord, pèr ço que

Les *Rosacées* fleurissent en forme de rose. En font partie : le rosier, le fraisier, la ronce-bleue, la ronce, le framboisier, le cognassier, le pommier, le poirier, le néflier, l'amandier, le griottier, l'alisier, le sorbier, le prunier, le prunelier, l'aubépine, le prunier de Sainte-Lucie, la pimprenelle, le petit sorbier et la petite pimprenelle.

Les *Arbres à chaton* comprennent : le saule, l'osier, le châtaignier, le chêne, l'ormeau, le hêtre, l'aube, le peuplier, le noisetier, le charme, le bouleau blanc, l'aulne et le platane.

Les *Arbres à pignon* ou conifères comprennent : le pin, le sapin, le mélèze, le cèdre, le cyprès, l'if, le genévrier, le grand genévrier et le genévrier de Phénicie.

Les *Jasminées* comprennent : le jasmin, le lilas, l'olivier et le frêne.

Le mûrier et le figuier font ensemble une famille.

Enfin, la vigne, le laurier et l'oranger font chacun leur groupe séparé.

43

LA PROVENCE AU TEMPS DU PAGANISME ET DU CHRISTIANISME

I

Notre terre provençale est plus riche de souvenirs que beaucoup d'autres pays du monde.

En effet, soit dans les anciens temps du paganisme romain, soit dans l'ère nouvelle du christianisme glorieux, notre pays eut sa part de grandeur et il en a conservé la marque pour la postérité. D'abord en ce qui



regardo l'epoco proumiero, li marco, li testimòni de nosto antiqueta de raço, es à tóuti li caire e cantoun d'aqueste terradou que lis atrouvarés; e tóutis aquéli mounumen imperissable de nòsto istòri parlon à l'ome que passo de la noublesso de nosto óurigino, dóu vièi renoum d'aquéu païs qu'apelèron antan e que tous tèms s'apelara *Provincia provinciarum !* En Arle, à Sant-Roumié, à Narbouno, en Aurenjo, à Veisoun e quasimen pertout, lou sòu n'en es clafi; quasimen tóuti nòsti vilo estalouiron is iue dóu viajour espanta e dóu pouèto pensatiéu, o bèn ùnis Areno majestouso, o bèn un tiatre à frountau parpelous, o bèn encaro uno farandoulado d'arcado fantastico !

La vilo d'At, en soubro de soun *camin roumiéu* e de soun pont antique, gardo un testimòni encaro mai evidènt que lis areno, li tiatre e lis aquedu, es soun vièi noum latin que ié dounè Cesar, e que se pòu apela uno provo parlanto, un mounumen dindant e musicau.

II

Mai se de l'èro pagano n'en venèn i tèms nouvèu e luminous de l'Evangèli quento glòri anan vèire s'espandi sus nosto patrio! Ah! eici noste païs camino en tèsto, e ges de nacioun se podon vanta d'agué reçaupu tant d'ounour. Efetivamen, es uno causo sènso countèsto poussiblo que sian li proumié crestian dóu globe, e s'es verai, coume l'a di l'alemand Gervinus, que li Prouvençau fuguèron lis iniciatour de l'Éuropo dins lis art e dins li letro, es verai tambèn que li

concerne l'époque primitive, c'est dans tous les coins et tous les côtés de cette contrée que vous trouverez les traces, les témoignages de notre antiquité de race, et tous ces monuments impérissables de notre histoire parlent à l'homme qui passe, de la noblesse de notre origine, de la vieille renommée de ce pays qu'on appela autrefois *Provincia provinciarum !* Province des provinces! A Arles, à Saint-Remy, à Narbonne, à Orange, à Vaison, partout, le sol en est rempli : presque toutes nos villes étalent aux yeux du voyageur émerveillé et du poète rêveur, ou des arènes majestueuses, ou un théâtre à la façade éblouisssante, ou bien encore une longue suite d'arches féériques !

La ville d'Apt, outre sa voie romaine et son pont antique, garde un témoignage encore plus évident que les arènes, les théâtres et les aqueducs : c'est son vieux nom latin que César lui donna, ce qu'on peut appeler une preuve parlante, un monument sonore et harmonieux.

II

Mais si de l'ère païenne nous en venons aux temps nouveaux et lumineux de l'Evangile, quelle gloire nous allons voir briller sur notre patrie! Ah! ici notre pays marche à la tête, et nulle nation ne peut se vanter d'avoir eu tant d'honneur. Par le fait, il est incontestable que nous sommes les premiers chrétiens du globe; et s'il est vrai, comme l'a dit l'allemand Gervinus, que les Provençaux furent les initiateurs de l'Europe dans les arts et dans les lettres, il est vrai

Prouvençau i'aubourèron, li premié, l'estendard d'aquelo fe nouvello que venié renouvela la faci dóu vièi mounde !

Tóuti lou sabèn, e quau l'a pas legi dins aquel amirable cant voungen de *Mirèio ?* Es li pròpri disciple dóu Crist, li coumpagnoun de sa vido oumenenco, aquéli que sus la terro l'avien « vist blanqueja dins sa raubo de lin », es aquéli meme que nous an ensigna sa lèi. Ai-ti pas resoun de dire alor qu'à ges de païs es avengu jamai ounour tant grand? Aquel ounour, aquelo glòri, aguen pas pòu de lou prouclama, n'en sian fièr mai que de tout autre ounour, mai que de touto autro glòri, e noste vièi renoum de pople crestian e catouli, lou mantendren de-longo à la faci de tóuti ! Lou mantendren, emé l'ajudo e lis eisèmple di digni sucessour dis Auspice, di Massemin e di Trefume; digni sucessour, lou soun tóuti, en efèt, pèr la flamo santo que lis animo, pèr soun elouquènci apoustoulico e si vertu episcoupalo. N'en couneissèn tambèn, e quau li counèis pas? que reviéudon dins noste siècle lou souveni di proumiés aposto e di plus grand d'entre éli pèr sa noblo fierta e sa grandour incoumparablo dins la persecucioun, car li Judiéu soun pas mort, li Judiéu, valènt-à-dire li pople qu'embandisson li sant foro de soun païs; mai urousamen au-jour-d'uei, coume i'a dès-e-nòu siècle, li disciple dóu Crist perisson pas dins la tempèsto, e manco pas de terro benastrado pèr aculi la barco que li porto, pèr ama e glourifica li counfessour de nosto fe.

aussi que les Provençaux y élevèrent les premiers l'étendard de cette foi nouvelle qui venait renouveler la face du vieux monde!

Nous le savons tous, et qui ne l'a pas lu dans cet admirable chant onzième de *Mirèio?* ce sont les disciples même du Christ, les compagnons de sa vie terrestre, ceux qui sur la terre l'avaient « vu dans sa blanche robe de lin », ce sont eux-mêmes qui nous ont enseigné sa loi. N'ai-je pas raison de dire alors qu'à nul pays n'est jamais advenu bonheur si grand? Cet honneur, cette gloire, ne craignons pas de le proclamer, nous en sommes fiers plus que de tout autre honneur, plus que de toute autre gloire, et notre vieille renommée de peuple chrétien, nous la maintiendrons sans cesse à la face de tous; nous la maintiendrons avec l'aide et les exemples des dignes successeurs des Auspice, des Maximin et des Trophime; dignes successeurs, ils le sont tous, en effet, par la flamme sainte qui les anime, par leur éloquence apostolique et leurs vertus épiscopales. Nous en connaissons aussi, et qui ne les connaît pas? qui font revivre dans notre siècle le souvenir des premiers apôtres et des plus grands d'entre eux par leur noble fierté et leur grandeur incomparable dans la persécution, car les Juifs ne sont pas morts, les Juifs, c'est-à-dire les peuples qui bannissent les saints de leurs propres pays. Heureusement, aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles, les disciples du Christ ne périssent pas dans la tempête, et il ne manque pas de terre bénie pour accueillir la barque qui les porte, pour aimer et glorifier les confesseurs de notre foi.

Eh ! bèn, d'aquéu grand fa de nosto istòri religiouso, e, poudèn dire, de l'istòri de nosto civilisacioun, d'aquel evenimen prouvidenciau e divin, en un mot, de la counversioun de la Prouvènço au crestianisme, ouperado pèr la presicacioun di disciple de l'Ome-Diéu, n'en devié resta naturalamen e n'en rèsto sus noste sòu de marco prefoundo, de testimòni sacra, de mounumen soulenne. Ah ! li mounumen ! li testimòni ! lis anaren cerca eilalin au founs de la Camargo, dins aquelo capello pouëtico, dins aquelo « glèiso roussejanto » ounte repauson, au brut dis erso bressarello, li tres amigo de Jèsu ; lis anaren cerca peravau dins li trescamp d'Arle, darrié li muraio austèro e segrenouso d'aquel antique Mount-Majour que veguè, vous diran li pastrihoun dóu rode, l'evesque Trefume celebra la proumiero messo sus lou proumier autar crestian ; lis anaren cerca enfin dins la baumo misteriouso qu'a garda lou trespir di plour de Madaleno, vers aquéu sant roucas ounte lis ange la bressavon

« Sèt fes tòuti li jour, en l'èr sus li valoun !... »

Mai, quand auren vesita tóutis aquéli temouin venerable de noste batisme naciounau, se voulèn vèire un testimòni encaro plus auguste, es mai dins la vilo d'At que nous faudra veni ; car es dins uno croto de sa baselico qu'atrouvaren li relicle sant de la maire-grand dóu Sauvaire, relicle vengu de Judèio dins la barco de nòstis aposto.

Lou toumbèu de santo Ano en At, vaqui mai, me sèmblo, ço que se pòu dire uno provo manifèsto e

Eh bien! de ce grand fait de notre histoire religieuse, de l'histoire de notre civilisation, pouvons-nous dire, de cet événement providentiel et divin, en un mot, de la conversion de la Provence au christianisme, opérée par la prédication des disciples de l'Homme-Dieu, il devait naturellement rester et il reste sur notre sol des marques profondes, des témoignages sacrés, des monuments imposants. Ah! les monuments! les témoignages! nous irons les chercher là-bas, au fond de la Camargue, dans cette chapelle poétique, dans cette « église blonde » où reposent au bruit des vagues berceuses les trois amies de Jésus; nous irons les chercher là-bas dans les landes d'Arles, derrière les murailles austères et sombres de cet antique Mont-Major qui vit, vous diront les pâtres de l'endroit, l'évêque Trophime célébrer la première messe sur le premier autel chrétien; nous irons les chercher enfin dans la grotte mystérieuse qui a gardé la trace des pleurs de Magdeleine, vers ce saint rocher où les anges la berçaient.

« Sept fois le jour, dans l'air, sur les vallons!... »

Mais, quand nous aurons visité tous les témoins vénérables de notre baptême national, si nous voulons voir un témoignage encore plus précieux, un monument encore plus auguste, c'est aussi dans la ville d'Apt qu'il nous faudra venir; car c'est dans une crypte de la basilique que nous trouverons les reliques saintes de l'aïeule du Sauveur, reliques venues de Judée dans la barque de nos apôtres.

Le tombeau de sainte Anne d'Apt, voilà encore, me semble-t-il, ce qui peut s'appeler une preuve manifeste

vivènto de la presicacioun di proumié disciple en Prouvènço, coume lou noum meme d'aquelo ciéuta eș uno provo vivènto e manifèsto de nosto vièio e proun glouriouso eisistènci !

Malaquìo Frizet.

44

FÈSTO FELIBRENCO A MOUNT-MAJOUR

Pèr respondre au galant rampèu dóu Capoulié dóu Felibrige, lou 30 de Mai, li felibre à bèl eissame s'èron gandi vers Arle-de-Prouvènço. E, à flour e à mesuro dis arribado, après lis embrassado couralo entre fraire e ami, qu'es tant en-de-bon de se revèire, quand i'a de tèms que l'on s'es pas vist, bras dessus, bras dessouto, li bèu roumiéu de Santo Estello s'encaminon vers la Plaço-dis-Ome, ounte d'àutris ami lis espèron e li sarron sus soun cor, e mounte peréu li delega de l'Escolo-dóu-Lioun ié fan la bèn-vengudo em'uno avenènço qu'es pas de dire.

Em'acò, en esperant l'ouro dóu rendès-vous, quau d'un caire, quau de l'autre, li sòci se groupon pèr vesita li mounumen rouman e li museon, sènso óublida de saluda, sus soun passage, la bello font d'Amadiéu Pichot.

Sus li vounge ouro, tóuti s'atrovon acampa à la garo dóu pichot camin-ferra que vai d'Arle à Seloun. Aqui, i'a de nouvèu rescontre e de nouvèllis embrassado. E n'es au mitan de la joio desbourdanto e di cansoun

et vivante de la prédication des premiers disciples dans la Provence, comme le nom même de cette cité est une preuve vivante et manifeste de notre vieille et très glorieuse existence !

44

FÊTE FÉLIBRÉENNE A MONT-MAJOR

Pour répondre au charmant appel du *Capoulié* du Félibrige, le trente mai, les félibres, comme un essaim joyeux s'étaient portés vers la ville d'Arles en Provence. Et, à mesure qu'ils arrivaient, après les embrassements de cordialité, entre frères et amis, car il est si doux de se revoir, quand il y a longtemps qu'on n'à pas eu ce plaisir, bras dessus, bras dessous, les beaux pèlerins de sainte Estelle s'acheminent vers la place des Hommes, où d'autres amis les attendaient et les serraient sur leur cœur, et où les délégués de l'École du Lion leur font la bienvenue avec une grâce inexprimable.

Et, en attendant l'heure du rendez-vous, qui d'un côté, qui de l'autre, les sociétaires se groupaient pour visiter les monuments romains et les musées, sans oublier de saluer, au passage, la belle fontaine d'Amédée Pichot.

Vers les onze heures, tous se trouvaient assemblés à la gare du petit chemin de fer qui va d'Arles à Salon. Là, nouvelles rencontres et nouvelles embrassades. Et c'est au milieu de la joie débordante et des chansons

felibrenco que li vagoun prenon soun vanc e nous aduson à Mount-Majour.

Amount, sus lou planestèu, au pèd di rouino giganto d'aquelo celèbro abadié, sus lou cros di rèi d'Arle que i'a de siècle que ié dormon, au mitan di massugo e di ferigouleto qu'embaumon aquéu rode requist, li taulo soun dreissado souto uno tèndo inmènso, flourido e floucado de l'escussoun arlaten. Lou pavaioun d'Arle es aqui planta e floutejo au bèu soulèu que dauro soun fièr Lioun e ié bouto tant de fiò dins lis iue que dirias que largo i mescresènt em'is arlèri aquéli mot : *Ab irâ leonis !* que fouguejon sus sa bandiero e que moslron emé quete amour lou pople tèn à sa lengo emai à sa persounalita.

La *coupo santo* de la fraternita s'aubouro entre li flour, au mitan de la taulo, just e just davans la pichoto estatuo d'uno gènto arlatenco, pastado pèr la circoustànci, de la man fado d'un de l'Escolo dóu Lioun.

Lou pople avié segui si felibre pèr lis entèndre e lis aplaudi; e, dins li tousco e à l'oumbrino, famiho pèr famiho, aguènt fa sa dinado, quand venguè la desservo, en grand foulo se ramblè tout à l'entour di taulo santo-estelenco e beguè coume de mèu li *paraulo* noblo e pretoucanto dóu Capoulié En Jousè Roumanille, qu'en tóuti nous boulleguè lou cor; pople e taulejaire, derroumpien à tout moumen pèr aplaudi, talamen sa voues simplo e franco i'anavo à l'amo; e fuguè em'un triple picamen de man que tóuti faguèron acuei à la counclusioun de sa dicho.

félibréennes que les wagons prennent leur élan et nous conduisent à Mont-Major.

Là-haut, sur le plateau de la colline, au pied des ruines gigantesques de cette célèbre abbaye, sur le tombeau des rois d'Arles, qui sont là endormis depuis des siècles, au milieu des cistes et des thyms qui embaument ce site pittoresque, les tables sont dressées sous une tente immense, fleurie et ornée de l'écusson arlésien. Le pavillon d'Arles est là arboré, flottant aube au soleil qui dore son fier Lion et fait étinceler ses yeux, tellement qu'il semble jeter aux mécréants et aux fanfarons ces mots : *Prenez garde à la colère du lion !* devise resplendissante sur sa bannière et qui montre avec quel amour le peuple tient à sa langue et à sa personnalité.

La *coupe sainte* de la fraternité se dresse entre les fleurs, au milieu de la table, près d'une superbe statue d'arlésienne sculptée pour la circonstance, par la main d'un artiste de l'École du Lion.

Le peuple avait suivi ses félibres pour les entendre et les applaudir ; et dans les touffes de tamaris, à l'ombre, famille par famille ayant achevé leur repas, quand vint le dessert, en grande foule, il se rassembla autour des tables de la Sainte-Estelle et savoura comme du miel les *paroles* nobles et touchantes du *Capoulié* Joseph Roumanille qui émut tous les cœurs ; peuple et convives interrompaient à tout instant pour applaudir, tellement sa voix simple et franche allait à l'ame ; et ce fut avec une triple salve de battements de mains que tous accueillirent la péroraison de son discours.

Quand la trounadisso d'aplaudimen s'es ameisado, Mistral s'aubouro e canto la *Cansoun de la coupo* que tóuti, au refrin, ié van piousamen e arderousamen :

Coupo santo
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

E la coupo, de man en man, fai lou tour de la taulado.

Li brinde acaba, lou Cancelié s'aubouro e legis li despacho, brinde e letro que soun arriba dóu tèms de la dinado de tóuti aquéli que noun s'èron pouscu rèndre à noste acamp.

La felibrejado estènt clavado, li felibre se soun entrauca dins lou couvènt, dubert de bat en goulo pèr ié faire ounour, e i'an countunia la sesiho pouëtico. S'es, adounc, di de vers, canta de cansoun, improuvisa de discours à faire lou chale dóu pople arlaten qu'escoutavo bouco badanto.

Lou vèspre, après lou repas, uno tiero de felibre aguènt resoulu d'alounga 'n brisoun mai la fèsto, soun esta reçaupu pèr si nouvèu coumpan de l'Escolo dóu Lioun, au Ciéucle filarmouni. Em'acò, es esta 'n desbord de vers, de conte e de cansoun, que tóuti n'en soun esta meraviha e que se soun dessepara ami que se pòu pas mai èstre, emé la desiranço de se revèire lèu-lèu à-n-uno autro felibrejado.

Quand le tonnerre d'applaudissements s'est apaisé, Mistral se lève et chante la *Chanson de la coupe* que tous, au refrain, reprennent pieusement :

Coupe sainte et débordante, verse à flots les enthousiasmes et l'énergie des forts !

Et la coupe de main en main, fait le tour des convives.

Les toasts achevés, le Chancelier se lève et lit les dépêches, les lettres et les toasts qui sont parvenus pendant le festin de tous ceux qui n'ont pu se rendre à notre assemblée.

La félibrée étant close, les félibres se sont introduits dans le monastère, dont la porte en leur honneur était ouverte à deux battants, et l'on y a continué la séance poétique ; on y a dit des vers, chanté des chansons, improvisé des discours à faire les délices du peuple arlésien qui écoutait émerveillé.

Le soir, après le repas, un groupe de félibres ayant résolu d'allonger un peu plus la fête, ont été reçus par leurs confrères de l'Ecole du Lion, au cercle Philharmonique. Et ç'a été un débordement de vers, de contes et de chants dont tous étaient ravis, et ils se sont ensuite séparés, amis tellement, qu'on ne saurait l'être davantage, avec le vif désir de se revoir bientôt à une autre *félibrée*.

Clauren pas nosto crounico sènso apoundre que la fèsto de Mount-Majour es estado mai que bello e freirenalo qu'es pas de dire.

E, à-n-aquéli nèsci que clamon sèmpre la finicioun dóu prouvençau e dóu Felibrige, ié recoumandaren l'estùdi de la jouvo generacioun que fai soun crèis à l'oumbro dóu drapèu azuren de santo Estello; e quand auran vist l'estrambord, l'envanc e lis entousiasme d'aquéli bèu jouvènt que soun nosto glòri; quand, souto noste sant soulèu, se sara rendu comte de la superbo flouresoun que n'i'a, tant en Prouvènço qu'en Lengadò, alor aboucaran sa reno e coumprendran que la terro miejournalo es uno terro de Diéu e que lou Felibrige ié viéura sèmpre e sèns fin pèr manteni la lengo dóu terraire e coumpli la messioun prouvidencialo d'unioun, de pas e d'amour que lou grand Mèstre di causo umano i'a fisado.

JAN MONNÉ.

Nous ne clorons pas cette chronique sans ajouter que la fête de Mont-Major a été plus que belle et fraternelle indiciblement.

Et, à ces esprits légers qui proclament toujours la fin du provençal et du félibrige, nous recommanderons l'étude de la jeune génération qui s'élève à l'ombre du drapeau d'azur de Sainte Estelle; et quand ils auront vu l'exaltation, l'élan et l'enthousiasme de ces admirables jouvençaux qui sont notre gloire; quand, sous notre saint soleil, on se sera rendu compte de leur superbe floraison, tant en Provence qu'en Languedoc, alors les détracteurs apaiseront leurs murmures et ils comprendront que la terre méridionale est une terre de Dieu et que le Félibrige y vivra sans cesse pour maintenir la langue du terroir et accomplir la mission providentielle d'union, de paix et d'amour que le grand Maître des choses humaines lui a confiée.

45



LOU ROUMIÉU DE VILO-NOVO

Souto lou règne dóu comte Ramoun-Berenguié, aperaqui vers 1200 e tant, li finanço de noste gai reiaume èron un pau endarrierado, l'argènt despareissié au soulèu, e lou gouvèr pereclitavo.

Un jour sus tóuti lis autre, à la court de Prouvènço, passé 'n pelerin que tournavo de Roumo, un roumiéu, emé sa longo raubo, soun bastoun, si capelet, sa coucourdeto, e soun large capèu clavela de couquiho.

Lou bon comte Ramoun ié dounè la retirado, e lou faguè manja 'm'éu à sa taulo; e coume èron à taulo tóuti dous, lou roumiéu ié venguè 'nsin au rèi : — O Ramoun-Berenguié, comte de Fourcauquié, rèi de Prouvènço, coume vai qu'as tant l'èr triste?

45

LE PÈLERIN DE VILLENEUVE

Sous le règne du comte Raymond-Béranger, environ vers l'an 1200, les finances de notre gai royaume étaient un peu arriérées, l'argent disparaissait de la caisse du roi comme la rosée au soleil, et le gouvernement périclitait.

Un jour entre autres, à la cour de Provence passa un pèlerin qni retournait de Rome, un pèlerin avec sa longue robe, son bâton, son chapelet, sa petite courge, et son large chapeau incrusté de coquilles.

Ce bon comte Raymond lui donna l'hospitalité, et le fit manger avec lui à sa table; et comme ils étaient à table tous deux, le pèlerin dit ainsi au roi : O Raymond-Béranger, comte de Forcalquier, roi de Provence, comment se fait-il que tu aies l'air si triste?

— Vos pas que fugue triste? ie respoundé lou rèi, l'argènt me manco, mi mounedié baton l'estrado, e mi menistre desvaria sabon plus de quete bos faire flècho...

— Se n'as pas d'autro lagno, diguè lou pelerin, baio-me lou gouvèr que pèr un an, e te proumete, osco seguro, de restabli ti finanço dins soun pountificat.

Espanta de l'entèndre, lou rèi ié fai alor: E quau siés-tu?

— Me dison lou Roumiéu de Vilo-Novo.

— Eh! bèn, diguè Ramoun, te doune lou gouvèr: fai tout ço que voudras, e tène ta paraulo. —

Lou Roumiéu se boutè lèu à l'obro: accoumencè de bandi de la court la vano glòri e li despènso folo; faguè la pas emé li prince vesin; establiguè de lèi pèr atira toujour que mai dins li port d'Arle, de la Ciéutat, de Cassis e de Marsiho, li bastimen dis estràngi païs; tenguè l'iue sus li baroun di vilo e di vilage, pèr que faguèsson plus countribuï lou paure mounde; favourisè li pastre de la Crau, e fourcè li coumuno de ié douna camin, pèr que pousquèsson ana libramen iverna dins li mountagno; bèn talamen qu'en rèn de tèms li dèute se paguèron, li cofre dóu rèi fuguèron cacalucha de bèu flourin, e la Prouvènço regounflavo d'aboundànci, e tout anavo bèn, e tout lou mounde èro countènt.

Lou rèi Ramoun èro ravi de vèire acò; tambèn, ounour e digneta plóuvien sus lou Roumiéu de Vilo-Novo. Senescau, manescau, amirau, menistre, éu èro tout; lou rèi n'avié d'iue que pèr éu.

— Ne veux-tu pas que je sois triste? lui répondit le roi, l'argent me manque, mes monnayeurs battent le pavé, et mes ministres troublés ne savent plus de quel bois faire flèche.....

— Si tu n'as pas d'autre chagrin, donne-moi le gouvernement de ton royaume pour une seule année, dit le pèlerin, et je te promets, sûrement, de rétablir tes finances dans leur prospérité.

Etonné de l'entendre, le roi lui dit alors: Et qui es-tu?

— On m'appelle le Pèlerin de Villeneuve.

— Eh bien! dit Raymond, je te donne le gouvernement: fais tout ce que tu voudras, et je retiens ta parole.

Le pèlerin se mit à l'œuvre: il commença par bannir de la cour la vaine gloire et les dépenses folles; il fit la paix avec les princes voisins; il établit des lois pour attirer toujours davantage dans les ports d'Arles, de la Ciotat, de Cassis et de Marseille, les bâtiments des pays étrangers; il veilla sur les barons des villes et des villages, pour qu'ils rendissent le pauvre peuple exempt de contribution; il favorisa les pâtres de la Crau, et força les communes de leur ouvrir les chemins, afin de pouvoir aller hiverner librement dans les montagnes; et cela se fit si bien qu'en peu de temps, les dettes furent payées, les coffres du roi regorgèrent de beaux florins, et la Provence se trouvait au comble de l'abondance, et tout le monde était content.

Le roi Raymond était ravi de voir cela : aussi, honneurs et dignités pleuvaient sur le Pèlerin de Villeneuve. Il était à la fois sénéchal, maréchal, amiral, ministre; le roi n'avait de considération que pour lui.

Mai tout estiéu a sa chavano. Quàuqui segnour, jalous e manèfle, venguèron trouva lou rèi.

— Rèi, ié diguèron, avisas-vous! aquéu barrulaire qu'avès fa voste proumié menistre, a 'no chambreto mounte res met li pèd. L'avèn tengu d'àment, e l'avèn vist souvènti-fes que i'anavo d'escoundoun. De tout segur ié dèu carreja vòsti tresor! Rèi, vous tournan dire, ié sias encaro à tèms, dounas-vous siuen que noun se lève de davans en empourtant vòsti richesso. —

Ramoun-Berenguié prenguè d'eiçò 'no grand maliço. Tout-d'un-tèms mandè souna soun proumié menistre, e ié diguè :

— Roumiéu de Vilo-Novo, subran mostro-me la chambreto mounte te rèndes d'escoundoun.

— Venès, emé iéu, moun Segne! —

Lou Roumiéu durbiguè la chambreto... e que veguèron? uno raubo de roumiéu penjado à-n-un clavèu, un capèu descatalana, garni de couquiho, uno coucourdo, un bastounet, e rèn de mai.

— Moun Segne, diguè lou menistre, vejaqui li tresor que iéu vous ai rauba! En partènt de l'oustau, moun paire m'avié di : Moun fiéu, rapello-te d'eiçò :

> Amour de grand, escalié de vèire!
> A fa de tu, noun te pòu vèire.

E pèr me rapela d'acò, veniéu de tèms en tèms vèire mis abihage. —

Lou rèi plouravo.

Mai lou Roumiéu, coume aguè di acò, quitè si vièsti segnouriau, e carguè mai sa raubo.

Mais tout été a son orage. Quelques seigneurs, hypocrites et jaloux, vinrent trouver le roi.

— Roi, lui dirent-ils, prenez garde! ce vagabond que vous avez fait votre premier ministre, a une chambre où personne ne met les pieds. Nous l'avons observé, et nous l'avons vu souvent aller s'y cacher. Assurément il doit y charrier vos trésors! Roi, nous vous le répétons, vous y êtes encore à temps, prenez garde qu'il ne s'enfuie en emportant vos richesses.

Raymond-Béranger, entendant ceci, entra dans une grande colère. Aussitôt il envoie chercher son premier ministre, et il lui dit:

Pèlerin de Villeneuve, montre-moi immédiatement la chambre où tu te rends en cachette.

— Venez avec moi, Monseigneur.

Le Pèlerin ouvrit la petite chambre..... et que virent-ils? une robe de pèlerin suspendue à un clou, un chapeau rabattu, garni de coquilles, une courge, un petit bâton et rien de plus.

— Monseigneur, lui dit le ministre, voilà les trésors que je vous ai dérobés! En partant de la maison, mon père m'avait dit: Mon fils, rappelle-toi ceci:

Amour de grand, escalier de verre : n-a-t-il plus rien à faire de toi, il ne peut plus te voir.

Et pour me le rappeler, je venais de temps en temps voir mes vêtements.

Le roi pleurait.

Mais le Pèlerin, ayant dit cela, quitta ses habits princiers, et revêtit encore sa robe.

— Roumiéu, cridè lou rèi, que fas ?

— Paure siéu vengu, paure m'entourne !

— Rèsto ! moun bèl ami, te n'en fau sarramen ! farai puni de fourmidablo peno tis acusatour.

— Rèi, gramaci ! Paure siéu vengu, paure m'entourne ! —

E lou Roumiéu de Vilo-Novo partiguè, e jamaï res sachè ço qu'èro devengu.

FREDERI MISTRAL.

46

ESCOURREGUDO ASTROUNOUMICO

LOU PASTRE

Sias bèn escarta d'aquéstis ouro, Moussu Frederi !

IÉU

Me vau un pau espaça, Mèste Jan.

LOU PASTRE

Anas belèu faire un tour dins lis astre ?

IÉU

L'avès devina, Mèste Jan : siéu talamen sadou, rebusa, descoura di causo de la terro que voudriéu, de-vèspre, m'emplana pareilamount dins lou reiaume dis estello.

LOU PASTRE

Iéu, tau que me vesès, passe gaire de niue que noun me ié gandigue, e pode vous respondre qu'es un viage di plus bèu.

— Pèlerin, s'écria le roi, que fais-tu?

— Pauvre je suis venu, pauvre je m'en retourne!

— Reste! mon bel ami, je te le jure! je ferai punir de formidables peines tous tes accusateurs.

— Roi, grand merci! Pauvre je suis venu, pauvre je m'en retourne.

Et le Pèlerin de Villeneuve partit, et jamais personne n'a su ce qu'il était devenu.

46

EXCURSION ASTRONOMIQUE

LE PATRE

Vous êtes bien écarté, à cette heure, monsieur Frédéric?

MOI

Je vais me promener un peu, maître Jean.

LE PATRE

Vous allez peut-être faire un tour dans les astres?

MOI

Vous l'avez deviné, maître Jean. Je suis tellement rassasié, rebuté, dégoûté des choses de la terre que je voudrais, le soir, m'élever là-haut dans le royaume des étoiles.

LE PATRE

Moi, tel que vous me voyez, je ne passe guère de nuit sans que je m'y transporte, et je puis vous assurer que c'est un voyage des plus beaux.

IÉU

Mai coume faire pèr i'ana, dins aquéu toumple de lumiero?

LOU PASTRE

Se voulès me segui, dóu tèms que li fedo manjon, vous ié menarai plan-planet e vous farai tout vèire.

IÉU

Mèste Jan, vous prene au mot...

LOU PASTRE

Tenès, mounten d'aquelo draio que blanquejo d'auro en auro : es lou *Camin de sant Jaque*. Vai de Franço dre sus l'Espagno. Quand l'emperaire Carle-Magne fasié la guerro i Sarrasin, lou grand sant Jacque de Galiço lou marquè davans éu pèr i'ensigna la routo.

IÉU

Es ço que li pagan designavon pèr lou mot *Draio Lachenco*.

LOU PASTRE

Se pòu; mai iéu vous dise ço qu'ai toujour ausi dire... Vès, vesès aquéu bèu càrri, emé si quatro rodo qu'esbrihaudon tout l'Uba? es lou *Càrri dis Amo*. Li tres estello qu'a davans soun si tres *Bèsti* : e aquelo pichouneto que vai contro la tresenco, acò 's lou *Carretié*.

IÉU

Es ço que dins li libre apellon la Grando Ourso.

MOI

Mais comment faire pour aller dans cet abîme de lumière ?

LE PATRE

Si vous voulez me suivre, pendant que les brebis paissent, je vous y conduirai tout doucement, et je vous ferai tout voir.

MOI

Maître Jean, je vous prends au mot...

LE PATRE

Tenez, montons par ce sentier qui blanchit du Nord au Sud : c'est le *Chemin de saint Jacques*. Il va directement de la France sur l'Espagne. Quand l'empereur Charlemagne faisait la guerre aux Sarrasins, le grand saint Jacques de Galice le marqua devant lui pour lui enseigner la route.

MOI

C'est ce que les païens désignaient par le nom de *Voie Lactée*.

LE PATRE

Cela se peut, mais je vous dis ce que j'ai toujours entendu dire. Voyez-vous ce beau char avec ses quatre roues qui brillent dans tout le Nord ? C'est le *Char des Ames*. Les trois étoiles qu'il a devant sont ses trois *Bêtes*; et cette petite qui va contre la troisième, c'est le *Charretier*.

MOI

C'est ce que dans les livres on appelle la Grande-Ourse.

LOU PASTRE

Coume vous fara plesi... Vès, vès tout à l'entour lis estello que toumbon : es d'*amo*, acò, pecaire! que vènon d'intra dins lou Paradis. Signen-nous, Moussu Frederi.

IÉU

Bèus ange, Diéu vous acoumpagne !

LOU PASTRE

Tenès, un astre bèu, es aquéu que fouguejo adamount, pas liuen dóu Càrri : es lou *Bouïé dóu Cèu.*

IÉU

Que dins l'astrounoumìo apellon Arcturus.

LOU PASTRE

Pau enchau. Aro, aqui sus lou Nord, agachas aquelo estello que beluguejo tout-bèu-just : es l'*Estello dóu Pole*, o l'*Estello dóu Nord*, o l'*Estello marino*, o simplamen la *Tremountano*. Se vèi toujour, e sèr, coume sabès, de signau i marin, — que se veson perdu quand an perdu la Tremountano.

IÉU

L'Estello dóu Pole se trovo dounc dins la Pichoto Ourso; e coume l'auro vèn d'aqui, li marin de Prouvènço dison que van à l'Orso quand van contro lou vènt.

LOU PASTRE

Reviren-nous : veiren pereilamount parpeleja la *Pouciniero*, o, s'amas miéus, la *Clusso*.

LE PATRE

Comme il vous plaira... Voyez, voyez tout à l'entour, les étoiles qui tombent : ce sont des *âmes*, pauvrettes ! qui viennent d'entrer dans le paradis. Signons-nous, monsieur Frédéric.

MOI

Beaux anges, que Dieu vous accompagne !

LE PATRE

Tenez, un astre splendide c'est celui qui scintille là-haut, non loin du Char : C'est le *Bouvier du Ciel*.

MOI

Que dans l'astronomie on appelle Arcturus.

LE PATRE

Peu importe ! Maintenant, là, au Nord, considérez cette étoile qui étincelle à peine : c'est l'*Etoile du Pôle* ou l'*Etoile du Nord*, ou l'*Etoile marine*, ou simplement la *Tramontane*. On la voit toujours, et elle sert, comme vous le savez, de signal aux marins, qui se voient perdus quand ils ont perdu la Tramontane.

MOI

L'étoile polaire se trouve donc dans la petite Ourse, et comme le vent vient de là, les marins de Provence disent qu'ils vont à l'Ourse quand ils vont contre le vent.

LE PATRE

Retournons-nous : nous verrons par là-haut papilloter la *Poussinière*, ou si vous aimez mieux la *Poule-Mère*...

IÉU

Que li savènt noumon Pleiado.

LOU PASTRE

Acò 's acò. Un pau plus bas trelusisson lis *Ensigne*, que principalamen marcon lis ouro i pastre. N'i a que ié dison li *Tres Rèi*, d'autre li *Tres-Bourdoun*, o lou *Rastèu*, o lou *Faus-Margue*.

IÉU

Precisamen; es Ourioun e la Centuro d'Ourioun.

LOU PASTRE

Basto. Encaro plus bas, toujour vers lou Miejour, briho Jan de Milan.

IÉU

Pode me troumpa, mai dèu èstre Sirius, que resplendis en Caniculo.

LOU PASTRE

Jan de Milan es lou flambèu dis astre. Jan de-Milan, un jour, emé lis Ensigne e la Pouciniero, èron esta, se trovo, counvida pèr ùni noço (aquéli de la Bello Magalouno, que tout-aro n'en parlaren). La Pouciniero, matiniero, partiguè, e prenguè lou camin aut; lis Ensigne, — qu'es tres fiho escarrabihado, coupèron plus bas e finiguèron pèr l'avé; Jan de Milan, qu'èro resta endourmi, quand se levè prenguè l'acóurchi, e courreguè après lis Ensigne, e pèr lis arresta ié mandè soun



MOI

Que les savants nomment Pléiade.

LE PATRE

C'est cela. Un peu plus bas resplendit la constellation des *Enseignes* qui marque principalement les heures aux pâtres. Il y en a qui l'appellent les *Trois-Rois*, d'autres les *Trois-Bourdons*, ou le *Râteau*, ou le *Faux-Manche*.

MOI

Précisément ; c'est Orion et la ceinture d'Orion.

LE PATRE

Bref. Encore plus bas, toujours vers le Midi, brille *Jean de Milan*.

MOI

Je puis me tromper, mais ce doit être Sirius, qui resplendit dans la Canicule.

LE PATRE

Jean de Milan est le flambeau des astres. *Jean de Milan*, un jour avec les *Enseignes* et la *Poussinière*, avaient été par aventure conviés à des noces (celles de la belle *Maguelonne* dont nous parlerons tout-à-l'heure). La *Poussinière*, matinale, partit, dit-on, la première, et prit le chemin du haut ; les *Enseignes*, qui sont trois filles agiles, coupèrent plus bas et finirent par l'atteindre ; *Jean de Milan* qui était resté endormi, quand il se leva, prit le chemin raccourci et courut après les

bastoun de-rabaiado... Ço que fai que lou Faus-Margue es apela despièi lou *Bastoun de Jan-de-Milan*.

IÉU

E aquelo, eilalin, que vèn de naseja e que rebalo la mountagno?

LOU PASTRE

Es lou *Panard*. Éu peréu èro di noço; mai coume es goi, pecaire! fai pas forço de camin : se lèvo tard e se coucho d'ouro.

IÉU

E aquelo quo trevalo, eila sus lou Pounènt, abelugado coume uno nòvio?

LOU PASTRE

Eh! bèn, es elo! l'*Estello dóu Pastre*, l'*Estello de l'Aubo*, que nous fai lume à l'aubo quand alargan l'avé, o de-vèspre quand embarran; es elo, lou *Lugar*, la *Bello-Estello*, *Magalouno*, la bello *Magalouno* emé Pèire de Prouvènço, que se maridon tóuti li sèt an.

IÉU

La counjouncioun, parèis, de Vènus emé Saturne.

LOU PASTRE

Coume voudrés... Mai tè, Labrit! (dóu téms que charravian, li fedo se soun estraiado) tè! tè! reviro-lèi... Oh! lou marrit couquin de chin! vese qu'encaro

Enseignes, et pour les arrêter lança son bâton terre-à-terre... Ce qui fit que le *Faux-Manche* est appelé depuis le *Bâton de Jean de Milan*.

MOI

Et celle de là-bas, qui vient de poindre et qui touche à la montagne?

LE PATRE

C'est le *Boîteux*. Lui aussi était des noces, mais comme il est boîteux, hélas! il ne fait pas beaucoup de chemin: il se lève tard et se couche à bonne heure.

MOI

Et celle qui descend, là-bas, vers l'Occident, lumineuse comme une fiancée.

LE PATRE

Eh bien! c'est elle! l'*Etoile du Pâtre*, l'*Etoile de l'Aube*, qui nous éclaire à l'aube quand nous conduisons les troupeaux dans les champs, ou le soir quand nous les enfermons, c'est elle le *Lugar*, la *Belle-Etoile*, *Maguelonne*, la belle *Maguelonne* avec *Pierre de Provence*, qui se marient tous les sept ans.

MOI

La conjonction, paraît-il, de Vénus avec Saturne.

LE PATRE

Comme vous voudrez... Mais tiens, Labri! pendant que nous causions les brebis se sont dispersées. Tiens! tiens! fais-les rebrousser... Oh! le mauvais coquin de

me ié faudra ana... Ah ! ço, anen, bono niue, Moussu Frederi !

IÉU

Diéu vous la doune bono, Mèste Jan.

FREDERI MISTRAL.

47

LA LEGÈNDO DÓU DRAPÈU FRANCÉS

Es éli que l'an, lou vertadié drapèu, car lou drapèu noun es sourti di man dis ome, mai es simbèu d'essènci divino. Lis autre n'an qu'uno còpi sabentamen adoubado, segur, mai n'an qu'uno còpi.

Es éli, li païsan, que l'an, lou vertadié drapèu !

*
* *

Diéu i'a di : « Siéu l'armounio di pople, mai, ai-las ! lis iniqueta umano, li jalousié di raço m'an peréu fa lou Sabaoth ! Diéu dis armado, soungés jamai à la guerro, mai sigués toujour lèst pèr l'aparado. Ataqués pas, aparas-vous. Veici de fèrri e d'acié pèr li reio e li daio, valènt-à-dire pèr la vido que me demandas cade jour :

« Car siéu l'armounio di pople.

*
* *

« Mai coume lis iniqueta umano e li jalousié di raço m'an fa peréu lou Sabaoth, aquéu fèrri e aquel acié se chanjaran un jour — jour tres fes maudi ! en canoun

chien ! je vois qu'il faudra que j'y aille encore... Ah ! allons, bonne nuit, monsieur Frédéric !

MOI

Dieu vous la donne bonne, maître Jean !

47

LA LÉGENDE DU DRAPEAU FRANÇAIS

Ce sont eux qui l'ont, le véritable drapeau, car le drapeau n'est pas sorti des mains des hommes, mais il est un symbole de l'essence divine. Les autres n'en ont qu'une copie savamment agencée, certes, mais ils n'en ont qu'une copie.

Ce sont eux, les paysans, qui l'ont, le véritable drapeau !

* * *

Dieu leur a dit : « Je suis l'harmonie des peuples ; mais, hélas ! les iniquités humaines, la jalousie de race m'ont fait le Sabaoth ! Dieu des armées, ne songez jamais à la guerre, mais soyez toujours prêts pour la défense. N'attaquez pas. défendez-vous. Voici du fer et de l'acier pour les socs et les faux, c'est-à-dire pour la vie que vous me demandez chaque jour :

Car je suis l'harmonie des peuples.

* * *

« Mais comme les iniquités humaines et les jalousies des races m'ont fait aussi le Sabaoth, ces fers et cet acier se changeront un jour — jour trois fois maudit !

e' n espaso, valènt-à-dire en estrumen de mort. Ahisse lou fratricide e, mau-grat ma maladicioun sus Caïn, se proupagara. Autant-bèn i'óupause la pèsto e la famino, car, coume aquéli flèu, la guerro es pas d'essènci, mai de fantasié umano. »

*
* *

E Diéu digué 'ncaro i païsan : « Mai lou jour tres fes maudi ounte déurés leissa vòsti champ de vido pèr li champ de destrucioun, empourtarés, pèr ma gràci, lou souveni de vòsti terro superbo, tant-diguen la remembrançо dóu païs e de la famiho, e n'aurés que mai de cor à li defèndre. E amor que lou Diéu d'amour dèu èstre encaro lou Sabaoth, aquéu souveni dóu fougau sara counsacra pèr l'elemen celèste e veici que me revelara sèmpre permié vautre... »

*
* *

Acò disènt, faguè 'n signe e sus lis espigo esbléugissènto, un bouquet magi toumbè long-tèms en plueio. A bóudre lou blu, lou blanc e lou rouge inoundèron li champ superbe : èro lis ange que dóu blu fiermamen destacavon li blavet; li vierge que di nivo blanc raubavon li resplendènti margarideto d'amour; lou soulèu que de soun enclume de fiò mandavo li gau-galin vincèire.

E lis espigo d'or se clinèron e faguèron uno franjo beluguejanto di tres coulour divino...

Es éli que l'an, lou vertadié drapèu, car lou drapèu noun es sourti di man dis ome, mai es simbèu d'essènci

— en canon et en épées, c'est-à-dire en instrument de mort. Je hais le fratricide et, malgré ma malédiction sur Caïn, il se propagera. Cependant je lui oppose la peste et la famine; car, comme ces fléaux, la guerre n'est pas d'essence divine, mais de fantaisie humaine.

*
* *

Et Dieu dit encore au paysan: « Mais le jour trois fois maudit où vous devrez laisser vos champs de vie pour les champs de destruction, vous emporterez, par ma grâce, le souvenir de vos terres superbes, c'est-à-dire le souvenir du pays et de la famille, et vous n'aurez que plus de courage à les défendre. Et puisque le Dieu d'en-haut doit être encore le Sabaoth, ce souvenir du foyer sera consacré par l'élément céleste et voici qui me révèlera toujours parmi vous...

*
* *

Et disant cela, Il fit un signe sur les épées éblouissantes, un bouquet magique tomba longtemps en pluie. A foison le bleu, le blanc et le rouge inondèrent les champs superbe: c'étaient les anges qui du bleu firmament détachaient les bleuets; les vierges qui des nuages blancs dérobaient les splendides marguerites; le soleil qui de son enclume de feu lançait les coquelicots victorieux.

Et les épis d'or s'inclinérent et firent une frange éblouissante aux trois couleurs divines...

Ce sont eux qui l'ont, le véritable drapeau, car le drapeau n'est pas sorti des mains des hommes, mais

dîvino. Lis autre n'an qu'uno còpi sabentamen adoubado, segur, mai n' an qu'uno còpi.

Louis Astruc.

48

LA FONT DI DOUS LIOUN

I'avié uno fes, dins un vièi oustalas, tres jouvènt que se desoulavon proche de soun paire qu'anavo mouri, pecaire! — Plourés pas, ié disié lou paure mouribound, se ma vido es acabado, e se n'ai plus qu'un moumen à resta 'mé vautre, me lou rendegués pas mai doulènt pèr vòsti plour! — Mai lou cor gounfle d'amarun, lis iue lagremous, èron aqui que rèn poudié lis assoula. La mort tenié de sa man d'esqueleto soun orro daio, jamai embrecado; l'aubouro pèr tranca lou fiéu di jour dóu bon vièi...

— Pan-pan ! Quau pico à la porto d'aquéstis ouro? — Se duerb; uno vièio vestido d'uno raubo negro emé d'estello d'argènt s'aprocho; de sa tèsto pendoulavon dous vetoun blu, entre-mitan de si péu blanquinous; subre soun front coulour de pergamin, un creissènt coume aquéu de la luno aubouravo si pouncho.

— Siéu, dis, la Rèino di Fado e, se m'escoutas, vous tirarai de l'ancié que vous estransino. —

A soun dire, li tres jouvènt reprenon l'espèr; amavon tant soun paire que sarié esta soun pu grand bonur de lou sauva. Aquelo fado, se ié fisavon proun qu'èro de la bono, e dins sa baumo i'avien souvènti-fes adu o lou

c'est un symbole de l'essence divine. Les autres n'ont qu'une copie savamment agencée, certes, mais ils n'en ont qu'une copie. Ce sont eux, les paysans, qui l'ont, le véritable drapeau !

48

LA FONTAINE DES DEUX LIONS

Il y avait une fois, dans un vieux manoir, trois jouvenceaux qui se désolaient auprès de leur père qui allait rendre les derniers soupirs. Ne pleurez pas, leur disait le pauvre moribond, si ma vie est achevée, et si je n'ai plus qu'un moment à demeurer avec vous, ne me le rendez pas plus triste par vos pleurs; mais le cœur plein d'amertume, les yeux baignés de larmes, ils étaient là et rien ne pouvait les consoler. La mort tenait de sa main de squelette son horrible faux, jamais ébréchée; elle l'élève pour trancher le fil des jours du bon vieillard...

— Pan pan ! qui frappe à la porte à cette heure? — On ouvre, une vieille femme revêtue d'une robe noire parsemée d'étoiles d'argent s'approche; de sa tête descendaient deux rubans bleus, au milieu de ses cheveux blancs; sur son front, couleur de parchemin, un croissant comme celui de la lune élevait ses pointes.

— Je suis, dit-elle, la Reine des fées, et si vous m'écoutez, je vous retirerai de l'anxiété qui vous tourmente.

A ces paroles les trois jouvenceaux reprennent espoir, ils aimaient tant leur père, que leur plus grand bonheur aurait été de le sauver. Ils avaient assez de confiance dans cette fée, car elle était bienfaisante, et, dans sa

cabrit desmama o la branco clafido de sa frucho. — Vous ensignarai, elo countùnio, lou soulet remèdi que i'ague; fau ana querre un flasquet d'aigo de la Font di dous Lioun; vole pas vous leissa ignoura qu'es forço dangeirous : tóuti aquéli que ié soun esta enjusquo aro n'en soun pas revengu.

— I'anarai, cridon ensèn li bràvi jouvènt.

— Es pas necite, tóuti tres; adounc veici ço que se póu faire.

— De la fenèstro, la visto s'estendié sus un clar que bagnavo lou pèd de la mountagno vesino; un vòu de pesqueirolo lou travessavon à quàuqui pan d'autour.

— Vesès, fai la Rèino di Fado, l'aucèu que se pauso sus lou frais qu'es vis-à-vis, à l'autre ribeirés; aquéu que n'aprouchara lou mai em' uno sageto anara querre l'aigo bèn-fasènto.

— Cadun aurié vougu de-segur gagna talo joio.

Lèu se despènjo la baresto qu'un clavèu d'aram retenié à la chaminèio. L'einat mando la man dins la badoco de nóuguié e n'en tiro uno sageto pounchudo e barbelado; la cordo tiblo tant que pòu, e lou tra vai toumba dins lou mirau dóu clar; la sageto dóu cadet passo sènso ajougne la toco; lou jouine lardo la siéuno dins la ramado, e la pesqueirolo esfraiado gagno l'en-aut dis èr.

La Rèino di Fado ié vèn : — Pièique lou sort te designo, escouto moun bèu : prendras aquesto cherpo, anaras à travès dóu bos d'Infèr que la font i'es au founs; veiras un biòu paisse dins l'esclargido, lou tuiaras e n'en prendras quatre taioun que pourgiras i dous pu feróugis

grotte, ils lui avaient souvent apporté ou le chevreau enlevé à la mamelle, ou la branche remplie de ses fruits. Je vous enseignerai, continua-t-elle, le seul remède qu'il y ait; il faut aller chercher un flacon d'eau à la fontaine des deux Lions; je ne veux pas vous laisser ignorer que c'est très-dangereux, tous ceux qui jusqu'à présent y sont allés n'en sont pas revenus.

— J'irai, s'écrient ensemble les trois jouvenceaux.

— Ce n'est pas nécessaire, tous trois; alors voici ce qui peut se faire.

— De la fenêtre, la vue s'étendait sur un lac qui baignait le pied de la montagne voisine; un vol de pluviers le traversaient à quelques mètres de hauteur.

— Voyez, dit la Reine des fées, l'oiseau qui se pose sur le frêne qui est vis-à-vis sur l'autre rivage; celui qui en approchera le plus avec une flèche ira chercher l'eau bienfaisante.

— Chacun assurément aurait voulu gagner un tel prix. Vite on détache l'arc qu'un clou d'airain retenait à la cheminée. L'aîné met la main dans le carquois de noyer et en tire une flèche pointue et barbelée; autant que faire se peut la corde est tendue, et le trait va tomber dans le miroir du lac; la flèche du second passe sans atteindre le but; le plus jeune emfonce la sienne dans la ramée, et l'oiseau effrayé gagne le haut des airs.

La Reine des fées lui dit : — Puisque le sort te désigne, écoute, mon beau, tu prendras cette écharpe, tu iras au travers du bois d'Enfer au fond duquel est la fontaine; tu verras un bœuf paître dans l'éclaircie, tu le tueras et tu en prendras quatre morceaux que tu jetteras aux

animau que la terro ague pourta :.jito n'i'en dous en anant e dous en revenènt. Se tremoles, siés perdu ; se t'arrèstes, li vourace t'acabaran d'un cop de dènt. —

Vai bèn; noste eros de l'amour fihau part galoi coume s'anavo en de noço. Passo dins la séuvo sournarudo, espesso; d'en-proumié un silènci de mort mestrejavo lou reiaume fèr di dous lioun. A pas-pulèu intra dins lou bos, que revouluno e quilo un mistralas espaventable; dirias un centenau de demòni en plen sabat. Tambèn, que vous dirai ? i'avié de que n'en maucoura lou mai intrepide. E belèu se n'avié pas agu la pensado de soun paire mourènt, emé tout soun courage crese que se sarié lèu entourna.

Pamens atrovo lou biòu, l'amassolo e n'en tiro quatre part; s'adraio pièi de-vers la font misteriouso; tre que parèis, li dous lioun renon à faire tremoula, tiron uno lengasso de fiò entre-mitan de dos renguiero de cro esfraious; d'uiau blaven gisclon de sis iue, si co baton li flanc que restountisson. Dóu moumen que si pautasso d'acié picon la roco nuso pèr prene vanc e sauta sús lou jouvènt, zóu! éu mando à chascun lou quartié que devourisson; dóu tèms emplis sa fiolo dins l'adous que trespiro entre la mento e la vióuleto; en partènt largo mai li dous àutri quartié.

Aguè proun obro pèr se gara de davans, empourtant sa fiolo benesido dins la cherpo enfadado. Après qu'a

deux plus féroces animaux que la terre ait portés : jette-leur en deux en allant et deux en revenant. Si tu trembles, tu es perdu ; si tu t'arrêtes, les lions voraces t'achèveront d'un coup de dent. —

Cela va bien ; notre héros de l'amour filial part joyeux comme s'il allait à des noces. Il passe dans la forêt sombre, épaisse ; d'abord un silence de mort dominait le royaume sauvage des deux lions. Il n'est pas plutôt entré dans le bois qu'un mistral épouvantable tourbillonne et mugit ; vous diriez une centaine de démons en plein sabbat. Que voulez-vous, tout de même, il y avait de quoi décourager le plus intrépide. Et peut-être, s'il n'avait pas eu la pensée de son père mourant, avec tout son courage, je crois qu'il se serait vite enfui.

Cependant il trouve le bœuf, l'assomme et en tire quatre parts ; il se dirige ensuite vers la fontaine mystérieuse ; dès qu'il paraît, les deux lions rugissent à faire trembler, ils tirent une langue de feu au milieu de deux rangées de crocs effrayants, des éclairs livides jaillissent de leurs yeux, et leurs queues battent les flancs qui retentissent. Au moment où leurs énormes pattes d'acier frappent la roche nue pour s'élancer et sauter sur le jouvenceau, *zóu!* il jette à chacun le quartier qu'il dévore ; pendant ce temps il emplit sa fiole dans la source qui jaillit entre la menthe et la violette ; en partant il lance encore les deux autres quartiers.

Il eut de la peine à s'éloigner en emportant la fiole salutaire dans l'écharpe merveilleuse. Après avoir





passa lou mitan de la séuvo, la chavano s'amansis, lou bos siau aleno de sentour, lis aucèu fan ausi milo e milo riéu-chiéu-chiéu, la lus clarejo de pertout, e trobo à la cimousso la Fado meirino que ié sourris e l'acoumpagno à soun oustau. Si gènt se languissien de lou revèire ; coumtavon lis ouro...

Queto gau quand embrassè soun paire e faguè raia la bevèndo encantado ! Lou vièi malaut revenguè lèu, e tóuti de gramacia la Rèino di Fado e de lausa lou grand cor dóu jouvènt.

(Conte poupulàri.)

49

SANT BRANCACI

Souto lou règne de Diouclecian e de Massimian, emperaire fèr e crudèu, dins la prouvinço de Frigio, en la vilo de Sinnado, Brancàci, que Diéu predestinavo à la fe e au martire, nasquè de parènt noble e riche. Avié pèr paire lou segnour En Cleoun e pèr maire Na Ciriado. Ero un enfant soulet. A si darrié moumen, Cleoun recoumandè soun fiéu à-n-un siéu fraire nouma Danis. — « Te counjure, ié diguè, pèr la grando e soubeirano puissanço de Diéu, de prendre siuen de l'enfant que laisse ourfanèu, de soun patrimòni, e di grand bèn qu'avèn, tant eici que dins la vilo de Roumo. E gardo-te subre-tout de leissa intra dins toun cor, — ço que sarié abouminable, — quauque marrit sentimen d'avariço e de faire lou mendre tort à toun nebout. Au countràri, mostro-te pèr éu bon e devoua coume un brave fraire de soun paire. — Danis ié proumeteguè e,

dépassé le milieu de la forêt, l'orage s'apaise, le bois suave exhale des parfums, les oiseaux font entendre mille et mille ramages, la lumière brille de toute part, et il trouve, à la lisière, Fée-marraine qui lui sourit et l'accompagne à sa demeure. Ses parents étaient impatients de le revoir; ils comptaient les heures...

Quelle joie quand il embrassa son père et qu'il fit couler l'eau enchantée! Le vieux malade revint vite à la santé, et tous deux de remercier la Reine des fées et de louer le grand cœur du jouvenceau.

49

SAINT PANCRACE

Sous le règne de Dioclétien et de Maximien, empereurs fiers et cruels, dans la province de Phrygie, à la ville de Synnade, Pancrace, que Dieu prédestinait à la foi et au martyre, naquit de parents nobles et riches. Il avait pour père le Seigneur Cléon et, pour mère Ciriade. Il était fils unique. A ses derniers moments Cléon recommanda son fils à l'un de ses frères nommé Denis. — « Je te conjure, lui dit-il, par la grande et souveraine puissance de Dieu, de prendre soin de l'enfant que je laisse orphelin, de son patrimoine, et des grands biens que nous avons, tant ici que dans la ville de Rome. Et garde-toi surtout de laisser entrer dans ton cœur, — ce qui serait abominable, — quelque mauvais sentiment d'avarice, et de faire le moindre tort à ton neveu. Au contraire, montre-toi pour lui bon et dévoué comme un sage frère de son père. » — Denis le lui

après la mort de Cleoun, adóutè Brancàci per soun fiéu, lou tratant e l'amant coume tau.

Tres an après, venguèron tóuti dous à Roumo, e se lougèron, éli emé sis esclau, dins un quartié esmarra dóu mount Cœlius, dins un oustau qu'èro siéu. Alor, coume lou vènt d'uno espaventablo persecucioun sagagnavo li crestian, lou sant Papo Caïus vivié escoundu dins lou quartié qu'abitavon Danis e Brancàci. Un jour, Danis entendeguè forço vanta li miracle que fasié lou sant Papo Caïus, emé quet biais destournavo lou pople de la supersticioun dis idolo e coume lou menavo dins lou dre camin dóu salut e à la vido perdurablo. Es ansin que Danis e soun nebout Brancàci aguèron couneissènço d'aquéu sant Papo. Se presentèron un matin au palais emperiau de sant Caïus, garda pèr lou clavaire Eusèbi, ome d'uno grando santeta e ié demandèron se poudien avé lou bonur de vèire lou sant Papo e de ié parla. Eusèbi anè trouva sant Caïus e ié diguè : — « Segnour e Paire, i'a en-lai vers la porto, sabe pas quet persounage ilustre, demandant la favour d'aprouncha de Vosto Beatitudo. » — Lou sant Papo Caïus aguè grand gau d'acò e s'ageinouiant pèr prega, faguè : — « Te rènde gràci, o moun Segnour Jèsu-Crist, Rèi di Rèi e Segnour di segnour, de ço que pèr l'ispiracioun dóu Sant-Esperit, as bèn vougu me faire counèisse a-n-aquélis estrangié, iéu lou pu pichoun de ti servitour. » — E dounè l'ordre de li faire intra sus-lou-cop. Quand fuguèron davans lou sant Papo Caïus, toumbèron à si pèd : « — Vous demandan la gràci, ié diguèron, de counèisse e d'adoura lou Diéu que predicas e adouras. »

promit et, après la mort de Cléon, il adopta Pancrace pour son fils, le traitant et l'aimant comme tel.

Trois ans après, ils vinrent tous deux à Rome, et se logèrent, eux avec leurs esclaves, dans un quartier perdu du mont Cœlius et dans une maison qui leur appartenait. Alors, comme le vent d'une épouvantable persécution tourmentait les chrétiens, le saint pape Caïus vivait caché dans le quartier qu'habitaient Denis et Pancrace. Un jour, Denis entendit beaucoup vanter les miracles que faisait le saint pape Caïus, avec quelle sagesse il détournait le peuple de la superstition des idoles, et comme il les conduisait dans le droit chemin du salut et à la vie éternelle. C'est ainsi que Denis et son neveu Pancrace eurent connaissance de ce saint pape. Ils se présentèrent un matin au palais impérial de saint Caïus, gardé par le portier Eusèbe, homme d'une grande sainteté, et ils lui demandèrent s'ils pourraient avoir le bonheur de voir le saint Pape et de lui parler. Eusèbe alla trouver saint Caïus et lui dit : — « Seigneur et Père, il y a là-bas vers la porte, je ne sais quel personnage illustre, demandant la faveur d'approcher de Votre Béatitude. » — Le saint Pape Caïus en eut une grande joie, et s'agenouillant pour prier, il dit : — « Je te rends grâces, ô mon Seigneur Jésus-Christ, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, de ce que par l'inspiration du Saint-Esprit, tu as bien voulu me faire connaître à ces étrangers, moi le plus petit de tes serviteurs. » Et il donna l'ordre de les faire entrer aussitôt. Quand ils furent devant le saint pape Caïus, ils tombèrent à ses pieds : — « Nous vous demandons la

— Lou sant ome de Diéu, li fasènt dreissa e lis embrassant emé joio e amour, lis assabentè sus la naturo dóu veritable Diéu qu'a sa demoro au cèu. Vint jour après li batejè e li faguè crestian. La gràci dóu sacramen de batisme atubè talamen dins si cor l'amour e la temènço de Diéu que s'óufriguèron d'esperéli i man di persecutour.

Se capitè que, gaire après, Danis mouriguè de sa bello mort e s'enanè vers lou Segnour recebre l'eterne guierdoun. Leissè uno memòri caro is ome e digne de Diéu.

La ràbi di pagan contro li crestian èro au poun que despassavo tout ço que se pòu dire. Dins sa furour se meteguèron à crida : — « Pious e digne Emperaire, desbarrassas la vilo di crestian, aquéli sourcié crudèu qu'enganon tout lou mounde e meton lou treble dins l'Empèri. » Alor Diouclecian, afera e abra d'uno iro impìo, faguè publica l'edit que tout crestian que sarié trouba dins l'Empèri sarié puni sènso èstre escouta. Es alor que Brancàci se liéurè. Quand li persecutour que lou gardavon aprenguèron qu'èro un enfant de bono meno, n'en avertiguèron l'Emperaire. Aqueste dounè l'ordre de lou faire veni subran dins soun palais. Tre lou vèire, Diouclecian s'estounè de la grando jouinesso de Brancàci e subretout de l'envejo qu'avié de mouri pèr lou Crist, pulèu que de brula un pau d'encèns is idolo. Sus acò ié diguè : — « Jouvènt, te counseie de pas t'entestardi dins l'idèio de mouri d'uno marrido mort; siés jouine, à ta mino

grâce, dirent-ils, de connaître et d'adorer le Dieu que vous prêchez et que vous adorez. » — Le saint homme de Dieu les fit relever, et, les embrassant avec joie et amour, il les instruisit sur la nature du Dieu véritable qui a sa demeure au ciel. Vingt jours après il les baptisa et les fit chrétiens. La grâce du sacrement du Baptême alluma tellement dans leurs cœurs l'amour et la crainte de Dieu, qu'ils s'offrirent d'eux-mêmes aux mains des persécuteurs.

Il advint que peu après Denis mourut de sa belle mort et s'en alla vers le Seigneur recevoir l'éternelle récompense. Il laissa une mémoire chère aux hommes et digne de Dieu.

La rage des païens contre les chrétiens était au point qu'elle dépassait tout ce que l'on peut dire. Dans leur fureur ils se mirent à crier : — « Pieux et digne Empereur, débarrassez la ville des chrétiens, ces sorciers cruels qui trompent tout le monde et mettent le trouble dans l'empire. Alors Dioclétien furieux et brûlant d'une colère impie, fit publier l'édit par lequel tout chrétien qui serait trouvé dans l'Empire serait puni sans être écouté. C'est alors que Pancrace se livra. Quand les persécuteurs apprirent que c'était un enfant de bonne race, ils en avertirent l'Empereur. Celui-ci donna l'ordre de le faire venir immédiatement dans son palais. Dès qu'il le vit, Dioclétien s'étonna de la grande jeunesse de Pancrace et surtout de l'envie qu'il avait de mourir pour le Christ, plutôt que de brûler un peu d'encens aux idoles. Sur cela il lui dit : — « Jeune homme, je te conseille de ne pas t'entêter dans l'idée

se vèi qu'as pas mai de quinge an, e pièi siés de noblo raço; toun paire Cleoun es esta un de mi pu cars ami. Voudriéu te persuada de renouncia à-n-aquelo foulié di crestian; tourno à la religioun de tis àvi, en remembranço d'éli te dounarai richesso e bonur; saras toujour à mi coustat e te regardarai coume moun enfant. Se siés sourd à mi pietóusi paraulo, ourdounarai de te faire mouri, de crema toun cors, de pòu que li crestian vèngon derauba ti rèsto e fagon de tu un sant martir. » — Lou benurous Brancàci ié respoundeguè : — « Aguste Emperaire, fas errour, s'en vesènt en iéu un jouvènt de quatorge an, creses que n'ai encaro ni sciènci ni bon sèn. Noste Segnour Jèsu-Crist nous a douna, pèr sa gràci, uno inteligènci talo que la pòu qu'ispiron en nautre la majesta di prince o li menaço di juge, m'esmòu pas mai qu'aquelo pinturo que vese aqui. Li diéu e li divo que m'eisortes à-n-adoura soun de demòni troumpaire, de bregand qu'an fa peri si parènt e desounoura si pròpri sorre. O segnour Emperaire, siéu espanta que trobes pas indigne de ta majesta d'adoura de demòni d'aquelo espèci, e cregne pas d'assegura que, se vesiés veni tis esclau ié retraire tant-sié-pau, li coundanariés à mort emé justo resoun. » —

Alor l'emperaire Diouclecian ourdounè que menèsson Brancàci sus lou Camin Aurelian pèr qu'aqueste ié subiguèsse la peno de mort, car ié pareissié desounourant d'èstre vincu pèr un pichot enfant. Lou benurous

de mourir d'une mauvaise mort; tu es jeune, à ta mine, on voit que tu n'as pas plus de quinze ans, et puis tu es noble de race; ton père Cléon a été un de mes plus chers amis. Je voudrais te persuader de renoncer à cette folie des chrétiens; retourne à la religion de tes ancêtres, en leur souvenir je te donnerai richesse et bonheur; tu seras toujours à mes côtés et je te regarderai comme mon enfant. Si tu es sourd à mes tendres paroles j'ordonnerai de te faire mourir et de brûler ton corps de peur que les chrétiens ne viennent dérober tes restes et ne fassent de toi un saint martyr. » — Le bienheureux Pancrace lui répondit : — « Auguste Empereur, tu te trompes, si en voyant un jeune homme de quatorze ans, tu crois que je n'ai encore ni science ni bon sens. Notre Seigneur Jésus-Christ nous a donné, par sa grâce, une intelligence telle que la peur qu'inspirent en nous la majesté des princes ou les menaces des juges ne m'émeut pas plus que cette peinture que je vois ici. Les dieux et les déesses que tu m'exhortes à adorer sont des démons trompeurs, des brigands qui ont fait périr leurs parents et déshonoré leurs propres sœurs. O seigneur Empereur, je suis étonné que tu ne trouves pas indigne de ta majesté d'adorer des démons de cette espèce, et que tu ne craignes pas d'assurer que si tu voyais aujourd'hui tes esclaves leur ressembler tant soit peu, tu les condamnerais à mort avec juste raison. »

Alors l'empereur Dioclétien ordonna que l'on conduisît Pancrace sur la voie Aurélienne pour que celui-ci y subît la peine de mort; car il lui paraissait déshonorant d'être vaincu par un enfant. Le bienheureux soldat du

sóudard dóu Crist, Brancàci, fuguè dounc mena su's lou Camin Aurelian, ounte aguè la tèsto trancado; e gagnè pèr sa fermeta la paumo dóu martire.

Uno santo femo, noumado Outàvio, deraubè soun cors secretamen dins la niue, l'embaumè de soun miés, lou vestiguè d'àbi precious e lou meteguè dins un cros tout nòu, lou 12 de Mai de l'an 293.

DON JAN BATISTO GARNIER.

50



LA REPETIERO

Ço que vau counta s'es forço escri, mai pòu pas trop s'escriéure. Uno jouino cantiniero, sus lou nouvèu port de Marsiho, tèsto souto, bras pendènt e man juncho, esperavo en plourant l'ouro de l'embarcamen pèr l'estrange païs, ounte anavon se batre li bràvi sóudard de la Franço, e prendre Sebastople.

Christ, Pancrace, fut donc conduit sur la voie Aurélienne où il eut la tête tranchée; et il gagna par sa fermeté la palme du martyre.

Une sainte femme, nommée Octavie, enleva son corps secrètement dans la nuit, l'embauma de son mieux, le revêtit d'habits précieux et le mit dans un tombeau neuf, le 12 mai de l'an 293.

50

LA REVENDEUSE

Ce que je vais conter a été souvent écrit, mais on ne saurait trop l'écrire. Une jeune cantinière, sur le nouveau port de Marseille, front bas, bras pendants et mains jointes, en pleurant attendait l'heure de s'embarquer pour le lointain pays où allaient se battre et prendre Sébastopol, les braves soldats de la France.

Esperavo en plourant, la pauro femo, e en acatant de soun miés, coume s'avié vougu l'escoundre, un poulit nistoun qu'èro tout risoulet.

Perqué dounc, maucourado e palinello, plouravo tant, mai tant qu'èro uno pieta?

Vesès, aquel enfant èro siéu. Ah! quau saup tout ço que l'amour d'aquelo maire s'èro imagina e avié mes en obro, tóuti lis envencioun qu'avié facho, tóuti li messorgo qu'avié dicho, pèr escoundre soun enfant e lou faire passa pèr maio, pér l'embarca en contro-bando; car la lèi di sóudard vòu pas que li cantiniero agon em'éli de pichots enfant, quand intron en campagno emé soun regimen.

Vai dounc souna l'ouro ounte fau s'embarca, e dire adiéu, adiéu bessai pèr toujour, à la noblo terro de Franço, qu'aman jamai tant fort que quand n'en sian tant liuen!

La contro-bando poudra-ti se faire? Es que la counsigno a d'iue tant-e-pièi-mai, d'auriho ges, valènt-à-dire ges de cor. Ansin dèu èstre. — E se l'enfant pòu pas segui la maire, maire e enfant, paire e maire, cantiniero e bataioun, poudran-ti se dessepara, l'un resta, l'autre parti? Coumprenès bèn que noun...

— « De bon Maioco! Soun au sucre mi Maioco! » crido en passant davans la cantiniero uno marchando d'arange...

— Hoi!... eh! que ploures aqui, ma bello, dis aquesto à la pauro doulènto? T'atroubariés mau? —

E baio un arange à l'enfantoun que ris...

Elle attendait en pleurant, la pauvre femme ! et en couvrant de son mieux, comme si elle avait voulu le cacher, un joli petit enfant tout souriant.

Pourquoi donc, pâle et découragée, tant pleurait-elle, mais tant qu'elle faisait pitié ?

Voyez-vous, cet enfant était sien. Ah ! qui sait tout ce que l'amour de cette mère avait imaginé et mis en œuvre, toutes les inventions qu'elle avait faites, tous les mensonges qu'elle avait dits, pour cacher son enfant, le passer inaperçu pour l'embarquer en contrebande : car les règlements militaires ne permettent point que les cantinières aient avec elles de petits enfants, quand, avec le régiment, elles entrent en campagne.

Elle va donc sonner l'heure où il faut s'embarquer et dire adieu, adieu pour toujours peut-être, à la noble terre de France, que nous aimons d'autant plus que nous en sommes plus éloignés.

La contrebande pourra-t-elle se faire ? La consigne a des yeux tant et plus, point d'oreilles, c'est-à-dire pas de cœur. Ainsi cela doit être. Et si l'enfant ne peut suivre la mère, mère et enfant, père et mère, cantinière et bataillon, pourront-ils se séparer, l'un rester, l'autre partir ? Vous comprenez bien que non...

— Les bons maïorcains ! mes maïorcains sont du sucre ! crie, en passant devant la cantinière, une marchande d'oranges.

— Eh ! qu'as-tu à pleurer là, ma belle, dit celle-ci à la pauvre dolente ? Aurais-tu mal au cœur ?

Et elle donne une orange à l'enfant qui sourit.

Ah ! coumprene, diguè lèu la repetiero, que, lou cor proun esmougu, devinè l'encauso de tant de pensamen e de lagremo... Pauro bello !... An ! vai ! ploures pas, ma migo. Laisso-me toun enfant; n'en aurai siuen coume s'ère sa maire. Laisso-me-lou. Te lou rendrai san e flouri quand tournaras. Se noun t'entournes, — Diéu t'en preserve ! — lou gardarai emé li miéu. N'ai adeja quatre; quatre e un fan cinq. N'i'a pèr cinq quand n'i'a pèr quatre. Sian pas riche, mai i'a d'arange dins ma canestello, e dins mon cor l'amour dóu travai. I'a peréu un Diéu eilamount, e nous ajudara. —

Cantiniero e marchando s'embrassèron coume dos sorre. L'enfantoun avié dos maire, que lou rousiguèron de poutoun.

Lou tambour rampelè, lou vènt gounflè li velo.

Cantiniero, pauro paciènto ! Diéu te benesigue e t'assouste ! Siegues, tu peréu, benesido, o bello amo de repetiero !

Ah ! la Carita marco bèn tout ço que fai d'un signe trelusènt !

Jousè Roumanille.

51

L'AVI E SI FELEN

Guihèn e Ramoun revenien à-jour-fali de-vers soun mas; passavon dins la lèio dis aubespin qu'embaumon; adré i'avié lou pourtau se durbissènt sus uno muraio un pau rousenco; d'uno esclargido de la triho, lou

— Ah ! je comprends, dit soudain la revendeuse, qui, le cœur ému, devina la cause de tant de réflexions et de larmes... Pauvre belle !... Va ! ne pleure pas, ma mie ! laisse-moi ton enfant : j'en prendrai soin comme si j'étais sa mère. Laisse-le moi. Je te le rendrai sain et fleuri quand tu reviendras. Si tu ne reviens pas, — que le bon Dieu t'en préserve ! — je le garderai avec les miens. J'en ai déjà quatre : quatre et un font cinq. Il y a du pain pour cinq quand il y en a pour quatre. Nous ne sommes pas riches, mais j'ai des oranges dans ma corbeille, et dans mon cœur, l'amour du travail. Il y a aussi un Dieu là-haut : il nous aidera.

Cantinière et revendeuse s'embrassèrent comme deux sœurs. Le petit enfant avait deux mères, qui le couvrirent de baisers.

Le tambour battit le rappel ; le vent gonfla les voiles.

Cantinière, ô pauvre âme en souffrance ! que Dieu te bénisse et te protège ! Toi aussi, sois bénie, ô belle âme de revendeuse !

Ah ! la Charité marque bien tout ce qu'elle fait d'un signe éclatant !

51

L'AÏEUL ET SES PETITS-FILS

Guillaume et Raymond revenaient à la chute du jour vers leur *mas* ; ils passaient dans l'allée des aubépines qui embaumaient l'air ; vis-à-vis il y avait le portail s'ouvrant sur une muraille un peu rosée. D'une éclaircie

tremount enlusissié la tèsto d'un bon vièi qu'esperavo si felen.

Li vejeici bresihant coume de gènti bouscarido dins la ramado.

L'àvi ié fai amistadousamen : « D'ounte vèn, mis enfant, que sias tant tardié ? » Lou jouine respond : « Es Guihèn que n'es l'encauso ; s'envai de-longo courre dins lou campèstre e s'aplanto davans tout ço que rescontro ; iéu acò me vèn en òdi ; ai resta à l'oumbro d'un amourié e me siéu proun langui. » — « Ah ! te languiriés pas, se fasiés coume toun fraire. La naturo es tant richo e tant bello ! creses que t'agradarien pas li fueio e li flour s'espandissènt pèr la valounado, l'auceliho piéutant sus li mouto o dins li rampau ?

Amariés pas lou riéu cascaiejant dins lou margai, e l'aureto alenant redoulènto, e tóuti lis obro divino que nous enauron vers lou Soubeiran de l'univers ? Mai es necite pèr acò de sourti de l'inchaiènço ; fau pas èstre las davans que la journado acoumence.

Dau, Guihèn, dóu tèms que lou soupa s'alestis, digonous un pau ço qu'as vist de bèu ; siéu segur que Ramoun t'ausira emé plesi. »

Guihèn, d'assetoun sus la bauco amoulounado, em'un biais gentiéu, entameno soun raconte.

— « Avié pica tres ouro quand siéu arriba proche dóu Moulin-de-l'Espigo ; d'aqui s'alongo uno doublo filo de tihòu ; soun brancage fai l'arcèu qu'acò sèmblo uno glèiso emé si coulouno cnaussado e sa vouto beluguejanto,

de la treille, le soleil couchant éclairait la tête d'un beau vieillard qui attendait ses petits-fils.

Les voici babillant comme de gentilles fauvettes dans la ramée.

L'aïeul leur dit affectueusement : D'où vient, mes enfants, que vous arrivez si tard ? Le plus jeune répond : C'est Guillaume qui en est la cause ; il s'en va continuellement courir dans la campagne et s'arrête devant tout ce qu'il rencontre ; pour moi, cela m'ennuie, je suis resté à l'ombre d'un mûrier et j'ai assez langui. — Ah ! tu ne languirais pas si tu faisais comme ton frère. La nature est si riche et si belle ; crois-tu que les feuilles et les fleurs s'épanouissant dans la vallée, les oiseaux pépiant sur leurs mottes ou dans les rameaux ne te plairaient pas ?

N'aimerais-tu pas le ruisseau qui murmure sous le gazon, et la brise qui respire odorante, et toutes les œuvres divines qui nous élèvent vers le Créateur ? Mais il est nécessaire pour cela de sortir de la nonchalance ; il ne faut pas être las avant de commencer la journée.

Allons ! Guillaume, pendant que le souper se prépare, dis-nous les belles choses que tu as vues ; je suis sûr que Justin t'écoutera avec plaisir.

Guillaume, assis sur l'herbe entassée, avec un air charmant, commença son récit.

— « Trois heures avaient sonné quand je suis arrivé près du Moulin-de-l'Epi ; de là s'allonge une double rangée de tilleuls ; leurs branches forment des arceaux, et cela ressemble à une église avec ses colonnes élevées et sa

talameu qu'an degu basti sus aquéu moudèle nòsti tèmple de la preguiero.

Au founs de la lèio s'aubouro uno mountiho que ié dison la Cheinedo; aqui rescontre un pastre que jougavo sus soun flahutet un èr galoi de la Prouvènço; pas bèn liuen, soun chin Loubet gardavo lou troupèu : « Mignot, me vèn lou bon pastre, pauso-t'en pau : l'aire es dous, lou soulèu quito pas encaro noste terradou, an ! béuras lou la blanc qu'escumejo dins la siho; ai de pan fres, lou tastaras. »

— Gramaci, sorte juste de l'oustau; mai pèr que sias tant afable, me dirias pas dequé soun aquéli berigouleto crestejant sus li chaine brancaru ?

— « Vole bèn, moun ami. » Alor lou pastre saberu m'esplico ansin ço que n'es :

— « As davans tu, me fai, tres graso de granit en guiso de taulo; èro l'autar di priéu de nòstis àvi, li Gau; ié semoundien aquelo planto sacrado à sa divineta; à la fin de l'autouno, li Druide la culissien emé soun voulame d'or; en dessouto, crento que lou viscle touquèsse lou sòu, d'àutri prèire lou recebien dins li faudo d'uno telo blanco.

Nòsti rèire avien remarca sus aquesto taulo de taco rouginasso que disien èstre de sang; tout acò se pòu; sabèn proun que de vitimo oumenenco se semoundien à Téutatès. Souvènti-fes, à l'entre-presso di guerro, uno chatouno èro chausido entre si coumpagno e, pecaire! dins la frescour de sa jouvènço, devié, palo e tremoulanto, espira souto lou coutèu dóu druide abrama de sang ! »

voûte étincelante, tellement qu'on a dû, sur ce modèle, bâtir nos temples de la prière.

Au fond de l'allée s'élève un monticule qu'on appelle la Chênaie; là je rencontre un pâtre qui jouait sur son flageolet un air joyeux de la Provence; non loin son chien Loubet gardait le troupeau : — « Mon petit ami, me dit le pâtre, repose-toi un peu, l'air est doux, le soleil ne quitte pas encore notre territoire; allons, tu boiras le lait blanc qui écume dans la seille; j'ai du pain frais, tu le goûteras.

— Merci, je sors à peine de la maison; mais puisque vous êtes si affable, ne me diriez-vous pas ce que sont ces petits champignons qui forment une crête sur les branches des gros chênes?

— Je veux bien, mon ami. Alors le pâtre savant me donna l'explication suivante :

— « Tu as devant toi, me dit-il, trois blocs de granit disposés comme une table; c'était l'autel des prêtres de nos aïeux, les Gaulois; ils y offraient cette plante sacrée à leur divinité; à la fin de l'automne les druides la cueillaient avec leurs faucilles d'or; par-dessous, de crainte que le gui ne touchât le sol, d'autres prêtres le recevaient dans les pans d'une toile blanche.

Nos ancêtres avaient remarqué sur cette table des taches rougeâtres qu'ils disaient être du sang; tout cela se peut; nous savons bien que des victimes humaines étaient offertes à Teutatès. Souvent à l'entreprise des guerres, une jeune fille était choisie entre ses compagnes et, hélas! dans la fraîcheur de sa jeunesse, elle devait, pâle et tremblante, expirer sous le couteau du druide avide de sang. »

Aviéu lou cor tout esmougu quand diguère à-Diéusias au brave pastre. Ère alor dins lou bos ounte emé li pin crèisson li cade e li darbousié qu'an frucho de courau; i'avié tambèn lou brusc qu'espandissié si floureto e lou féuse, si ventau.

M'atrove pièi au dardai de l'adré, entre lou bouscage, la pradarié; mesclavon si perfum, aqueste de si melicóusi flour, aquéu de si goumo óudourouso; i'avié de brusc ùni nòu o dès e quau saup quant d'abiho afiscado; d'ùni passavon li pourtalet de soun castèu de ciro; d'àutri varaiavon à l'entour, e lou vounvoun de sis aleto èro dous coume soun mèu. Parèis qu'es de travaiarello que fan de camin sus lou gres e dins lou plan; s'arrèston pièi qu'i flour requisto; s'uno toro a envisca la raubeto de la margarido, se soun calice amarejo, de-bado crido : Vène, migueto, assoularas moun làngui! l'abiho rebufo la margarideto e vai en cerco de si sorre vierginello.

Arribe à-n-un valat mita-plen d'aigo azurenco e verdalo, se ié miraion li jitello maienco e lou pège di sause rousiga dóu vieiounge. La reineto, qu'amagon li verguello, sounjavo à sa cantadisso vesperalo; li damiseleto rousso o bluio frustavon de sis aleto de dentello li tèndri pousso dóu vergan, d'enterin que la sòfio fusavo dins l'oundo couladisso; de-fes uno argno escoundudo cabussavo en pescant li pichoun pèis qu'escrachavo tóuti viéu dins soun bè negras, pecaire! N'avien qu'un jour de vido e tant lèu falié mouri!

J'avais le cœur tout ému quand je dis adieu au bon pâtre. J'étais alors dans le bois où avec les pins croissent les genévriers et les arbousiers qui ont fruit de corail; il y avait aussi les bruyères qui épanouissaient leurs petites fleurs et les fougères, leurs éventails.

Je me trouve ensuite au rayonnement du midi entre le bocage et la prairie; ils mêlaient leurs parfums, celle-ci de ses douces fleurs, celui-là de ses gommes odoriférantes; il y avait neuf ou dix ruches et qui sait combien d'abeilles animées; les unes passaient le petit portail de leur château de cire; d'autres s'agitaient à l'entour, et le bourdonnement de leurs petites ailes était doux comme leur miel. Il paraît que ce sont des travailleuses qui font du chemin sur les coteaux ou dans la plaine; elles ne s'arrêtent ensuite qu'aux fleurs exquises; si une chenille a sali de sa bave la petite robe de la marguerite, si son calice est amer, en vain crie-t-elle : viens, ma petite amie, tu consoleras ma langueur, l'abeille repousse la marguerite et va à la recherche de ses sœurs qui sont encore vierges.

J'arrive à un fossé moitié plein d'eau azurée et verdâtre; les tiges printanières et le pied des saules rongés de vétusté s'y réfléchissent. La rainette cachée dans le feuillage songeait à son chant du soir. Les libellules rousses ou bleues frôlaient de leurs petites ailes de dentelles les tendres pousses de l'osier, pendant que la sophie glissait dans la vague fuyante ; quelquefois un martin-pêcheur, blotti dans la verdure, plongeait en pêchant les petits poissons qu'il écrasait tout vifs dans son bec noir; pauvrets ! ils n'avaient qu'un jour de vie et sitôt il fallait mourir!

Camine mai e vau m'adeveni vers lou draiòu de coudoulet que meno à Mourrihoun; dóu coustat que se duerb la mountagno, un terrun sanguin sort dis estras; quand gingoulo la Cisampo, dirias un cadabre espetaclous que rangoulejo dins la broufounié, d'aquéli plago de la naturo sorton de caiau engruna e i'atroubas de dènt d'evòri, de clauvisso festounado; vuei n'en aduse de poulido.

Coume ère en cerco d'aquéli meraviho, ausisse cascaia la perdris; lou brut partié d'un rode clafi de bouis e de ferigoulo; voulastrejo e me vèn à l'endavans; tant-lèu me mete à courre e l'ajougne quasimen : la vesiéu emé si cambeto roso, sis iue viéu, sa tèsto galantouno; subran se reviro, e iéu vague de lampa, de trepeja li code, de troussa lis espi d'un pèd despietadous; m'ère aliuencha de forço; tout-d'un-tèms pren la voulado e vai juste à l'endré que l'aviéu destouscado : i'aguè lou *frou-frou* di perdigalet que trefoulissien à soun entour, e pretouca d'un tal amour meirenau vouguère plus la cousseja.

Estènt qu'ère proche de la Tourre-di-Masco, ié mounte pèr un escalié que toumbo en douliho; en aut, avès un tablèu que passo l'imaginacioun : la planuro estènd si blad, sis esparset, si taulo de pastèco e de meloun; li mountiho an de vigno, de roure e d'óulivié. Lou riéu, riban d'azur e d'esmeraudo, serpentejo en refrescant aquéu terraire de benuranço; mulatié, segaire e pastrihoun, ié sèmblon de rèi dins soun doumaine, e lou cèu acoulouri i'ajoun la terro sourrisènto; davale pièi lou coutau pèr lou camin dis amelié; fasié encaro

Je chemine encore et je vais me trouver vers le sentier pierreux qui conduit à Mourillon; du côté où la montagne s'ouvre, une terre rougeâtre sort des déchirures; quand gémit le vent glacial vous diriez un cadavre gigantesque qui râle dans la tempête; de ces plaies de la nature sortent des cailloux broyés où l'on trouve des dents d'ivoire, des coquilles festonnées; aujourd'hui j'en apporte qui sont jolies.

Comme j'étais à la recherche de ces merveilles, j'entendis chanter la perdrix, le bruit partait d'un endroit rempli de buis et de thym; elle volète et vient au-devant de moi; aussitôt je me mets à courir et je l'atteins presque; je la voyais avec ses petites jambes roses, ses yeux vifs, sa tête charmante; soudain je me retourne, et de courir, de piétiner les cailloux, de tordre les aspics d'un pied impitoyable; je m'étais beaucoup éloigné; tout à coup elle prend le vol et va juste à l'endroit où je l'avais découverte; il y eut le *frou-frou* des perdreaux qui tressaillaient autour d'elle. Touché d'un tel amour maternel je ne voulus plus la poursuivre.

Etant près de la Tour-des-Sorciers, j'y monte par un escalier qui tombe en ruines; sur cette hauteur, vous avez un tableau qui dépasse l'imagination : la plaine étend ses blés, ses sainfoins, ses carrés de pastèques et de melons; les coteaux ont des vignes, des chênes et des oliviers; le ruisseau, ruban d'azur et d'émeraude, serpente en rafraîchissant ce terrain de bénédiction : muletiers, faucheurs et pâtres y ressemblent à des rois dans leur domaine, et le ciel coloré s'y joint à la terre souriante; je descends ensuite la colline par le chemin

soulèu, quand toque à la Font-dis-Esperbié; souto la verduro eimoudado au balans de l'aureto, uno pastrihouno abéuravo sis agnelet que trempavon soun mourre lisc dins lou pesquié de pèiro frejo; darrié, uno vaqueto despounchavo quàuqui brout de petelin. La jouvènto lis a souna; agneloun e vaqueto la seguisson voulountous; e, davans de s'embarra dins lou cledat dóu pargue, ié lipon sa blanco maneto.

Es alor qu'ai rescountra Ramoun, culissènt lis amouro de l'aubre que i'avié larga soun oumbro, e nous sian entourna. » — « Brave! moun felen; te lause e bèn l'amerites. » Pièi, aubourant sa tèsto venerablo, ié parlo ansin : « As vist forço bèlli causo dins ta passejado; pèr que noun lis óublides e t'aproufichon que mai, aviso-te de l'ensignamen que n'en sort, tau qu'uno flour de sa jitello; remèmbro-te li mour fèro de nòstis àvi que se soun alenido au sant alen dóu crestianisme; adounc perdeguèsses jamai ni l'amour ni la fe d'aqueste; l'abiho te dis : « A moun eisèmple, travaies que dins lou bèn e lou bon; l'agnelet te mostro l'óubeissènço que dèu courouna ti vertu. As aprés tout eiçò dins lou libre de la Naturo qu'es tout ço que i'a de plus bèu. Ramoun n'es counsènt, e lou rire espandi sus sa caro anóuncio que prendra goust à t'imita. »

R. Montaut.

des amandiers; il faisait encore soleil quand je touche à la Fontaine des Sorbiers; sous la verdure, légèrement agitée au balancement de la brise, une jeune bergère abreuvait ses agneaux, qui trempaient leurs museaux polis dans le bassin de pierre froide; derrière, une petite vache dépointait quelques rameaux de ronces bleues. La jeune fille les a appelés : agneaux et petite vache suivent, dociles, et, avant de s'enfermer dans la claie du parc, ils lèchent sa blanche main.

C'est alors que j'ai rencontré Raymond cueillant les mûres de l'arbre qui l'avait ombragé, et nous sommes retournés. » — « Bien! mon petit-fils; je te loue, car tu le mérites; » puis, relevant sa tête vénérable, le vieillard lui parle ainsi : « Tu as vu bien des choses intéressantes dans ta promenade; pour que tu ne les oublies pas, et qu'elles te profitent davantage, sois attentif à l'enseignement qui en sort comme une fleur de sa tige; rappelle-toi les mœurs féroces de nos ancêtres qui se sont adoucies au souffle saint du Christianisme; donc ne perds jamais ni l'amour, ni la foi de celui-ci; l'abeille te dit : « A mon exemple, ne travaille que dans le bien et le bon; l'agneau te montre l'obéissance qui doit couronner tes vertus. Tu as appris tout cela dans le livre de la Nature, plus beau que tout ce que l'on peut voir. Raymond en convient, et le sourire épanoui sur ses lèvres annonce qu'il prendra goût à l'imiter.

52

LI SARRASIN

I'a d'acò vounge-cènt-quaranto an; — despièi mai de cènt an, nosto Prouvènço èro tranquilo, lou tèms di guerro avié passa : n'avié, pecaire! agu mai que sa part, dous-cènts an à-de-rèng! Èro tranquilo, quand subran s'ausiguè dire qu'èro plus dóu Nord aquesto fes que venien li barbare, mai dóu Miejour : uno envasioun ourriblo, espaventablo, menaçavo nòsti vilo e nòsti champ. Li pople sarrasin èron li mai pouderous d'aquéu tèms : tenien quasimen touto la terro, l'Asìo e l'Africo, e voulien acaba de devouri l'Europo. Pertout ounte avien passa restavo rèn, que misèri, rouino e desoulacioun : Anas en Aurenjo, e vous semblara que veirés encaro la flamo lampa sus l'auto paret de soun Cièri. Se voulès, en Avignoun, atrouva de si màlis obro, boulegas un pau la terro à l'entour de la glèiso de sant Agricò, o sus la Plaço dóu Reloge, n'atrouvarés quau saup quant! En Arle, veirés li tourre sarrasino dis Areno. Talamen arrouinèron Marsiho e Touloun, que i'a plus rèn d'antique, e tant levèron de pèiro i bàrri de Frejus, à sis Areno e à sis àutri mounumen, que ço que n'en soubro sèmblo plus que de vièii roco amoulounado.

Desempièi lou vilage de la Gàrdi, dins la mountagno di Mauro, e de l'Esterèu enjusquo is Aup, eilalin vers

52

LES SARRASINS

Il y a de cela onze cent quarante ans; depuis plus de cent ans, notre Provence était tranquille, le temps des guerres était passé : hélas! elle en avait eu plus que sa part, pendant deux cents ans de suite! Elle était tranquille, lorsque soudain on entendit dire que ce n'était plus du Nord cette fois que venaient les barbares, mais du Midi : une invasion horrible, épouvantable menaçait nos villes et nos champs. Les peuples sarrasins étaient les plus puissants à cette époque : ils occupaient presque toute l'Asie et l'Afrique, et ils voulaient achever de dévorer toute l'Europe. Partout où ils avaient passé il ne restait rien, que misère, ruine et désolation : Allez à Orange, et il vous semblera que vous voyez encore les flammes courir sur les hautes murailles de son Cirque. Si vous voulez, à Avignon, trouver des traces de leurs ravages, fouillez un peu la terre autour de l'Eglise Saint-Agricol, ou sur la place de l'Horloge, vous en trouverez qui sait combien! A Arles, vous verrez les tours sarrasines des Arènes. Tellement ils ruinèrent Marseille et Toulon, qu'il n'y a plus rien d'antique dans ces deux villes, et ils enlevèrent tant de pierres aux remparts de Fréjus, à ses arènes et à ses autres monuments, que ce qui en reste ne ressemble plus qu'à de vieilles roches entassées.

Depuis le village de la Garde, dans les montagnes des Maures, et de l'Estérel jusqu'aux Alpes, là-bas, vers

Briançoun, usclèron e acrasèron tout. Arle, la gènto vilo — coume la noumavon li Grè, car ié disien *Thelino*, — fuguè presso uno di proumiero. Un Judas se i'atrouvè, — fau lou nouma : soun noum èro Maurount — que vendeguè la vilo. Li Sarrasin respetèron rèn : massacrèron, tuèron, pihèron, brulèron, e se i'establiguèron de façoun à se ié manteni dur e long-tèms. Lou Judas en Avignoun se recatè, e parèis que sa trahisoun i'èro ignourado, car lis Avignounen ié fisèron la defènso de sa vilo.

L'armado sarrasino vouguè prendre Avignoun. Falié pèr acò passa la Durènço, ço qu'èro proun defecile, subre-tout aperaqui vers Barbentano, tant i'avié d'isclo; e pièi èro trop proche de la vilo. Dounc, li Sarrasin seguiguèron, en mountant, li bord de la Durènço e s'atrouvèron proun liuen d'Avignoun pèr passa la ribiero. Èron à Bon-Pas. I'avié encaro, parèis, un pont rouman; mai lis Avignounen, noble, pacan e sóudard, avien vist lou mouvemen de l'armado, e l'esperavon aqui meme ounte pù tard se bastiguè la Chartrouso.

Aqui i'aguè uno grand bataio. Deja li barbare s'encourrien : jamai lis Avignounen, qu'avien courajousamen disputa lou passage dóu Rose à Annibau, lis aurien leissa travessa la Durènço, jamai li Sarrasin aurien pres Avignoun, se Maurount lis avié pas trahi. Ensignè à l'enemi un rode ounte, en gafant, se poudié passa la Durènço, aperaqui ounte, à l'ouro d'iei, s'atrovo lou pont rouge. I'ensignè peréu un camin sus la colo de Cau-Mount, à travès la fourèst qu'alor ié souloumbrejavo. Li Sarrasin passèron, toumbèron enferouni sus lis

Briançon, ils brulèrent et saccagèrent tout. Arles, la charmante ville, — comme la nommaient les Grecs, car ils l'appelaient *Théline* — fut prise une des premières. Un Judas s'y était trouvé, — il faut le nommer, son nom était Mauronte — qui vendit la ville. Les Sarrasins ne respectèrent rien : ils massacrèrent, tuèrent, pillèrent, incendièrent, et ils s'y établirent de façon à y demeurer longtemps. Le Judas se cacha dans Avignon, et il paraît que sa trahison y était ignorée, car les Avignonais lui confièrent la défense de leur ville.

L'armée sarrasine voulut prendre Avignon. Il fallait pour cela passer la Durance, chose assez difficile, surtout aux environs de Barbentane, tant il y avait d'îles; c'était de plus trop près de la ville. Donc les Sarrasins suivirent, en montant, les bords de la Durance et se trouvèrent assez loin d'Avignon pour passer la rivière. C'était à Bon-Pas. Il y avait encore, paraît-il, un pont romain, mais les Avignonais, nobles, paysans et soldats, avaient vu le mouvement de l'armée et l'attendaient à l'endroit même où plus tard on bâtit la Chartreuse.

Il y eut là une grande bataille. Déjà les barbares s'enfuyaient : jamais les Avignonais, qui avaient courageusement disputé le passage du Rhône à Annibal, ne les auraient laissés traverser la Durance, jamais les Sarrasins n'auraient pris Avignon, si Mauronte ne les avait pas trahis. Il enseigna à l'ennemi un endroit où, à gué, on pouvait passer la Durance, par là vers l'endroit où aujourd'hui se trouve le pont rouge. Il leur indique ensuite un chemin, sur la colline de Caumont, à travers la forêt qui la recouvrait alors de son

Avignounen e n'en fuguèron un orre chaple! Restè plus, pèr apara lou paure Avignoun, que li femo e li vièi : assajèron, mai en van, pecaire! Intrèron li barbare e boutèron tout à fiò e à sang. Ai! quant de desastre! Noumèron Mau-Pas l'endré que fuguè lou prat-bataié, e tant de sang en Avignoun raiè que noumon encaro carriero roujo uno de si carriero.

Fuguè facile i Sarrasin de prendre Aurenjo, Carpentras, Cavaioun... Anavon mounta pus aut, de-vers Lioun, quand aguèron proun garbo à liga. Carle, subrenouma lou Martèu, talamen picavo dur dins li bataio, mandè lèu à noste secours un valènt generau, Hildebrand o Childebrand, à la tèsto d'uno bello armado.

Li Sarrasin avien establi soun camp entre Carpentras e Aurenjo, Sarrian e Baumo, dins lou plan d'Aubignan. Avien amirablamen chausi aquel endré : ansin empachavon Hildebrand de descèndre sus la Prouvènço; èron fort en Aurenjo, fort à Carpentras, tenien Avignoun; soun armado, entre-mitan, coumunicavo em' Arle pèr Bon-Pas; èron sousta, — ansin lou cresien, — pèr li mountagno de Baumo e de Vaqueiras : èron aqui siau, à l'espèro, — e res poudié passa sènso sa permissioun.

Hildebrand, que, parèis, couneissié lou païs coume se n'èro esta, s'engardè bèn de veni pèr Aurenjo! Filo dre sus li mountagno, e sèns èstre vist, caminant de-jour,

ombre. Les Sarrasins passèrent, tombèrent furieux sur les Avignonais et en firent un horrible massacre ! Il ne resta plus, pour défendre le pauvre Avignon, que les femmes et les vieillards : ils essayèrent, mais en vain, hélas ! Les barbares entrèrent et ils mirent tout à feu et à sang. Ah ! combien de désastres ! On nomma Mal-Pas le lieu qui fut le champ de bataille, et tant de sang coula dans Avignon, que l'on nomme encore rue rouge une de ses rues.

Il fut facile aux Sarrasins de prendre Orange, Carpentras, Cavaillon... Ils allaient monter plus haut, du côté de Lyon, quand ils eurent assez de gerbes à lier. Charles, surnommé Martel, tant il frappait fort dans les batailles, envoya vite à notre secours un vaillant général, Hildebrand ou Childebrand, à la tête d'une belle armée.

Les Sarrasins avaient établi leur camp entre Carpentras et Orange, Sarrians et Beaumes, dans la plaine d'Aubignan. Ils avaient admirablement choisi cet endroit : ainsi ils empêchaient Hildebrand de descendre sur la Provence ; ils étaient forts à Orange, forts à Carpentras, ils tenaient Avignon ; leur armée, au milieu, communiquait avec Arles par Bon-Pas ; ils étaient défendus, — ainsi le croyaient-ils, — par les montagnes de Beaumes et de Vacqueyras ; ils étaient là tranquilles, dans l'attente, — et personne ne pouvait passer sans leur permission.

Hildebrand qui, paraît-il, connaissait le pays comme s'il en avait été, se garda bien de venir par Orange. Il se dirige promptement sur les montagnes et, sans être

de-niue caminant, arribo, un bèu matin, sus lou cresten d'Urban. Èro pancaro jour, e touto soun armado deja clafissié la mountado de l'autre caire d'Aubignan. A la primo aubo, tout lou cresten es negre de sóudard, que jiton un bram espetaclous ! E li vaqui que descèndon en courrènt e toumbon coume la grelo sus li sentinello sarrasino. — Li Sarrasin, que se i'esperavon pas, e dourmien encaro souto si tèndo, se revihon, aganton sis armo, e landon à l'endavans di Franc que davalon ardènt e noumbrous de mai en mai. S'agarriguèron lèu, e lèu fuguèron entremescla. Ourriblo e acarnassido bataio ! Bèn tant que li Sarrasin pousquènt plus ié teni pleguèron bagage, patusclèron ablasiga, lis un de-vers Carpentras, lis autre de-vers Avignoun o de-vers Arle. A Carpentras, pousquèron pas prene alen, tant li coussaiavon de proche. Li Franc de-longo traucavon, amassoulavon, tuavon, espóutissien. Avien à la primo aubo acoumença la bataio à Aubignan ; à jour fali se batien encaro à Bon-Pas, acabavon de destruire l'enemi repoussa jusquo en Durènço.

Ansin li Barbare paguèron tout lou mau que venien de faire is Avignounen. Avignoun fuguè lèu représ : ié mountèron à l'assaut e touto aquelo chourmo de Mouro fuguè chaplado. Aurenjo e Carpentras se rendeguèron, Arle fuguè recounquist, Carle Martèu éu-meme acabè tant gloûriouso campagno. Faguè rèndre de grands ounour is Avignounen qu'à Mau-Pas èron mort ; ié faguè basti uno capello que fuguè pièi lou couvènt de

vu, marchant nuit et jour, il arrive un matin sur la cime d'Urbian. Il n'était pas encore jour et toute son armée remplissait déjà la montagne de l'autre côté d'Aubignan. A l'aube, toute la cime est noire de soldats, qui jettent des cris épouvantables ! Et les voilà qui descendent en courant et tombent comme la grêle sur les sentinelles sarrasines. — Les Sarrasins, qui ne s'y attendaient pas et dormaient encore sous leurs tentes, se réveillent, saisissent leurs armes, et courent au-devant des Francs, qui ardents, descendent, de plus en plus nombreux. Ils s'attaquèrent bientôt et furent bientôt entremêlés. Bataille horrible et acharnée ! Tellement que les Sarrasins, ne pouvant plus y tenir, plièrent bagages, prirent la fuite tout meurtris, les uns vers Carpentras, les autres vers Avignon ou vers Arles. A Carpentras, ils ne purent prendre haleine, tant on les poursuivait de près. Les Francs, sans relâche, perçaient, assommaient, tuaient, écrasaient. Ils avaient aux premières lueurs de l'aube commencé la bataille à Aubignan ; à la chute du jour, ils se battaient encore à Bon-Pas, et ils achevaient de détruire l'ennemi repoussé jusqu'à la Durance.

Ainsi les barbares payèrent tout le mal qu'ils venaient de faire à Avignon. Avignon fut vite repris : on y monta à l'assaut, et toute cette bande de Maures fut massacrée. Orange et Carpentras se rendirent, Arles fut reconquise. Charles-Martel lui-même acheva cette glorieuse campagne. Il fit rendre de grands honneurs aux Avignonais qui étaient morts à Bon-Pas ; il y fit construire une chapelle qui fut depuis le couvent de Bon-Pas. Un

Bon-Pas. Un vilage s'aubourè à l'endré meme ounte la grand bataio s'èro liéurado à la primo-aubo; es pèr acò que ié dison Aubignan.

E se voulès saupre ounte se dounè lou proumié cop de sabre, mountas, mountas; e quand sarés au mitan de la mountado, atrouvarés uno bello capello em' un bèu clouchié coume lou de Nosto-Damo-de-Dom. La noumon peréu Nosto-Damo d'Aubuno, valènt-à-dire de l'*aubo*. Se dis que Carle-Magne la faguè basti en remembranço de tout eiçò.

Aubouras la tèsto, e veirés, au dessus de Nosto-Damo d'Aubuno, la *Roco dóu Diable*. S'avès d'iue meiour que li miéu, veirés meme la marco de sis àrpio e de si bano. Aquéu roucas tèn que pèr miracle, dirias que vai toumba sus la capello e l'acrasa. Agués pas pòu d'acò. Se conto, à la vihado, que lou diable, uno niue, anè la querre... Diéu saup ounte, pèr la faire barrula sus la gleiseto. Mai quand arribè, en van se despoutentè; ié gausiguè sis àrpio e i'embrequè si bano, car venien de benesi Nosto-Damo d'Aubuno!

XXX.

53

LOU CHIVALIÉ

I'avié 'no fes un chivalié qu'après avé long-tèms guerreja 'n Palestino, après èstre escapa pèr miracle d'un grand chaple de crestian, après ùni dès an d'esclavitudo encò di mescresènt, pousquè s'entourna dins si terro de Prouvènço. Mai aqui, au moumen ounte cresié

village s'éleva à l'endroit même où la grande bataille s'était livrée aux premières lueurs de l'aube ; c'est pour cela qu'on l'appelle Aubignan.

Et si vous voulez savoir où se donna le premier coup de sabre, montez, montez; et, quand vous serez au milieu de la pente, vous trouverez une belle chapelle avec un beau clocher comme celui de Notre-Dame des Doms. On la nomme aussi Notre-Dame d'*Aubuno*, c'est-à-dire de l'aube. On dit que Charlemagne la fit bâtir en souvenir de tout cela.

Levez la tête, et vous verrez au-dessus de Notre-Dame de l'*Aube* la *Roche du Diable*. Si vous avez des yeux meilleurs que les miens, vous verrez même la marque de ses griffes et de ses cornes. Ce rocher ne tient que par miracle : vous diriez qu'il va tomber sur la chapelle et l'écraser. N'ayez pas peur de cela ! On raconte, à la veillée, que le diable, une nuit, alla le chercher... Dieu sait où, pour le faire rouler sur la petite église. Mais quand il arriva en vain fit-il les plus grands efforts ; il y usa ses griffes et ébrécha ses cornes, car on venait de bénir Notre-Dame de l'Aube !

53

LE CHEVALIER

Après avoir longtemps guerroyé en Palestine, après avoir miraculeusement échappé au grand massacre des chrétiens, après une dizaine d'années d'esclavage chez les mécréants, un chevalier put retourner dans sa terre de Provence. Mais là, au moment où il se croyait sur le

èstre à mand de gousta dins soun castèu, proche de sa douço mouié, un soulas e un repaus tant amerita pèr si soufrènço endurado amor de Mounsegne Jèsu, — grand doulènço devié l'agarri e l'aclapa. Atroubè plus degun di siéu bèn-ama, ni soun paire qu'èro mort de viciounge, ni sa jouino mouié qu'èro morto de doulour; i'avié plus meme dins lou païs un soul de si coumpan d'armo, car èron tóuti parti em'éu pèr la Terro-Santo, e tóuti i'èron mort o bèn encaro esclau, eilabas.

Lou bon chivalié passè tout un jour en lagremo e en preguiero dins la capello dóu castèu, pièi l'endeman vendeguè tout soun dequé e faguè destribuï sa fourtuno entiero i paure de l'encountrado. E'm'acò, la niue venènto s'ageinouiè mai dins sa capello, pausè soun espaso sus l'autar, aquelo espaso que s'èro embrecado en picant à grand dèstre sus li cafèr de Mahoumet e que devié plus servi en d'obro proufano, — e faguè 'questo preguiero :

— « O Madamo Mario, aro qu'ai proun guerreja contro vòstis enemi, aro qu'ai viscu dins l'aire qu'avès respira, aro qu'ai trepeja li draio ounte passavias en bressant sus voste sen lou divin Enfant, aro qu'ai pausa mi labro pïouso sus lou sòu ounte fuguè auboura l'aubre de la Sublimo Crous, — e que, revengu dins ma patrio, atrobe plus degun pèr m'ama, plus degun que recounèigue, es aprés de vous que vène cerca 'n suprème recàti ! Desenant siéu mort au mounde em'à si vanita; à vous, à voste divin Fiéu dedique li soubro de vido qu'agrado à Diéu de m'acourda e que vole counsacra à

point de jouir dans son château, auprès de sa douce compagne, d'un bonheur et d'un repos si bien mérités par les souffrances qu'il avait endurées pour l'amour de Monseigneur Jésus, une grande douleur devait le terrasser. Il ne trouva plus personne de ceux qu'il aimait tant, ni son père, mort de vieillesse, ni sa jeune femme, morte de chagrin; dans le pays, il n'y avait plus même un seul de ses compagnons d'armes, tous étant partis avec lui pour la Terre-Sainte, et tous y étant morts ou bien restés esclaves là-bas.

Le bon chevalier passa tout un jour en larmes et en prières dans la chapelle du château, puis le lendemain il vendit tout son avoir et fit distribuer sa fortune entière aux pauvres de la contrée. Après cela, la nuit venue, il s'agenouilla de nouveau dans sa chapelle, déposa son épée sur l'autel, — cette épée ébrêchée en frappant à grands coups sur les sauvages Mahométans et qui ne devait plus servir aux œuvres profanes — et il fit cette prière :

— « O Madame Marie, maintenant que j'ai assez guerroyé contre vos ennemis, maintenant que j'ai vécu dans l'air que vous avez respiré, maintenant que j'ai marché dans les sentiers où vous passiez en berçant le divin Enfant sur votre sein, maintenant que j'ai posé mes lèvres pieuses sur le sol où fut élevé l'arbre de la sublime Croix, — et que, revenu dans ma patrie, je ne trouve personne pour m'aimer, personne qui me reconnaisse, c'est auprès de vous que je viens chercher un suprême refuge ! Désormais je suis mort au monde et à ses vanités. Je dédie à vous et à votre divin Fils le reste

faire penitènci pèr merita la glòri de soun paradis, se sa santo misericòrdi vòu ié reçaupre un jour lou paure pecadou que siéu. »

E l'endeman matin lou bon chivalié anè pica à la porto dóu mounastié vesin, se faguè mounge e changè soun noum ufanous de castelan en aquéu de fraire Semplice.

Lou nouvèu fraire èro coume la majo part di segnour d'aquéu tèms que, mespresous di sciènci e di letro unicamen bono à soun avejaire pèr li couventiau e lis enluminaire de manuscri, sabien pas soulamen escriéure soun noum e legi. Adounc li mounge vouguèron assaja de l'estruire e de i'ensigna au-mens si letro pèr que pousquèsse legi li saume e lis inne e canta 'm'éli à matino e à vèspro li lausenjo dóu bon Diéu.

Un vièi mounge carguè paciènci, e se faguè soun mèstre d'escolo; tout lou tèms que noun passavo en preguiero, lou counsacravo à aprene sa leiçoun à fraire Semplice; mai aquest, au bout de sièis mes, èro arriba tout-bèu-just à-n-assembla e à legi li dous proumié mot de la Saludacioun Angelico. Li disié e redisié emé devoucioun : *A-ve Ma-ri-a,* pièi jougnié li man e loungamen meditavo e pregavo sènso que l'on pousquèsse ié faire legi d'àutri mot qu'*Ave Maria.* Lou vièi mèstre s'alassè à la perfin, e lis àutri mounge arregardèron Semplice coume un paure innoucènt; quàuquis-un, meme, se trufèron d'éu.

Or, fraire Semplice mouriguè gaire de tèms après, e, segound la coustumo, l'enterrèron dins lou cementèri

de ma vie qu'il plaît à Dieu de m'accorder et que je veux consacrer à faire pénitence, afin de mériter la gloire de son paradis, si sa sainte miséricorde veut y recevoir un jour le pauvre pécheur que je suis ! »

Et le lendemain matin le bon chevalier frappait à la porte du monastère voisin, se faisait moine et changeait son nom glorieux de châtelain pour celui de frère Simplice.

Le nouveau frère était comme à la majeure partie des seigneurs de ce temps qui, méprisant les sciences et les lettres, à leur avis, bonnes pour les moines et les enlumineurs de manuscrits, ne savaient pas seulement signer leur nom ni même lire. Les moines essayèrent donc de l'instruire et de lui enseigner au moins son alphabet, afin qu'il pût lire les psaumes et les hymnes et chanter avec eux les louanges du bon Dieu à matines et à vêpres.

Un vieux moine s'arma de patience et se fit son professeur; tout le temps qu'il ne passait pas en prières, il le consacrait à apprendre sa leçon à frère Simplice, mais celui-ci, au bout de six mois, en était arrivé juste à épeler et à lire deux premiers mots de la Salutation Angélique. Il les disait et les redisait avec dévotion : *A-ve Ma-ri-a*, puis il joignait les mains, méditait et priait longtemps sans que l'on parvînt à lui faire lire d'autres mots qu'*Ave Maria*. A la fin le vieux maître se lassa, et les autres moines regardèrent Simplice comme un pauvre insensé; quelques-uns même se moquèrent de lui.

Or, peu de temps après Simplice mourut et, selon la coutume, on l'enterra dans le cimetière du couvent. Et

couventiau. E veici, o miracle de Diéu! que l'endeman un ile meravihousamen blanc avié creissu e s'èro espandi sus soun cros; vanegavo graciousamen i ventoulet e escampavo un perfum qu'embaumavo tout lou jardin; e quand, espanta, li mounge s'aprouchèron, veguèron escri sus chasco fueio de l'ile aquésti dous mot emé de letro d'or : *Ave Maria.*

Alor toumbèron d'à geinoun e se repentiguèron en se reprouchant d'avé mespresa soun fraire, amor de soun ignourènço. — « Èro un sant, se diguèron, e l'avèn pas coumprés! Avian la sciènci dis ome, e éu pèr soun eisèmple verrié nous ensigna la sciènci de Diéu... E d'éu nous sian trufa! »

Alor, pèr amira 'ncaro un cop la caro d'aquel Elegi, cavèron e durbiguèron lou cros emé veneracioun. E veguèron, alor, que la racino de l'ile miraculous sourtié d'entre li labro dóu bon chivalié, dóu mounge benurous qu'avié bouta touto sa sapiènci à dire : *Ave Maria!*

MARIUS ANDRÉ.

54

LOU BÈU DIMENCHE DE BÈU-CAIRE

La fiero de Bèu-Caire a bello s'esvali, pau à pau, tóuti lis an, jamai despareira de-founs l'abitudo qu'an li gènt de i'ana passa lou *bèu dimenche.* Mau-grat lou marrit tèms que fasié o lou vènt-terrau endemounia que boufavo, i'a vue jour, li permenaire boundavon li carriero e lou Prat; li cantaire e li musicaire dis alentour se disputavon li pres e li medaio; li paiasso e li balandrin tabassavon sus sis boumbouno o couflavon si

voici, ô miracle de Dieu ! que le lendemain, un lis d'une blancheur merveilleuse avait grandi et s'était épanoui sur son cercueil ; gracieusement il se balançait à la brise et répandait un parfum qui embaumait tout le jardin. Quand, pleins de surprise, les moines s'approchèrent, sur chaque feuille du lis ils virent écrits en lettres d'or, ces deux mots : *Ave Maria*.

Alors ils tombèrent à genoux et se repentirent d'avoir méprisé leur frère à cause de son ignorance. — « C'était un saint, se dirent-ils, et nous ne l'avons pas compris ! Nous avions la science des hommes, et lui, par son exemple, nous enseignait la science de Dieu !... Et nous nous sommes moqués de lui !... »

Alors, pour admirer une fois encore le visage de cet Elu, ils creusèrent et ouvrirent le cercueil avec vénération. Ils virent que la racine du lis miraculeux sortait des lèvres du bon chevalier, du moine bienheureux qui avait mis toute sa science à dire : *Ave Maria !*

54

LE BEAU DIMANCHE DE BEAUCAIRE

La foire de Beaucaire a beau s'évanouir peu à peu, chaque année, jamais ne disparaîtra entièrement l'habitude qu'on a d'aller y passer le *beau dimanche*. Malgré le mauvais temps qu'il faisait ou le vent du Nord endiablé qui soufflait, il y a huit jours, les promeneurs remplissaient les rues et le Pré ; les chanteurs et les musiciens des environs se disputaient les prix et les médailles ; les paillasses et les baladins tapaient sur

carlamuso; li cafetié poudien pas teni de boutiho destapado; aurias di, m'es avis, que la pauro vilo di bord dóu Rose avie recounquista soun anciano esplendour. Iéu i'ère ana, coume tóuti lis autre, m'avugla de póussiero e m'ensuca de soulèu. Vous farai pas lou recit de ma journado : quau a vist un *bèu dimenche* à Bèu-Caire, lis a tóuti vist. Tout lou mounde i'arribo countènt, escarrabiha ; tout lou mounde s'entourno ablasiga, las e résoulu de jamai plus ié reveni. E ié revendran plus que... l'an que vèn.

Vous countarai soulamen uno istourieto bèn simplo, que n'en fuguère temouin, e vous dirai li refleicioun que menè dins moun esperit. En arribant lou matin, rescountrère dins la grando lèio dóu Prat lou pichot d'un de mis ami, bèl enfant de cinq an, frisa coume un Dianoun, bloundin coume uno espigo. Èro aqui que badavo davans la barraco d'un marchand de jougaio e que barbelavo, pecaire ! tout ço que ié vesié. Entre me recounèisse, me sautè dessus pèr m'embrassa e si poulits iue blu me disien : — « Déurrias bèn me douna ma fiero. » — « Chausis ço que vos, » ié diguère. Lou nistoun esbalausi pausè la man sus un tambour; ié croumpère lou tambour e l'acoumpagnère, tout triounflant à soun oustau ounte deviéu passa la journado emé si gènt.

Mai dequ'aviéu pas fa, grand Diéu ! Quau pòu parla? Ran-plan-plan ! Ra-pa-ta-plan ! Quouro sus la pèu, quouro sus l'arescle, quouro sus si det, picavo à nous rèndre sourd. Poudian plus teni sesiho; plus mejan de

leurs bonbonnes et gonflaient leurs cornemuses ; les cafetiers ne pouvaient pas tenir des bouteilles débouchées ; vous auriez dit, je crois, que la pauvre ville avait reconquis son ancienne splendeur. Moi, j'y étais allé comme tous les autres m'aveugler de poussière et m'étourdir de soleil. Je ne vous ferai pas le récit de ma journée : qui a vu un *beau dimanche* à Beaucaire les a tous vus. Tout le monde y arrive content, allègre ; tout le monde s'en retourne fatigué, las et jurant de ne plus y revenir. Et ils n'y reviennent plus que... l'année prochaine.

Je vous raconterai seulement une petite histoire bien simple, dont je fus témoin, et je vous dirai les réflexions qu'elle amena dans mon esprit. En arrivant le matin, je rencontrai dans la grande allée du Pré, le petit-fils d'un de mes vieux amis, bel enfant de cinq ans, frisé comme un Dianon, blond comme un épi. Il était là, bouche béante, devant la baraque d'un marchand de joujoux, et regardant avec des yeux d'envie, pauvre petit ! tout ce qu'il voyait. Dès qu'il me reconnut, il s'élança vers moi pour m'embrasser et ses jolis yeux bleus me disaient : — « Vous devriez bien me donner ma foire. » — « Choisis ce que tu veux » lui dis-je. Le petit enfant ébloui posa la main sur un tambour, je lui achetai le tambour et je l'accompagnai tout triomphant à sa maison où je devais passer la journée avec ses parents.

Mais que n'eus-je pas fait, grand Dieu ! Qui peut parler? Ran-plan-plan ! Ra-pa-ta-plan ! Tantôt sur la peau, tantôt sur l'arête, tantôt sur ses doigts, il frappait à nous rendre sourds. Nous ne pouvions tenir conversation ;

nous entèndre. La maire cridavo, lou paire charpavo, e iéu, qu'aviéu fa la fauto, mai que tóuti lis autre n'en biscave e m'impacientave. Pamens, dequé poudiéu dire? aviéu croumpa lou tambour !...

Que de gènt fan coume iéu, tóuti li jour, e alestisson éli-meme ço que plus tard dèvon maudire !

Vous, d'abord, paire de famiho, bràvi meinagié, païsan ounèste, que, liogo de garda dins l'esperit e dins lou cor de vòstis enfant l'amour de l'oustau e de si mour patriarcalo, li butas dins uno draio ounte aprendran pulèu à faire de brut qu'à èstre urous !

Vous que, noun sachènt mespresa li prepaus de vòstis enemi, ié fournissès sèmpre emé vòsti cop de lengo pretèste de vous acusa e de faire resclanti milo soutiso contro voste noum !

Vous qu'à-n-aquéu paure jouvènt, amor que ié trouvas l'imaginacioun ardènto, fasès dansa davans sis iue, coume de farfantello, d'esperanço que jamai noun se realisaran e qu'éu vous n'estabourdira de-longo tóuti li fes que vous rescountrara !

Vous que de tort e de travès escampihas lou blaime e li coumplimen à-n-aquéu felibrihoun qu'assajo sis alo, coume à-n-aquéu vièi rimejaire que lis a gausido, sèns saupre ço que de voste dire dèu n'en retourna à-n-éli emai à vous !

Vous que de soun repaus e de sa calaumo derrabas l'ome siau e pacifi, pèr lou faire cabussa dins li treboulèri de la poulitico !

plus moyen de nous entendre. La mère criait, le père grondait, et moi qui avais fait la faute, plus que tous les autres je m'en fâchais et je m'impatientais. Cependant que pouvais-je dire ? j'avais acheté le tambour !...

Que de gens font comme moi tous les jours, et préparent eux-mêmes ce que plus tard ils doivent maudire !

Vous d'abord, pères de familles, bons ménagers, paysans honnêtes, qui au lieu de garder dans l'esprit et dans le cœur de vos enfants l'amour de la maison et de ses mœurs patriarcales, les poussez dans une voie où ils apprendront plutôt à faire du bruit qu'à être heureux.

Vous qui, ne sachant pas mépriser les propos de vos ennemis leur fournissez toujours avec vos coups de langue, prétexte pour vous accuser et faire retentir mille sottises contre votre nom !

Vous qui, à ce pauvre jeune homme, parce que vous lui trouvez l'imagination ardente, faites danser devant les yeux, comme des étincelles éblouissantes, des espérances qui ne se réaliseront jamais, et dont il vous étourdira sans cesse toutes les fois qu'il vous rencontrera !

Vous, qui à tort et à travers, dispensez le blâme et les compliments à ce jeune poète qui essaie ses ailes, comme à ce vieux rimailleur qui a usé les siennes sans savoir ce qui, de votre dire, doit revenir à eux ou à vous !

Vous qui arrachez l'homme calme et pacifique de son repos et de sa tranquillité, pour le précipiter dans les troubles de la politique !

Vàutri tóuti, digas-lou, es que fasès pas, pèr tau o tau, ço que iéu faguère dimenche passa pèr lou drole de moun ami? Es que ié dounas pas un tambour? Diéu fague que n'agués jamai ni regrèt ni remors!...

Mai, d'enterin que leissave moun esperit ansin ravasseja, ausiguère moun paure Jóuselet que plouravo : enfeta dóu chareverin que nous baiavo, soun paire, despietous e crispa, venié de creba lou pichot tambour de la fiero...

Queto leiçoun pèr tóuti nautre, que fasèn abus de nosto jouvènço, de nosto fourtuno e de nosto renoumado!...

A la longo, la paciènci dóu sort s'alasso coume aquelo de moun ami : quand lou brut de noste bonur a impourtuna lou mounde, lou mounde qu'es tant marrit ié pico dessus, amosso lou tapage, e nous rèsto plus, ai! las! qu'à ploura lou tresor esvanesi.

Assolo-te, vai, moun poulit Jóuselet, assolo-te. Ço que tant regrètes sara lèu remplaça; mai auras bèn lèu d'àutris esprovo e aprendras un jour, à ti despèns, que quau fai trop de boucan dèu s'atèndre à vèire creba soun tambour....

Vaqui ço que m'es resta de moun bèu dimenche de Bèu-Caire!

Estello Vióulet.

Vous tous, dites-le, est-ce que vous ne faites pas, pour tel ou tel, ce que je fis dimanche passé pour le petit garçon de mon ami? Est-ce que vous ne lui donnez pas un tambour? Dieu fasse qu'il n'en ait jamais ni regret ni remords!

Mais pendant que je laissais mon esprit ainsi rêver, j'entendis mon pauvre petit Joseph qui pleurait : ennuyé du charivari qu'il nous donnait, son père, impitoyable et crispé, venait de crever le petit tambour de la foire...

Quelle leçon pour nous tous qui faisons abus de notre jeunesse, de notre fortune et de de notre renommée!

A la fin, la patience du sort se lasse, comme celle de mon ami : quand le bruit de notre bonheur a importuné le monde, le monde qui est si mauvais y frappe dessus, éteint le tapage et il ne nous reste plus, hélas! qu'à pleurer le trésor évanoui!

Console-toi, va, mon petit Joseph, console-toi. Ce que tu regrettes tant sera bientôt remplacé; mais tu auras d'autres épreuves, et tu apprendras un jour à tes dépens que celui qui fait trop de bruit doit s'attendre à voir crever son tambour...

Voilà tout ce qui m'est resté de mon beau dimanche de Beaucaire!

55



LI CAT DE MOUN GRAND

L'oustau ounte ai agu l'ur de naisse èro pèr li cat, ma fisto, un veritable paradis, emé si loungaru e négri courredou, emé si camarat, si tourno-vènt, soun souleié, tout acò encoumbra d'angounaio e d'argagno mai-que-mai favourablo is escoundudo pèr l'espèro, i sabat de la niue, is ourlànti batèsto, emé de traucarié pèr gagna la téulisso, recatadou sacra, invioulable amiradou, d'ounte en fasènt *roun-roun* se poudié countempla, tout lou sanclame dóu jour, de dela di cubert, la verdo encencho dóu terraire e, à la vesprenado, la capo dóu cèu blu clavelado d'estello.

Moun grand, éu, avié vuetanto an. Mai èro un vièi ravoi e qu' avié l'abitudo, tóuti li jour, d' ana, davans que de soupa, faire sa quatreto au cafè dóu bout de la

55

LES CHATS DE MON GRAND-PÈRE

La maison où j'ai eu l'heur de naître était, ma foi, pour les chats un véritable paradis, avec ses corridors longs et noirs, ses galetas, ses soupentes, sa terrasse, tout cela encombré de fatras et de vieilleries favorables à souhait aux cachettes pour l'affût, aux sabbats de la nuit, aux batailles hurlantes, avec des trous pour aller sur les toits, refuge sacré, inviolable belvédère d'où l'on pouvait, tout en ron-ronnant, contempler le jour entier, au-delà des toitures, la verte enceinte du terroir, et, le soir, la voûte du ciel bleu piquée d'étoiles.

Mon grand-père avait quatre-vingts ans. Mais c'était un alerte vieillard qui avait l'habitude chaque jour, avant souper, d'aller faire sa *quatrette* [1] au café au bout

1 Jeu-de cartes.

vilo. E de mai avié tres cat, tres cat qu'amavo forço, e que peréu l'amavon proun, à provo que, chasque vèspre, quand s'entournavo dóu cafè, i'anavon à l'endavans jusqu'au cantoun de la carriero, tóuti de-front, si tres co en l'èr, e aqui, zóu de roun-roun recoumpensa pèr de caresso ! Em' acò pièi li cat se metien mai en marcho e, tóuti tres de-front, emé si co en l'èr, jusquo à la porto, ié caminavon de davans, car sabien, li couquin, que se soupavo pas davans que lou vièi arribèsse.

Pèr malur, à l'intrado de l'ivèr, uno annado, moun grand toumbè malaut. Ié coumandèron de plus sourti, la porto de sa chambro fuguè barrado e coundanado, e li cat lou veguèron plus.

Bèn talamen que noun sachènt ço qu'èro devengu l'ancian, éli anavon, chasque vèspre, à l'ouro acoustumado, jusqu'au cantoun de la carriero; esperavon uno passado, pièi après s'entournavon tóuti triste e la co basso, ço que, e se coumpren, fasié l'estounamen de tout lou vesinage e soun edificacioun.

Mai un jour sus tóuti lis autre, veici que passè pèr la vilo un paure vièi que demandavo. Aquéu paure, à pau près, èro de l'age de moun grand, e, veritablamen, emé soun bastoun, sa barbo blanco e sis abihage blesi, mai perfetamen propre, fau dire que ié retrasié.

Lou paure, justamen, passant à l'ouro ounte moun grand pèr abitudo s'acampavo, li cat, en lou vesènt veni, se ié troumpèron.

Tóuti en rèng, si tres co en l'èr, vous trouvarés qu'anèron à l'endavans dóu paure; passèron, repassèron

de la ville. Et de plus, il avait trois chats, trois chats qu'il aimait beaucoup, et qui l'aimaient aussi pas mal ; la preuve, c'est que chaque soir, quand il retournait du café, ils allaient à sa rencontre jusqu'aù coin de la rue, tous en front, leurs trois queues en l'air, et là, en avant les ron-rons, récompensés par des caresses ! Après cela les chats se mettaient de nouveau en marche, tous trois en front, leurs queues en l'air, et ils cheminaient devant lui jusqu'à la porte de la maison, car ils savaient, les lurons, qu'on ne dînait pas avant que le vieux fût arrivé.

Par malheur, une année, au début de l'hiver, l'aïeul tomba malade. Défense lui fut faite de sortir ; la porte de sa chambre fut close et condamnée, et les chats ne le revirent plus.

Mais, ne sachant ce qu'était devenu l'ancien, eux, chaque soir, à l'heure accoutumée, allaient jusqu'au coin de la rue, attendaient un moment, et puis s'en retournaient tout tristes et la queue basse, ce qui, on le comprend, faisait l'étonnement et l'édification de tout le voisinage.

Mais un jour entre tous les autres, passa par la ville un vieux mendiant. Ce mendiant avait à peu près l'âge de mon grand-père ; et vraiment, avec son bâton, sa barbe blanche et ses vêtements usés, mais parfaitement propres, il lui ressemblait.

Le pauvre, justement passant à l'heure habituelle où mon grand-père rentrait à la maison, les chats, en le voyant venir, s'y trompèrent.

Tous en rang, leurs trois queues en l'air, ils allèrent à la rencontre du mendiant, lui passèrent et lui repas-

entre-mitan si cambo; e lou paure en lis aflatant emé la man sus l'esquino, murmuravo : « Segnour moun Diéu, li bràvi cat ! »

Piéi se boutèron à marcha, bèn countènt, davans éu, au grand espantamen dóu bon-ome que, dins tout, se meteguè à li segui.

Li seguiguè jusqu'à la porto de l'oustau de moun grand, ounte anavo la famiho s'entaula pèr soupa; e, pèr se pas moustra mens caritadous que li cat, counvidèron ounestamen lou paure à prene plaço à l'entour de la taulo e dins lou fautuei de moun grand.

Em' acò lou vièi paure, tout en curant sa sieto, à tout moumen fasié que dire : « Segnour moun Diéu, la bono vilo, ounte pèr vous moustra lou camin dis oustau vous mandon de tant bràvi cat ! »

Pau Arène.

56

LETRO ALESENCO

A ma sorre Mirèio,

Ma letro de iuei, caro sourreto, respoundra gaire à soun titoulet : es bèn d'Alès que te l'escrive, mai noun te parlarai, aquesto fes, ni de nosto vilo ni de ço que se ié passo. — « Dequé me vai dire adounc? ounte me vai mena? » te demandes, en legissènt aquésti proumiéri rego? Eh! bèn, ma bello, te vau mena, s'acò t'agrado, un pau luen de nòsti mountagno; te vau mena... au bout dóu mounde, dóu-mens à la finicioun de la terro :

sèrent entre les jambes; et lui, de la main, leur caressant le dos, murmurait : « Seigneur mon Dieu, les braves chats ! »

Puis, fort contents, ils se mirent à marcher devant lui, au grand étonnement du bonhomme, qui les suivit cependant.

Il les suivit jusqu'à la porte de la maison de mon grand-père, où la famille allait se mettre à table pour souper. Alors pour ne pas se montrer moins charitables que les chats, on convia courtoisement le mendiant à prendre place autour de la table, dans le fauteuil de l'aïeul.

Voyant cela le vieux pauvre, tout en nettoyant son assiette, ne se lassait pas de dire : « Seigneur mon Dieu, la bonne ville, où l'on vous envoie de si braves chats pour vous indiquer le chemin des maisons ! »

56

LETTRE ALAISIENNE

A ma sœur Mireille,

Ma lettre aujourd'hui, chère petite sœur, ne répondra guère à son titre : c'est bien d'Alais que je te l'écris, mais je ne te parlerai cette fois, ni de notre ville, ni de ce qui s'y passe. — « Que va-t-elle donc me dire ? Où va-t-elle m'amener ? » te demandes-tu en lisant ces premières lignes ? Eh bien ! ma belle, je vais te mener, si cela t'agrée, un peu loin de nos montagnes; je vais te mener... au bout du monde, du moins à la fin de la

au bord de la mar ! Pèr tout dire, te vau un pau charra d'un viage que vène de faire au Grau, un di rode li mai agradiéu de noste despartamen.

Counvendras qu'es bèn aro, o jamai, lou moumen de fugi l'aire brulant di ciéuta pèr lou ventoulet de la marinado, sèmpre fresqueirous pèr tant que lou soulèu dardaie. Tambèn soun noumbrouso li famiho que, tóuti lis estiéu, fan Sant-Miquèu avans la fin setèmbre, pèr ana d'ùni à la campagno, d'àutri is aigo douço o salabrouso. Li ban de mar soun toujour esta, coume se dis « la joio dis enfant, lou plesi di parènt, lou remèdi de tóuti. » La plajo dóu Grau, aquelo de la ribo gaucho subre-tout, es uno di mai plasènto dóu Miejour; li Vau-Najòu e li Nimesen lou sabon bèn, car mancon pas de se ié rèndre entre que li calour se fan senti. Es verai de dire que, lou Grau li toucant, es pèr éli un agradamen de mai.

La vido que se ié meno es proun courouso, e ço qu'en grando partido n'es l'encauso es lou sèns-façoun d'un chascun. Se dis que, sus la ribo drecho dóu canau, li gènt soun mai à l'*etiqueto*, que li damo ié fan tres o quatre teleto pèr jour, que la soucieta i'es mai eleganto o mies chausido. Tambèn se pòu; mai ço que i'a de segur es que l'on se ié divertis pas mai que de l'autre caire, qu'es aquéu di pescadou e dóu marcat.

De bon matin, à la fresquiero, fai gau de vèire arriba li lahut di marinié e d'assisti à la desbarcado di pèis. N'i'a de touto meno, de touto coulour, pèr tóuti li goust, e tout acò boulego, e tout acò repelo encaro, gaugno duberto, pèu lusènto coume un mirau e que

terre, au bord de la mer! Pour tout dire je vais te parler d'un voyage que j'ai fait au Grau, un des sites les plus agréables de notre département.

Tu conviendras que c'est bien à présent ou jamais le moment de fuir l'air brûlant des cités pour la brise de la mer, toujours fraîche pour tant que le soleil darde. Aussi, nombreuses sont les familles qui, tous les étés, font Saint-Michel avant la fin de septembre, pour aller, les unes à la campagne, les autres aux eaux douces ou salées. Les bains de mer ont toujours été, comme l'on dit, « la joie des enfants, le plaisir des parents, le remède de tous. » La plage du Grau, celle de la rive gauche surtout, est une des plus agréables du Midi; les Valnajols et les Nimois le savent bien, car ils ne manquent pas de s'y rendre dès que les chaleurs se font sentir. Il est vrai de dire que le Grau les avoisinant, c'est pour eux un agrément de plus.

La vie qu'on y mène est assez charmante, et ce qui particulièrement en est la cause, c'est le sans-façon de chacun. On dit que sur la rive droite du canal les gens sont plus à l'étiquette, que les dames y font trois ou quatre toilettes par jour, que la société y est mieux choisie. Cela se peut bien; mais ce qui est sûr, c'est qu'on ne s'y divertit pas plus que de l'autre côté, qui est celui des pêcheurs et du marché.

Dès le matin, à la fraîcheur, il fait bon voir arriver les tartanes des marins et d'assister au débarquement des poissons. Il y en a de toute espèce, de toute couleur, pour tous les goûts, et tout cela remue, et tout cela frétille encore, branchies ouvertes, peau luisante comme

retrais de-fes à de tros d'arc-de-sedo. La prouvesioun facho, es l'ouro dóu ban e cadun de se ié gandi. Lis enfant se lou fan pas dire dous cop, e li vesès, tout galoi, camina davans coume de perdigaloun. Li maire, prudènto, an bello ié dire que, se courron ansindo tant vite e tout soulet à la mar, se negaran o saran manja pèr quauque gros peissoun : soun gaire escoutado e ço qu'an de miés à faire es d'alounga lou pas e de trepa sus lou ribeirés coume si nistoun. Un cop sus la plajo, lou tablèu que s'espandis au regard es un d'aquéli que l'on s'alassarié jamai d'amira.

Aperalin, emé si velo blanquinello, li bastimen de pesco aparèisson coume de cièune nadant dins l'azur ó coume un vòu foulastrejant de parpaioun; lou toumple amar s'esperlongo maïstralamen souto si rebat d'esmeraudo o bèn gardant la tencho bluio dóu cèu que se miraio, enterin qu'em'uno voues caressanto e roundinarello vèn depausa sus lis auvas l'escumo nevenco de sis erso.

Après lou segound ban, que se pren vers li quatre ouro dóu vèspre, se vai faire un pau de teleto pèr ana permena enjusqu'au fare, ounte l'on tourno encaro après soupa.

Es aqui que l'on demourarié noun sai quant de tèms à regarda l'inmènso estendudo, sèns pensa à rèn autre e tout en alenant à plen pitre l'aire pur que glisso sus lis oundo. Uno causo amirablo peréu, es de vèire s'esvali lou soulèu que pau à pau sèmblo s'aprefoundi dins lou toumple de la mar. Lou pounènt resplendis alor de

un miroir et ressemblant quelquefois à des tronçons d'arc-en-ciel. La provision faite, c'est l'heure du bain et chacun s'y dirige. Les enfants ne se le font pas dire deux fois, et vous les voyez, tout joyeux, cheminer devant comme de petits perdreaux. Les mères, prudentes, ont beau leur dire que s'ils courent aussi vite et tout seuls à la mer, ils se noieront et seront mangés par quelque gros poisson, elles ne sont guère écoutées et ce qu'elles ont de mieux affaire c'est d'allonger le pas et de courir sur le rivage comme leurs petits enfants. Une fois sur la plage, le tableau qui s'épanouit aux regards est un de ceux qu'on ne se lasserait jamais d'admirer.

Au loin, avec leurs voiles blanchissantes, les bâtiments de pêche apparaissent comme des cygnes nageant dans l'azur, ou comme un vol folâtre de papillons; l'abîme amer se prolonge majestueusement sous ses reflets d'émeraude, ou gardant la teinte bleue du ciel qui s'y réfléchit, pendant qu'avec une voix caressante et grondeuse elle vient déposer sur le sable l'écume neigeuse de ses vagues.

Après le second bain, qui est pris vers les quatre heures du soir, on va faire un peu de toilette pour aller se promener jusqu'au phare, où l'on retourne encore après souper.

C'est là que l'on demeurerait je ne sais combien de temps à regarder l'immense étendue, sans penser à rien autre et tout en respirant à pleine poitrine l'air pur qui glisse sur les ondes. Une chose admirable aussi est de voir s'évanouir le soleil qui peu à peu semble s'approfondir dans l'abîme de la mer. L'Occident

coulour meravihouso; de nivo d'or e de flamo formon d'image fantasti que càmbion à cha moumen, jusquo que lou jour s'amosse pèr faire plaço is estello.

Alor, l'èr ajougui d'uno ourquèstro anóuncio que se durbis la sesiho musicalo ounte l'on se gandis pèr acaba la vesprado. E vaqui, Mireiouno, coume lou tèms se debano au Grau.

En travessant Aigo-Morto, gaire de persouno mancon de se i'arresta pèr vesita la tourre de Coustanço, celèbro à mai d'un titre dins l'istòri de noste païs. Parèis impoussible que de creaturo umano agon viscu tant d'annado embarrado dins uno talo presoun. Lou cor se sarro, quand l'on pènso à tóuti li souspir qu'aquéli paret espesso an estoufa, à tóuti li lagremo qu'an raja long d'aquéli pèiro, que sèmblon pausado de iuei, talamen soun bèn counservado ! Li bàrri de la vilo, fa sus lou moudèle d'aquéli de Damieto — tout lou mounde lou saup — soun peréu esta remarcablamen respeta dóu tèms e dis ome; si tourre merletado e si porto goutico fan à la « ciéuta di fèbre » uno centuro óuriginalo qu'a quaucarèn d'ourientau. Lou cadre s'endevèn tant bèn au tablèu, que se póu pas regarda aquéli fourtificacioun sèns crèire ié vèire un arquié se ié permenant l'armo au poung... Mai l'ouro dóu trin arribo, e l'on quito Aigo-Morto en pantaiant dóu siècle mejan e de la partènço dóu rèi Louis XI pèr la crousado.

N'en vaqui proun sus moun viage, parai, gènto sourreto ? Te dirai dounc adiéu, noun sèns t'anouncia

resplendit alors de couleurs merveilleuses, des nuages d'or et de flammes forment des images fantastiques, qui changent à tout moment jusqu'à ce que le jour s'éteigne pour faire place aux étoiles.

Alors l'air enjoué d'un orchestre annonce la séance musicale où l'on se rend pour achever la soirée. Et voilà, petite Mireille, comment le temps se dévide au Grau.

En traversant Aigues-Mortes, peu de personnes manquent de s'y arrêter pour visiter la tour de Constance, célèbre à plus d'un titre dans l'histoire de notre pays. Cela ne semble pas possible que des créatures humaines aient vécu tant d'années enfermées dans une telle prison. Le cœur se serre, quand on pense à tous les soupirs que ces murs épais ont étouffés, à toutes les larmes qui ont coulé le long de ces pierres, qui semblent avoir été posées aujourd'hui, tellement elles sont bien conservées ! Les remparts de la ville, faits sur le modèle de ceux de Damiette — tout le monde le sait — ont été aussi remarquablement respectés du temps et des hommes; ses tours crénelées et ses portes gothiques, font à la « cité des fièvres » une ceinture originale qui a quelque chose d'oriental. Le cadre se rapporte si bien au tableau, qu'on ne peut regarder ces fortifications sans croire y voir un *archer* s'y promener l'arme au poing. Mais l'heure du train arrive, et l'on quitte Aigues-Mortes en rêvant au Moyen-Age et au départ du roi Louis IX pour la croisade.

En voilà assez sur mon voyage, n'est-ce pas, charmante sœur ? Je te dirai donc adieu, non sans t'annoncer

pamens, ço que sabes deja belèu, qu'auren en Alès, dins vue jour, uno felibrejado au castèu d'Areno, à l'óucasioun de l'acamp de nosto Escolo Gardounenco. Comte sus tu, mignoto; manquèsses pas. Entremen, pren aquelo brassado de ta sorre.

LEOUNTINO GOIRAND.

57

LA SANTO-ESTELLO EN TUNISIO

Midamo, Messiés e gai Counfraire,

Bèn segur s'atrouvarié pas un caire ounte se festeje Santo Estello d'un biais tant óuriginau e tant nòu coume lou fasèn iuei, acampa sus lis auturo escalabrouso d'un serre d'Africo, envirouna de *burnous,* de *chechia,* de paumié, de canèu, au mitan de tóutis aquéli resplendour maugrabino que beluguejon au gai soulèu de Mai, e nous souvèton uno bèn-vengudo di plus *fantasia-besef,* pèr parla la lengo dóu païs.

Pèr iéu, miejournau tout-bèu-just escapa de Prouvènço, es un espetacle proun agradiéu. Em' acò vese que n'i'a eici que lou làngui de la patrìo absènto ié fermo lou cor, subre-que-tout en aquesto riqueto felibrenco que nous remèmbro, e li douçour de la terro meirenalo qu'avèn leissado, e li marridesso de l'eisil qu'enduran.

Anen, felibre, mi fraire, permetès-me de vous douna quàuqui paraulo de recounfort e de soulas. Poudès-ti vous crèire eisila, quand vesès dourmi à vòsti pèd nosto

cependant, ce que tu sais déjà, peut-être, que nous aurons à Alais, dans huit jours, une assemblée de félibres au château d'Arène, à l'occasion de la réunion de notre Ecole du Gardon. Je compte sur toi, ma bien-aimée, n'y manque pas. En attendant, prends cet embrassement de ta sœur.

57

LA SAINTE-ESTELLE EN TUNISIE

Mesdames, Messieurs et gais Confrères.

Assurément on ne trouverait pas un endroit où la Sainte-Estelle soit fêtée d'une façon aussi originale et aussi neuve que nous le faisons aujourd'hui, assemblés sur les hauteurs scabreuses d'une montagne d'Afrique, environnés de burnous, de *chechia*, de palmiers, de chameaux, au milieu de toutes ces splendeurs maugrabines qui étincellent au gai soleil de mai, et nous souhaitons une bienvenue des plus *fantasia besef* (charmantes), pour parler la langue du pays.

Pour moi, méridional, à peine échappé de Provence, c'est un spectacle assez agréable. Et avec cela, je vois qu'il y en a ici dont le cœur souffre à la pensée de la patrie absente, dans ce banquet félibréen qui nous rappelle, et les douceurs de la terre maternelle, et les amertumes de l'exil que nous endurons.

Allons ! félibres, mes frères, permettez-moi de vous adresser quelques paroles de réconfort et de soulagement. Pouvez-vous bien vous croire exilés, quand vous

trelusènto mar bluio ! *Mare nostrum*, disien, superbamen bessai, mai forço vertadieramen, nòsti paire li Rouman. *Mare nostrum*, devèn clama peréu, nàutri felibre. Sian-ti pas li legitime eiretié de la grando tradicioun roumano e li meiour, pèr pas dire, ai ! las ! li soulet representant de l'idèio latino ? Adounc, pèr-dequ'abandounarian nòstis amo au desfèci, quouro s'espandis souto nòstis iue lou linde mirau de la civilisacioun e dóu prougrès, nosto amirablo Mediterragno ?

O mar latino, te salude respetousamen, amor que tis erso blanquinarello an bressa nosto gaio jouvènço, amor que vas pourta lèu-lèu à nòsti fraire de Prouvènço e de Lengadò, à noste bèn-ama Capoulié, l'aflat de nòsti cor mai abra de l'amour patriau que li crèmo, que l'ardènto boufado de l'Eisserò, mai prefuma de la pouësìo que ié greio que la suavo óudour dis arangié tunisen.

Mai, pèr noun parla soulamen de la Franço, óublidaras-ti, o mar latino, que noste grand Mistrau nous a semoundu de Naple soun brinde e si souvèt que soun pèr nautre coume la benedicioun d'un soubeiran pountife? Naple, la ciéuta de l'art e de la pouësìo ! « *O bella Napoli, o ciel beato* », ounte an canta — 'mé quet gàubi e queto arderesso ! — aquélis inmourtau roussignòu, que soun lou chale dóu mounde latin : Bellini, Rossini, Cimarosa, Donizzetti, Verdi, e tóutis aquéli mèstre italian que sa musico melicouso sèmblo un plagnun d'ange celestiau esmarra sus la terro !

voyez dormir à vos pieds notre mer bleue resplendissante ! *Mare nostrum* (notre mer) disaient, superbement peut-être, mais avec vérité, nos pères les romains. *Mare nostrum*, nous devons nous écrier aussi, nous, les félibres. Ne sommes-nous pas les héritiers de la grande tradition romaine, et les meilleurs, pour ne pas dire, hélas ! les seuls représentants de l'idée latine ? Donc, pourquoi abandonnerions-nous nos âmes à la tristesse, lorsque sous nos yeux s'épanouit le limpide miroir de la civilisation et du progrès, notre admirable Méditerranée !

O mer latine, je te salue respectueusement, parce que tes vagues blanchissantes ont bercé notre joyeuse jeunesse, parce que tu vas porter rapidement à nos frères de Provence et de Languedoc, à notre bien-aimé *Capoulié* les effluves de nos cœurs plus enflammés de l'amour patriotique qui les embrase, que le souffle ardent du *sirocco*, plus embaumés de la poésie qui germe en eux que la suave ardeur des orangers tunisiens.

Mais, pour ne pas seulement parler de la France, oublieras-tu, ô mer latine, que notre grand Mistral nous a offert de Naples, son *brinde* et ses souhaits qui sont pour nous comme la bénédiction d'un pontife souverain ? Naples, la cité de l'art et de la poésie : « *O bella Napoli, o ciel beato.* » (O belle Naples, ô ciel béni) où ont chanté — avec quelle habileté et quelle ardeur ! — ces immortels rossignols qui sont les délices du monde latin : Bellini, Rossini, Cimarosa, Donizzetti, Verdi, et tous ces maîtres italiens dont la musique délicieuse ressemble à une plainte d'ange céleste égaré sur la terre !

O mar latino, mar encantarello, o benastrado! as assista i plus bèu reviéure de noste siècle! N'es-ti pas sus toun ribeirés que nòsti fraire d'Espagno an vist renaisse de si cèndre li nòbli rouino de Sagounto? N'es-ti pas sus toun ribeirés que l'Itàli, aquelo fiho einado de la civilisacioun latino, ei sourtido de sa toumbo? N'es-ti pas sus toun ribeirés que l'antico Cartage, à la voues d'un cardinau francés, d'un patrioto miejournau, d'un felibre, Mounsegne Lavijarié, a 'stripa soun linçòu pèr aparèisse, talo que l'amiron dóu Djebel Bou-Kourveire, plus bello e plus jouino que jamai? E noste Felibrige, n'es-ti pas ansin?

Disien qu'èron bèn mort,
Li vièi troubaire :
Li fiéu an lou desbord
Mai que li paire !

coume a di noste regreta Teodor Aubanèu.

Lou vesès, Midamo, Messiés e gai Counfraire, davans aquelo mar benurado, la desesperanço noun pòu, noun dèu nous agroumeli. Nosto mar es lou vivènt simbèu dis espèr e di glòri. Davans elo avèn lou dre de prounouncia pouderousamen lou mot : Reneissènço! e de manda de paraulo de soulas à tóutis aquéli que soufrisson, à tóuti li vitimo de la barbarìo, dóu fèrri coume de l'or, à tóuti lis óupremi.

Aristide Brun.

O mer latine, mer enchanteresse et fortunée, tu as assisté à la plus belle renaissance de notre siècle! N'est-ce pas sur ton rivage que nos frères d'Espagne ont vu renaître de leurs cendres les nobles ruines de Sagonte? N'est-ce pas sur ton rivage que l'Italie, cette fille aînée de la civilisation latine est sortie de sa tombe? N'est-ce pas sur ton rivage que l'ancienne Carthage, à la voix d'un cardinal français, d'un patriote méridional, d'un félibre, Monseigneur Lavigerie, a déchiré son linceul pour paraître telle que nous l'admirons du Djebel Bou-Kourveir, plus belle et plus jeune que jamais? Et notre Félibrige n'est-il pas ainsi?

On disait qu'ils étaient bien morts,
Les vieux troubabours;
Les fils ont l'enthousiasme
Plus que les pères!

comme a dit notre regretté Théodore Aubanel.

Vous le voyez, Mesdames, Messieurs et gais confraires, devant cette mer bénie, la désespérance ne peut, ni ne doit nous abattre : Notre mer est le vivant symbole des espérances et des gloires. Devant elle nous avons le droit de prononcer puissamment le mot de renaissance et d'envoyer des paroles de soulagement à tous ceux qui souffrent, à toutes les victimes de la Barbarie, du fer comme de l'or, à tous les opprimés.

58

LI ROSSO

Quau noun se remèmbro, dintre li ribeiròu dóu Rose prouvençau, dóu bèu tèms ounte, meissoun finido, venien trepa sus lis iero li blanc caucaire d'en Camargo? Iéu, jamai, me sèmblo, pourrai atrouva de mot proun dous pèr dire sus aquel usage tout ço que voudriéu e tout ço que sènte, la pouësio, lou perfum d'ideau e de pintouresc qu'aqui-dedins s'amatavo. De tóuti mi souveni d'enfant lou plus viéu, lou plus car, lou què m'a leissa l'empressioun la mai forto, es aquéu di Rosso, coume apelavian alor li Camarguen. Queto joio, quéti crid, quéti trefoulimen, tout pichot qu'ère, quand, un bèu matin de juliet, mis auriho, sèmpre à l'espèro, entendien dins la liunchour lou clar din-din dis esquerlo ! Mi cambeto, dóu plesi, prenien d'alo, e n'en disié, ma lengo, de : « Vaqui li Rosso ! Vaqui li Rosso ! » Sabiéu que de jour emai de jour sarié grand fèsto dins lou mas, qu'après nòsti cauco vendrien aquéli di vesin, que, pèr de bèlli semanado, aviéu la coumpagno de ma *rodo* tant amado, que l'anave segui pertout, la béure dis iue à bèu lesé.

Qu'èro poulit quand, tout-d'un-cop, virant un recouide dóu camin, dins un nivoulas de pòusso, apareissien li blanc chivau ! l'avié 'n gardian en tèsto, lou fouit à la man, encavala fieramen sus la plus bello ego de la

58

LES CHEVAUX SAUVAGES

Qui ne se rappelle, parmi les riverains du Rhône provençal, le beau temps où, la moisson finie, les blancs chevaux de la Camargue venaient piétiner sur les aires pour fouler nos gerbes? Moi, jamais me semble-t-il, je ne pourrai trouver de mots assez doux pour dire sur cet usage antique tout ce que je voudrais et tout ce que je sens, la poésie, le parfum d'idéal et de pittoresque que cela renfermait. De tous mes souvenirs d'enfant, le plus vif, le plus cher, celui qui m'a laissé l'impression la plus forte, c'est celui des *Rosso* (chevaux sauvages), ainsi que nous appelions les chevaux camargues. Quelle joie, quels cris, quels tressaillements, tout petit que j'étais, quand, un beau matin de juillet, mes oreilles, toujours à l'affût, entendaient dans le lointain le clair tintement des clochettes! Mes petites jambes, du plaisir, prenaient des ailes et ma langue en disait des : « Voici les *Rosso!* voici les *Rosso !* » Je savais que pendant des jours et des jours il y avait grande fête dans le *mas*, qu'après le foulage de nos blés, viendraient ceux des voisins, que pour de longues semaines, j'avais la compagnie de ma troupe tant aimée, que j'allais la suivre partout, la boire des yeux à plein loisir.

Qu'il était beau quand, tout d'un coup, tournant à l'angle du chemin, dans un gros nuage de pousssière apparaissaient les blancs chevaux! Il y avait un gardien à la tête, le fouet en main, chevauchant fièrement sur la

troupo : aquéu menavo la manado. N'i'avié un pèr-darrié peréu : empachavo li fouligaud d'ana trop liuen, picavo sus lis entestardi qu'en routo se voulien arresta.

Tant-lèu arriba lou roussatin, lis uno contro lis autro, dreissavon sus l'iero li garbo daurado, e, tout d'un tèms, reguignant souto lou seden de cren trena que ié sarravo lou còu, li creniero au vènt, li lòngui co batènt li flanc, grignoun, cavalo e poulin intravon feroun au mitan de la bloundo moulounado. N'avien jusqu'au peitrau, jusqu'i narro ; escumejavon, brandavon si sounaio en boumbissènt, en s'espóussant ; la paio drecho e pougnènto, en dessus de si pèd sènso ferre, rousigavo la pèu e fasié veni lou sang rouge.

Au mitan di courrèire, en mancho de camiso, la taiolo à l'entour di ren, lou grand capèu sus l'auriho, lou gardian brula, d'uno man tenié li liame de cren, de l'autro aubouravo soun fouit. Et tout acò èro bèu, bèu coume noun se pòu espremi, emé la pòusso d'or dóu blad que voulavo de tóuti li coustat, l'armounìo douço dis esquerlo, li rai cremant dóu soulèu ! Oh ! quant de cop, ajassa contro uno garbiero, siéu resta 'qui de quatre e cinq ouro, enebria, urous coume lou sarai plus ! Lis ego blanco èron mis amigo : li belave, coume s'aguèsse pressenti, dins moun couret d'enfant, qu'un jour me n'en faudrié separa !

Aro, quand pènse en tout acò, me sèmblo un pantai. Ai quita lou mas ounte siéu esta abari ; coume iéu l'an quita li blànqui caucarello, e, coume iéu, pèr ié plus

plus belle jument de la troupe. Celui-là conduisait le troupeau. Il y en avait un par derrière aussi : il empêchait les chevaux folâtres d'aller trop loin, il frappait les entêtés qui voulaient s'arrêter en chemin.

Aussitôt les chevaux arrivés, on dressait sur l'aire, les gerbes dorées, les unes contre les autres, et soudain regimbant sous le lacs de crin tressé qui leur serraient le cou, la crinière au vent, les longues queues battant les flancs, cheval, jument et poulain entraient farouches au milieu du blond entassement. Ils en avaient jusqu'au poitrail, jusqu'aux narines; écumants, ils agitaient leurs sonnettes en bondissant, en secouant leurs crinières; la paille droite et piquante, au-dessus de leurs pieds sans fers, rongeait la peau et faisait venir le sang rouge.

Au milieu des coursiers, en bras de chemise, la ceinture autour des reins, le grand chapeau sur l'oreille, le gardien au teint basané, d'une main tenait les liens de crin, de l'autre il élevait son fouet. Et tout cela était beau, beau comme on ne saurait l'exprimer, avec la poussière d'or du blé qui voltigeait de tout côté, l'harmonie douce des grelots, les rayons brûlants du soleil! Oh ! combien de fois, assis près d'un gerbier, je suis resté là des quatre et des cinq heures, charmé, heureux comme je ne le serai plus! Les blanches cavales étaient mes amies : je les admirais comme si j'eusse pressenti dans mon petit cœur d'enfant qu'un jour il m'en faudrait séparer.

Alors, quand j'y pense, cela me paraît un rêve. J'ai quitté le *mas* où j'ai été élevé ; comme moi l'ont quitté les juments blanches, et comme moi pour n'y plus

tourna. Lou prougrès a tout afoundra. Mai la remembranço d'aquélis ouro benesido talamen vivènto es restado dedins moun cor que m'arribo, souvènti-fes, de me i'estaca coume un negadis à-n-uno post, de li reviéure, de li devouri pèr la pensado pendènt de niue entiero.

E se jamai dins nosto Prouvènço retrouvave un cantoun ounte sus li garbo trepèsson encaro li sóuvàgi Camarguen, crese que noun me pourriéu empacha de sengluta de bonur.

X.

59

LA TARASCO

Ah ! parle de long-tèms, segur ! — i'a, quau saup quant ? dous milo an belèu ! — Tàrascoun noun dourmié tranquile coume iuei à l'oumbro de si gràndis aubo, aquélis aubo que li gènt di bord dóu Rose amon tant, que trachisson pèr benedicioun, largant uno oumbro caieto, fresco e claro, emé si poulidi fueio just verdejanto, doublado de coutounado blanco, que li debassaire an l'estè de veni beca pèr matalassa si nis.

Lou Rose, lou large Rose avié pancaro esquicha si ribo dintre de dougo que rèn esbrando. Dins aquéu tèms lou terrible flume s'enanavo d'eici, d'eila, barrulant à l'asard, à la gardo de Diéu, majestous, reboundin, courrènt de pertout coume un desbardana ; e tóuti lou leissavon faire.

Roure gigant, pibo loungarudo e musicarello, aubo espetaclouso, aubre de touto merço, se nousavon, se

retourner. Le progrès a tout effondré. Mais le souvenir de ces heures bénies est resté dans mon cœur tellement vivant, que souvent il m'arrive de m'y attacher tel qu'un noyé à une planche de salut, de le revivre, de le dévorer par la pensée pendant des nuits entières.

Et si jamais dans notre Provence, je rencontrais un coin où sur les gerbes on vît encore piétiner les sauvages Camargues, je crois que je ne pourrais m'empêcher d'en pleurer de bonheur.

59

LA TARASQUE

Je parle de longtemps, assurément, qui sait ? de deux mille ans peut-être ! Tarascon ne dormait pas aussi tranquillement qu'aujourd'hui à l'ombre de ses grands peupliers blancs, ces peupliers blancs que les riverains du Rhône aiment tant, qui grandissent comme par enchantement, en donnant une ombre pie, fraîche et claire avec leurs jolies feuilles à peine vertes, doublées de molleton blanc et que les pendulines viennent adroitement becqueter pour matelasser leurs nids.

Le Rhône, le large Rhône, n'avait point encore resserré ses rives entre deux quais inébranlables. En ce temps-là, le terrible fleuve s'en allait d'ici, de là, roulant au hasard, à la garde de Dieu, majestueux, insoumis, courant partout comme un fou; et tout le monde laissait faire.

Chênes géants, longs peupliers harmonieux, peupliers blancs colossaux, arbres de toute espèce se nouaient, se

mesclavon dins un emboui sóuvertous, s'acroucant lis un lis autre; e acò duravo despièi de cènt e de cènts ans; li ribo, lis isclo n'èron clafido, fourèst misteriouso, sarrado, espesso, ounte se ié vesié plus rèn e que dounavo pòu.

Lou Bos Negre, coume ié disien, orre, espaventous, jamai res l'avié travessa; de ié pensa soulamen, boudiéu! n'avien li trambleto.

Ah! fau tout dire! lou Bos Negre èro trafica e garda pèr un moustre coume se n'en veira jamai plus; e lou roucas que s'aubouravo proche de la vilo, aquéu roucas ounte vuei es quiha, au bèu soulèu que lou cencho d'or, lou castèu enmerleta de noste bon rèi Reinié de Prouvènço, escoundié alor dins soun trau uno idro aferounado, d'uno forço sèns pariero, que rabaiavo tout, bèsti e gènt, tuavo tout, manjavo tout. Quéti causo, moun Diéu!

Aquéu bestiàri fèr èro la Tarasco. Avié de pèd d'ome, un cors de lesert esfraious, emé de pivèu sus soun esquinasso, uno tèsto de lioun, d'iue que bandissien de fiò, de babino flamejanto e uno co, oh! queto co! que tiravo de liuen e qu'escoubavo tout ounte passavo!

Jamai se saupra quant de pàuri marrit aquéu moustras avié engoula, pecaire! Tambèn li bon Tarascounen, pale e tremoulant, chasque matin, de darrié li muraio de sa viloto s'acampavon e, maucoura, tristamen se coumtavon. Ai! ai! i'avié sèmpre quaucun de manco! E alor se regardavon, tóutis espaventa : Quau, se disien, sara vuei arrapa, devouri?

s'enchevêtraient dans un désordre sauvage, accrochés les uns aux autres. Cela durait depuis des centaines d'années; les rives, les îles en étaient couvertes, forêts mystérieuses, épaisses, impénétrables, où l'on ne distinguait plus rien et qui glaçaient d'effroi.

Le Bois-Noir, ainsi l'appelait-on, horrible, épouvantable, nul ne l'avait traversé. L'effroi vous prenait d'y penser seulement.

Il faut puis tout dire. Le Bois-Noir était hanté et gardé par un monstre comme l'on n'en verra plus. Le rocher qui s'élève près de la ville, le rocher sur lequel se dresse aujourd'hui, au bon soleil qui le couronne d'or, le château crénelé de notre bon roi René de Provence, cachait alors dans son antre une hydre furieuse, d'une force sans pareille, qui ramassait tout, bêtes et gens, tuait tout, mangeait tout. Quelles horreurs, mon Dieu!

Cet animal furieux était la Tarasque. Elle avait des pieds d'homme, un corps de lézard effrayant avec des piquants sur son grand dos, une tête de lion, des yeux qui lançaient du feu, une gueule flamboyante et une queue, une queue extraordinaire! longue à n'en plus finir, et qui balayait tout sur son passage.

On ne saura jamais, hélas! combien de pauvres malheureux ce monstre avait dévorés. Aussi les bons Tarasconnais, pâles et tremblants, chaque matin rassemblés derrière les murailles de sa petite ville, se comptaient, tristes et découragés. Aïe! aïe! toujours quelqu'un manquait à l'appel! Alors ils se regardaient avec épouvante : Qui encore, aujourd'hui, sera pris et dévoré?

Li mai ardit, li mai fort, avien bèn assaja de lucha; n'i'en aguè qu'entamenèron uno casso; mai res jamai n'èro revengu.

Adiéu, la casso! Adiéu la pesco! Finido li permenado encantarello dins li sauseto, dins li galant rode di bord souloumbrous, àssóuvagi, entime dóu Rose!

Adiéu, li fèsto e li farandoulo! Res dourmié aro, li gènt desvaria noun sabien ounte s'escoundre.

Plus ges d'espèr! Dequé poudé espera, vejan! E pàmens d'espèr, o, d'espèr, n'en restavo encaro un, ah! pas gros, diàussi, noun! un lume, un pichot lume que lusissié tout-bèu-just encaro un pau, mai enfin, coume que fuguèsse, lou pichot, pichot lume, s'èro pas amoussa!... Un proufèto, i'avié deja long-tèms, èro vengu un jour à Tarascoun, avié travessa la vilo e anouncia qu'uno vierge arribado d'alin liuen, di païs dóu Levant, descatarié lou Diéu que fau, adurrié un evangèli nouvèu e li sauvarié dóu demòni. E pèr li Tarascounen noun ié poudié avé d'autre demòni que la Tarasco. Adounc l'ouracle èro clar : aquelo vierge devié li deliéura de la Tarasco.

E esperavon, espèro qu'esperaras, aquelo divino sauvarello pouderouso, incouneigudo, mai bèn proumesso.

Lou tèms s'escoulavo. Ah! n'en passavo d'aigo au Rose e d'aigo au Rose, res pareissié.

Li vièi qu'avien ausi la predicioun, i'a proun tèms qu'èron mort; e semblavo que la Tarasco avié sèmpre que mai lou ruscle.

Les plus hardis, les plus forts avaient essayé de lutter; il y en eut qui se mirent en chasse; mais nul n'en était revenu.

Adieu, la chasse ! adieu la pêche ! Finies les promenades charmantes dans les oseraies, dans les coins délicieux des bords ombragés, sauvages, intimes du Rhône !

Adieu les fêtes et les farandoles ! Personne ne dormait plus ! les gens, effarés, ne savaient plus où se cacher.

Plus d'espoir ! Que pouvait-on espérer, voyons ! Et cependant un espoir, oui, un espoir restait encore ! Oh ! pas grand, mon Dieu ! non ! une lumière, une petite lumière qui brillait à peine encore un petit peu, mais enfin, quelle qu'elle fût, la petite, petite lumière, ne s'était pas éteinte !... Un prophète, il y avait bien longtemps déjà, était venu un jour à Tarascon ; il avait traversé la ville et annoncé qu'une vierge venue de loin, des pays d'Orient, dévoilerait le vrai Dieu, apporterait un évangile nouveau et les sauverait du démon. Et pour les Tarasconnais il ne pouvait y avoir d'autre démon que la Tarasque. Ainsi l'oracle était explicite : Cette Vierge devait les délivrer de la Tarasque.

Et ils attendaient, ils attendaient sans se lasser, cette fille divine de la prophétie, cette puissante libératrice, inconnue encore, mais bien promise.

Le temps marchait. Ah ! il en passait de l'eau au Rhône et il en passait encore, encore, et personne ne paraissait.

Les vieillards qui avaient ouï la prédiction étaient morts depuis longtemps ; et la Tarasque était de plus en plus affamée.

Un matin, pamens uno grando boulegadisso se faguè dins la vilo. Au moumen ounte li Tarascounen acampa se coumtavon, coume d'abitudo, apareiguè subran au mitan de soun roudelet uno chato que res avié jamai visto, bello coume lou jour auben, lou front aureoula; une crous beluguejavo sus sa peitrino e pourtavò la veleto e la raubo di fiho di païs estrange...

E tout-à-n-un-cop prenguè la paraulo sènso crento e sènso se faire prega, la jouvènto : — « Emé l'ajudo de Diéu, diguè, iéu vène, Tarascounen, coume vous l'an afourti a passa tèms, coumpli vosto deliéuranço ! »

Alor parlè d'aquéu Diéu nouvèu, de soun empèri soubeiran, de sa glòri, de si gràci, dóu cèu, em'un biais tant requist e tant segur que li Tarascounen tóuti toumbèron à geinoun davans l'amirablo incouneigudo.

— « O, es tu que siés la sauvarello esperado ! cridèron, toun Diéu sara noste Diéu, n'en voulèn ges d'autre; mai deliéuro-nous, lou tèms prèsso, despacho-te ! »

Aquelo chato èro Marto, la simplo, bello e douço fiho de Galilèio, vengudo en Prouvènço emé Mario-Madaleno pèr predica l'evangèli de pas, Santo Marto que devié un jour èstre ounourado coume la grando patrouno de l'encountrado...

Menado pèr lou pople plen d'estrambord e de trefoulimen, la vaqui que s'adraio vers lou famous roucas ounte la bèsti gavado, li narro rounflanto, dourmié, la moustrasso!...

Un matin, pourtant, il y eut dans la ville une grande rumeur. Au moment où les Tarasconnais rassemblés se comptaient, ainsi qu'ils le faisaient habituellement, soudain, au milieu du groupe, une jeune fille que nul n'avait encore vue, apparut ; elle était belle comme le jour levant et avait le front entouré d'une auréole ; une croix brillait sur sa poitrine ; elle portait la robe et le voile des filles des pays lointains...

Tout-à-coup elle prit la parole, sans timidité et sans se faire prier. La jeune fille dit : « Tarasconnais, ainsi qu'on vous l'a assuré autrefois, je viens, avec l'aide de Dieu, accomplir votre délivrance. »

Alors elle parla de ce Dieu nouveau, de son empire souverain, de sa gloire, de ses grâces, du ciel, et cela d'une façon si sûre et si merveilleuse, que les Tarasconnais tombèrent tous à genoux devant l'admirable inconnue.

— « Oui, c'est toi, s'écrièrent-ils, qui es la libératrice attendue ! Ton Dieu sera notre Dieu ; nous n'en voulons pas d'autre. Mais délivre-nous ! Le temps presse ! hâte-toi ! »

Cette jeune fille, c'était Marthe, la simple, belle et douce fille de Galilée, venue en Provence avec Marie-Madeleine pour prêcher l'Evangile de paix, sainte Marthe qui devait un jour être honorée comme la grande patronne de la contrée...

Conduite par le peuple délirant d'enthousiasme, la voilà qui se dirige vers le fameux rocher où la bête repue, monstrueuse, dormait en ronflant...

— « Au noum dóu Paire, dóu Fiéu e dóu Sant-Esperit! » diguè la Santo... e, tranquilo, sènso pòu, la vierge de Judèio esperè...

Subran, la Tarasco boumbiguè de sa croto e s'abrivè escumejanto, furiouso, la goulo duberto...

La santo, sereno e radiouso, dessinè dins l'èr, de sa man fineto, un signe de crous... e l'orro bestiasso, fernissènto, boufant, se rambè plan-plan e venguè s'amoulouna à si pèd coume un cadèu.

La vierge gènto desnousè alor sa centuro de sedo roso, centuro de jouinesso e d'innoucènci, e, enliassant lou còu pelous dóu coulobre doumta, l'aduguè, ansin estaca, en triounfle vers la vilo...

... E, toujour lou tenènt pèr soun prim ribanet, tres cop ié faguè countourneja li bàrri...

A chasque tour, quand la Tarasco passavo davans soun roucas, un fernimen espaventous l'agantavo; se trigoussavo, aubourant si bano sus soun esquinasso boumbudo, e li péu rufe de sa creniero se dreissavon e brusissien coume de fiéu d'aran... Mai la ràbi noun èro de durado, clinavo pièi la tèsto e, óubeïssènto, seguissié plan-planet la doumtarello esbarluganto que coumandavo au noum dóu Paire, dóu Fiéu e dóu Sant-Esperit!...

Quand li tres tour fuguèron acaba, la santo s'arrestè, desenvertouiè sa centuro dóu còu de la bèsti e, estendènt la man vers lou roucas terrible ounte, pèr si drihanço inmoundo, tant de pàuri mesquin estripa i'avien ensaunousi li babino, faguè mai un signe de crous...

— « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! » dit la Sainte... et tranquillement, la Vierge de Judée attendit...

Aussitôt la Tarasque bondit de sa caverne, et furieuse s'élance en écumant, la gueule béante...

Sereine et radieuse, la sainte, de sa main mignonne, traça dans l'air le signe de la croix... l'horrible bête frémissante, grondante, s'avança lentement, et comme un jeune chien vient s'accroupir à ses pieds.

L'aimable Vierge dénoua sa ceinture de soie rose, ceinture de jeunesse et d'innocence; et, la passant au cou velu du dragon dompté, l'amène ainsi en laisse, triomphalement vers la ville...

Et toujours le conduisant par son ruban léger, elle lui fit faire trois fois le tour des remparts.

A chaque tour, un frémissement épouvantable s'emparait de la Tarasque lorsqu'elle passait devant son rocher; elle se secouait, élevait les cornes de son grand dos voûté; les poils rudes de sa crinière se dressaient et bruissaient comme des fils de fer... Mais sa colère ne durait pas; elle inclinait la tête, et docile, suivait tout doucement la dompteuse éblouissante qui commandait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !...

Lorsque les trois tours furent finis, la sainte s'arrêta, déroula sa ceinture du cou de la bête, elle étendit la main vers le rocher terrible où, pour subvenir aux ripailles immondes du monstre, tant de malheureux, morts déchirés, lui avaient couvert la gueule de sang, et fit un nouveau signe de croix...

Alor, o miracle ! lou Rose, lou flume escumejant, se recampè, retirè sis aigo e descurbiguè, founso e vasto, l'intrado de la croto...

La Tarasco d'aise, d'aise, se i'acaminè !...

Arribado sus soun ro, traguè un long cop d'iue regretous vers lou Bos Negre, soun recatadou tant treva e qu'amavo tant, vers lou Rose óubeïssènt éu tambèn à la santo, ounte se bagnavo e se desbouchardissié, quand tournavo ensaunousido, vers Tarascoun, aquéu car Tarascoun, que s'èro carga enjusqu'aro de la prouvesi en abounde... rugiguè un darrié cop, e rintrè enfin dins soun trau badant e se i'encafournè coume dins un toumbèu.

Lou Rose, zóu ! bandiguè quatecant sis aigo sus lou roucas coume pèr n'en boula l'intrado... Enterin que la douço Marto, au noum dóu Paire, dóu Fiéu e dóu Sant-Esperit, coumandavo au moustre de plus boulega d'aqui-dedins jusqu'à la fin di siecle !...

Despièi aquéu tèms, quand lou Mistrau feroun barrejo lis aigo dóu flume, quand li flot descabestra courron bourro-bourro à la mar, escoutas ! s'entènd encaro de-fes un bram sourd e que sèmblo veni de liuen, souto lou ro de la Tarasco.

Vous avisés pas de dire : « Es lou Mistrau que fai di siéune ! Es lou Rose que lucho emé lou tèms !... » Ah ! pas mai ! Li bon Tarascounen se souvènon !... Es la Tarasco que, revihado un moumen de soun som de dous milo an, rugis dins sa cauno prefoundo... mai que n'en sourtira pas. — Au noum dóu Paire, dóu Fiéu e dóu Sant-Esperit !...

Jousè Gautier.

Alors miraculeusement le Rhône, le fleuve écumant, se replia sur lui-même, retira ses ondes et découvrit l'entrée de la grotte, vaste et profonde...

La Tarasque lentement s'y achemina...

Arrivée sur son rocher, elle jeta un long regard plein de regret vers le Bois-Noir, cette retraite si trafiquée et si chère, vers le Rhône obéissant, lui aussi, à la sainte, dans lequel elle se baignait et se purifiait, lorsque, couverte de sang, elle s'en retournait à Tarascon, ce cher Tarascon qui s'était chargé jusque-là de la pourvoir avec abondance... elle rugit une dernière fois, rentra enfin dans son antre béant, et s'y enferma comme dans un tombeau.

Le Rhône aussitôt lança ses eaux sur le rocher comme pour en sceller l'entrée, pendant que la douce Marthe, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, commandait au monstre de n'en plus sortir jusqu'à la consommation des siècles !...

Depuis cette époque, lorsque le mistral furieux brasse les eaux du fleuve ; quand les flots déchaînés s'enfuient en désordre à la mer, écoutez ! Parfois encore l'on entend comme un rugissement sourd, lointain, sous le rocher de la Tarasque.

Ne vous avisez pas de dire : « C'est le mistral qui fait des siennes ! C'est le Rhône qui lutte contre le vent !... » Ah ! que nenni ! Les bons Tarasconnais se souviennent ! C'est la Tarasque qui, éveillée un moment de son sommeil de deux mille ans, rugit dans sa grotte profonde... mais qui n'en sortira pas. — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

60



LOU CABANOUN

Souto lou gouvèr dóu grand rèi Louis XIV, quand s'agrandiguè lou grand camin rouman que meno de Roumo à Paris, la draio fasié recouide à la visto de la Begudo.

De la man dela, sout la lisiero dóu camin, lou vièi Merinjano, ome de belèu setanto an, creserèu, simple e bon coume èron nòsti paire, avié dins un jardin grand coume un linçòu, un cabanoun de sèt rego de téule.

Bèn que lou jardin siguèsse pichounet, èro soun soulas, sis amour, soun delice, e soun cabanoun de sèt rego de téule, soun recàti.

Coume vesès, soun nis èro moudèste; pamens li jour dóu bon vièi se i'escoulavon clar, dins lou soulèu e dins la pas.

Noun sai pèr dequé li gènt dóu traça decidèron de passa dins lou jardin e de toumba lou cabanoun, quand

60

LA PETITE CABANE

Sous le règne du grand Louis XIV, quand on agrandit la grande voie romaine qui conduit de Rome à Paris, le chemin formait le coude à la vue de la Bégude.

De l'autre côté, sous la lisière du chemin, le vieux Mérinjane, un homme d'environ soixante-dix ans, crédule, simple et bon comme l'étaient nos pères, avait dans un jardin grand comme un linceul, une petite cabane de sept raies de tuiles.

Bien que le jardin fût très petit, il était sa consolation, son amour, son délice, et sa petite cabane de sept raies de tuiles, son abri.

Comme vous le voyez, son nid était modeste; cependant les jours du bon vieux s'y écoulaient lumineux, dans le soleil et dans la paix.

Je ne sais pourquoi les gens du tracé décidèrent de passer dans le jardin et renverser la petite cabane,

n'avien que de rougna un caire de bos pèr jougne li dos visto.

Es verai de dire que proumetien de ié paga tin-tin, roubin sus l'ounglo, à la dicho de tout lou mounde.

Quand lou paure vièi sachè que ié rougnavon soun jardin e i'embrecavon soun maset, pecaire, lou sant ome n'en perdeguè lou dourmi, e racountavo soun desfèci à tout paure venènt.

A sa doulour, li gènt de soun tèms s'aplagneguèron, mai li jouvènt se n'en trufèron tant, qu'un d'éli, cascavèu sempiterne, e qu'aurié fa chèchi au bon Diéu, lou mandè vers lou rèi de Paris, en ié disènt : « Quau vòu de bono aigo, vague à la bono font. Lou rèi es juste, grand e bon, e quand saubra, pan pèr pan, ço que vous arribo, ié dounara sis ordre, e vous diran plus rèn. » —

Toustèms lou vieiounge e lou besoun soun esta creserèu ; tambèn lou paure Merinjano partiguè pèr Paris.

I'arribè, vous dirai, proun mal-encontre en camin, mai de bric o de broc, vès-l'aqui davans lou palais dóu rèi qu'espincho de pertout pèr saupre quinto es la bono porto pèr intra.

A la fin, quand aguè proun bada, s'avanço de-vers la plus grando porto, se mouco, desenfango si sabato is escalié, estiro soun jargau, e pico lou martèu que restountis loungamen.

Au brut que fai, lou Souisse de gardo que ié viravo li taloun vèn dre vers éu e ié demando de que vòu.

quand ils n'avaient qu'à rogner un morceau boisé pour joindre les deux vues.

Il est vrai de dire qu'ils promettaient de lui payer tin-tin, très exactement, et au su de tout le monde.

Quand le pauvre vieux sut qu'on lui rognait son jardin et qu'on lui ébréchait son *maset*, hélas ! le saint homme, en perdit le sommeil, et il racontait sa mésaventure à tout pauvre venant.

A sa douleur, les gens de son temps s'apitoyèrent, mais les jeunes gens s'en moquèrent tant, que l'un d'eux, toujours léger, et qui aurait fait tort au bon Dieu, l'envoya vers le roi de Paris en lui disant : « Qui veut de la bonne eau aille à la bonne source. Le roi est juste, grand et bon, et quand il saura, dans tous les détails ce qui vous arrive, il donnera ses ordres, et l'on ne vous dira plus rien. » —

En tous temps, la vieillesse et le besoin ont été crédules ; aussi, le pauvre Mérinjane partit pour Paris.

Il lui arriva, vous dirai-je, assez de mésaventures en chemin, mais d'une manière ou de l'autre, le voici devant le palais du roi, regardant partout, afin de savoir quelle est la bonne porte pour entrer.

A la fin, quand il eut assez regardé bouche béante, il s'avance vers la plus grande porte, se mouche, décrotte ses savates aux escaliers, étire son justaucorps de paysan, et frappe avec le marteau qui retentit longuement.

Au bruit qu'il fait, le Suisse de garde qui lui tournait les talons vient directement vers lui et lui demande ce qu'il veut.

Merinjano en lou vesènt loungaru sus si boutèu prim, e tout chimarra d'or e d'argènt, lou creiguè Mèste Louis. Ié fai : « Escusas se me troumpe, moussu lou rèi, voudriéu vous dire quaucarèn. » —

Lou Souisse lou regardo; coumpren pas dequé dis : lou crèi nèsci. Vòu lou faire entourna; Merinjano ié rebèco, la gardo s'encagno, se bachuchon, lou vièi brassejo e bramo coumo un porto-fais sus la plaço dóu Reloge.

Lou rèi sourtié de taulo, e venié sus lou bescaume béure l'èr e la visto en tubant sa cigaro. Li vèi que s'empougnon; ausis lou vièi parla la lengo vivo de Prouvènço, e coume lou rèi de Franço amavo lou Miejour, fai signe de lou leissa intra. Subran, e coume pèr encantamen, tóuti li porto se duerbon. Davans lou vièi estabousi, badon li grand courredou, emé flour e guerindoun, e s'espandisson, gracious e larg, li bèus escalié de mabre. Siguè bèn mai quand intrè dins lou grand saloun, mounte en roudelet galant brihavon nòbli segnour e gràndi damo au mitan de la sedo, de l'or e di mirau. Pèr lou cop, lou bon vièi n'aguè la brihaudo e ié veguè que de blu; pamens, tant bèn que mau faguè la reverènci, garè soun capèu, que gardè à ras de tèsto, e tout crentous diguè :

— Bonjour tóuti, à la coumpagno. Moussu lou rèi i'es pas ?

— Si, faguè lou rèi, grand e bèu de leissa 'na. Que voulias brave ome, e que vous arribo ansindo pèr veni de tant liuen ?

Mérinjane en le voyant svelte sur ses jambes grêles, et tout chamarré d'or et d'argent, le crut Maître Louis. Il lui dit : « Excusez-moi si je me trompe, monsieur le roi, je voudrais vous dire quelque chose. » —

Le Suisse le regarde; il ne comprend pas ce qu'il dit et le croit niais. Il veut le faire retourner; Mérinjane lui réplique, la garde s'irrite, ils se poussent et se repoussent, le vieux agite les bras et crie comme un portefaix sur la place de l'Horloge.

Le roi sortait de table, et il venait sur le balcon boire l'air et la vue en fumant son cigare. Il les voit s'empoigner; il entend le vieux parler la langue vive de la Provence, et comme le roi de France aimait le Midi, il fait signe de le laisser entrer. Aussitôt et comme par enchantement toutes les portes s'ouvrent. Devant le vieux ébahi, apparaissent les grands corridors, avec fleurs et guéridons, et les beaux escaliers de marbre s'épanouissent, larges et gracieux. Ce fut bien plus quand il entra dans le grand salon, où en cercle charmant brillaient nobles seigneurs et grandes dames au milieu de la soie, de l'or et des miroirs. Pour le coup, le bon vieux en eut des éblouissements et il n'y vit que du bleu; cependant, tant bien que mal il fit la révérence, il ôta son chapeau, qu'il garda près de la tête, et tout timide il dit :

— Bonjour, à toute la compagnie, est-ce que monsieur le roi n'y est pas?

— Si, répondit le roi, grand et beau de laisser aller. Que voulez-vous, brave homme, et que vous arrive-t-il ainsi pour venir de si loin?

— Oh ! sias bèn bon, Moussu. Escusas-me, siéu espanta de vèire tant de bèlli causo : dins noste endré, i'a proun de bèus oustau, vous dirai, aquéu de moussu lou mege, qu'es propre coume un rasin; li de moussu lou priéu, que soun blanchi dous cop pèr an, e lou casteu de moussu lou comte, que li cadiero soun de sedo e li moble esbrihaudon coume un estagnié. Soun rèn contro lou vostre, car sènso flatarié, sias louja, moussu lou rèi, coume un pichot prince.

— Vo, vo, ié fai lou rèi, en risènt; mai m'as panca di dequé siés vengu faire.

— O moun Diéu, es verai. Perdoun, óublidave; parlas tant bèn, que vous escoutariéu tout lou franc jour sènso manja. Siéu Merinjano dóu Cabanoun, que rèste à la Begudo, e coume sabès, Moussu, siéu pas riche, e n'ai pèr tout bèn au soulèu qu'un caire de jardin e sèt rego de téule pèr recàti, espargna, vous dirai, à cha dardèno, à la ràbi dóu tèms, dóu souleu e di privacioun. Jardinet qu'ai endrudi de ma susour, e que volon iuei, à moun age, à dous det dóu cros, quand n'ai plus qu'à bada-mouri, volon me lou prene. E dóumaci que voste arpentaire de camin, aquéu marrit briquet que, despièi que se vèi quatre péu au mentoun se crèi mai que Meste Moucho, s'es tabla de faire passa lou camin de-vers iéu, e sènso saupre pèr-dequé. Se fau pas èstre bourna coume li bàrri de Touloun e testard coume un ase rouge !

— Oh ! vous êtes bien bon, monsieur. Excusez-moi, je suis ébahi de voir tant de belles choses : dans notre pays, il y a assez de belles maisons, vous dirai-je, celle de monsieur le médecin, qui est propre comme une grappe de raisin, celles de monsieur le curé, qui sont blanchies deux fois par an, et le château de monsieur le Comte, dont les chaises sont de soie et les meubles brillent comme un dressoir à vaisselle d'étain. Ils ne sont rien auprès du vôtre, car, sans flatterie, vous êtes logé, monsieur le roi, comme un petit prince.

— Oui, oui, répond le roi, en souriant, mais tu n'as pas dit ce que tu viens faire.

— O mon Dieu ! c'est vrai. Pardon, j'oubliais, vous parlez si bien que je vous écouterais tout le jour sans manger. Je suis Mérinjane de la petite cabane, je demeure à la Bégude, et comme vous savez, monsieur, je ne suis pas riche, et je n'ai pour tout bien au soleil, qu'un morceau de jardin et sept raies de tuiles pour abri, épargnés, vous dirai-je, denier par denier, à la rage du temps, du soleil et des privations. Petit jardin que j'ai fécondé de ma sueur, et qu'on veut aujourd'hui, à mon âge, à deux doigts de la tombe, quand je n'ai plus qu'à mourir, qu'on veut me prendre. Et parce que votre arpenteur de chemin, ce mauvais brisquet qui depuis qu'il se voit quatre poils au menton, se croit plus que maître Mouche, s'est mis dans la tête de faire passer le chemin vers moi et sans savoir pourquoi. S'il ne faut pas être borné comme les remparts de Toulon et têtu comme un âne rouge !

Uno supousicioun, tenès, moussu lou rèi, vous que sias un ome de coumpreneto : figuras-vous qu'aquelo bello damo, assetado aqui sus sa grand cadiero, siegue moun jardin, e vous, moussu lou rèi, que ié sias davans, sigués l'ermas pela que lou fàcio, que iéu emé moussu qu'es aqui siguen li dous bout de camin, eh! bèn, vous lou demande, s'es necite, pèr nous fairè embrassa e rèndre lou camin dre coume un i, d'ana trepeja la raubo de Madamo!

— Ah! certo noun, diguè lou rèi, que s'espóutissié de rire en vesènt lis autre que se tenien li costo. Vai, moun brave Merinjano, acò sufis; pos t'entourna e dourmi tranquile, escriéurai en quau fau e te toucaran rèn.

— Gramaci, moussu lou rèi, me l'avien bèn di qu'erias un brave ome, mai aro lou vese; tambèn s'avias besoun de iéu, quouro que siegue, de jour e de niue, vous n'en fagués pas fauto, siéu à voste service.

Vous n'en dise pas mai, anen, au plesi de se revèire. —

E coume se viro pèr gagna la porto, s'entramblo au Dóufin que jougavo i goubiho :

— Pren gardo, mignot, que te fague pas mau. Oh! lou galant drole qu'avès, s'escrido de lou vèire tant poulit, es vostre, moussu?

— O, ié respond lou rèi.

— Lou bon Diéu vous lou counserve.

E ié pico emé li dous det douçamen sus li gauto; mando la man à la pòchi e ié fai : — Tè, moun bèu, vaqui un sòu pèr achata de pero boulido.

Ansèume Mathieu.

Une supposition, tenez, monsieur le roi, vous qui êtes un homme intelligent, figurez-vous que cette belle dame, assise sur sa grande chaise, soit mon jardin, et vous, monsieur le roi, qui êtes là-devant, soyez la lande pelée qui lui fait face, que moi avec le monsieur qui est ici soyons les deux bouts du chemin, eh bien ! je vous le demande, est-il nécessaire, pour nous faire embrasser et rendre le chemin droit comme un i, d'aller piétiner la robe de madame ?

— Ah ! certes non, dit le roi, qui se mourait de rire en voyant les autres qui se tenaient les côtés. Va, mon brave Mérinjane, cela suffit ; tu peux retourner et dormir tranquille, j'écrirai à qui de droit et l'on ne te touchera rien.

— Merci, monsieur le roi, on me l'avait bien dit que vous étiez un brave homme, mais à présent je le vois ; tout de même si vous aviez besoin de moi, n'importe le moment, de jour et de nuit, ne vous en privez pas, je suis à votre service.

Je ne vous en dis pas davantage, allons, au plaisir de nous revoir.

Et comme il se retourne pour gagner la porte, il se heurte au Dauphin, qui jouait aux billes.

— Prends garde, mignon, que je ne te fasse pas mal. Oh ! le charmant enfant que vous avez, s'écrie-t-il, en le voyant si joli, est-il à vous, monsieur ?

— Oui, lui répond le roi.

— Le bon Dieu vous le conserve.

Et il le frappe doucement avec les deux doigts sur les joues ; il met la main à la poche et lui dit : Tiens, mon bel enfant, voilà un sou pour acheter des poires bouillies.

61

LI TRENTO BÈUTA DÓU MARTEGUE

Ah ! tóuti si béuta, se vous li countave talo que li vese, sarias eici fin-qu'à deman ! Pèr vous faire plesi, meten que lou Martegue ague soulamen trento béuta...

Prove tout ço que dise :

La bèuta proumierenco de moun Martegue, es l'estang de Berro, que, de matin, blanquejo e de vespre bluiejo, l'estang qu'emé si milo lengo verdo lipo amourousamen la sablo di calanco e rouigo li roucas mounte se pesco lou rouget.

La segoundo, es l'estang de Carounto que lou rejoun à la grand mar. Aqui tartano e bèto voulastrejon e fan gounfla si làrgui velo is ange boufarèu.

La tresenco, es si colo nuso que reboumbellon coume de mamèu e qu'embaumon li càudi sentour di ferigoulo, di fenoui, di roumanin e di pebre-d'ai.

La quatrenco, es li clapeirolo, pouplado d'óulivié ounte vèn l'óudour de la sau, dins lou vènt.

La cinquenco, aquelo capeleto de la Bono-Maire qu'es quihado tant aut, ounte un boulet anglés es vengu — qu saup quouro? — e que tapisson, coume de flourelo d'amour, lis ès-voto di pàuri gènt.

La sieisenco, avèn lou mistrau pèr escoubejaire municipau.



61

LES TRENTE BEAUTÉS DU MARTIGUES

Ah ! toutes ses beautés, si je vous les contais, telles que je les vois, vous seriez ici jusqu'à demain ! Pour vous faire plaisir, mettons que les Martigues aient seulement trente beautés.

Je prouve tout ce que je dis.

La première beauté de mes Martigues, c'est l'étang de Berre, qui, le matin, blanchit et qui le soir est azuré, l'étang qui, de ses mille langues vertes, lèche amoureusement le sable des calanques et ronge les rochers où l'on pêche le rouget.

La deuxième, c'est l'étang de Caronte, qui le rejoint à la grande mer. Là, tartanes et bateaux plats glissent et font gonfler leurs larges voiles aux angelots joufflus.

La troisième, ce sont nos collines, en s'arrondissant, qu'embaument les chaudes senteurs des thyms, des fenouils, des romarins et des sarriettes.

La quatrième, ses champs de pierre peuplés d'oliviers, où vient l'odeur du sel, dans le vent.

La cinquième, cette petite chapelle de la bonne Mère, qui est perchée si haut, où un boulet anglais est venu s'aplatir, — qui sait quand ? — et que tapissent comme des fleurettes d'amour les ex-voto des pauvres gens.

La sixième, nous avons le mistral pour balayeur municipal.

La setenco, avèn pèr pouciéu la grande mar.

La vuechenco, es lou flame parisen di vagoun de noste camin-de-ferre, — ço que fai vèire uno fes de mai qu'i Martegau degun a jamai fa si part.

La nouvenco, li gràndis arribado de caïque, l'ivèr, à cop de remo, plen d'ome demouniau, que si sauto-en-barco regoulon de pluejo e d'aigo de mar.

La desenco, li bòu, li vàsti gorbo ounte boulego lou bèu pèis coume d'argènt-viéu : qu pòu dire quant n'i'a de bouïabaisso, aqui-dedins!

La voungenco, li mouloun̄as de sau, i salino, qu'espèron lou chaland, — e li douanié, que fan un pau mens que d'espera.

La dougenco, lou cop d'alo di pale gabian que regon lou cèu blu.

La tregenco, li cabriolo di muge en foro de la mar, tre que sènton lou gran.

La quatourgenco bèuta, es lou Sant-Crist qu'es à l'intrado d'un canau e que, lou vèspre, un lume rougi-nèu ensaunousis si cambo routo.

La quingenco, es, pèr Nouvè, l'anguielo que se manjo entre dos candèlo.

La segenco, li penitènt que van souto lou souleias en Santo-Terro (i'a dos lègo de marrit camin), li blanc davans, li blu darrié, pèr canta messo à Santo-Crous.

La dès-e-setenco, es, lou jour de Pasco, la tartano de la Vierge, aquelo qu'a lou mai pesca de tout l'an, que se flouris coume uno nòvio.

La septième, nous avons pour égout la grande mer.

La huitième, c'est le flambant parisien des wagons de notre chemin de fer, — ce qui fait voir une fois de plus qu'aux Martegaux personne n'a jamais fait leur part.

La neuvième, les grands arrivages de caïques, en hiver, à coups de rame, pleins de grands diables aux cabans qui ruissellent de pluie et d'eau de mer.

La dixième, les coups de filet, les vastes corbeilles où remue le poisson comme du vif-argent; qui peut dire combien il y a de bouillabaisses là-dedans?

La onzième, les grands tas de sel, aux salins, qui attendent le chaland, — et les douaniers, qui font un peu moins que d'attendre, ces oisifs!

La douzième, le coup d'aile des pâles goëlands qui raient le ciel bleu.

La treizième, la cabriole des muges hors de l'eau, dès qu'ils sentent le grain.

La quatorzième beauté, c'est le Saint-Christ qui est à l'entrée d'un canal, et dont, le soir, une lanterne rouge ensanglante les jambes rompues.

La quinzième, c'est, pour Noël, l'anguille que l'on mange entre deux chandelles.

La seizième, les pénitents qui vont sous le gros soleil à la Sainte-Terre (il y a deux lieues de mauvais chemins), les blancs devant, les bleus derrière, pour chanter messe à Sainte-Croix.

La dix-septième, c'est, le jour de Pâques, la tartane de la Vierge, celle qui a le plus pêché de toute l'année, qui se fleurit comme une mariée.

La dès-e-vuechenco, nòsti pesco de niue, que l'estang cubert de fasquié es un cèu respoundènt i resplendour d'amoundaut, siau e benastru.

La dès-e-nouvenco, nòsti targo acoulourido, lou port clafi de bastimen, de pavaioun, e li bèu drole, au cant di tambourin e di flahut, que parton mita-nus, e dounon, e reçaupon li cop de lanço, coume d'eros de *Tolosa*.

La vintenco bèuta dóu Martegue, es de-segur nosto poutargo que, pèr brifa sa pariero, se fau enana enjusqu'amount encò di Rùssi palinèu.

La vint-e-unenco, nòsti proudome tant ounoura qu'an fa aquéu prouvèrbi : « Que touto barbo d'ome cale, lou proudome vai parla. » E lou rèsto darrié d'aquéli conse pouderous que, pèr tóuti li pescarié dóu Miejour, fuguèron renouma, à provo Calendau disènt à-n-Esterello de soun grand :

« Que fuguè conse dóu Martegue ! »

N'en poudriéu dire autant coume Calendau.

La vint-e-dousenco bèuta martegalo, es aquelo marmaio que nado entre li quèi, caro brounzido, mestrejant l'aigo bluienco e jougant emé li pèis.

La vint-e-tresenco, li quatre pont jita d'isclo en isclo, ounte li badaire arregardon la tourre d'en Bou e fan tuba si cachimbau.

La vint-e-quatrenco, es lou sang cremesin d'aquéli pescaire e de si bruns enfant ; aquelo raço bouleguivo, ardènto, sano, n'en siéu pas lou pu poulit tros ; mai se

La dix-huitième, nos pêches de nuit, quand l'étang, couvert de flambeaux, est un ciel qui répond aux splendeurs de là-haut, limpide et peuplé d'astres.

La dix-neuvième, nos joutes colorées, le port caffi de bâtiments, de pavillons, et les beaux jeunes gens au chant des tambourins et des flûtes, qui partent demi-nus, et donnent et reçoivent des coups de lance comme des héros de *Toloza*.

La vingtième beauté des Martigues, c'est bien certes notre poutargue : pour en manger la pareille, il faut aller jusque là-haut, chez les Russes pâles.

La vingt-et-unième, nos prud'hommes tant honorés, qu'on a fait ce proverbe : « Que toute barbe d'homme s'incline, le prud'homme va parler. » C'est le dernier reste de ces consuls puissants qui, par toutes les pêcheries du Midi, furent renommés, à preuve Calendal vantant à Estérelle son aïeul :

« Qui a été consul des Martigues ! »

J'en pourrais dire autant que Calendal.

La vingt-deuxième beauté martegale, c'est cette marmaille qui nage entre les quais, figures bronzées, maîtrisant l'eau bleuâtre et jouant avec les poissons.

La vingt-troisième, les quatre ponts jetés d'île en île, d'où les badauds regardent la tour de Bouc en aspirant leurs calumets.

La vingt-quatrième, c'est le sang cramoisi de ces pêcheurs et de leurs enfants bruns ; cette race remueuse, ardente, saine, je n'en suis pas le plus joli morceau ;

noun vous doune la mostro, tambèn, boutas, noun vous taloune.

La vint-e-cinquenco, es la font de Ferriero, la souleto qu'ague d'aigo fresco, ounte li fiho van, de-vèspre, emé de bro, e barjon tant que podon.

La vint-e-sieisenco, es la grand carriero que passo sus li pont carga d'ome e que carrejo, au sero, coume un riéu d'amour.

La vint-e-setenco, es aquelo desaviado de luno que jito dins nòsti clar tant de beloio diamantino, e fai courre sus l'aigo e dins li niéu si blànqui fernisoun.

La vint-e-vuechenco, es la dougeno de moulin qu'espèron Anfos Daudet...

La vint-e-nouvenco, es lou lume di tourre d'en Bou que dirias, dins lou pourpau tremount, dos luseto.

La trentenco... Santo bono Maire, ié sian ! E vous ai rèn di de si tres glèiso, nimai de si tres curat, nimai de si tres coungregacioun de fiho ! Fau saupre qu'au Martegue anan toujour pèr tres : e que degun s'en trufe, per-que lou noumbre tres es sacra dins tóuti li religioun e li filousoufio. Ai rèn di, paure de iéu, di fiò que fasèn pèr Santo-Madaleno ! Mai s'ai vougu óublida tout acò, messiés li Felibre, es pèr noun vous faire dire d'aquéu marrit retra di bèuta de moun païs :

— Es nimai rèn qu'uno martegalado — qu'a proun dura — e lou que l'a 'stampado es un gros Martegau.

Carle Maurras.



mais si je ne vous donne l'échantillon, néanmoins, allez, je ne vous trompe pas.

La vingt-cinquième, c'est la fontaine de Ferrière, la seule qui ait de l'eau fraîche, où les filles vont, le soir, avec des brocs et babillent tant qu'elles peuvent.

La vingt-sixième, c'est la grand'rue qui passe sur les ponts chargés d'hommes et qui charrie, au soir, comme un ruisseau d'amour.

La vingt-septième, c'est cette folle de lune, qui jette dans nos lagunes tant de bijoux diamantins et fait courir sur l'eau et dans les nues ses blancs frémissements.

La vingt-huitième, c'est la douzaine de moulin, qui attendent Alphonse Daudet...

La vingt-neuvième, c'est la lueur des tours de Bouc, — que l'on prendrait, dans les couchants pourprés, pour deux lucioles.

La trentième... Sainte bonne Mère, nous y sommes ! Et je ne vous ai rien dit de ses trois églises, non plus que de ses trois congrégations de filles ! Il faut savoir qu'aux Martigues nous allons toujours par trois : et que nul ne s'en raille, parce que le nombre trois est sacré dans toutes les religions et les philosophies. Je n'ai rien dit, pauvre de moi, des feux que nous faisons pour Sainte-Magdeleine ! Mais si j'ai voulu oublier tout cela, messieurs les Félibres, c'est pour ne pas vous faire dire de ce mauvais portrait des beautés de mon pays :

— Bah ! ce n'est qu'une martegalade — qui a assez duré — et celui qui l'a faite est un gros Martegal.

62

LI MADONO DE CARRIERO

E dins la niue, iluminado,
Lusïen li vierge i cantounado.
NERTO.

Lis ancian pople de Roumo o de la Grèço avien si diéu Lar, *palladium* de la ciéuta coume de la demoro; rèn d'estrange alor que lou crestian di siècle de fe boutésse soun oustau peirenau souto lou patrounage de quauque sant de paradis e subre-tout de Nosto-Damo, la Vierge Marío, maire de Diéu, preservarello de tout mau e qu'a lou poudé pèr faire espandi d'amount la gràci divino sus la foulo pecadouiro.

Vaqui la resoun que fai rescountra dins foço vilo dóu Miejour e que mai en Avignoun, i caire e cantoun de carriero e de travesseto, uno madono que dins sa nicho flourido s'es coustituïdo la gardiano de la vièio demoro e dis abitant, qu'assousto sa santo prouteicioun.

Un furnaire dóu siècle XVII n'en remarquè mai de tres cènt esparpaiado de liuen en liuen; après li revoulucioun e demoulicioun de carriero estrecho, n'en soubravo — i'a pas long-tèms — 173 en vilo, 35 en deforo, sènso parla de 7 crous e 29 sànti-bèlli.

Quàuquis-uno d'aquéli Vierge soun en bèlli pèiro e meme en mabre; d'àutri, pecaire, plus moudèsto, siguèron entaiado dins lou bos o lou gip; mai richo vo pauro, tóuti temougnon dóu respèt e de la veneracioun

62

LES MADONES DE RUE

Et dans la nuit, au coin des rues,
brillaient des Vierges illuminées,
NERTE.

Les anciens peuples de Rome ou de la Grèce avaient leurs dieux Lares, palladium de la cité comme de la demeure; rien d'étonnant alors à ce que le chrétien des siècles de foi mît sa maison paternelle sous le patronage de quelque saint du Paradis et surtout de Notre-Dame, la vierge Marie, mère de Dieu, préservatrice de tout mal et dont le pouvoir peut de là-haut faire tomber la grâce divine sur la foule pécheresse.

C'est cette raison qui fait que l'on trouve dans bien des villes du Midi, et surtout à Avignon, dans les coins et recoins de rue et de ruelle, une madone que, dans sa niche fleurie, on a constitué la gardienne de la vieille demeure et des habitants qu'elle abrite de sa sainte protection.

Un chercheur du XVII[me] siècle en remarqua plus de trois cents disséminées de loin en loin. Après la révolution et la démolition des rues étroites, il en restait — il n'y a pas longtemps — 173 en ville, 35 au dehors, sans parler de 7 croix et de 29 autres statuettes.

Quelques-unes de ces Vierges sont en belle pierre et même en marbre; d'autres, pauvrettes, plus modestes, sont taillées dans le bois ou le plâtre; mais, riches ou pauvres, elles témoignent toutes du respect et de la

di rèire pèr la grando assoularello d'aquéli que soufron, car d'aquéli n'i'a souto li téulisso dóu catau coume vers lou pacan, e Marìo lis aparo tóuti : *Consolatrix afflictorum*.

Se n'en rescontro encaro que dèvon èstre dóu tèms di papo avignounen, emé d'ournamen gouti e li draparié pesanto d'aquéu tèms ; mai se la Vierge d'alor n'a pas la gràci que plus tard i'avenié de dre, quento richesso dins la nicho que ié sièr de pàli e mounte lou cisèu de l'artisto a fuia, coume uno dentello que lou jour ié passo à travès, la broudarié de pèiro!

Vènon pièi aquéli de la Reneissènço, graciousamen clinado vers lou passant, coume pèr ié semoundre la santo benedicioun.

N'i'a meme que daton soulamen de nòsti jour, ço que provo uno fes de mai que nosto vilo gardo encaro en elo quaucarèn de la pountannado religiouso e artistico de l'Avignoun vilo papalo.

En barrulant long di carriero de ma ciéuta coumtadino, i'atroubarés, ai! las! quàuqui nicho encaro véuso de si madono, desbaussado i jour d'aurige poupulàri e que d'inchaient mèstre d'oustau n'an plus restabli. Mai mau-grat li quàuquis-uno de manco, bèn d'àutre nous fan gau de li vèire em'un vise escarlimpant la counsolo ounte soun aubourado pèr la veneracioun di fidèu, e siéu fièr de saluda, quouro passe à la Filounardo, aquéu gracious image de Nosto-Damo souto sa touno verdejanto e si bèu rasin que cridon : « Manjas-me ! »

vénération des ancêtres pour la grande protectrice des souffrants, car les malheureux sont aussi bien sous le toit du financier que du paysan, et Marie les protège tous : *Consolatrice des affligés.*

On en rencontre encore qui doivent dater des papes avignonais, avec les ornements gothiques et les draperies pesantes de ce temps; mais si la Vierge d'alors n'a pas la grâce qui plus tard lui revenait de droit, quelle richesse dans la niche qui lui servait de dais ! Là le ciseau de l'artiste a couvert de feuilles la broderie de pierre, comme une dentelle que traverse le jour.

Viennent ensuite celles de la Renaissance, gracieusement inclinées vers le passant comme pour lui donner la sainte bénédiction.

Il y en a même qui datent seulement de nos jours, ce qui prouve une fois de plus que notre ville garde encore en elle quelque chose de la période religieuse et artistique de l'Avignon ville papale.

En parcourant les rues de ma cité comtadine, vous trouverez, hélas ! quelques niches veuves de leurs madones, renversées pendant les jours d'orages populaires, et qu'indifférents, les propriétaires des maisons n'ont pas rétablies. Malgré les quelques-unes qui manquent, beaucoup d'autres nous charment les yeux avec la vigne grimpant à la console qui les soutient, élevées là par la vénération des fidèles; et, lorsque je passe à la Philonarde, je suis fier de saluer la gracieuse image de Notre-Dame sous sa tonnelle verdoyante et ses beaux raisins qui vous disent : « Mangez-moi ! »

Sus lou mouloun n'en veirés qu'an d'Enfant-Jèsu sus li bras e de *Mater dolorosa* emé lou cadabre dóu divin Crucifica entre man. N'en remarcarés dóu famous Bernus, de Mazan, e d'autro espelido dóu ciséu enfada de l'avignounen Peru.

E n'i'a de daurado emai d'acoulourido, e n'i'a de grando, e n'i'a de pichoto, segound lou rèng de l'oustau mounte s'atrovon. Se n'en vèi tambèn en bas-relèu escrincelado e sus de vièi chassis pinta, que lou tèms n'i'a manja li coulour, pecaire, coume à-n-aquel image dóu *Paire-Eternau* qu'èro en retour d'angle dóu planet d'aquéu noum, alin de-vers la Bounetarié.

N'en rescountrarés souto l'envoucacioun de Nosto-Damo de Gràci, Nosto-Damo dóu Bon Refuge, Nosto-Damo de Paciènci. Sus lou port dóu Rose, en presènci di gènt en partènço pèr li batèu, se i'aubouro encaro Nosto-Damo de Bon Viage. E mai d'uno d'éli a sa legèndo poupulàri e miraculouso.

Après li Santo Vierge, i'a peréu quàuqui sant dóu païs, coume lou benurous sant Labre, lou pelerin que quistavo souto lou porge de Nosto-Damo d'Avignoun; veirés encaro sant Ro emé soun chin, sant Ro de Mount-Pelié, qu'es emploura contro la pèsto e l'estatuo de sant Sebastian, patroun de l'anciano counfrarié dis aubarestié.

De meme à Tarascoun se fai rescontre de santo Marto em' uno tarasqueto, e dins Mountèu lou grand sant Gèns sèmblo faire l'empèri subre l'oustau mounte es na, emai i'ague vuei aqui qu'un cafè mounte pamens li bevèire e li jougadou se gardarien bèn de n'en mau dire.

Vous en verrez, sur la quantité, qui portent des Enfant-Jésus dans leurs bras et des *Mater dolorosa* avec le corps du divin Crucifié entre les mains. Vous en remarquerez du fameux Bernus, de Mazan, et d'autres écloses sous le ciseau merveilleux de l'avignonais Péru.

Il y en a qui sont dorées et coloriées; il y en a de grandes et de petites, selon l'ordre des maisons où elles se trouvent. L'on en voit aussi fouillées en bas-relief, d'autres sur des châssis peints dont le temps a rongé les couleurs, témoin cette image du *Père-Eternel* à l'angle de la place de ce nom, là-bas du côté de la Bonneterie.

Vous en rencontrerez sous le nom de Notre-Dame de Grâce, Notre-Dame du Bon Refuge, Notre-Dame de Patience. Sur le port du Rhône, en présence des gens qui partent sur les bateaux, s'élève encore Notre-Dame du Bon Voyage. Plusieurs ont leur légende populaire et miraculeuse.

Après les Vierges, il y a aussi les saints du pays, tel le bienheureux saint Labre, le pèlerin qui quêtait sous le porche de Notre-Dame d'Avignon; vous verrez encore saint Roch avec son chien, saint Roch de Montpellier, invoqué contre la peste; enfin la statue de saint Sébastien, patron de l'ancienne confrérie des arbalétriers.

A Tarascon, l'on rencontre de même sainte Marthe avec une petite Tarasque; à Monteux, le grand saint Gens semble dominer la maison où il est né, bien qu'aujourd'hui il n'y ait là qu'un café; mais les buveurs et les joueurs se garderaient bien d'en parler mal.

Pièi quouro la negro niue agouloupo de soun mantèu nòsti carriero estrechouno, emai li bè de gaz treluson vuei dintre de grand fanau, en de madono encaro pounchejo dins l'escur dóu caire la viholo atubado, subre-tout vers aquéli Vierge envoucado coume la patrouno dóu quartié.

E dins li tèms passa, que se sabié pas ço qu'èro ni l'eleitricita ni lou gaz ni meme lou petròli, es la lampo toustèms uiado de la Madono qu'adraiavo li gènt aguènt à faire de niue pèr carriero ; emé la lusour dis astre dóu fiermamen, lou lume de Mario, acrouca à-n-uno counsolo de ferramento artistico, guidavo ansin lou camina de nòsti davancié : *Stella matutina.*

Longo-mai sànti-bèlli e madono eici fagon figuro dins si galànti nicho encadrado de flour, e que d'amount, de soun clouquié de la Roco, Nosto-Damo de Dom, que sa grando e venerado estatuo treluse i proumié rai de la primo-aubo, longo-mai benesigue l'antico ciéuta papalo e lis Avignounen, sis enfant benura !

ENRI BOUVET.

63

L'AUCELIERO

Anen, Estefanet, perqué siés esta forço brave, moun bèu, te farai vèire lis aucèu de moun auceliero. Quau n'en fuguè countènt? Es bèn lou poulit drole que caminavo emé soun peirin, de-long dis arangié qu'embaumon. Dins lou pesquié, lou pèis rouge cassavo la

Puis, lorsque la nuit noire enveloppe nos rues étroites de son manteau, bien que les becs de gaz brillent aujourd'hui dans de grandes lanternes, la veilleuse allumée dans l'obscurité d'un angle vacille encore aux pieds d'une madone, surtout auprès de ces Vierges invoquées comme patronnes d'un quartier.

Et au temps où l'on ignorait l'électricité, le gaz et le pétrole, c'était la lampe toujours huilée de la madone qui, la nuit, dirigeait les gens que leurs affaires appelaient dans la rue. De concert avec les astres du firmament, c'est la lampe de Marie, accrochée à une console de fer artistique, qui éclairait ainsi jusqu'à l'aurore la marche de nos ancêtres : *Etoile du matin*.

Que longtemps encore saints et madones resplendissent ici dans leurs jolies niches encadrées de fleurs ; et que du haut de son clocher antique du Rocher, la grande et vénérée statue de Notre-Dame des Doms brille aux premiers rayons du jour et bénisse longtemps encore la vieille cité papale et les Avignonais ses enfants de prédilection !

63

LA VOLIÈRE

Allons, Etienne, puisque tu as été très sage, je te ferai voir ma volière. Qui en fut content ? C'est bien le bel enfant qui cheminait avec son parrain le long des orangers embaumant l'air. Dans le vivier, le poisson rouge chassait la petite mouche qui s'était laissée tomber

mousquiho que s'èro aseigado; lou parpaioun s'enebriavo à la sentour di lausié-rose, li magnoulia emé si gràndi fueio lusènto espandissien si flour coume d'ile espetaclous, li carreiroun de sablo jauno se crousavon dins lou margai afrescouli.

Lou peirin vèn à soun fihòu : — « I'a d'aucèu de touto merço ; mai li naturalisto n'en recounèisson sièis principaus ordre ; eici soun :

1° Li *carnassié* o aucèu de rapino, coume l'aiglo e la tartarasso qu'as visto clavelado au pourtau; an d'arpio forto e de bè croucu.

2° Li *paumipède* emé si pauto telado que ié servon de remo pèr nada; n'as uno idèio dins lou cíéune e li touset galantoun que navegon tant bèn eilavau sus lou pichot clar.

3° Li *cambaru* qu'an de lòngui cambo nuso e li det cherescle pèr s'alarga dins la fango di palun.

5° Lis *escalaire* tau que li papagai; an li det dous à dous, à despart dis àutris aucèu que n'an tres de davans e un de darrié.

5° Li *galinen* coume lou gau, la perdris e la caio.

6° Li *passeroun* mounte atroves la quinsounaio, aquelo famiho a pèr tipe lou quinsoun e lou passerounet de téulisso; es aqui peréu que s'atrovon lis aucèu musicaire e li mai richamen empena.

Pos n'en vèire de tóuti aquéli merço dins lou pargue; mai anen lèu vers l'auceliero. » En ausènt lis aucèu voulastreja e traire si noto armouniouso, Estefanet de gau pòu plus se counteni, si maneto passon e

dans l'eau; le papillon s'enivrait à la senteur des lauriers-roses, les magnolias avec leurs grandes feuilles luisantes épanouissaient leurs fleurs comme des lis gigantesques, les sentiers de sable jaune se croisaient dans la gazon rafraîchi.

Le parrain parle ainsi à son filleul : « Il y a des oiseaux de toute espèce; mais les naturalistes en reconnaissent six principaux ordres; les voici :

1° Les *carnassiers* ou oiseaux de proie, comme l'aigle et la hulotte que tu as vue clouée au portail; ils ont de fortes serres et le bec crochu.

2° Les *palmipèdes* avec leurs pattes qui leur servent de rame pour nager; tu en as une idée dans le cygne et les charmants canetons qui naviguent si bien là-bas sur le petit lac.

3° Les *échassiers* qui ont de longues jambes nues et les doigts grêles pour s'avancer dans la fange des marais.

4° Les *grimpeurs* tels que les perroquets, ils ont les doigts deux à deux, contrairement aux autres oiseaux qui en ont trois devant et un derrière.

5° Les *gallinacés*, comme le coq, la perdrix et la caille.

6° Les *passereaux* où se trouvent les fringilles; cette famille a pour type le pinson et le passereau de toit; c'est là encore que l'on trouve les oiseaux chanteurs et ceux qui ont le plus riche plumage.

Tu peux en voir de toutes ces espèces dans le parc; mais allons vite à la volière. « En entendant les oiseaux voltiger et jeter leurs notes harmonieuses, le jeune Etienne ne pouvait plus contenir sa joie; ses petites

repasson à travès li fiéu d'aram de l'auceliero, e lèu l'auceliho qu'es rèn sóuvagino bequeto li flo de mouledo que sa maneto ié pourgis; quand d'asard pòu ié touca lou velout de soun plumage, qu'es urous l'enfantounet! De-longo lis auceloun fan soun *rièu-chièu-chièu;* Estefanet ié ris contro.

Au bout d'uno passado lou bon peirin vòu ié semoundre un autre plesi : « Moun enfant, escouto ; amariés, parai, de saupre lou noum e tout ço que se dis d'aquéli jouiéu vivènt de la naturo? » — « Eh ! bèn, vo, peirin, que de-vèspre lou countarai à Naïs, ma sourreto. » —

« Sabes que dins l'auceliero lis aucèu soun quasimen tóuti de l'ordre di passeroun.

Veici lou *lucre* que se plais forço emé li cardelino; sa cantadisso es mens richo, mens siavo, se vos, qu'aquelo dóu roussignòu, mai chanjo d'èr pu souvènt, e sa voues a mai de voio. La *lignoto* qu'es à coustat, gènto e doucilo bestiouleto, s'aprivado eisadamen; mai perd alor li plumeto cremesino que, dins sa liberta, porto à la tèsto emai au pitre; ié dison lignoto, pèr-ço-qu'es groumandouno de la grano de lin.

Veses la *cardelino*, a tóuti li qualita : biais gentièu, voues fino e requisto, plumo de tóuti li coulour; n'i'a d'un negre de velout, d'un jaune vièu e daura, emai d'un bèu blanc : mesclado, soun armouniouso que-nounsai. La voulado de la cardelino filo, liogo de sautourleja coume aquelo dóu passeroun de téulisso.

mains passaient et repassaient à travers les fils de fer de la volière; et vite les oiseaux qui ne sont point sauvages becquètent les morceaux de mie de pain que sa main leur jette; quand par hasard il peut toucher le velours de leur plumage, qu'il est heureux, le jeune enfant! Continuellement les oiseaux font entendre leur *riéu-chiéu-chiéu*. Etienne leur sourit.

Au bout de quelques moments le bon parrain veut lui procurer un autre plaisir. « Mon enfant, écoute; tu aimerais, n'est-ce pas, savoir le nom et tout ce que l'on dit de ces joyaux vivants de la nature? » — « Eh bien! oui, parrain! parce que ce soir je le raconterai à Naïs, ma petite sœur.

— « Tu sais que dans la volière les oiseaux sont presque tous de l'ordre des passereaux?

Voici le *tarin de Provence* qui se plaît beaucoup avec les chardonnerets; son chant est moins riche, moins suave que celui du rossignol, mais il change d'air plus souvent et sa voix a plus de vigueur. La *linotte* qui est à côté, gracieuse et docile petite bête, s'apprivoise aisément; mais elle perd alors les plumettes cramoisies que dans sa liberté elle porte à la tête et à la poitrine; on l'appelle *linotte* parce qu'elle est gourmande de la graine de lin.

Vois-tu le *chardonneret*, il a toutes les qualités : allures gracieuses, voix fine et exquise, plumes de toutes les couleurs; il y en a d'un rouge ardent, il y en a d'un noir de velours, d'un jaune vif et doré ou d'un beau blanc; mêlées, elles sont très harmonieuses. Le vol du chardonneret file au lieu de sautiller comme celui du passereau.

Aro sian à la *quinsounaio*. Lis aucèu d'aquelo merço van l'ivèr dins la Tartarìo mounte lou vènt de-countùnio escoubiho la nèu que i'es countràri; tambèn n'en rèsto quàuquis-un dins la Prouvènço. Lou piéuta dóu quinsoun es un pau aigre dins nòstis apartamen; mai n'a pas lou meme defaut quand s'ausis en plen champ, que soun piéu-piéu nous vèngue d'uno sebisso espesso, d'un chaine que retèn si fueio o d'un trau de roucas ounte s'embarro se fai trop fre.

Li cassaire de fielat dison qu'es bon pèr rampèu. Ve-lou au sòu, camino pas, fai que de pichot saut. I'a un quinsoun que ié dison *papo* : es belèu pèr-ço-que lou dessouto de sis iue, de sa tèsto e de soun còu retrais à-n-un camai vióulet; li plumo de soun vèntre soun roujo de fiò, soun esquino es mesclado d'uno coulour óulivastro e de verd tèndre, lis alo e la co reünisson tóuti li pu bèlli tencho dóu verd e dóu blu vióulet; niso que dins lis arangié de la Caroulino, e l'ivèr s'envai abita de païs mai caud.

Aro as aqui lou *chi de Mitileno* que tant-lèu vèi, en aut dins lis èr, uno rùssi o un ratié, crido e lis àutris aucèu se garon de davans; amor d'acò li Grè l'avien establi gardian de si bàssi-court; soulamen l'embarravon dins uno gàbi de ferre pèr pas que fuguèsse devouri.

Tè, ve lou *rigau* que se nourris d'amouro e de falabrego. De quaucun que se plan de l'ivèr e de l'estiéu se dis : « *Es coume lou rigau, cren la fre emai la caud.* »

Maintenant nous sommes au *pinson*. Les oiseaux de cette sorte vont l'hiver dans la Tartarie, où le vent continuellement balaie la neige, qui leur est contraire; cependant il en reste quelques-uns dans la Provence. Le chant de ces oiseaux est un peu aigre dans nos appartements, mais il n'a pas le même défaut quand on l'entend à la campagne : que leur gazouillement nous vienne d'une haie épaisse, d'un chêne qui retient ses feuilles ou d'un trou de rocher, où il s'enferme s'il fait trop froid.

Les chasseurs aux filets disent qu'il est bon pour appeau. Vois-le à terre, il ne marche pas, il ne fait que de petits sauts. Il y a un pinson qu'on appelle *pape* : c'est peut-être parce que le dessous de ses yeux, de sa tête et de son cou ressemble à un camail violet; les plumes de son ventre sont rouges de feu, son dos est mêlé d'une couleur olivâtre et d'un vert tendre, les ailes et la queue réunissent toutes les plus belles nuances du vert et du bleu violet; il ne niche que dans les orangers de la Caroline, et l'hiver il s'en va habiter des pays plus chauds.

A présent, tu as ici le *mitilène de Provence*. Dès qu'il voit là-haut, dans les airs, un milan ou un vautour, il crie aussitôt, et les autres oiseaux cherchent un refuge; à cause de cela les Grecs l'avaient établi gardien de leurs basses-cours; seulement ils l'enfermaient dans une cage de fer pour qu'il ne fût pas dévoré.

Tiens, vois le *rouge-gorge* qui se nourrit de mûres et de micocoules. On dit de quelqu'un qui se plaint de l'hiver et de l'été : « *Il est comme le rouge-gorge, il craint le froid et la chaleur*. »

Tambèn es tardié dins li bos; la nèu souvènt lou souspren; alor viro à l'entour di bouscatié, e meme pico emé soun bè li vitro de l'oustau; quand pièi se ié douno la retirado, n'en fai soun gramaci, s'escarrabiho, bat dis aleto, e piéuto d'aise souto li bais de l'enfantoun.

Regardo lou *roussignòu*, se diriés qu'emé soun plumage coumun ague un tant riche gousié; es pamens verai que ges d'aucèu canton coume éu; jalous de soun canta, fai tóuti sis esfors pèr empacha lis autre d'èstre ausi. Es de niue, quand tóuti se taison, que se plais à traire dins li bos sa lindo e siavo meloudìo; i'a rèn de coumparable en gràci, en finesso, en douçour. Se lou roussignòu es tengu dins l'esclavitudo, fau douna à sa gàbi la coulour dóu bouscage, e pas se n'aprouncha senoun canto plus; passa Jun, n'a plus qu'un crid rau. Es de peno pèr l'abari, coume la *bouscarlo* que ié dison couloumbaudo; aquesto nous arribo vers la coumençanço dóu printèms; amo de se teni dins li canié, li sebisso e li broutiero verdejanto. Se lou couguiéu lèvo lis iòu de soun nis pèr ié bouta lou siéu en plaço, lou couvara émé coumplasènço; n'i'a uno que ié dison *rousseto*, la vesès sourti di canèu e bequeta li damisello e lis insèite que van sus lis aigo; n'i'a uno autro poulido que se ié dis *passerineto*.

Veici lou *pimparrin* e lou *sarraié*, que nison dins li borno emé lou *picatas* qu'en fasènt soun nis

Aussi est-il tardif dans les bois; la neige le surprend souvent; alors il tourne autour des bûcherons, et même il frappe avec son bec les vitres de la maison; lorsqu'on lui donne un abri il en remercie, devient alerte, bat des ailes et joyeusement pépie sous les baisers du petit enfant.

Regarde le *rossignol*, dirais-tu qu'avec son plumage commun il ait un si riche gosier? Il est vrai pourtant qu'aucun oiseau ne chante comme lui. Jaloux de son chant, il fait tous ses efforts pour empêcher les autres d'être entendus. C'est la nuit, quand tous se taisent, qu'il se plaît à répandre dans les bois sa limpide et suave mélodie; rien ne lui est comparable en grâce, en finesse, en douceur. Si le rossignol est tenu dans l'esclavage, il faut donner à sa cage la couleur des bosquets, et l'on ne doit pas s'en approcher, sinon il ne chante plus. Passé le mois de juin, il n'a plus qu'un cri rauque. Il est difficile de l'élever comme la *fauvette* qu'on appelle encore colombelle en Provence; celle-ci nous arrive vers le commencement du printemps; elle se plaît à se tenir dans les cannaies, les haies d'aubépine et les taillis verdoyants; si le coucou enlève les œufs de son nid pour y mettre le sien, elle le couvera avec complaisance; il y en a une qu'on appelle *rousselle* ou *fauvette des bois*; on la voit sortir des roseaux et becqueter les libellules et les autres insectes qui vont sur les eaux; il y en a une autre jolie qu'on appelle *fauvette grise*.

Voici la *mésange bleue* et la *mésange charbonnière*, qui nichent dans le creux des arbres avec le *pivert*

trauco lou to à cop de bè e vai depèr darrié vèire s'a pas travessa. Lou sarraié n'a pas bon naturau e se mesfiso meme de si semblable; se trobo un aucelet mort, un gàrri, un lesert, ié crèbo la tèsto e manjo si cervello. Soun canta meigrinèu anóuncio la fre; es d'aqui que vèn lou prouvèrbi :

Sarraié,
Fara fre.

Eiçò es la *pivo*, qu'a un fin ramage e de poulidi plumo; es sensiblo e, se la mau-traton, se n'en souvèn; dison que lis einat de sa couvado baion la becado i pichot; soun ansin lou moudèle de l'assistanço freirenalo. Li pu bèu soun pas aquéli qu'aprenon lou miéus à sibla e à canta. D'aquéu biais la Naturo apound d'un coustat ço que manco de l'autre : ansin pau o proun avèn tóuti nòsti qualita.

A-n-aqueste ié dison la *lauseto*. Es dóu pichot noumbre d'aucèu que canton en voulant; se pauso jamai sus lis aubriho; mai amo de se viéutoula dins la póusso; vaqui perqué i'an mes aqui de sablo; la lauseto, quand es presso e engabiado, vòu s'enaura feroujo, e se tabasso la tèsto à s'ensuca; emé la telo en aut de la gàbi e lis alo ligado, pòu plus alor se faire mau. A pau de diferènci emé la *calandro*, la *couquihado*, qu'es capeludo, e la *coulassado* que porto un coulas negre.

Lou *couguiéu* peresous que bastis ges de nis, fai souvènti-fes soun iòu dins aquéu de la lauseto. Perqué n'en sian au couguiéu, te dirai que nous arribo bèn tard;

qui, en faisant son nid, perce le tronc à coup de bec et va de l'autre côté pour voir s'il n'a pas traversé. La mésange n'a pas bon naturel et se méfie même de ses semblables; si elle trouve un petit oiseau mort, un rat ou un lézard, elle lui crève la tête et mange sa cervelle. Son chant grêle annonce le froid; c'est de là que vient le proverbe :

Voici la mésange, il fera froid.

Celui-ci est le *bouvreuil* qui a un fin ramage et de jolies plumes; il est sensible et si on le maltraite il s'en souvient : on dit que les aînés de la couvée donnent la becquée aux petits; ils sont ainsi le modèle de l'assistance fraternelle. Les plus beaux ne sont pas ceux qui savent le mieux siffler et chanter. De cette manière la Nature ajoute d'un côté ce qui manque de l'autre; ainsi nous avons tous plus ou moins nos qualités.

On nomme celui-ci *alouette*. Il est du petit nombre d'oiseaux qui chantent en volant; elle ne se pose jamais sur les arbres, mais elle aime à se vautrer dans la poussière; voilà pourquoi on a répandu ici du sable. Quand elle est prise et mise en cage, l'alouette farouche veut s'élever, et elle se frappe la tête à s'étourdir; avec la toile en haut de la cage et ayant les ailes liées, l'alouette ne peut pas se faire de mal. Elle a peu de différence avec la *calandre*, l'*alouette huppée* et l'alouette qui porte un collier noir.

Le *coucou* paresseux qui ne construit point de nid fait souvent son œuf dans celui de l'alouette. A propos du coucou, je te dirai qu'il nous arrive bien tard, c'est

es pèr acò qu'en Prouvènço se quauqu'un poudo pas si vigno d'ouro, se trufon d'éu en ié fasènt : *coucu*.

Acabaren, se vos, pèr lou *tiro-lengo*. Dins la grosso calour, s'aplanto proche d'un fourniguié, bouto sa lengo sus lou draioulet que coundus à la demoro de dono Fournigo. Li bestiouleto lou prenon pèr mort; s'acampon sus sa lengo e quand n'es clafido, lou tiro-lengo avalo lis imprudènto; se d'asard sorton pas dóu fourniguié, lou trauco e li devouris.

I'a dounc d'aucèu musicaire que fasèn lis esclau de de nòsti plesi; verai que i'alenissèn soun esclavage; an de tout dins si poulidi presoun : d'aigo fresco e lindo dins de vas en cristau, de flo de sucre, de bescutello, de graniho chausido, de fueio tendrouno, tè, n'en vos? ve-n'aqui; n'i'a que soun sort es bèn malurous : lou ploumb mourtau, li cepoun, li las, n'en jiton à bóudre dins li man dóu cassaire; e, pàuris aucèu! viraran sus la lichafroio pèr se rousti davans noste fougau; un di mai goustous es l'ourtoulan; s'espèro pas toujour de l'aganta dins lou campèstre; se n'embarro dins de chambroun, à la clarta d'uno lanterno, que se ié counegue ni lou jour ni la niue; an de mi, de grano de canebe, plen lou manjadou. Vènon talamen gras que mouririen de drudiero, se li levavon pas d'aqui; de-fes sèmblon de peloto de graisso; mai alor soun afadi : acò 's ansin, la naturo bouto lou desgoust à coustat de l'eicès.

pour cela que, si dans la Provence quelqu'un n'émonde pas ses vignes à temps, on le raille en lui disant : coucou.

Nous achèverons, si tu le veux, par le *pic*. Aux grandes chaleurs, il s'arrête près de la fourmilière, il place sa langue sur le petit sentier qui conduit à la demeure de dame Fourmi. Les petites bêtes le croient mort; elles se rassemblent sur sa langue et quand elle en est remplie le pic avale les imprudentes; si, par hasard elles ne sortent pas de la fourmilière, il la perce et les dévore.

Il y a donc des oiseaux musiciens que nous faisons les esclaves de nos plaisirs; il est vrai, nous adoucissons leur esclavage; ils ont tout dans leurs jolies prisons : de l'eau fraîche et limpide dans des vases de cristal, des morceaux de sucre, des échaudés, des grains choisis, des feuilles tendres en abondance. Il y en a dont le sort est bien malheureux : le plomb meurtrier, les pièges, les lacets, en jettent un grand nombre dans les mains du chasseur : et, pauvres oiseaux, ils tourneront sur la lèchefrite pour se rôtir devant notre foyer; un des plus savoureux est l'ortolan; on n'attend pas toujours de le tuer dans les champs; on en renferme dans des chambres, à la clarté d'une lanterne, où l'on ne distingue ni le jour ni la nuit; ils ont du millet, des graines de chanvre, pleine la mangeoire. Ils deviennent si gras qu'ils en mourraient si on ne les enlevait pas; quelquefois ils ressemblent à des pelotons de graisse, mais alors ils sont affadis; c'est ainsi que la Nature met toujours le dégoût à côté de l'excès.

l'aurié bèn encaro lou *coutelou*, l'*amagoun*, lou *favard*, la *trido-jardiniero ;* mai tirarié trop de long de li tóuti nouma; e sabes aro ço que i'a de mai interessant à dire sus aquélis aucèu que vivon proche de nautre.

Rèsto, coume se dèu, mignot, tóuti li fes qu'avèn jouï di bèuta de la Naturo, de n'en rèndre gràci à soun Autour divin. Aquéu qu'a crea la voues meloudiouso dóu roussignòu, qu'a espandi sus li plumo de l'aucelilio li pu bèlli nuanço de l'arc-de-sedo, amerito qu'infinidamen se lausenje soun infinido bounta.

CARLE MESSELIN.

64

PARIS AVANS LOU FELIBRIGE

Ah ! li qu'an pas viscu dins Paris, avans la foundacioun dóu Felibrige e de la Cigalo, podon pas se faire uno idèio de l'isoulamen, di lagno d'aquéli que, perdu dins lou fourfoui de la grando vilo, amavon soun païs e sa vièio lengo.

Ges d'acamp ounte li coumpatrioto pousquèsson s'assembla e parla entre éli de la pichoto patrìo ! Èro causo raro d'avé l'ur d'ausi, à la voulado, quàuqui paraulo prouvençalo, dóufinenco o gascouno; e pièi, lou nourmandisme fasènt flòri, èro quasimen uno deco de se dire dóu Miejour, e noste noble langage èro trata de « charabia. »

E n'avian, lis afama de pouësìo miejournalo, qu'un bon tèms dins l'annado, à l'entour de Toussant,

Il y aurait encore la ***mauviette***, l'*alouette-lulu*, la ***soulcie***, le ***bruant*** des jardins; mais ce serait trop long de les nommer tous; et tu sais maintenant ce qu'il y a de plus intéressant à dire sur ces oiseaux qui vivent près de nous.

Il reste, comme l'on doit, mon petit ami, toutes les fois que nous avons joui des beautés de la Nature, à remercier son Auteur divin. Celui qui a créé la voix mélodieuse du rossignol, qui a répandu sur les plumes des oiseaux les plus riches nuances de l'arc-en-ciel mérite qu'infiniment on loue son infinie bonté.

64

PARIS AVANT LE FÉLIBRIGE

Ah ! ceux qui n'ont pas vécu à Paris avant la fondation du Félibrige et de « la Cigale, » ne peuvent pas se faire une idée de l'isolement, de la tristesse de ceux qui, perdus dans le fourmillement de la grande ville, aimaient leur pays et sa vieille langue.

Point de réunions où les compatriotes pussent s'assembler et parler entre eux de la petite patrie ! C'était chose rare d'avoir l'heur d'entendre et de saisir au vol quelques paroles provençales, dauphinoises ou gasconnes; et puis, le normandisme faisant florès, c'était presque une tare de se dire du Midi, et notre noble langage était traité de « charabia. »

Et nous n'avions, les affamés de poésie méridionale, qu'un bon temps dans l'année, à l'approche de la

quand l'*Armana prouvençau* nous adusié, dins si fuiet ama, lou dous perfum de la terro nadalenco : lou legissian en famiho au recantoun dóu fiò petejant, aprenian pèr cor li vers di mèstre; redisian, galoi, li conte dóu Cascarelet. Avian qu'aquelo joio e qu'aquéu soulas.

Mai, i'aura lèu vint an, Santo-Estello lusiguè sus Paris : li Miejournau escampiha s'acampèron souto si rai, e, en plen Palais-Reiau, la Cigalo cantè, rampelant li felibre despatria...

E alor s'ausiguè dins tout Paris de cansoun prouvençalo; lis àutri prouvinço vouguèron tambèn cigaleja, e i'aguè de l'Arc-de-triounfle enjusqu'à la plaço dóu Trone, coume uno inmènso farandoulo, menado pèr li felibre jougant dóu flahutet e toucant dóu tambourin.

A la Cigalo venguè lèu s'ajougne, avans-gardo afougado, lou Felibrige de Paris, e tóuti nósti grand felibre, Aubanel d'abord, pièi Mistral e Fèlis Gras, pièi de menistre de la Republico, pièi lis ome d'engèni li mai marcant de Franço, venguèron nous dire publicamen : « Zóu ! enauras de mai en mai la pichoto patrìo ! Vosto obro es grando, vosto toco es patrioutico. Faire ama soun pichot païs es faire miés ama la Franço ! La centralisacioun nivelairo l'a descoulourido e anequelido ! Que lou Felibrige ié redoune coulour, reviscoulamen e santa ! »

Tant-lèu, de pertout, li Felibre e li Cigalié dounant l'eisèmple, Paris éu-meme rapelant à la prouvinço l'ourguei de soun passat e sa noublesso descouneigudo,

Toussaint, quand l'*Almanach provençal* nous apportait, dans ses feuillets aimés, le doux parfum de la terre natale : nous le lisions en famille, au coin du feu pétillant, nous apprenions les vers des maîtres, nous redisions, joyeux, les contes du *Cascarelet*. Nous n'avions que cette joie et que ce soulas.

Mais, il y aura bientôt vingt ans, *Sainte Estelle* brilla sur Paris : les Méridionaux éparpillés s'assemblèrent sous ses rayons et, en plein Palais-Royal, la cigale chanta, sonnant le rappel des félibres expatriés.

Et alors, on entendit dans tout Paris des chansons provençales; les autres provinces voulurent, elles aussi, *cigaler*, et il y eut, de l'Arc-de-Triomphe jusqu'à la place du Trône, comme une immense farandole, menée par les félibres jouant du galoubet et battant le tambourin.

A « la Cigale, » vint bientôt s'adjoindre, — ardente avant-garde, — le Félibrige de Paris, et tous nos grands félibres, Aubanel d'abord, puis Mistral et Félix Gras, puis des ministres de la République, puis les hommes les plus marquants de France, vinrent nous dire publiquement : « Allons ! en avant ! exaltez de plus en plus la petite patrie ! Votre œuvre est grande, votre but est patriotique. Faire aimer son petit pays, c'est faire mieux aimer la France. La centralisation niveleuse l'a décolorée et anémiée ! que le Félibrige lui redonne couleur, force et santé ! »

Aussitôt, partout, les Félibres et les Cigaliers donnant l'exemple, Paris lui-même rappelant à la province l'orgueil de son passé et de sa noblesse méconnue, un

un grand e fegound mouvemen a tremuda l'anciano inchaiènço pèr lou vièi parla, lis us, li legèndo, l'antico vido franceso, en un afougamen pèr l'estùdi, la mantenènço, la glourificacioun de tout aquéu tresor requist ounte tresano l'amo dóu pople, ounte trelusis l'esperit de la Franço.

Li scepti e lis arlèri veiran bessai aqui que fantasié de tantalòri e que brut de tambourin.

Li gènt d'èime e li serious pensaire ié veiran autro causo e coumprendran, regardant aut e liuen, que touto uno renouvacioun naciounalo pòu e dèu naisse d'aquelo sano boulegadisso, emé l'empuramen de l'amour patriau.

I'a pas à dire de noun : emé l'abourrimen de tout ço que fai l'óuriginalo varieta de nòsti raço, emé l'escafamen de tout ço que coustituïs l'eiretage sacra di rèire, de tout ço qu'estaco l'ome à sa terro, greio e s'estènd pau à pau sus lis amo, coume uno planto bouscasso, l'indiferènci pèr la pichoto patrìo, lou mesprés dóu fougau, l'óublidanço dóu brès. Lèu n'en patis la grando patrìo. L'enuei, coume dis lou pouèto, es fiéu de l'unifourmita. Es amable ço qu'agrado e noun ço qu'afastigo.

D'aqui vèn aquel esperit de vague cousmoupoulitisme, creissènt autant que baisso l'amistanço pèr lou païs nadau, foundamento granitico de l'amour de la patrìo.

MAURISE FAURE.

grand et fécond mouvement a transformé l'ancienne insouciance pour le vieux parler, les us, les légendes, l'antique vie française, en un enthousiasme enflammé pour l'étude, le maintien, la glorification de tout ce trésor exquis où tressaille l'âme du peuple, où resplendit l'esprit de la France.

Les sceptiques et les plaisantins ne verront peut-être là que fantaisie de rêveur et bruit de tambourin.

Les hommes de bon jugement et les penseurs sérieux y verront autre chose et comprendront, regardant haut et loin, que toute une rénovation nationale peut et doit naître de cette saine agitation, avec l'attisement de l'amour de la patrie.

On ne saurait le nier, — avec la destruction de ce qui fait la variété originale de nos races, avec l'effacement de tout ce qui constitue l'héritage sacré des ancêtres, de tout ce qui attache l'homme à sa terre, germe et s'étend peu à peu, comme une plante sauvage, l'indifférence pour la petite patrie, le mépris du foyer, l'oubliance du berceau. — Bientôt en souffre la grande patrie. L'ennui, comme dit le poète, est fils de l'uniformité. On aime ce qui plaît et non ce qui fatigue.

De là vient cet esprit de vague cosmopolitisme qui s'accroît autant que baisse l'affection pour le pays natal, fondement granitique de l'amour de la patrie.





LOU VEDELET

. . . .

Pamens la manado dóu pelot de Fielouso, emé tóuti si gardian a passa. S'aliuencho alin, peralin vers la Palissado, aro, mai m'aparèis plus que coume uno ligno negro à l'autre óurizount.

Alor, esbalauvi, barre lis iue e revese la negro troupelado emé li gardian, lou pelot emè sa gènto femo, e li fichouiro drecho dins l'azur. E me sèmblo que vese passa lou patriarcho Abraham que, de la terro de Caldèio s'envai sus lou païs de Canaan, emé tóuti si troupèu e tóuti si servitour, emé sa douço femo Saro, pecaire !

... Tout treboula, cargue mis estivau, prene lou fusiéu pèr l'espèro, e parte. Vau dre sus la Palissado ounte l'engasado dèu se faire. M'avaste dins lou planas d'engano dóu païs de l'Esquinau, que s'estènd despièi lou mas di Croto enjusqu'à Pié-Mansoun ; à ma drecho, laisse lis abime e l'estang de la Damo ; à ma gaucho,

65

LE PETIT VEAU

. . . .

Cependant le troupeau du métayer de Fielouse, avec tous ses gardiens, est passé. Il s'éloigne là-bas, par là-bas vers la Palissade, maintenant, de nouveau il ne m'apparaît plus que comme une ligne noire à l'autre horizon.

Alors, ébloui, je ferme les yeux et je revois le noir troupeau avec les gardiens, le métayer avec sa gente femme, et les tridents dressés dans l'azur. Et il me semble que je vois passer le patriarche Abraham, qui de la terre de Chaldée s'en va vers le pays de Chanaam, avec tous ses troupeaux et tous ses serviteurs, avec sa douce femme Sara, pauvrette !

... Tout troublé, je mets mes grandes bottes de chasseurs, je prends mon fusil pour l'affût et je pars. Je vais droit sur la Palissade où le passage du gué doit se faire. Je m'avance dans la vaste plaine de salicornes du pays de l'Esquinau, qui s'étend depuis le mas des Grottes jusqu'à Pié-Manson ; à ma droite, je laisse les

alin, li dougan dóu Rose, camino que caminaras à travès l'enganeto e li salanquet, soulet dins la vasto planuro. Ni biòu, ni rosso, ni gardian à l'óurizount, rèn, que la rùssi que plano alin sus li boutard de la reculado dis abime.

Tout à-n-un cop, coume encambe uno engano un pau grosso, moun pèd tusto un vedèu, un vedelet de dous jour, qu'es aqui coucha, esperant la tetado. En se sentènt tusta, l'animau s'aubouro sus si quatre cambo, trop longo pèr soun pichot cors, escarcaio sis auriho, me regardo emé si grands iue badalas, pièi se bouto à brama coume un vedèu qu'es, e soun bram retrais la noto cruso e canado d'un bassoun e vague de bassouna! Tout d'abord demore aplanta; pièi vole caressa la bestiolo negro... Mai dequé vese aperalin? dóu founs dis aigo, di jounc de l'estang de la Damo, apereilalin, la vaco es sourtido entre qu'a ausi li bram de soun vedelet. La negro enmaliciado à grand courso me vèn dessus, la corno basso, la co revechinado sus l'esquino; la vese veni vèntre-à-terro; es un revoulun, es un aragan, es un lioun! fai de bound estrange. Si bram me jalon li mesoulo!... Maladicioun! Que faire? Siéu perdu! Ges de tamarisso pèr i'escala, la plano es nuso! Me rèsto qu'à courre e me gara davans, se pode! E me vaqui parti. Mai lou vedelet, qu'a fam, qu'a besoun de teta, me cour après en bramant que plus fort, me pren pèr sa maire, bessai! Aro, la vaco negro, ferouno, enmaliciado, l'ause galoupa darrié iéu; l'alen me manco; pènse a moun fusiéu, mai noun es carga. Encaro un

abîmes et l'étang de la Dame; à ma gauche, là-bas, les bords du Rhône; et je marche toujours à travers les salicornes et les pâturages salés, seul à travers la vaste plaine. Ni bœufs, ni chevaux sauvages, ni gardiens à l'horizon, rien que la buse qui plane sur les tonnes de la partie du rivage qui s'avance dans les terres.

Tout à coup, lorsque je viens pour enjamber une salicorne un peu grosse, mon pied heurte un veau, un petit veau de deux jours, qui est là couché, attendant d'être allaité. En se sentant heurté, l'animal se dresse sur ses quatre jambes trop longues pour son petit corps, écarquille ses oreilles, me regarde avec ses grands yeux badauds, puis se met à mugir comme un veau qu'il est, et son mugissement ressemble à la note crue et fêlée d'un basson et il se met à bassonner! Tout d'abord je demeure immobile, puis je veux caresser la bestiole noire... Mais que vois-je par là-bas, du fond des eaux, des joncs de l'étang de la Dame, dans le lointain, la vache est sortie dès qu'elle a entendu le mugissement de son petit veau. La noire bête furieuse, en courant se précipite sur moi, la corne basse, la queue rebroussée sur le dos, je la vois venir ventre-à-terre ; c'est un tourbillon, c'est un ouragan, c'est un lion ! elle fait des bonds étranges ! Malédiction ! que faire ? Je suis perdu ! Point de tamaris pour y grimper, la plaine est nue ! Il ne me reste qu'à courir et à me dérober si je le puis ! Et me voilà parti. Mais le petit veau qui a faim, qui a besoin de téter, court après moi, en mugissant de plus en plus, peut-être me prend-il pour sa mère. Maintenant la vache noire, farouche, courroucée, je l'entends galopper

istant, e siéu viéutoula, embana, creba, chaupina pèr lou bestiàri !... Sànti Mario ! Subran vese sourti lou brave Rico de la cabano di pescaire, eila de-long dóu levadoun ; éu a vist ma mau-parado, à grand courso me vèn à l'endavans :

— Courrès toujour, me dis en passant à coustat, iéu m'encargue de l'aplanta !...

Alor que fai lou valènt Rico ? D'enterin que courre sènso demanda moun rèsto, éu, bravamen, aganto dins si bras lou pichot vedelet, e fai faci à la vaco ferouno, que i'arribo dessus escumanto, ourlant, l'iue e la narro en sang, la barjo duberto ! Mai Rico noun tremolo ; e coume lou bestiàri vèn pèr lou saca, éu, li dous bras en avans, ié porge lou vedelet. La vaco, vesènt lou vedèu davans sa bano, aubouro lou mourre, reniflo, rasclo lou sòu emé sa bato, e fai voula la terro dóu salanquet plus aut que soun esquino... Pamens si bram s'adoucisson, pau à pau la bèsti s'apasimo, enfin s'avanço pèr lipa soun vedelet toujour bramant, que lou gardian ié presènto...

Aquéu jour, ai vist la mort de près : i'avié pas très clot d'engano entre elo e iéu !

L'auvàri estènt esvarta, Rico me rejoun, es desfacia. Fau coume se noun l'aviéu vist sourti de la cabano di pescaire e ié dise :

— Sias arriba à prepaus, me vesiéu perdu... Mai ounte erias ?

derrière moi; l'haleine me manque; je pense à mon fusil, mais il n'est pas chargé. Encore un instant, et je suis coulé à terre, percé de coups de corne, foulé aux pieds par le féroce animal!... Saintes Maries! Soudain je vois sortir le brave Rique de la cabane des pêcheurs, par là le long de la petite chaussée; il a vu ma mésaventure, à pas précipités il vient au devant de moi :

— Courrez toujours, me dit-il, en passant à côté de moi, je me charge de l'arrêter!...

Alors que fait le vaillant Rique? Pendant que je cours sans demander mon reste, lui, bravement, saisit dans ses bras le petit veau et fait face à la vache furieuse, qui arrive sur moi écumante, hurlant, les yeux et les narines en sang, la gueule béante! Mais Rique ne tremble pas; et comme l'animal fond sur lui pour le frapper, les deux bras en avant, il lui offre le petit veau. La vache voyant le veau devant ses cornes, élève le museau, renifle, râcle le sol avec ses pieds et fait voler par-dessus son dos, la terre du marécage salé. Cependant ses mugissements s'adoucissent peu à peu, la bête s'apaise, enfin elle s'avance pour lécher son petit veau toujours plaintif, que le gardien lui présente...

Ce jour-là j'ai vu la mort de près; il n'y avait pas trois touffes de salicorne entre elle et moi!

Le péril étant passé, Rique me rejoint, il est défiguré. Je fais comme si je ne l'avais point vu sortir de la petite cabane des pêcheurs et je lui dis :

— Vous êtes arrivé à propos, je me voyais perdu... Mais où étiez-vous?

— Me pausave alins dins la cabano, quand ai ausi li bram de la vaco e dóu vedèu, e que vous ai vist en perdicioun.

— Moun brave Rico, vous dève la vido !

— Hòu ! la vaco es proun marrido, mai en sachènt lou biais, i'a pas grand risque... Acò disènt, s'aliunchavo de iéu.

— Escusas-me se vous laisse : vau prendre enca 'n pau de repaus, car aqueste vèspre, dounarai la man au pelot Sabat pèr l'engasado, e pièi i' ajudarai mena lou bestiàri enjusquo sus li Tes dóu Levant. Aqui i'a d'obro pèr la niue...

FÈLIS GRAS.

66

L'ENVASIOUN DE CARLE-QUINT

I

La leituro de l'istòri es l'ensignamen di pople. I'a ges de tèms que noun revèngue ; e l'eisèmple dóu passat dèu nous servi. Legissen dounc, leitour, aquesto bello pajo de l'istòri de Prouvènço.

En l'an 1536, lou celèbre Carle-Quint, emperaire d'Espagno e d'Alemagno, estènt en guerro emé lou rèi Francés Proumié, envahiguè nosto Prouvènço, pèr counquerre, se poudié, la courouno de rèi d'Arle.

Lou 21 de juliet intravo à Niço, emé 10000 cavalié e 40000 fantassin, acoumpagna peréu dóu duque de Savoio e de que-noun-sai de prince emai de generau, que servien souto sis ordre. Uno floto redoutablo, qu'avié pèr amirau lou famous Doria, ribejavo en meme tèms e ravajavo la coustiero.

— Je me reposais là-bas dans la cabane, quand j'ai entendu les beuglements de la vache et du veau, et que je vous ai vu en danger.

— Mon brave Rique je vous dois la vie !

— Ho ! la vache est bien méchante, mais en connaissant le moyen, il n'y a pas grand risque... Et disant cela, il s'éloigna de moi.

— Excusez-moi si je vous laisse, car ce soir, je donnerai la main au métayer Sabat pour le passage du gué, et puis je lui aiderai à conduire le troupeau de bœufs jusque sur les Iles de sable du Levant. Là il y a du travail pour toute la nuit.

66

INVASION DE CHARLES-QUINT

I

La lecture de l'histoire est l'enseignement des peuples : il n'y a point de temps qui ne revienne, et l'exemple du passé doit servir à nous instruire. Lisons donc cette belle page de l'histoire de la Provence.

En l'an 1536, le célèbre Charles-Quint, empereur d'Espagne et d'Allemagne, était en guerre avec le roi de France; il envahit notre Provence afin de s'emparer, si c'était possible, du royaume d'Arles.

Le 21 juillet il entrait à Nice avec 10000 cavaliers et 40000 fantassins. Il était accompagné du duc de Savoie et d'une foule de princes et de généraux qui combattaient sous ses ordres; en même temps une flotte redoutable, commandée par le fameux amiral Doria, côtoyait les bords de la mer en les ravageant.

Lou rèi Francés, emé si troupo, s'èro proun establi en Avignoun, garda pèr lou jougnènt de la Durènço emé lou Rose, e esperant aqui lis armado alemando ; mai fourça, coume erian, de nous apara soulet, la pousicioun de la Prouvènço èro critico mai-que-mai.

Dins tout acò, lou patrioutisme de nòsti davancié s'aubourè quatecant à l'autour dóu peril.

II

Pèr afama lis enemi, li Prouvençau brulèron tout : despièi lou Var enjusqu'au Rose, blad, civado, pasturo, paiero, fenassiéu, prouvesioun e danrèio, tout passè pèr lou fiò. Li moulin e li four siguèron demouli, li bastido devastado, li vilage abandouna, e li poupulacioun, gardant que lou necite se rambèron dins li vilo, li fort e li mountagno; de modo que l'emperaire, entre agué passa lou Var, trouvè lou païs vaste e nus coume la man, emé li païsan que, de darrié li tousco o de la cimo di roucas, i'acanavon si sóudard emé li pruno siblarello. Lis Alemand, d'enràbi, abravon li pinedo, e cremèron ansin forço femo e enfant que se i'èron escoundu.

III

Es alor qu'un Arlaten, lou segnour de Castèu-Nòu, emé quatre àutri noble, Albod, Balb, Bounifaci e Escragnolo, se rendeguèron inmourtau pèr la prouësso qu'anas vèire, digno de Leounidas.

Sachènt que l'emperaire anavo passa au Mui, aquéli cinq grand patrioto, emé quinge legiounàri e trento

François Ier s'était campé sûrement dans Avignon, protégé par le confluent du Rhône et de la Durance, pour y attendre les armées allemandes; mais, forcés comme nous l'étions de nous défendre seuls, la position de la Provence était extrêmement critique.

Néanmoins, le patriotisme de nos pères s'éleva soudain à la hauteur du péril !

II

Les Provençaux, afin d'affamer l'ennemi, brûlèrent tout depuis le Var jusqu'au Rhône : blé, avoine, fourrages, greniers, provisions et denrées, tout devint la proie des flammes. Les fours et les moulins furent démolis, les fermes dévastées, les villages abandonnés, et les populations ne gardant que le nécessaire, se retirèrent dans les villes, les forteresses et les montagnes ; de sorte que l'empereur, après avoir passé le Var, ne trouva qu'un pays vaste et nu comme la main avec les paysans qui, de derrière les haies ou du haut des rochers décimaient ses soldats. Les Allemands furieux embrasent les bois de pins, et brûlent ainsi une foule de femmes et d'enfants qui s'y étaient réfugiés.

III

C'est alors qu'un Arlésien, le seigneur de Châteauneuf et quatre nobles chevaliers, Albod, Balb, Boniface et Escragnole se rendirent immortels par la prouesse suivante, digne de Léonidas.

Ayant appris que l'empereur allait passer au Muy, ces cinq patriotes héroïques, accompagnés de quinze

païsan, venguèron s'embarra dins uno vièio tourre que douminavo lou camin, resoulu e counsènt à sacrifica sa vido, e à tira sus Carle-Quint, au moumen que passarié.

Veici qu'un persounage de fort bello aparènço, e fieramen cubert d'un mantèu escarlatin, s'avançavo à chivau, envirouna d'àutri segnour que semblavon l'escourta. Nòsti bràvi prouvençau lou van prene pèr lou rèi, ié descargon dessus tóuti sis arquebuso, e l'estèndon rede mort. Mai es que se troumpèron : acò 'ro un capitàni nouma Garcia Lazzio. Si coumpagnoun enferouni, brulant de lou venja, se lançon tóuti ensèn à l'assaut de la tourre; e nouvello descargo de nòstis assieja que n'en couchon là mita sus lou carrèu; talamen que l'emperaire, averti à la fin de la malemparado, faguè creba la tourre à cop de canoun, e li cinquanto prouvençau fuguèron massacra.

IV

Frejus e Draguignan se rendeguèron; Brignolo fuguè piha; Sant-Meissemin uscla; e enfin, lou 9 d'avoust, l'emperaire Carle-Quint faguè soun intrado à z-Ais, ufanous e poumpous coume s'avié counquist l'empèri. L'endeman se rendeguè, emé touto sa court, à la glèiso de Sant-Sauvaire, e se faguè courouna rèi d'Arle e de Prouvènço pèr l'evesque de Niço, que l'avié acoumpagna. Pièi destribuïguè li fièu e digneta de la courouno d'Arle; eregiguè quatre ducat, quatre principauta e quatre marquesat; e entre si sóudard partejè noste païs coume se lou tenié.

Mai èro encaro au pan di noço.

légionnaires et de trente paysans, allèrent s'enfermer dans une vieille tour qui dominait le chemin, résolus à sacrifier leur vie et à tirer sur Charles-Quint, au moment où il passerait.

Or, voici qu'un personnage de fort belle apparence et fièrement drapé dans un manteau écarlate, s'avance à cheval, suivi d'autres seigneurs qui semblaient l'escorter. Nos braves provençaux le prennent pour le roi, déchargent sur lui toutes leurs arquebuses et l'étendent raide mort. Ils s'étaient trompés, car c'était un capitaine nommé Garcia Lazzio. Ses compagnons, brûlant de le venger, s'élancent tous ensemble à l'assaut de la tour ; une nouvelle décharge de nos assiégés en couche la moitié sur la poussière. Enfin l'empereur, averti de ce hardi coup de main, fit canonner la tour et les cinquante provençaux furent massacrés.

IV

Fréjus et Draguignan se rendirent, Brignoles fut pillée, Saint-Maximin incendié, et enfin, le 9 août, l'empereur Charles-Quint fit son entrée à Aix, fier et glorieux comme s'il eût conquis l'empire. Le lendemain il se rendit avec sa cour à l'église de Saint-Sauveur et se fit couronner roi d'Arles et de Provence par l'évêque de Nice, qui l'avait accompagné. Il distribua ensuite les fiefs et les dignités de la couronne d'Arles ; il érigea quatre duchés, quatre principautés, quatre marquisats et partagea ainsi, comme s'il le tenait, notre pays entre ses soldats.

Mais il en était encore à la lune de miel.

V

En rèn de tèms la fam arrapè soun armado, qu'èro campado au Plan d'Aiano. Quand li lansaquenet se voulien escarta pèr acampa de viéure, lis ome dóu païs, embousca de-long di routo, n'en tuavon tant que poudien : e li miliço prouvençalo, evitant uno grand bataio, de tóuti li caire e tóuti li jour, lis arcelavon de-countùnio e ié fasien de mau coume la grelo.

Pièi lis Emperiau vouguèron assaja de prene Arle e Marsiho; mai vergougnousamen fuguèron repoussa pèr li gràndi couloubrino de Santo-Paulo e dis Areno. E à la longo, l'emperaire, alassa, despoudera pèr aquelo guerro de partisan e pèr lou manco de mangiho, aquéu grand emperaire, d'Espagno, d'Alemagno, di Flandro e di Sicilo, prenguè la retirado quàsi coume un petous; e aqueira e coussaia pèr nòsti païsan, éu repassè lou Var lou 24 de setèmbre, après avé perdu li dous tiers de si sóudard e de soun artiharié.

Frederi Mistral.

67

L'OUSTAU

Dóu pu liuen que me remèmbre, vese l'oustau mounte siéu nascu. Lou vese emé si renguierado de caiau frejau, aligna de cantèu, en souto d'àutri renguiero de pastouiro. Es eila, eilalin, que s'aubouro fieramen, dins la reissado dóu soulèu printanié, d'aquéu soulèu que, quand plourave, sus li ribo dóu riéu dóu camin d'Arle, semblavo me dire en me poutounant : « Espincho

V

En peu de temps la famine se fit sentir dans son armée campée dans la plaine d'Arles. Quand les lansquenets voulaient s'écarter pour aller chercher des vivres, les hommes du pays, embusqués sur le bord des route, en tuaient tant qu'ils pouvaient : et les milices provençales, tout en évitant les grandes rencontres, de toute part et tous les jours, les harcelaient sans cesse et leur faisaient un mal incalculable.

Puis les Impériaux voulurent essayer de prendre Arles et Marseille; mais ils furent honteusement repoussés par les grandes couleuvrines de Sainte-Paule et des Arènes. Et enfin, l'empereur, lassé, épuisé par cette guerre de partisans et par le manque de vivres, ce grand empereur, d'Espagne, d'Allemagne, des Flandres et des Siciles, battit en retraite avec confusion, et harcelé et pourchassé par nos paysans, il repassa le Var le 24 septembre, après avoir perdu les deux tiers de ses soldats et de son artillerie.

67

LA MAISON

Du plus loin que je me remémore, m'apparaît la maison qui m'a vu naître. Je la vois avec ses rangées de pierres froides, alignées de champ, en dessous d'autres rangées de moellons. C'est là-bas, tout là-bas qu'elle se dresse fièrement dans les averses du soleil printanier, de ce soleil qui, lorsque je pleurais, au chemin d'Arles, sur les rives du ruisseau, semblait me dire en me

coume rise, mignot, vène jouga 'mé iéu ; dins la plano tout canto e vole pas que ploures ! »

Lou vese emé si téule rouge, emé sa chaminèio carrado que fumo, emé si fenèstro coulour de bauco autounenco, emé sis escalié de pèiro, emé soun grand envans que bado, pèr ana dins la court. Lou vese, lou vese ! es aqui que me sourris, me póutiro, me pivello, ve-lou, ve ! qu'es grand, qu'es bèu, moun nisau !

Chut ! la porto s'abadarno, leissas que rintre...

Salut ! muraio desencroustado de caus ; bardat trauca, fougau creta pèr li flamo, porto fendasclado, cadaulo de bos, èsse incoumparable de paureta, vàutri tóuti qu'avès ausi mi bramado, avans que veguèsse, de mis iue, lou jour ; temouin de mi proumié sourrire, es d'a-geinouioun, lou cor tustant, l'amo enebriado, que vous benesisse !

Vaqui lou brès ounte, sorre e fraire, cadun à soun tour, en plourant, en cantant, nosto maire a bressa.

Vaqui la credanço que nous venié de moun grand d'Arle ; la credanço qu'ai tant furga pèr de parpello d'agasso !

Vaqui la paniero, la grand paniero escultado, qu'ai tant souvènt arregarda d'en dessouto, pèr vèire se ié soubravo encaro quàuqui panoun !

Vaqui li dos caviho de bos, plantado dins la muraio, darrié la porto, ounte moun paire, regoulant de susour,

baisant : « Vois comme je ris, mignon, viens donc jouer avec moi ; dans la plaine tout chante et je ne veux pas que tu pleures. »

Je la vois avec ses tuiles rouges, avec sa cheminée carrée qui fume, avec ses fenêtres couleur d'herbe d'automne, avec son escalier de pierres blanches et son grand auvent qui s'ouvre pour aller dans la cour. Je la vois, je la vois ; elle est là qui me sourit, m'attire, me fascine, la voilà ! Qu'il est grand, qu'il est beau mon nid !

Chut ! la porte s'entrebaille, laissez que j'entre chez moi.

Salut ! muraille dont la chaux s'effrite, pavé troué, foyer entamé par les flammes, porte lézardée, loquet de bois, êtres d'une incomparable pauvreté, vous tous qui avez ouï mes premiers vagissements, avant que je visse, de mes yeux, la lumière ; témoins de mes premiers sourires, c'est à genoux, le cœur battant, l'âme enivrée que je vous bénis.

Voici le berceau où sœurs et frères, chacun à notre tour, en pleurant, en chantant, notre mère nous a bercés.

Voici la crédence qui nous venait de mon aïeul d'Arles ; la crédence que j'ai tant furetée pour y trouver, selon notre expression, des *cils de pie*.

Voici la *panière*, la grande *panière* sculptée, que j'ai si souvent regardée par-dessous pour voir s'il y restait encore quelques petits pains.

Voici les deux chevilles de bois, plantées dans la muraille, derrière la porte, où mon père, tout ruisselant

au vèspre de sa journado, acroucavo soun grand saquet de cuer !

Vaqui la cadiero en post, obro sourtido di man de moun paire, dins un jour de plueio, e sus laqualo ma maire amavo tant de s'assèire, pèr embourrassa mi fraire !

Vaqui lou trau mounte encafournave mi galo, lou mavoun ounte jougavian à-la marrello, facho emé de bòu ; vaqui, vaqui lou carriòu qu'ai trinassa dins tout l'oustau, pèr m'aprene à camina dins la vido !

O paire tant bon e tant ama ! maire tant bono, tant risouliero e tant caressanto !

Sorre escamandre à la tèsto embouiado ! fraire moustafard, renaire ! escoutas, dins lou vounve dis annado, ausès ! es ma voues d'enfantoun que passo, en vous sounant, en vous cridant :

Venès, venès tóuti ; la taulo es messo, davans lou grand fougau que lando ; fai fre deforo... intras, intras lèu ! l'eterno niue s'avanço, vole que moun amo, dins un retrèmpe d'amour, me rebaie, coume antan, vòsti cant, vòsti plour, vòsti rire !

Moun paire e ma maire, d'en proumié avien pas acò prim sus la terro ; rèn souto la capo dóu soulèu, que soun front pèr susa, lis iue pèr ploura, si bras pèr travaia ; e, pamens, paure d'argènt e riche d'amour, s'óupilèron au travai ! E m'es esta di qu' aquéu jour, lou soulèu esbrihaudavo, e que tóuti dous flambant bèu, au canta de l'auceliho, à la visto de tóuti, souto lis iue de Diéu, emé l'espèr au cor, tè tu, tè iéu, d'un jour à



de sueur, sur le soir de sa journée accrochait son grand sac de cuir.

Voici la chaise en planches, œuvre sortie des mains de mon père, en un jour de pluie et sur laquelle ma mère aimait tant s'asseoir pour emmaillotter mes frères.

Voici le trou dans lequel je cachais mes noix de galle, les carreaux de brique où nous jouions à la marelle, tracée avec de l'ocre rouge; voici, voici le chariot que j'ai traînassé par toute la maison, pour apprendre à cheminer dans la vie.

O père si bon et tant aimé, mère toute bonne, si rieuse et caressante !

Sœur espiègle à la tête embroussaillée; frère barbouillé et pleurard ! écoutez, dans le bourdonnement des années, c'est ma voix de petit enfant qui passe, en vous appelant, en vous criant :

Venez, venez tous. La table est mise, devant le grand foyer qui flambe; il fait froid dehors... entrez, entrez vite ! l'éternelle nuit s'avance, et je veux que mon âme, retrempée par l'amour, me rende, comme antan, vos chants, vos pleurs, vos rires !

Mon père et ma mère, au début, n'avaient pas ça sur sur la terre; rien sous la chape du soleil, que leur front pour suer, les yeux pour pleurer, leurs bras pour travailler; et, cependant, pauvre d'argent et riches d'amour, ils s'adonnèrent passionnément au travail ! Et il m'a été dit, que ce jour, le soleil resplendissait, et que tous deux, flambants, beaux, au chanter des oiseaux, à la face de tous, sous les yeux de Dieu, avec l'espoir au

l'autre, d'annado en annado, en travaiant de l'aubo au calabrun, veguèron espeli uno nisado de sèt enfant. Sèt enfant ! de grand, de pichot ; tóuti bèu, bèn gaiard, bèn ama dóu paire, tintourleja pèr la maire ; es acò que fasié uno poulido oustalado !

BATISTO BONNET.

68

L'ARMADO NACIOUNALO

Li gràndi manobro que fan leva tant de pòusso sus li camin, à mai que d'un regard, soun pas uno trop marrido escolo. Ié vesèn forço ciéutadan, empouisouna de-countùnio pèr soun journau francihot d'un sòu que i'arribo dóu burèu o de l'oubradou, gounfle de « principe, sadou de declamacioun vano, bèn determina au mau-voulé e à la vanello : « N'en faren, se dison, lou mens poussible, just pèr pas aganta de punicioun. »

Em' acò fau li vèire aquéli tantalòri, après tres o quatre estirado pèr mount e valengo, souto un soulèu que vous assermo e amassolo, fau li vèire, plen d'enavans, escalant li proumié li mourre escalabrous, ajudant lis escranca que podon plus camina, toujour gai e lèri, aguènt franqui li sóurnis angouisso di marrìdi pensado e tounifica soun pitre i gràndis alenado de l'aubo ! Es aqui qu'uno raço, en quàuqui jour, se retrobo. Quand arribas à la jassino à la niue negro, après uno journado terriblo e que, pèr cop d'astre, troubas pa 'no feniero pèr la som nimai uno gamello pèr la fam, es aqui que

cœur, à toi, à moi, d'un jour à l'autre, d'année en année, en travaillant de l'aube au crépuscule, virent éclore une nichée de sept enfants. Sept enfants, des grands, des petits, tous beaux, bien gaillards, bien aimés du père, dorlotés par la mère; voilà qui faisait une jolie maisonnée!

68

L'ARMÉE NATIONALE

Les grandes manœuvres qui font soulever tant de poussière sur les chemins, à plusieurs égards, ne sont pas une trop mauvaise école. Nous y voyons beaucoup de jeunes citadins, continuellement empoisonnés par leur journal *franciot* d'un sou qui leur arrive du bureau ou de l'atelier, enflés de « principes », ivres de déclamation vaine, bien déterminés au mauvais vouloir et à l'indolence : « Nous n'en ferons, se disent-ils, que le moins possible, juste pour ne pas attraper de punition. »

Et avec cela, il faut les voir, ces fantasques, après trois ou quatre étapes par monts et par vaux, sous un soleil qui vous altère et vous assomme, il faut les voir pleins d'élan, grimpant les premiers sur les pics abruptes, aidant les éclopés qui ne peuvent plus marcher, toujours alertes et gais, ayant franchi les sombres angoisses des mauvaises pensées et tonifié leurs poitrines aux souffles puissants de l'aurore! C'est là qu'une race en quelques jours se retrouve. Quand vous arrivez au lieu de repos, à la nuit noire, après une journée terrible, et que, par coup de hasard, vous ne trouvez pas un

fai gau d'ausi moussu lou Presidènt dóu « Club antimilitaristo » de Pamparigousto, quouro óublidant soun franchimand d'un sòu, galejo en sa lengo naturalo, li coumpagnoun estavani : « Boutas, badau ! s'èro la guerro pèr de-bon, faudrié 'ncaro s'apara de l'enemi ! »

O, uno raço aqui se retrobo, e, voudriéu que tóuti mi legèire veguèsson bèn lou founs de ma pensado : aqui li naciounalita se reviéudon, se recounèisson. Noun saupriéu trop pica sus aquest clavèu : despièi 70, gramaci lou desvouloupamen di camin regiounau, gramaci forço àutri causo que sarié trop long d'escudela eici, lou recrutamen de l'armado es devengu regiounau, valènt-à-dire *vertadieramen naciounau ;* de-modo que li necessita emperiouso de la moubilisacioun ajudon amirablamen nòstis esfors patriouti, preparon, dins li fa invincible, lou jour sacra di recoubranço.

Es talamen verai, que li journau parisen coumençon de se n'apercebre ; e, quau a legi, dins li fueio dóu balouard, lou raconte di manobro a pouscu s'estabousi en vesènt que i'èro questioun de regimen « bourguignoun, » « auvergnas » etc., luchant ensèmble à quau mai se destenguirié. Sarié pamens amirable que l'eicès dóu mau centralisaire aguèsse coungreia lou remèdi !

Gramaci li pretendu « principe, » gramaci lou jacoubinisme e la centralisacioun, veici que la Gaulo a perdu si raro naturalo e lèimo e que l'Éuropo se rouino

grenier à foin pour dormir ni une gamelle pour apaiser la faim, c'est là qu'il fait bon entendre monsieur le président du « Club anti-militariste » de Pamparigouste, lorsque, oubliant son mauvais patois français, il plaisante dans sa langue maternelle les compagnons tombés de faiblesse : « Allez donc, badauds ! si c'était pour tout de bon, il faudrait encore se défendre contre l'ennemi ! »

Oui, une race là se retrouve, et je voudrais que tous mes lecteurs vissent bien le fond de ma pensée : là les nationalités se ravivent, se reconnaissent. Je ne saurais trop insister sur ce point : depuis 70, grâce au développement des chemins régionaux, grâce à beaucoup d'autres causes qu'il serait trop long d'approfondir ici, le recrutement de l'armée est devenu régional, c'est-à-dire, *véritablement national ;* de sorte que les nécessités impérieuses de la mobilisation aident admirablement nos efforts patriotiques, préparent, dans les faits invincibles, le jour sacré des renaissances.

Cela est tellement vrai, que la presse parisienne commence à s'en apercevoir; et, qui a lu dans les feuilles de boulevard, le récit des manœuvres, a pu être stupéfait en voyant qu'il y était question de régiments « bourguignons, auvergnats, » etc., luttant ensemble à qui se distinguerait le plus. Il serait pourtant admirable que l'excès du mal centralisateur eût produit le remède !

Grâce aux « prétendus principes, » grâce au jacobinisme et à la centralisation, voici que la Gaule a perdu ses limites naturelles et légitimes et que l'Europe se

en armamen. Gramaci li darut que cridavon : « Perigon li coulounio pulèu qu'un principe ! » e li tucle qu'aguènt perdu si bericle veson plus li frountiero e li nègon, sian aqui, tóuti li pople, entre-dourmi dins uno chaucho-vièio d'espavènt, lèst à nous massacra coume de sóuvage, óubliga, pèr l'istint meme de la counservacioun, de nous impausa de sacrifice incouneigu jusqu'aro e un regime militàri que remèmbro lou tèms d'Atila... em'acò, pèr la lèi di causo, pèr la necessita terriblo de s'apara pouderousamen e lèu, veici que li forço vivo dóu païs se recreon : Bourgougno, Auvergno, Prouvènço, reparèisson au lamp di glàsi, en lou grouün sacra dis ome e di drapèu. Lis ourgane vivènt de la grand Patrio se reviéudon ; lou Bacin prouvençau repren soun eisistènci óuficialo pèr quant à la raido dis armo : lou XV[e] cors d'armado espouso quasimen pan pèr pan li raro di dos Prouvènço istourico, e talamen lou fa s'impauso, vesèn que lou Diés e lou Valentinés — païs ligour, tenemen di Ramoun — mancant au cors d'armado, se parlo vuei d'apoundre à-n-eiceste lou despartamen de la Droumo...

Que lis iue se durbigon ! Perqué voulé ignoura li Fa? li Fa soun nòsti mèstre. Fugue un bèn, fugue un mau, lou vougués o lou vougués pas, l'Armado es vuei uno federacioun de regimen regiounau, e, davans un fa parié, sièr de rèn de se barra li ciho coume li machoto au soulèu de Diéu. Fau, tout au contro, *à titre de preissant devé*, aceta lou fa qui s'impauso, l'ourganisa dóu

ruine en armement. Grâce aux nigauds qui crient : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » et aux insensés qui, ayant perdu leurs lunettes, ne voient plus les frontières et les nient, nous sommes là, tous les peuples, endormis dans un cauchemar d'épouvante, prêts à nous massacrer, comme des sauvages, obligés, par l'instinct même de la conservation, de nous imposer des sacrifices inconnus jusqu'ici et un régime militaire qui rappelle le temps d'Attila... Et avec cela, par la loi des choses, par la nécessité terrible de se défendre puissamment et promptement, voici que les forces vives du pays se récréent : Bourgogne, Auvergne, Provence réapparaissent à l'éclair des épées, dans la mêlée sacrée des hommes et des drapeaux. Les organes vivants de la grande Patrie se ravivent ; le Bassin provençal reprend son existence officielle quant à l'organisation des armées : le XV[e] corps d'armée comprend assez exactement les limites des deux Provences historiques, et tellement le fait s'impose, nous voyons que le Diois et le Valentinois — pays ligure, domaine des Raimond — manquant au corps d'armée, on parle aujourd'hui d'annexer à celui-ci le département de la Drôme...

Que les yeux s'ouvrent ! Pourquoi vouloir ignorer les Faits ? Les Faits sont nos maîtres. Que ce soit un bien, que ce soit un mal, que vous le vouliez, que vous ne le vouliez pas, l'armée est aujourd'hui une fédération de régiments nationaux et devant un fait pareil, rien ne sert de fermer les yeux comme les chouettes au grand soleil. Il faut, tout au contraire, à titre de pressant

miés, ié faire rèndre tout lou poussible pèr la toco finalo qu'es la vitòri.

Ah ! quant de forço escoundudo se degaio ! Avès crento, o pau-de-sèn ! de dire à-n-aquéli prouvençau : « Sias prouvençau ! » à-n-aquélis auvergnas : « Sias auvergnas ! » Chanjas de vìo : digas-lou-ié ardidamen ; poudès d'aiours plus faire autramen : li journau parisen éli-meme se n'apercevon ! Adounc, que lis auvergnas, sus lou prat bataié, ausigon la cabreto è qu'un tambourin mene li nostre au chaplachòu ! Que porton chascun, fieramen, à coustat dóu drapèu galés, li coulour de sa vièio patrìo; e veirés tout ço que lou recaliéu dóu sentimen patriau metra de flamo is iue e de courage au pitre, veirés emé queto emulacioun se disputaran tóuti, li fiéu de Gaulo, lou rampau dóu triounfle.

Au courrènt di guerro de l'Empèri, l'on veguè 'n regimen d'Highlanders que, après la desfacho, restè sènso branda sout la mitraio, estrambourda pèr lou cant di carlamuso naciounalo. Chasco prouvinço a soun *Cant de la Coupo ;* apoundès-lou au cant naciounau de la Franço e res poudra mai nous toumba d'espalo.

PÈIRE DEVOULUI.

69

LOU MEGE DE CUCUGNAN

I

Èro un medecin que n'en sabié long, car n'avié forço aprés; e pamens, dins Cucugnan, ounte despièi dous an, s'èro establi, i'avien pas fe. Que voulès ? toujour lou

devoir, accepter le fait qui s'impose, l'organiser du mieux, en faire converger toutes les tendances vers le but final qui est la victoire.

Ah ! combien de forces cachées restent perdues ! Vous craignez, ô faibles d'esprit ! de dire à ces provençaux : « Vous êtes provençaux ! à ces auvergnats : « Vous êtes auvergnats ! » Changez de langage. Dites-le-leur hardiment ; d'ailleurs vous ne pouvez plus que vous exprimer ainsi : la presse parisienne elle-même s'en aperçoit ! Donc que les auvergnats, sur le champ de bataille, entendent la cornemuse et qu'un tambourin conduise les nôtres à la bataille ! Qu'ils portent chacun, fièrement, à côté du drapeau gaulois, les couleurs de leur vieille patrie ; et vous verrez tout ce que le feu du sentiment patriotique mettra de flammes aux yeux, et de courage au cœur, vous verrez avec quelle émulation tous les fils de la Gaule se disputeront la palme du triomphe.

Au courant des guerres de l'Empire, on vit un régiment de Highlanders qui, après la défaite, resta immobile sous la mitraille, enthousiasmé par le chant des cornemuses nationales. Chaque province a son *Chant de la Coupe ;* ajoutez-le au chant national de la France et nous serons invincibles.

69

LE MÉDECIN DE CUCUGNAN

I

C'était un médecin qui en savait long, car il avait beaucoup appris ; et pourtant, dans Cucugnan, où depuis deux ans il s'était établi, on n'avait pas confiance en lui.

rescountravon em' un libre à la man, e se disien li Cucugnanen :

— Saup rèn de rèn, noste mège; fèbre-countùnio legis. S'estùdio, es pèr aprendre. S'a besoun d'aprendre, es que saup pas. Se saup pas, es un ignourènt. —

Poudien pas se leva d'aqui, e... i'avien pas fe.

Un mège sènso malaut ès un calèu sèns òli. Fau pamens gagna la vidasso, e noste paure mesquin gagnavo pas l'aigo que bevié !

II

Èro tèms, certo, qu'acò finiguèsse.

Un jour, pèr n'en vèire la fin, faguè dire dins tout Cucugnan que sa sciènci èro tant grando, e tant pouderouso, e tant soubeirano, qu'èro capablo, noun soulamen de gari un malaut, — ço qu'es un jo d'enfant, mai de ressuscita 'n mort, — ço que pòu se dire un bèu miracle de Diéu ! — Eto-mai, un mort, disié, mort e enterra ! E lou ressuscitarai quand voudran, en plen jour, en plen cementèri, davans tóuti !

III

Ah ! n'i'aguè gaire que lou creiguèron ! Lis incredule, pamens, se disien : Que riscan de lou metre à l'esprovo ? Fau lou vèire à l'obro : à l'obro se recounèis l'óubrié. Pòu reüssi : es un ome qu'a tant legi !... E se fai tant de bèllis envencioun à l'ouro dóu jour d'uei... Hòu !

Que voulez-vous, on le rencontrait toujours un livre à la main, et les Cucugnanais se disaient :

— Il ne sait rien de rien, notre médecin ; sans discontinuer il lit. S'il étudie, c'est pour apprendre. S'il a besoin d'apprendre, c'est qu'il ne sait pas. S'il ne sait pas, c'est un ignorant.

On ne pouvait pas les tirer de là... Ils n'avaient pas confiance en lui.

Un médecin sans malades est une lampe sans huile. Il faut pourtant gagner sa misérable vie, et notre pauvre homme ne gagnait pas l'eau qu'il buvait.

II

Il était bien temps, certes, que cela finît.

Un jour, pour en voir la fin, il fit dire dans tout Cucugnan que sa science était si grande, et si puissante, et si souveraine, qu'il était capable, non seulement de guérir un malade, — ce qui était un jeu d'enfant, — mais de ressusciter un mort, ce qui peut s'appeler un vrai miracle de Dieu ! — Mais oui, un mort, disait-il, mort et enterré !... Et je le ressusciterai quand on voudra, en plein jour, en plein cimetière, devant tout le monde !

III

Ah ! peu de Cucugnanais le crurent. Les incrédules, pourtant, se disaient : Que risquons-nous de le mettre à l'épreuve ? Il faut le voir à l'œuvre : à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier. Il peut réussir ; c'est un homme qui a tant lu !... Et l'on fait, à l'heure présente, tant de

piéi, se fai lou miracle, picaren di man; se lou manco, ié faren la bramado. Que n'en ressuscite un : es aqui que veiren s'a teta de bon la.

Basto ! fuguè counvengu que lou dimenche venènt à miejour sounant, moussu lou mège, en plen cementèri de Cucugnan, devié ressuscita 'n mort, dous, se falié. I'aguè même de femo que diguèron ùni nòu o dès !

IV

Dounc, bèn avans l'ouro dicho, aquéu dimenche, lou cementèri siguè plen, coume la glèiso à la messo dóu bèu jour de Pasco. Lou repli de miejour avié panca souna que moussu lou mège, fidèu à sa proumesso, arribè, de negre tout vesti. Aguè proun peno e jouguè proun di couide pèr se faire un camin vers la crous e sus soun pedestau...

Aqui, saludè, s'escurè, e :

V

— Mis ami, faguè, vous ai proumés de ressuscita 'n mort : tendrai paraulo. N'en lève la man. Vejan ! e silènci... M'es pas mai defecile, vous dirai, de reveni Jaque o Jan, que Nanoun o Babèu, que Glaude o Simoun Cabanié... qu'es mort d'un marrit plevèsi, i'aura lèu un an !

— Escusas, moussu lou mège, diguè Catarino, véuso dóu paure Simoun. Èro segur un brave ome, fasié moun

belles inventions ! Peuh ! s'il fait le miracle, nous battrons des mains. S'il le rate, nous le huerons. Qu'il en ressuscite un seul ! Là nous verrons s'il a tété du bon lait.

Bast ! il fut convenu que, le dimanche suivant, midi sonnant, monsieur le médecin, en plein cimetière de Cucugnan, devait ressusciter un mort, deux s'il le fallait. Il y eut même des femmes qui dirent neuf ou dix.

IV

Donc, bien avant l'heure dite, ce dimanche-là, le cimetière fut plein comme l'église, à la messe du beau jour de Pâques. La répétition de midi n'avait pas encore sonné que monsieur le médecin, fidèle à sa promesse, arriva, de noir tout habillé. Il eut assez de peine et assez il joua des coudes pour se frayer un chemin vers la croix et se faire une place sur le piédestal.

Là, il salua, essuya son front, et :

V

— Mes amis, dit-il, je vous ai promis de ressusciter un mort : je tiendrai ma parole, je vous le jure, main levée. Voyons ! et silence... Il ne m'est pas plus difficile, à dire vrai, de ressusciter Jacques ou Jean, que Nanon ou Babeau, que Claude ou Simon... Voulez-vous que je vous ressuscite... Simon? Comment l'appeliez-vous donc? Simon Cabanié, mort d'une mauvaise pleurésie, il y aura bientôt un an.

— Excusez, monsieur le médecin, dit Catherine, veuve du pauvre Simon. Assurément c'était un brave

bonur e lou plourarai tant que Diéu me gardara lis iue de la tèsto ! mai, lou ressuscités pas, vesès, car, vèngue la fin dóu mes, quitarai lou dòu... que me volon marida emé lou long Pascau. De vuei en vue fan li crido, — proumié, darrié. — Ai reçaupu li presènt.

— Ah ! que fasès bèn de me lou dire, Catarino !... E bèn ! alor, se ressuscitave Nanoun Péu-rouge, qu'enterrèron lou bęu jour de la Candelouso ?...

— Gardas-vous-n'en bèn, moussu lou mège, cridè Jaque Lamelo, Nanoun èro ma femo ! Sian resta dès an ensèn, dès an de purgatòri, tout Cucugnan lou saup. Que Nanoun rèste ounte èi, pèr soun repaus e pèr lou miéu. Un pico-pebre, moussu ! e vanelouso, e garrouio, em'acò pièi li man traucado, em'uno lengo ! une lengo de serp, moussu, qu'aurié fa batre dins un oustau l'ome e la femo quand sarien esta la crèmo di gènt. E... dise pas tout !

— Mai pamens... mis ami...

— Escusas se vous cope, moussu lou mège... Femo morto, capèu nòu : coume Nanoun me leissè tres piéutoun, e coume, lou coumprenès, lis aviéu sus li bras, me siéu remarida. Es dounc fort inutile...

— Vai bèn. Coumprene. Es clar que sarié veritablamen un orre martire pèr tu s'aviés dos femo dins toun oustau. N'i'a proun d'uno !... Eh ! bèn ! alor, ressuscitarai... car, finalamen, fau n'en reviéuda un... tenès, lou brave Mèste Pèire.

— Mèste Pèire dóu Mas-Vièi ? diguè Fèli Bono-Pougno.

homme, il faisait mon bonheur, et je le pleurerai tant que Dieu me conservera les yeux de la tête. Mais, ne le ressuscitez pas, voyez-vous ! En effet, vienne la fin du mois, je quitterai le deuil, car on veut me marier avec Pascal le long. D'aujourd'hui en huit, on nous publiera, dispense de deux bans. J'ai reçu les présents (de noce).

— Ah ! vous faites bien de m'en prévenir, Catherine. Eh bien ! alors, ressusciterons-nous Nanon aux cheveux rouges, que l'on enterra le beau jour de la Chandeleur ?

Gardez-vous en bien, monsieur le médecin ! s'écria Jacques Lamèle, Nanon était ma femme, nous avons vécu dix ans ensemble, dix ans de purgatoire, tout Cucugnan le sait. Une têtue, monsieur, et paresseuse, et querelleuse, et avec çà, les mains percées, et une langue ! une langue de serpent, monsieur, qui aurait fait battre les saints. Et je suis loin de tout dire.

— Mais pourtant, mes amis...

— Excusez-moi si je vous interromps, monsieur le médecin. Femme morte, chapeau neuf : comme Nanon me laissa trois enfants, et comme vous le comprenez je les avais sur les bras, je me suis remarié. Il est donc fort inutile...

— Ça va bien. Je comprends. Il est évident que ce serait un horrible martyre pour toi, si tu avais deux femmes dans ta maison. Il y en a assez d'une !... Eh bien ! alors je ressusciterai... car finalement, il faut bien que j'en ressuscite un... Tenez, le brave maître Pierre.

—Maître Pierre du Mas-Vieux ? dit Félix Bonne-Poigne.

— Éu-meme.

— Ah! moun paure paire!... Que Diéu lou repause, moussu lou mège!... Un sant ome, segur. Lou ressuscitessias pas, que, se tournavo en vido, atroubarié proun emboui dins nòstis afaire, e n'en aurié lou cor tranca, éu que, pecaire! amavo tant de nous vèire d'acord! Nous sian parteja, après proun batèsto, e un gros proucès, e à tiro-péu, quàuqui pichot tros de terro, aperaqui. Sian sièis, quatre drole e dos chato. Avèn tóuti forço enfant, e cadun tiro de soun bout e viro l'aigo à soun moulin; e i'a res de bèn drut, boutas, dins la famiho...

— Sara dounc pas poussible?...

— Perdoun... Se nous lou ressuscitavias, faudrié faire, entre tóuti, uno pensioun au paure vièi, rèn de plus juste. Mai lis annado soun tant marrido, moussu lou mège! Lou sabès, li magnan fan de chico, se fan quicon; li vigno an lou mau, li blad n'an rèn fa, lis óulivo an lou verme, plòu pas, la garanço se douno...

— Eh! bèn! siegue! leissaren dourmi Mèste Pèire. — Mai coume eici siéu pas vengu pèr enfiela de perlo, e tóuti vous, pèr me regarda faire, revihara... Quau voulès que vous revihe?

— Gatouno! revihas-me Gatouno! crido alor uno bravo femo en plourant coume uno Madaleno.

— Noun! noun! moussu lou dóutour, dis uno chato. Ah! ma bello vierge, qu'as bèn fa de mouri!... Avans de mouri me diguè tout... E ie meteguerian pièi sa

— Lui-même.

— Ah ! mon pauvre père !... Que Dieu le repose, monsieur le médecin !... Un saint homme, assurément. Gardez-vous bien de le ressusciter, car s'il revenait à la vie, il trouverait nos affaires assez embrouillées, et en aurait le cœur navré, lui qui, *pecaire !* aimait tant nous voir d'accord ! Nous nous sommes partagé, après bien des rixes et un gros procès, après nous être pris aux cheveux, quelques petits morceaux de terre, par là. Nous sommes six, quatre garçons et deux filles. Nous avons tous beaucoup d'enfants, et chacun tire de son bout et tourne l'eau à son moulin ; et allez ! il n'y a personne de bien cossu, dans la famille...

— Il ne sera donc pas possible ?...

— Pardon ! si vous nous le ressuscitiez, il faudrait faire, entre nous, une pension au pauvre vieux, rien de plus juste. Mais les années sont si mauvaises, monsieur le médecin ! Vous le savez, les vers-à-soie ne font que des *chiques* (s'ils font quelque chose !) les vignes ont la maladie, les blés n'ont rien fait, les olives ont le ver, et il ne pleut pas, la garance se donne...

— Eh bien ! soit ! Nous laisserons dormir maître Pierre. — Mais comme je ne suis pas venu ici pour enfiler des perles et vous tous pour me regarder faire, je réveillerai... Qui voulez-vous que je vous réveille ?

— Gathone ! réveillez-moi Gathone, s'écrie alors une brave femme, en pleurant comme une Madeleine.

— Non ! non ! monsieur le docteur, dit une jeune fille. Ah! ma belle vierge, que tu as bien fait de mourir !... Avant de mourir, elle me dit tout... Nous

raubo blanco, e de flour sus la tèsto!... semblavo uno nòvio. Que rèste en terro santo! Soun proumés s'èi marida.

— Pauro, pauro Gatouno!... Vesès, tout acò me vèn en òdi. Vau finalamen reviha lou Besuquet, qu'avalè sa lengo i'a'no mesado?

— Vole pas, iéu, vole pas! cridè Louviset Gau-galin, li dous bras en l'èr! M'avié vendu sa vigno e soun maset à founs perdu. I'ai paga mai que sa valour, dès an a-de-rèng, en bèus escut blanc, e i'a jamai manca 'n sòu. Me faudrié tourna-mai ié paga sa pensioun? Sarié pas juste, moussu lou mège!

— Me n'en diras tant!... Eh! bèn! siegue!... Vejan! n'en sabe un que mouriguè, leissant ni femo ni enfant, ni fraire ni sorre, mai l'eisèmple de tóuti li vertu, e si quatre sòu à voste espitau : voste bon Curat, que tant vous amavo e que ploureriàs tant! e que, pèr l'amour de vous, faguè, vous ensouvèn? un tant rude viage dins l'autre mounde, bouscant, paure pelègre! bouscant, pèr tout caire e cantoun, si Cucugnanen, e lis atrouvant tóuti, fin que d'un, ai! malur! dins l'infèr tout dubert? Se lou ressuscitavian!

— Ah! noun! noun! cridèron, uno d'eici, l'autro d'eila, quàuqui devoto dóu gros grun. Noun! noun! moussu lou mège!...

— Dóumaci, fai misè Rousselino, maire de la coungregacioun... dóumaci èro vièi, ah! paure! e sourd

lui mimes ensuite sa robe blanche, et des fleurs sur la tête!... Elle ressemblait à une mariée. En terre bénie laissez-la!... car, son fiancé vient d'en épouser une autre...

— Pauvre, pauvre Gathone!... Voyez-vous, tout cela commence à m'ennuyer. Je vais finalement réveiller le Bésuquet qui avala sa langue en mangeant des coquillages, il y a un mois environ.

— Je ne veux pas, moi, je ne veux pas! cria Louiset, les deux bras en l'air. Il m'avait vendu sa vigne et son *maset* à fonds perdus. Je lui en ai payé plus que la valeur, dix ans consécutifs en beaux écus blancs, et il ne lui a jamais manqué un sou. Il me faudrait lui payer encore sa pension? Ce ne serait pas juste, monsieur le médecin!

— Tu m'en diras tant!... Eh bien! soit!... voyons! j'en sais un qui mourut, ne laissant ni femme ni enfants, ni frères ni sœurs, mais l'exemple de toutes les vertus, et qui légua ses quatre sous à votre hôpital : votre bon curé, qui tant vous aimait et que vous pleurâtes tant! et qui fit, pour l'amour de vous, il vous en souvient, un si rude voyage dans l'autre monde, cherchant, pauvre pèlerin! cherchant dans tout coin et recoin, ses Cucugnanais, et les trouvant tous, tant qu'ils étaient, aïe! malheur! dans l'enfer tout béant. Le ressuscitons-nous?

— Non pas, non pas! s'écrièrent, l'une d'ici, l'autre de là, quelques dévotes du gros grain. Non! non! monsieur le médecin!...

— Car, dit mademoiselle Rousseline, mère de la Congrégation, il était vieux, ah! pauvre! et sourd

coume un toupin, bèn tant que... quand me counfessave, se ié parlave figo, me respoundié rasin. Leissas-lou dins la glòri de Diéu; car pièi, avèn aro un curat qu'es jouine e qu'a bon biais; es brave coume un sòu! E canto coume uno ourgueno, predico coume un serafin, e meno sa barco coume se dèu...

— Que vous dirai ?... Pèr qu'acò 's ansin, viren-nous d'un autre caire. Vese, aqui-davans, uno pichoto crous de bos : dirias que l'erbo flourido e li blanc cacalausoun an vougu n'escoundre la tristo coulour negro, tant de pertout cacalausoun se ié soun empega, tant à soun entour a bèn grandi e flouri l'erbo. Es lou cros d'un enfant de la. Avié dès mes quand mouriguè : l'escritèu lou dis. Sarié pecat segur de lou ressuscita : es tant urous d'èstre mort, de pas viéure dins un mounde ounte s'ausis... ço que me disès, mis ami! Se pamens voulès que lou revèngue, tambèn lou revendrai.

— Moussu lou dóutour, fai alor uno pauro vièio en plourant, aquéu pichot mort es nostre, ai! las! e siéu sa grand. Ma fiho l'avié panca desmama, e traucavo si dènt de l'iue, quand, pecaire! mouriguè. Ah! s' avias vist coume èro bèu, noste nistoun! Diéu nous l'a pres : eh bèn, siegue facho sa voulounta... Vesès, aro n'avèn un autre que teto. Diéu fai bèn ço que fai, e rènd pièi d'uno man ço que nous pren de l'autro. Lou reviéudés pas, que poudrian pas n'en nourri dous e sian trop paure pèr lou metre en bailo.

comme un pot, bien tant que, quand je me confessais, si je lui parlais figues, il me répondait raisins. Laissez-le dans la gloire de Dieu; car enfin, nous avons à cette heure un curé jeune, plein de bonne grâce; il est brave comme un sou, et il chante comme un orgue, prêche comme un séraphin et mène sa barque comme on le doit.

— Que vous dirai-je?... Puisqu'il en est ainsi, tournons-nous d'un autre côté. Je vois, là, devant moi, une petite croix de bois : on dirait que l'herbe fleurie et les petits escargots blancs ont voulu en dérober au regard la triste couleur noire, tant, partout, les petits escargots blancs s'y sont collés, et tant, à son entour, a grandi et fleuri l'herbe. C'est le tombeau d'un enfant de lait; il avait dix mois quand il mourut, l'épitaphe le dit. Le ressusciter, ce serait dommage; il est bien heureux d'être mort, de ne pas vivre dans un monde où l'on entend... ce que vous me dites, mes amis! Si pourtant vous voulez que je le ressuscite, je le ressusciterai tout de même.

— Monsieur le docteur, dit alors en pleurant une pauvre vieille femme, ce petit mort est nôtre, hélas! et je suis sa mère-grand; ma fille ne l'avait pas sevré encore, et il perçait ses dents de l'œil, quand, *pecaire!* il mourut. Ah! si vous aviez vu comme il était beau, notre nourrisson! Dieu nous l'a repris. Eh bien! soit faite sa volonté!... Voyez-vous, nous en avons maintenant un autre qui tète. Dieu fait bien ce qu'il fait, et nous rend d'une main ce que, de l'autre, il nous prend. Ne le ressuscitez pas, car nous ne pourrions pas en allaiter deux, et nous sommes trop pauvres pour le mettre en nourrice.

VI

Alor lou mège :

— N'i'a proun pèr aro, diguè. D'abord que voulès pas que fague vuei lou miracle, assajarai de lou faire un autre jour, noun en ressuscitant un trepassa, car m'es veritablamen impoussible, lou vesès, mai en aparant la vido agarrido pèr la mort. Adessias. —

E s'esbignè.

VII

Quau vous a pas di que, despièi aquéu dimenche marcant, noste mège faguè de miracle dins Cucugnan ! Ressuscitè pas li mort, mai sauvè la vido à mai que d'un. Li Cucugnanen i'aguèron grando fe, car enfin, disien, se tenguè pas sa proumesso au cementèri, es pièi pas éu, fau èstre juste, que n'en fuguè l'encauso.

Em'acò bello finido.

JÓUSÈ ROUMANILLE.

VI

Alors le médecin :

— Assez pour aujourd'hui, dit-il. Puisque vous ne voulez pas que nous opérions maintenant le miracle, j'essaierai de l'opérer un autre jour, non pas en ressuscitant un trépassé, car cela m'est véritablement impossible, vous le voyez, mais en protégeant la vie contre les assauts de la mort. Adieu !

Et il s'éclipsa.

VII

Qui ne vous a pas dit que, depuis ce mémorable dimanche, notre médecin fit des miracles dans Cucugnan ! Il ne ressuscita pas les morts, mais il sauva la vie de plus d'un. Les Cucugnanais eurent en lui grande confiance, car enfin, s'il ne tint pas sa promesse, au cimetière, ce n'est pas lui, soyons justes, qui en fut cause.

Et c'est la belle fin de mon histoire.

70



LA CABRO DE MOUSSU SEGUIN

I

Moussu Seguin avié jamai agu de bonur emé si cabro.

Li perdié tóuti d'uno memo façoun : un bèu matin roumpien sa cordo, s'escapavon dins la mountagno, pièi eilamoundaut lou loup li manjavo...

Ni li bòni maniero de soun mèstre, ni la pòu dóu loup, rèn poudié li reteni. Èro, parèis, de cabro forço fèro, qu'avien besoun, coume qu'anèsse, de grand èr e de liberta.

Lou brave Moussu Seguin, que coumprenié rèn au biais de si bèsti, èro pas countènt. Disié : Es fini, l'oustau vèn en òdi à mi cabro, n'en gardarai pas uno, veirés...

Pamens tenguè lou cop ; emai aguèsse deja perdu sièis cabro de la meme façoun, n'en croumpè 'no setenco. Soulamen, aquesto fes, la prenguè touto jouineto, se cresènt qu'ansin la bèsti s'acoustumarié miés.

Ah ! mis ami, qu'èro poulido la cabro de Moussu Seguin, qu'èro poulido emé sis iue dous, sis esclop

70

LA CHÈVRE DE MONSIEUR SEGUIN

I

Monsieur Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même manière : un beau matin elles rompaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, puis là-haut le loup les mangeait...

Ni les bonnes manières de leur maître, ni la peur du loup, rien ne pouvait les retenir. C'étaient, paraît-il, des chèvres indépendantes, qui avaient besoin, quoi que l'on fît, de grand air et de liberté.

Le brave monsieur Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, n'était pas content. Il disait : C'est fini ! la maison déplaît à mes chèvres, je n'en garderai pas une, vous verrez...

Cependant il tint le coup, bien qu'il eût déjà perdu six chèvres de la même façon, il en acheta une septième. Seulement, cette fois, il la prit toute jeunette, pour que la bête s'habituât à demeurer chez lui.

Ah ! mes amis, qu'elle était jolie, la chèvre de monsieur Seguin ! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, ses

negre e trelusènt, si bano barracanado e si long péu blanc que ié fasien, aurias di, un bèu jargau de velout...

E pièi amistouso, bravo, pourgènt si pousseto sènso boulega, sènso reguigna maliciousamen pèr faire enversa l'escudello : un tresor, aquelo cabreto !

Moussu Seguin avié darrié soun oustau un pichot prat : ié meteguè sa cabro, estacado au mitan coume se dèu, e m'acò venié vèire de tèms en tèms se la bèsti èro bèn... S'èro bèn !... Lou crese ; fasié gau de la vèire trissa l'erbeto. Lou bon Moussu Seguin n'èro tout galoi : Enfin, se disié lou paure, aquelo au-mens s'enuiara pas, à l'oustau...

Moussu Seguin s'enganavo : la cabreto s'enuiè.

II

Vous trouvarés qu'un jour la simplasso se diguè, en regardant la colo :

Coume dèu faire bon eilamoundaut ! que chale d'escala dins la brueio, sènso aquelo marrido cordo que vous estrasso lou còu... Es bon pèr un ase o pèr uno vaco de passa sa vido dins un pradoun... Nautre, la cabruno, nous fau mai de large...

Subran l'erbo dóu prat ié semblè aisso. Se languiguè. Venguè maigro. Tout lou jour estiravo sa cordo, lou mourre vira vers la mountagno, e disié : Mè ! mè ! que fasié traire peno.

Vesié bèn, Moussu Seguin, que la cabro avié quicon, mai sabié pas ço qu'èro. Un matin, que soun mèstre

sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et son long poil blanc, qui lui faisait, auriez-vous dit, un beau justaucorps de velours...

Et puis caressante, aimable, se laissant traire sans bouger, sans règimber malicieusement pour faire renverser l'écuelle : un vrai trésor, cette chevrette !

Monsieur Seguin avait derrière sa maison un petit pré : il y mit sa chèvre, en lui laissant beaucoup de corde et il venait voir de temps en temps si la bête était bien... Si elle était bien ! Je le crois ; c'était un plaisir de la voir triturer l'herbe. Le bon monsieur Seguin en était tout joyeux : Enfin, se disait le pauvre homme, celle-ci du moins ne s'ennuiera pas, à la maison...

Monsieur Seguin se trompait, la chevrette s'ennuya.

II

Il advint qu'un jour la sotte se dit en regardant la colline :

Comme il doit faire bon là-haut ! quel délice de gambader dans la bruyère, sans cette mauvaise corde qui vous déchire le cou... C'est bon pour un âne ou pour une vache de passer sa vie dans un pré. A nous, les petites chèvres, il faut plus de large...

Soudain l'herbe du pré lui sembla dégoûtante. Elle languit. Elle devint maigre. Tout le jour elle étirait sa corde, le museau tourné vers la montagne, et faisant Mè ! Mè ! tristement.

Il voyait bien, monsieur Seguin que la chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était. Un

acabavo de la mòuse, la cabro se revirè, e ié diguè dins soun parla de cabro.

— Escoutas. Moussu Seguin, me languisse à voste oustau : leissas m'ana dins la mountagno...

— Ai ! moun Diéu ! emai aquelo ! cridè lou bon Moussu Seguin. E d'esfrai leissè toumba lou toupin.

Pièi, s'assetant dins l'erbo, au coustat de la cabro :

— Coume, Blanqueto, ié venguè, te vos enana ?

Blanqueto respoundeguè :

— Me vole enana, Moussu Seguin !

— As belèu pas proun d'erbo dins lou prat ?

— Oh ! si, Moussu Seguin !

— Alor es que t'an estacado trop de court... Poudèn, se vos, moula 'n pau mai de cordo...

— Nàni ! Moussu Seguin, prengués pas la peno !

— Mai dequé vos alor ? dequé te fau ?

— Me vole enana dins la mountagno, Moussu Seguin...

— La mountagno, malurouso ! ié sounges pas... I'a lou Loup, dins la mountagno... Se 'n cop te vèn dessus, coume faras ?

— Ié mandaren de cop de bano, Moussu Seguin...

— Pecaire ! de cop de bano !... A bèn pòu de ti baneto, aquéu grand gusas de Loup ! Vai, a fa si freto de mis àutri cabro, qu'èron bèn plus grosso e plus forto que tu, petouso !... Sabes bèn : la grand Reinaudo, qu'èro



matin, lorsque son maître achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son langage de chèvre :

— Ecoutez, monsieur Seguin, je languis à votre maison : laissez-moi aller dans la montagne...

— Ah ! mon Dieu ! encore celle-ci ! s'écria le bon monsieur Seguin. Et d'effroi il laissa tomber l'écuelle.

Puis s'asseyant dans l'herbe, à côté de la chèvre :

— Comment, Blanchette, lui dit-il, tu veux t'en aller ?

Blanchette répondit :

— Je veux m'en aller, monsieur Seguin.

— Peut-être, n'as-tu pas assez d'herbe dans le pré ?

— Oh ! si, monsieur Seguin.

— Alors c'est que tu es attachée avec une corde trop courte... Nous pouvons, si tu veux, l'allonger un peu plus...

— Non ! monsieur Seguin, n'en prenez pas la peine !

— Mais que veux-tu donc alors ? que te faut-il ?

— Je veux m'en aller dans la montagne, monsieur Seguin...

— La montagne, malheureuse ! tu n'y songes pas... Il y a le Loup, dans la montagne... Quand il viendra sur toi, comment feras-tu ?

— Je lui lancerai des coups de corne, monsieur Seguin...

— Hélas ! des coups de corne !... Il a bien peur de tes petites cornes ce grand vaurien de Loup ! Va, il s'est régalé de mes autres chèvres, qui étaient bien plus grosses et plus fortes que toi, pauvre petite !... Tu sais

eici avans tu, uno grosso cabrasso, plus auto qu'uno vaco, em'un paréu de bano!... Eh! bèn, Reinaudo se bateguè 'mé lou Loup touto la niue, pièi lou matin, lou loup la mangè...

— Pauro Reinaudo!... Es egau, Moussu Seguin : leissas-m'ana dins la mountagno.

— Malan de sort! faguè Moussu Seguin, sara pas di que lou Loup te manjara coume lis autro!... Te vau embarra dins l'estable, e'm'acò pas mai. —

Faguè coume avié di, enmenè la cabro dins l'estable, un laid establas tout negre, e clavè lou pourtau, cri! cra! à tres o quatre tour... Malurousamen, — li gènt s'avison pas de tout, — Moussu Seguin óublidè de barra la fenèstro, e pèr la fenèstro Blanqueto s'enanè.

III

Quand la cabro de Moussu Seguin arribè dins la mountagno, fuguè uno fèsto, eilamoundaut, universalo! Jamai li pinedo avien rèn vist de tant poulit, la reçaupèron coume uno pichoto rèino; li pin-pignoun ié fasien de grand salut, e davans elo li floureto embaumèron tant que poudien. Touto la colo èro en joio.

Se nosto cabro èro countènto, es pas necite de lou dire... Ges de cordo! ges d'estaco! E aqui n'i' avié d'erbo, e de touto merço, e pèr-dessus li bano... La bauco dóu pradoun èro rèn à respèt.

bien, la grande Renaude, qui était ici avant toi, une maîtresse chèvre, plus haute qu'une vache, avec une paire de cornes !... Eh bien ! Renaude se battit avec le Loup toute la nuit, puis le matin le Loup la mangea...

— Pauvre Renaude !... C'est égal, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Malédiction ! s'écria monsieur Seguin, il ne sera pas dit que le Loup t'aura mangée comme les autres !... Je vais t'enfermer dans l'étable, et voilà tout.

Il fit comme il avait dit, il emmena la chèvre dans l'étable, une laide étable, toute noire, et il ferma le portail à clé, cri ! cra ! à trois ou quatre tours... Malheureusement, — les gens ne pensent pas à tout, — monsieur Seguin oublia de fermer la fenêtre, et par la fenêtre Blanchette s'en alla.

III

Quand la chèvre de monsieur Seguin arriva dans la montagne, ce fut une fête, là-haut, universelle ! Jamais les bois de pin n'avaient rien vu d'aussi joli : on la reçut comme une petite reine ; les pin-pignon lui faisaient de grands saluts, et devant elle les fleurettes embaumèrent autant qu'elles le pouvaient. Toute la colline était dans la joie.

Si notre chèvre était contente, il n'est pas nécessaire de le dire... Point de corde ! point d'attache ! C'est là qu'il y avait de l'herbe, et de toute espèce, et par-dessus les cornes... L'herbe du petit pré n'était rien en comparaison.

La cabro blanco, en aio, folo e embriago, se ié viéutavo dedins, li cambo en l'èr... E zóu de saut! zóu de cambareleto!... La vaqui aro sus un piue, aro eilavau au founs d'un vabre, à drecho, à gaucho, pertout... Aurias di que i'avié dès cabro de Moussu Seguin dins la mountagno.

Es qu'avié pòu de rèn, nosto Blanqueto! d'un vanc afranquissié li cataracho, pièi touto trempo e blanco d'escumo, s'enanavo eidraca au bon soulèu sus un roucas. Un cop, en ribejant lou bord de la peno, em'un brout de genèsto i dènt, veguè eilavau, pereilavau dintre la coumbo, l'oustau de Moussu Seguin, emé lou prat darrié. Acò la faguè bèn rire!

— Quet oustaloun! pensavo... Qu'es pichoutet! Mai es poussible que iéu aqui dedins ague pouscu viéure!

Pecaire! de se vèire quihado tant aut, la petouseto se cresié pèr lou mens autant grosso que la mountagno.

IV

Subitamen lou tèms se refresquè, e la colo devenguè vióuleto...

Deja la niue! es pas poussible! faguè la cabro. E chaurihè tout esmougudo. La coumbo, eilavau, èro negro; lou prat de Moussu Seguin despareissié dins lou calabrun, e de l'oustau noun se vesié qu'un pau de fum que mountavo.

La cabro regardè lou fum, escoutè lou dindin dis avé que rintravon à la jasso... Un gerfaut, que passavo dins la niue, la frustè de sis alo... Avié pòu... Pièi tout-en-un-cop s'ausiguè 'n long ourlamen dins la

La chèvre blanche, agile, folle et enivrée, s'y vautrait, les jambes en l'air... Et en avant les sauts ! en avant les gambades !... La voilà tantôt sur une hauteur, tantôt au fond d'un ravin, à droite, à gauche, partout... Vous auriez dit qu'il y avait dix chèvres de monsieur Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, notre Blanchette ! D'un bond elle franchissait les cataractes, puis toute trempée et blanche d'écume, elle allait se faire sécher par le bon soleil sur quelque rocher. Une fois en côtoyant le bord de la colline, avec un brin de genêt aux dents, elle vit là-bas, par là-bas dans la vallée, la maison de monsieur Seguin, avec le pré derrière. Cela la fit bien rire.

Quelle maisonnette ! pensait-elle... qu'elle est petite ! Mais est-il possible que j'aie pu vivre là-dedans, moi !

Pauvrette ! en se voyant perchée si haut, elle se croyait pour le moins aussi grosse que la montagne.

IV

Subitement le temps se rafraîchit, et la colline devint violette...

Déjà la nuit ! ce n'est pas possible ! dit la chèvre. Et elle prêta l'oreille tout émue. La vallée, là-bas, était noire ; le pré de monsieur Seguin disparaissait dans le crépuscule, et l'on ne voyait de la maison qu'un peu de fumée qui s'élevait.

La chèvre regarda la fumée, écouta le tintement des clochettes des troupeaux qui rentraient à la bergerie... Un gerfaut, qui passait dans la nuit, la frôla de ses ailes... Elle avait peur... Puis tout-à-coup on entendit un long

mountagno : — Hou ! hou ! Blanqueto pensè au Loup : aquelo simplasso i'avié pas pensa de tout lou jour. Un moumenet après, lou biéu de Moussu Seguin s'entendeguè boumbi adavau dins la coumbo. Lou paure ome fasié 'n darrier esfors !

Hoù ! hou ! venié lou Loup.

— Retourno-te ! retourno ! bramavo la troumpo dóu mèstre.

Blanqueto aguè proun envejo de s'entourna, mai en sounjant au pichot prat e à l'estaco, pensavo, ma fisto, qu'aro qu'avié tasta la liberta, pourrié jamai recoumença la vido de presoun.

Lou biéu sounavo plus...

La cabro entendegué à rèire un brut dins lou fuiage, se revirè e destousquè dins l'oumbro dos auriho courto, tóuti drecho, emé dous iue de braso qu'alucavon... Èro lou Loup !

V

Grand, gros, espaventable, lou Loup èro aqui qu'espinchavo la cabreto ; e se n'en coungoustavo pèr avanço. Coume sabié bèn que la pauro Blanqueto poudié pas i'escapa, lou feran se pressavo gaire. Soulamen quand la bereto se revirè, lou bregand se meteguè à rire malamen.

— Ha ! ha ! la pichoto cabro de Moussu Seguin !...

E 'm' acò s'esperlicavo, passant sa lengo roujo, sa grosso lengo roujo, sus si brego d'amadou.

Blanqueto se veguè perdudo. Em' aquéu grand bourrèu la lucho èro impoussiblo... Un moumen, en se

hurlement dans la montagne : — *Hou! hou!* Blanchette pensa au Loup; cette petite sotte n'y avait pas pensé de tout le jour. Un moment après, on entendit retentir la trompe de monsieur Seguin, là-bas dans la vallée. Le pauvre homme faisait un dernier effort.

Hou! hou! hurlait le Loup.

— Retourne! retourne! criait la trompe du maître.

Blanchette eut bien envie de retourner; mais en songeant au petit pré et à l'attache, elle pensait que maintenant après avoir goûté la liberté, elle ne pourrait jamais recommencer la vie de prison.

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit dans le feuillage, elle se retourna, et découvrit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec des yeux de braise qui la regardaient fixément... C'était le Loup!

V

Grand, gros, épouvantable, le Loup était là épiant la chevrette; et il en faisait ses délices par avance. Comme il savait bien que la pauvre Blanchette ne pouvait pas lui échapper, le Loup féroce ne se pressait guère. Seulement quand la petite chèvre se retourna, il se mit à rire méchamment.

Ha! ha! la petite chèvre de monsieur Seguin!...

Et il se rengorgeait, passant sa langue rouge, sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanchette se vit perdue. Avec ce grand bourreau la lutte était impossible... Un moment, au souvenir

souvenènt de la grand Reinaudo que s'èro batudo touto la niue pèr èstre manjado lou matin, Blanqueto se diguè que vaudrié miéus se leissa manja tout-d'un-tèms ; mai pièi se ravisè, e se meteguè en gàrdi, la tèsto basso e li bano en avans, coume uno bravo cabro de Moussu Seguin qu'èro... Esperavo pas manja lou Loup, — pecaire ! jamai cabro an manja Loup ; — soulamen voulié vèire se pourrié teni bon jusquo au matin coume la grand Reinaudo.

Alor lou moustre s'avancè e li pichòti bano se boutèron en danso.

Ah ! la bravo cabreto ! coume i'anavo de bon cor ! Au-mens dès fes, es la verita, faguè recula lou Loup.

Entre-tèms la galavardo arrapavo de galapachoun un brout d'erbeto, e tournavo à la bataio, en roumiant... e coume acò touto la niue.

De tèms en tèms la cabro de Moussu Seguin regardavo lis estello que dansavon dins lou cèu clar, e se disié :

— Ah ! se poudiéu teni jusquo au matin ! A cha uno lis estello s'esvaliguèron.

E zóu li cop de bano ! e zóu li cop de dènt. Eilalin, lou cèu blanquejè. Lou cacaraca d'un gau enraumassa mountè d'uno bastido.

— Ié sian ! enfin !... diguè la pauro bèsti. E se couchè sus l'erbo dins soun bèu jargau de velout blanc tout ensaunousi.

Alor lou Loup se jitè sus la pichoto cabro, e la mangè.

de la grande Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, Blanchette se dit qu'il vaudrait mieux se laisser manger tout-d'un-coup ; mais puis elle se ravisa, et se mit en garde, la tête basse et les cornes en avant, comme une brave chèvre de monsieur Seguin qu'elle était... Elle ne s'attendait pas à manger le Loup, — jamais les chèvres n'ont mangé le Loup ; — seulement elle voulait voir si elle pourrait tenir bon jusqu'au matin comme la grande Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes se mirent en danse.

Oh ! la brave chevrette ! comme elle y allait de bon cœur ! au moins dix fois, c'est la vérité, elle fit reculer le Loup.

Dans l'intervalle la gourmande cueillait à la hâte un brin d'herbe, et retournait à la bataille la bouche pleine, et cela dura toute la nuit.

De temps en temps la chèvre de monsieur Seguin regardait les étoiles qui dansaient dans le ciel clair, et se disait :

— Ah ! si je pouvais tenir jusqu'au matin ! Une à une les étoiles s'évanouissent.

Et *zóu!* les coups de corne ! et *zóu!* les coups de dents ! Dans le lointain, le ciel blanchit. Le chant d'un coq enroué monta d'une grange.

— Nous y sommes enfin ! dit la pauvre bête. Et elle se coucha sur l'herbe dans son beau justaucorps de velours blanc tout ensanglanté.

Alors le Loup se jeta sur la petite chèvre, et la mangea.

E vaqui mis ami, d'ounte vèn lou prouvèrbi que se dis en Prouvènço : *A dóu mau de la cabro de Moussu Seguin, — que se bateguè touto la niue 'mé lou Loup, e pièi, lou matin, lou Loup la mangè.*

Anfos Daudet

71

LA MAR

La vaqui dounc, la mar, la vasto mar qu'emplis di quatre part tres de la surfàci dóu globe. Oh ! coume es bello ! Au jour tresen, óucupavo encaro mai de large, e li countinènt se trouvavon mai estré qu'à l'ouro de vuei. Dóumaci, anés pas vous crèire que la separacioun dis aigo d'emé la terro se siegue facho subran à la segoundo. Nàni ! La mar a cava pau à pau soun lié, a pau à pau alargi si bord ; e Diéu, dins la longo di siècle, a pacientamen decoupa coume de franjo, sus l'azur de si gourg, lis isclo, li tourado, li cap e li calanc ; a fourma plan-plan, majestuousamen, li countinènt que ié servon de bàrri, disènt : Noun li trepassaras. E la mar es estado facho ; e « Diéu, nous dis Mouïse, a vist qu'èro bono. » Ah ! segur ! se voulès estudia 'mé iéu lou mecanisme de sis oundo, dirés coume Diéu que la mar es uno bono e bello causo.

Bessai vous estouno, qu'à prepaus d'un mouloun d'aigo ansin vèngue iéu vous parla de mecanisme. E pamens es coume acò : la mar se trovo soumesso à dos lèi ounte trelusis lou poudé dóu divin Mecanician,

Et voilà, mes amis, d'où vient le proverbe que l'on dit en Provence : *Elle a le mal de la chèvre de Monsieur Seguin qui se battit toute la nuit avec le Loup, et puis, le matin, le Loup la mangea.*

71

LA MER

La voilà donc, la mer, la vaste mer qui remplit les trois quarts de la surface du globe. Oh! qu'elle est belle! Au troisième jour, elle occupait encore plus d'étendue, et les continents se trouvaient plus resserrés qu'aujourd'hui. Mais ne croyez pas, en effet, que la séparation des eaux d'avec la terre se soit faite de suite et instantanément. Non! La mer a creusé peu à peu son lit, peu à peu elle a élargi ses bords; et dans la suite des siècles, Dieu a patiemment découpé comme des franges, sur l'azur de ses abîmes, les îles, les péninsules, les caps et les falaises; il a formé avec une majestueuse lenteur, les continents qui lui servent de barrières, en lui disant : Tu n'iras pas plus loin. Et la mer a été faite; et « Dieu, nous dit Moïse, a vu qu'elle était bonne. » Ah! certainement! si vous voulez étudier avec moi le mécanisme de ses ondes, vous direz comme Dieu que la mer est une œuvre parfaite.

Vous vous étonnez, peut-être, que je vienne vous parler de mécanisme au sujet d'une masse d'eau si colossale! Et pourtant il en est ainsi : la mer est soumise à deux lois qui font resplendir le pouvoir du

Mecanician, lèi amirablo que lis apellon la lèi dóu boulegamen e la lèi de l'evapouracioun.

La mar, boulego que boulegaras ! es de-countùnio en mouvemen. L'oundado aqui seguis l'oundado; es de mounto-davalo à l'infini, e de flot gounfle e de brès d'aigo, e de revòu e de risènt, em' un petejamen d'escumo, em' un chafaret que n'an ges de pauso. Remercien lou Bon-Diéu qu'acò siegue ansin, car se lis aigo de la mar restavon inmoubilo, devendrien uno palun inmènso, un orre pourridié qu'empouisounarié touto la terro. Diéu, poudèn lou dire e lou redire, a tout fa em' un biais adourable, cercant de-longo lou bèn-èstre de si creaturo; e veramen fau avé ges de causo e ges avé d'amour, pèr ista siau e mut davans tóuti li marco de sa bounta!... La mar es dounc dins un eterne boulegamen. Sènso parla di ventoulas, di brefounié de levant o de mistrau que tèms en tèms la fouitejon, la bourroulon e la gafouion, i'a dos causo qu'agisson sus elo d'uno maniero reguliero, vole dire — escoutas bèn eiçò — la pleno e pièi li courrènt.

Qu'es acò la *pleno?* me diran li francihot. Es un terme marin que vai avé soun esplicacioun. Dous cop pèr jour, saubrés, la mar mounto, e dous cop s'abaisso. Souto l'atiramen dóu soulèu e subre-tout de la luno, sis aigo fan li marejòu, e'm' acò se gounflon; e lou gounflamen vai en creissènt. Vaqui ço que s'apello la pleno. — I'a la pleno, dison li Prouvençau. — Que i'a souberno, dison li Gascoun — *La marée monte*, dison li Franchimand. Pendènt sièis ouro de tèms, lis aigo de

divin Mécanicien, lois admirables appelées la loi du mouvement et la loi de l'évaporation.

La mer aux flots mobiles est dans une continuelle agitation. La vague y suit la vague ; ce sont des milliers d'ondulations, des flots qui se gonflent, qui se creusent en berceaux, qui tourbillonnent, des flots rieurs pétillants d'écume. Remercions le Seigneur qu'il en soit ainsi, car si les eaux de la mer étaient immobiles, elles deviendraient un marais immense, un horrible foyer de pourriture qui répandrait l'infection sur toute la terre. Nous pouvons le dire et le redire, Dieu a tout fait d'une manière adorable, et cherchant toujours le bien de ses créatures ; en vérité, il faut n'avoir ni intelligence ni cœur, pour rester insensible et muet devant toutes les marques de sa bonté !... La mer est donc dans un mouvement perpétuel. Sans parler des vents impétueux, des tempêtes de l'est ou du nord qui par intervalles la fouettent, l'agitent et la secouent, il y a deux choses qui agissent sur elle régulièrement, je veux dire : — écoutez bien ceci — la *pleine* et puis les courants.

La *pleine*, qu'est-ce que cela ? vont me dire les francisants. C'est un terme marin qu'on va vous expliquer. Il arrive que deux fois par jour la mer s'élève et que deux fois aussi elle s'abaisse. Sous l'attraction du soleil et surtout de la lune, ses eaux forment de petites vagues qui s'enflent et grossissent de plus en plus. Voilà ce qu'on appelle la *pleine*. — Il y a la *pleine*, disent les Provençaux. — Il y a *souberne*, disent les Gascons. — La marée monte, disent les Français.

la mar, en se gounflant, inoundon lou ribeirés, s'engorgon à la bouco di flùvi; d'ounte vèn lou prouvèrbi marin : la pleno fai regounfla lou Rose dous cop pèr jour. Quand se capito à l'aussado vougudo, la mar rèsto aqui, dirias, inmoubilo, l'afaire d'un quart d'ouro; em' acò, pièi, plan-plan s'abaisso e se retiro liuen di plajo, mai pendènt sièis ouro de tèms. Lou gounflamen e lou desgounflamen s'apellon lou flus e lou reflus. Ansin la pleno, vesès, se coumpauso de dous mouvemen : l'un de mountado, qu'acò 's lou flus, l'autre de davalado, qu'acò 's lou reflus. A l'epoco que la luno es nouvello e perèu quand treluco, la pleno es mai counsiderablo, e la mar fai alor sis gràndis ausso.

O sànti meraviho de moun Diéu !

O bello obro de prevesènço e de sagesso !

Regardas quinto precisioun dins lou founciounamen d'aquel amirable mecanisme ! Se l'atiramen de la luno e dóu soulèu èro trop fort, la mar desboundarié ferouno, e, malur ! la terro sarié lèu ennegado; se l'atiramen èro mens fort, jamai de la vido ié sarié poussible d'aussa 'n moulounas d'aigo coume la mar. Quau dounc a douna au soulèu em' à la luno just-e-just la forço d'atiramen que falié ni mai ni mens ? Ah ! nostc esperit se gandis peramount vers vous, o moun Diéu, e nosto bouco crido : Es vous, Eterno Sagesso, vous que mouvès ansin la vasto mar ! Soun amirablo li pleno de la mar ! Sias encaro mai amirable, vous, pereilamount. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.*

DON SAVIÉ DE FOURVIERO.

Durant six heures consécutives, les eaux de la mer, ainsi enflées, inondent le littoral, s'engorgent dans l'embouchure des fleuves, de là vient le proverbe marin : La marée fait remonter le Rhône deux fois par jour. Lorsqu'elle est arrivée à la hauteur voulue, la mer demeure là pour ainsi dire immobile pendant un quart d'heure; puis elle s'abaisse lentement et se retire loin des plages derechef durant six heures. La hausse des eaux s'appelle le flux et la baisse s'appelle le reflux. La marée se compose donc de deux mouvements : l'un ascendant, qui est le flux, l'autre descendant, qui est le reflux. A l'époque de la nouvelle et de la pleine lune, ils sont beaucoup plus considérables, et c'est alors que se produisent les grandes marées.

O saintes merveilles de mon Dieu !

O belles œuvres de prévoyance et de sagesse !

Considérez quelle est la précision dans le jeu de cet admirable mécanisme. Si l'attraction de la lune et du soleil était trop forte, la mer furieuse déborderait et, malheur ! la terre serait submergée; si l'attraction était moins forte, jamais, il ne lui serait possible de soulever une masse d'eau telle que la mer. Qui donc a donné au soleil et à la lune cette force d'attraction, juste au degré voulu, ni plus ni moins ? Ah ! notre esprit s'élance vers vous, ô mon Dieu ! et notre bouche s'écrie : C'est vous, Sagesse Eternelle, vous qui mettez ainsi en mouvement la vaste mer ! Ils sont admirables les élancements de la mer, bien plus admirable êtes-vous dans la hauteur des cieux... ! *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.*

72

LA MARMOTO

(Dìaleite marsihés)

Un jour — o pulèu — un sero, uno bando d'enfant que sourtien de l'escolo s'èro acampado aperaqui-debas dóu balouard Chave, à Marsiho. Ero au mes de desèmbre; mai lou fre empachavo pas lei galoupin de juga à la baudufo, au mitan de la carriero, sènso s'avisa dei chivau de *fiacre* que pèr passado li venien fa sourti, à cop de pèd, lei bòsqui dóu round. Lou jue duravo despuei miechouro, la nuech arribavo e si fasié tèms de rintra. Lou pu grand de tóutei, un marrit sujèt que si fasié de-longo puni pèr lou mèstre, s'apercebè qu'èron un de mai. Aquéu nouvèu vengu noun èro un jugadou; èro tout simplamen un d'aquélei pichoun gavouet que sei mama mandon dins lei vilo d'eilamoundaut de la mountagno e que rescountran en foueço cantoun tout mascara, la caisso de descroutaire sus l'esquino vo la rascleto de chaminèio à la man. Lou mesquin pourtavo uno marmoto. N'aguè proun pèr que Jaquet, lou gus, cerquèsse à li faire de misèri.

— « Fau que danse la marmoto ! zóu ! fai la dansa ! »

— « Nàni ! » diguè lou gavouet que coumprenguè mounte èro toumba, e si meteguè à courre. Mai la bando couquino l'agantè lèu e, coume lou pauras sarravo dei dous bras la bèsti sus soun estouma, lou grand Jaquet l'estrassè la vèsto, li derrabè la couerdo dei man, e tirassè la marmoto à perdre alen dóu caire de Jarret,



72

LA MARMOTTE

Un jour — ou plutôt un soir — une troupe d'enfants sortant de l'école s'étaient rassemblés par là-bas vers le boulevard Chave, à Marseille. C'était au mois de décembre, mais le froid n'empêchait pas les galopins de jouer à la toupie, au milieu de la rue, sans prendre garde aux chevaux de fiacre qui de loin en loin, à coups de pied, leur chassaient les jouets du cercle. Le jeu durait depuis une demi-heure, la nuit arrivait et il était temps de rentrer à la maison. Le plus grand de tous, un garnement qui méritait bien toutes les punitions des maîtres, s'aperçut qu'ils étaient un de plus. Ce nouveau venu n'était point un joueur : c'était tout simplement un de ces petits gavots que les mères envoient dans les villes du nord de la montagne, et que nous rencontrons dans bien des coins, tout noircis, la caisse de décrotteur sur le dos ou la râclette de cheminée à la main. Le pauvret portait une marmotte. C'en fut assez pour que Jacques, un méchant, cherchât à lui faire des misères.

— « Il faut qu'elle danse la marmotte ! allons ! fais-la danser ! » — Non ! dit le gavot, qui, comprenant à qui il avait à faire, s'enfuit aussitôt. Mais la bande coquine l'eut vite rejoint ; et, comme le malheureux serrait de ses deux bras la petite bête sur sa poitrine, le grand Jacques lui déchira la veste, lui arracha les cordes des mains ; du côté du Jarret, il traîna à perdre haleine la

segui dei galoupin que risien e dóu malurous que plouravo : « Ma Janeto ! rendès-mi ma Janeto ! » e mai creidavo, mai leis àutrei si trufavon. Ah ! pousquè gaire l'abari, la pauro Janeto ! Lei marrias l'estranglèron à forço de la tirassa, e pèr miés s'amusa la neguèron dins Jarret; puei, coumo la nuech èro toumbado, s'enanèron à l'oustau, sènso prene mai de peno dóu gavouet que sei crid de doulour si perdien souto lei gràndei pibo de la ribo.

Fau dire que dins la bando dei destrùssi l'avié un nistoun que si recampavo pas countènt. Soun paire e sa maire, d'oubrié mai de sàntei gènt, l'entrinavon dins lou bouen draiòu. Subre-tout l'èro bèn defendu de galoupina ; mai a-n-aquel àgi lou jue vous fa perdre lou manja, e Loueiset s'èro leissa mena.

Quand arribè, mama li dounè un brave saboun : « Ah ! despoutenta que siés ! As pas crento de rintra de l'escolo à-n-aquesto ouro ?... Siés pas malurous que papa li siegue pas ; autramen recebriés uno bello rousto... e l'auriés pas raubado ! »

Loueiset disié rèn — qu'aurié pouscu dire ? — e si fasié pichoun sus sa cadiero. Sus lei sèt ouro, lou paire arribè dóu travai. Éu qu'èro toujour countènt, s'assetè, la mino lagnouso, sènso embrassa sa famiho : « Que as ? » li diguè sa fremo. — « Que voues que àgui ? siéu tout chavira. Reveniéu dóu chantié en fredounejant, quand ai rescountra un pichot savouiard que si derrabavo lei péu en cridant. Parèis que de moustrihoun l'an tua sa marmoto. Ai vougu lou counsoula ; n'ai pas

marmotte, suivi des galopins qui riaient et du malheureux qui pleurait : « Ma Jeannette! rendez-moi ma Jeannette! » et plus il criait, plus les autres le raillaient. Ah! elle ne pouvait guère y tenir, la pauvre Jeannette! Les mauvais garnements l'étranglèrent à force de la traîner, et pour mieux se divertir, ils la noyèrent dans le Jarret; puis, comme la nuit était venue, ils s'en retournèrent à leur maison, sans se soucier davantage du gavot, dont les cris de douleur se perdaient sous les grands peupliers de la rive.

Disons qu'il y avait dans la bande de ces destructeurs un enfant qui ne rentrait pas content. Son père et sa mère, ouvriers mais saintes gens, lui enseignaient la bonne voie. Il lui était surtout défendu de vagabonder; mais à cet âge le goût du jeu fait oublier la faim, et Louis s'était laissé entraîner.

Lorsqu'il arriva, sa mère lui administra une maîtresse remontrance : « Ah! insensé que tu es! N'as-tu pas honte de rentrer à cette heure de l'école?... Tu es heureux que ton père soit absent, sans cela tu recevrais une belle correction... et tu ne l'aurais pas volée! »

Louis ne soufflait mot — qu'aurait-il dit? et il se faisait petit sur sa chaise. Vers les sept heures le père rentra du travail. Lui, toujours content, s'assit, l'air refrogné sans embrasser sa famille. — « Qu'as-tu? lui dit sa femme. » — « J'ai, vois-tu, que je suis tout bouleversé. Je revenais du chantier en fredonnant, lorsque j'ai rencontré un petit savoyard désolé qui s'arrachait les cheveux. Il paraît que de jeunes monstres lui ont tué sa marmotte. J'ai voulu le consoler, mais en vain! »

pouscu ! » E lou massoun ajustè : « Quand sias crudèu enfant, sias crudèu ome. De galoupin ansin, acò déurié pas èstre ! »

Degun veguè lei dos lagremo que toumbèron dins la sieto de Loueiset.

Si rescountrè qu'après lou soupa, que fuguè pas long, lou paire avié ges de taba : « Tè ! diguè à l'enfant, vai mi n'en querre pèr dous sòu au burèu ! » Loueiset prenguè sa casqueto e sourtiguè. Lou chambroun mounte couchavo emé soun pichoun fraire durbié sus lou courradou ; la clau èro toujour à la sarraio. Sènso faire de brut, d'aise-d'aise, intrè, e de galapachoun cerquè sus d'uno taulo la cacho-maio que fasié despuei mai d'un an ; la meteguè souto la blodo, e, en plaço de vira dóu caire dóu marchand de taba, prenguè en courrènt lei travesseto que fasien tèsto au balouard. Lou tèms èro negre ; la luno s'escoundié darrié lei niéu, e Loueiset avié bèn pòu ; mai de-longo courrié.

Quand veguè lei reverbère, siguè un pau rassegura e arribè à la fin au bord dóu Jarret. Aqui si li vesié enca rèn, e, coumo ausissié que lou raja de l'aigo, l'enfant creidè : « Pichoun ! pichoun ! » Degun respoundié. Creidè pu fouert : « Pichoun ! pichoun gavouet !! vène ! ti vouéli pas faire de mau ! » e sa voues èro tremoulanto, mai subran de plour e de plagnun li moustrèron lou doulènt. Amoulouna sus lei caiau, lou gavouet avié tant ploura que n'en poudié pu ; tout-bèu-just atroubavo la forço de dire : « Vouéli Janeto, ma pauro Janeto ! » Alor Loueiset s'avancè e li diguè : « Tè !

Et le maçon ajouta : « Enfant cruel, homme cruel ! Des monstres pareils, cela ne devrait pas être ! »

Nul ne vit les deux larmes qui tombèrent dans l'assiette de Louis.

Il arriva qu'après le souper, vite expédié, le père n'avait plus de tabac : « Tiens ! dit-il à l'enfant, va m'en chercher au bureau, pour deux sous. » Louis mit sa casquette et sortit. La chambrette où il couchait avec son petit frère ouvrait sur un couloir ; la clef était toujours à la serrure. Sans bruit, avec précaution, il chercha en tapinois sur une table sa tire-lire qu'il garnissait depuis plus d'une année ; il la mit sous sa blouse et prit en courant les traverses qui aboutissaient au boulevard, au lieu d'aller chez le buraliste. Le temps était noir ; la lune se cachait derrière les nuages, Louis avait bien peur ; mais il courait toujours.

Lorsqu'il aperçut les reverbères il se rassura un peu et finit par arriver au bord du Jarret. Là, de nouveau obscurité complète ; et, comme il n'entendait que le bruit de l'eau, l'enfant cria : Petit ! petit ! » Personne ne répondit. Il cria plus fort : « Petit ! petit gavot ! viens ! je ne te ferai pas de mal ! » Sa voix tremblait. Alors des pleurs et des plaintes lui firent découvrir le malheureux. Accroupi sur les cailloux, le gavot avait tant pleuré, qu'il n'en pouvait plus. Il trouvait à peine la force de dire : « Je veux Jeannette ! ma pauvre Jeannette ! » Alors Louis s'avança : « Tiens ! ne pleure

ploures pas : vaqui ma cacho-maio ! l'a foueço sòu, vai, dedins ! Croumparas uno autro marmoto ! » E coumo lou mesquin prenié la cacho-maio, la luno si destapè pèr escleira de sei rai la tèsto dei dous enfant.

Quand Loueiset rintrè — sènso taba : l'avié óublida, pecaire ! — sa maire desaviado lou cercavo dins tout lou quartié e soun paire èro desoula. Tambèn li demandèron de mounte venié ; e coumo respoundié rèn, ai ! lei lagno devenguèron de coulèro : « Au lié, marrit fenat ! deman manjaras que de pan ! t'aprendrai à courre d'aquésteis ouro ! »

Mai à peno mama siguè dins lou chambroun pèr fa coucha lou courrèire que s'aviso de la cacho-maio : « Mounte es ta cacho-maio ? respoundras subran ! qu'as fa d'aquel argènt ? digo ? Mai digo-mi ! » Lou paure Loueiset n'en boufavo pas uno. Ah ! la punicien siguè fouerto ! soun paire — que l'eimavo tant pamens ! — li faguè subi un castigamen dei pu dur.

Uno annado si passè ; e souvèntei-fes, après la soupado, lou brave massoun alucavo Loueiset que fasié sei devé sus la taulo de la cousino, en si demandant se soun enfant virarié pas mau en grandissènt. Mai un bèu jour dóu mes de mai lou sant ome óublidè tout acò ; Loueiset fasié sa proumiero coumunien, e la faguè tant bèn qu'èro la meiouro dei provo que serié toujour sage. S'atroubè que lou meme jour l'avié à la Messien de Franço la memo ceremounié pèr lei pichoun savouiard. Adounc, en sourtènt de la glèiso de la Palun souto lou bras de sa maire, au mitan de tóutei sei gènt que li fasien coumpagno, Loueiset e sa famiho prenguèron

pas ! voilà ma tire-lire. Il y a beaucoup de sous dedans, va ! Tu achèteras une autre marmotte. » Et comme le pauvre petit acceptait la tire-lire, la lune se découvrit pour éclairer de ses rayons la tête des deux enfants.

Lorsque Louis rentre, — sans le tabac, il l'avait oublié, hélas ! — sa mère éperdue le cherchait dans tout le quartier et son père était désolé. Aussi lui demandèrent-ils d'où il venait ; et, comme il ne répondait rien, la douleur devint de la colère : « Au lit, mauvais garnement ! demain tu ne mangeras que du pain ! Cela t'apprendra à courir à cette heure-ci !... »

Mais à peine la mère fut dans la petite chambre pour faire coucher le vagabond qu'elle remarqua la disparition de la tire-lire : « Où es ta tire-lire ? réponds immédiatement ! qu'as tu fait de cet argent ? dis. Mais réponds donc ! » Le pauvre Louis ne disait pas un mot. Ah ! la punition fut forte ! Son père, qui cependant, l'aimait avec tendresse, lui infligea le plus dur châtiment.

Un an se passa. Plus d'une fois, après le souper, le brave maçon regardait Louis faisant ses devoirs sur la table de cuisine, et se demandait si son enfant, en grandissant ne tournerait pas mal. Mais un beau jour du mois de mai le saint homme oublia tout cela ; Louis faisait sa première communion ; il la fit si bien, que rien ne pouvait mieux prouver qu'il serait toujours sage. Or il advint que le même jour, à la Mission de France, la même cérémonie avait lieu pour les petits savoyards. En sortant de l'église de La Palud, au bras de sa mère, au milieu de tous ses parents qui l'accompagnaient, Louis et sa famille suivirent le Cours et le

pèr lou Cous e lou Tapis-Verd pèr ana dejuna encò dóu peirin que tenié un four à la plaço dei Feiniant. Caminavon chincherin ; mai, coumo arribèron au cantoun dei Recoulèto, vaqui que dous enfant abiha dóu dimenche, emé lou vièsti de grosso lano e lou capelet, s'aplantèron davans d'élei, en badant, tant bèn que tanto Bibiano pousquè pas s'empacha de li dire : « Qu'avès à bada ? Avès jamai rèn vist ? » Alor un d'élei s'avancè e diguè à Loueiset : « Es iéu ! mi recounoueisses pas ? vai, mi troumpe pas : es bèn tu que m'as douna ta cacho-maio. M'ensouvèni toujour. Meme vèni de faire ma proumiero coumunien e ai di uno preguiero pèr tu !... Digo, sabes pas ? Aquéu d'aqui es moun fraire !... L'avié mai de vint franc dins la cacho-maio. Avèn croumpa uno autro marmoto... e puei... e puei ai sachu que ti disien Loueiset, alor li dien : Loueiseto !... Se voues, ti l'adurren ; veiras coumo es poulido ! »

Lou massoun li coumprenié rèn. A-n-aquéu mot de cacho-maio èro devengu sounjarèu, e Loueiset si sentié lou rouge ei gauto. Mai lou savouiard diguè lèu l'istori de la marmoto.

— « E dire que l'ai tant duramen castiga ! O moun bèu nistoun, moun einat, ma joio ! Vène que t'embràssi ! » Puei dei bras de l'un Loueiset passè dins li bras de tóutei, — e coumo l'autre si tenié crentous à l'escart, lou bouen paire lou prenguè per la man e diguè : « Embrassas-vous touei dous tambèn ! » E lou gavouet emé l'enfant dóu massoun s'embrassèron coumo de fraire

Tapis-Vert, pour aller déjeûner chez le parrain, lequel était boulanger à la place des Fainéants. Ils cheminaient tout doucement ; mais, en arrivant au coin des Récollettes, voilà que deux enfants vêtus de leurs habits du dimanche, avec leurs vestes de grosse laine et leurs chapelets, s'arrêtèrent net devant eux, bouche béante, à tel point que tante Bebiane ne put s'empêcher de de leur dire : « Qu'avez-vous à examiner ? N'avez-vous jamais rien vu ? » Alors un d'eux s'avança et dit à Louis : « C'est moi ! ne me reconnais-tu pas ? Va, je ne me trompe point ; c'est bien toi qui m'as donné ta tire-lire. Je me le rappelle toujours. Je viens de faire ma première communion et j'ai dit une prière pour toi !... Dis, ne sais-tu pas ? Celui-ci est mon frère !... Il y avait plus de vingt francs dans la tire-lire. Nous avons acheté une autre marmotte... et puis... et puis... j'ai su qu'on t'appelait Louis et nous l'avons appelée Louisette !... Si tu veux, nous te l'apporterons ; tu verras comme elle est jolie ! »

Le maçon n'y comprenait rien. A ce mot de tire-lire, il était devenu rêveur, et Louis se sentait rougir. Mais le savoyard raconta vite l'histoire de la marmotte.

— « Et dire que je l'ai si rudement châtié ! O mon cher enfant ! mon aîné ! ma joie ! Viens que je t'embrasse ! » Louis passa des bras de l'un dans les bras de tous ; comme l'autre se tenait timidement à l'écart, le bon père lui prit la main en lui disant : « Embrassez-vous aussi tous les deux ! » Le gavot et le fils du maçon s'embrassèrent comme des frères sous les yeux du Dieu

souto leis uei dou Diéu de carita que venien de recebre pèr la proumiero fes. Es necite d'ajusta que lou sero l'avié dous counvida de mai à la soupado; — que diéu, tres counvida ! — lou savouiard, soun fraire e la marmoto; e, à la desservo, Loueiseto dansè soun rigaudoun, se vous fa rèn !

Aro, lou gavouet, l'ai perdu de visto; mai Loueiset, lou rescouéntri bèn souvènt. Es grand, vuei, e es pas sènso nistoun; tambèn de cacho-maio n'en pòu pu faire ! Pamens quand ves un pichoun que fa dansa la marmoto, aurié qu'un parèu de sòu que li lei douno.

Fai coumo éu, vai, moun mignot, Diéu ti proutegira.

Louis Foucard.

73

BRINDE

Desempièi quasimen vint-e-cinq an qu'ai l'ounour de pourta pervenco o cigalo, ai brinda, uno fes dóu tèms, à tóuti li sant dóu paradis di felibre : i mèstre em' is escoulan, i mort em' i viéu, au clar soulèu que nous enfioco emai à l'estello misteriouso que nous sang-pauso, à la Causo soubeirano que sian pèr defèndre, emai à cènt pichòuni causeto. A cha pau ai vuja moun saquet, e fin-finalo m'atrove encuei bravamen embarrassa pèr béure à quaucarèn de nòu. E vàutri tambèn, parai ? atroubas que, dins aquéu desbord de turta, de-longo li meme, sarié tèms d'adurre quauco varianto.

de charité qu'ils venaient de recevoir pour la première fois. Il est utile d'ajouter qu'il y avait le soir deux invités de plus au souper ; que dis-je ? trois invités ! le savoyard, son frère et la marmotte. Au dessert, Louisette dansa son menuet, s'il vous plaît !

J'ai maintenant perdu de vue le gavot ; mais je rencontre Louis bien souvent. Aujourd'hui, il est grand et père de nombreux enfants ; aussi ne peut-il plus avoir de tire-lire. Pourtant lorsqu'il voit un petit faisant danser la marmotte, n'aurait-il que deux sous, il les lui donne.

Fais comme lui, mon chéri, Dieu te protègera.

73

TOAST

Depuis près de vingt-cinq ans que j'ai l'honneur de porter pervenche et cigale, j'ai porté un toast, au moins une fois, à tous les saints du paradis des félibres ; aux maîtres et aux écoliers, aux morts et aux vivants, au soleil qui nous enflamme et à l'étoile mystérieuse qui nous apaise, à la cause souveraine que nous avons à défendre, et à cent petits sujets. Peu à peu j'ai vidé mon escarcelle et finalement je me trouve aujourd'hui fort embarrassé pour boire à quelque chose de neuf. Et vous aussi, n'est-ce pas? vous trouvez que dans ce débordement de chocs, continuellement les mêmes, il serait temps d'apporter quelque variante.

Adounc, se vous agradavo, pourrian assaja d'uno modo nouvello, e estacariéu courajousamen lou cascavèu, en vous disènt, liogo d'un brinde que vous enfetarié, uno istòri bèn courto, qu'escoutarés bessai em' un pau mens d'enòdi.

Eiçò s'es passa en Gavoutino, i'a bèn quàuquis annado.

Aviéu reçaupu la vesito d'un saberu de la grosso meno, vengu d'Americo à souleto fin d'estudia de proche nòsti dialèite. Lou carrejère d'eici-d'eila, pèr de dire de ié faire ausi sus plaço nòsti parladuro pageso.

Un sero, anerian dins uno chambreto de vilage, ounte moun ome lis espantè tóuti, pèr sa couneissènço, di méndri menudaio dóu prouvençau.

D'asard, s'atroubavo aqui lou juge-de-pas de l'endré, franchimand de la pu bello aigo, frescamen desbarca en Prouvènço, e que capejavo pas un mot de tout ço que se debanavo à soun entour. Mai sabié l'anglés se pòu pas miéus; èro esta prima amor d'acò dins quauque licèu. S'agantè coume uno arapedo à noste vesitaire, urous de pousqué parla en quaucun, e fièr de moustra soun saupre.

La vihado fuguè gaio qu'es pas de crèire. Se degrunè conte sus conte, cansoun sus cansouneto. Fin-qu'à miejo-niue dindant, mi vilajan e moun oste, freiralamen asseta entour dóu vin kiue, barjaquèron, poudès dire, e riguèron à tiro-boutoun.

Pèr quant au marrit francihot, badavo, pecaire, e badaiavo, coume s'èro esta sourd e mut. Tèms en tèms, lou mèstre prouvençalisto avié, lou brave

Donc, si cela vous est agréable, nous pourrions essayer d'un mode nouveau, et j'attacherai courageusement le grelot, en vous disant, au lieu d'un toast insipide, une histoire bien courte, que vous écouterez peut-être avec un peu moins d'ennui.

Ceci se passait en Gavotine, il y a bien quelques années.

J'avais reçu la visite d'un savant de la fine espèce, venu d'Amérique afin d'étudier de près nos dialectes. Je le conduisis çà et là pour lui faire entendre sur place nos parlers locaux.

Un soir, nous allâmes dans une petite chambre de village, où mon compagnon les ébahit tous, par sa connaissance des moindres détails du provençal.

Par hasard, se trouvait là le juge de paix du pays, franchimand de la plus belle eau, fraîchement débarqué en Provence, et qui n'entendait absolument rien à tout ce qui se disait autour de lui. Mais il savait l'anglais on ne peut mieux, il avait pour cela été primé dans quelque lycée. Il se cramponna à notre visiteur, heureux de pouvoir parler à quelqu'un et fier de montrer son savoir.

La veillée fut extrêmement gaie. On égrena conte sur conte, chanson sur chansonnette. Jusqu'à minuit sonnant, mes villageois et mon hôte, fraternellement assis autour du vin cuit, babillèrent, on peut le dire, et rirent à satiété.

Quant au mauvais *francihot*, il était bouche bée, le pauvre, et il bâillait, comme s'il avait été sourd et muet. De temps en temps le maître provençaliste avait,

crestian, pieta d'éu, e i'esplicavo en anglés ço que si justiciable disien en prouvençau.

Cadun sourrisié souto gourjoun. A la fin, un di chambristo, qu'èro, parèis, un sant Jan-bouco-d'or, làrguè lou mot crudèu de la situacioun :

— « Moussu, faguè ansin à l'american, es pecat que sigués pas noste juge-de-pas. Nous sarié forço pus eisa de s'entèndre, e quand dirian figo, respoundrias pas rasin. »

Aquéu franc parla, lou Coungrès d'Avignoun l'a agu, l'autre an, quand a demanda que, d'aro-en-la, la justiço siegue rendudo en Prouvènço que pèr gènt sachènt l'idiomo. Sarié tèms de faire cessa aquel escandale, de founciounàri que sauprien proun d'anglés o d'alemand pèr èstre juge à Loundre o bèn à Berlin, e talamen ignourènt dóu francés d'O que se devinon coume de fourestié au mitan de sis amenistra.

Nòsti paire avien trouba un mejan un brisoun trop radicau d'empedi causo pariero. Se vai capita que la rèino Jano avié cafi la Prouvènço d'emplega anjouvin e napoulitan. Aquéli, liogo de se gibla à nòstis us e à nosto parladuro, s'èron di, dins sa croio, d'impausa au pople miejournau la lengo e li coustume de dela Lèiro o de tras la mar. La fierta de la nacioun, pougnegudo, se revóutè. Li segnour prouvençau, em'un Gantèume en tèsto, s'acampèron à-z-Ais, faguèron quasimen lou sèti dóu palais coumtau, e fourcèron la rèino de jura subre l'Evangèli que noumarié plus, is emplé dóu gouvèr, que « d'ome di coumtat de Prouvènço e de

le bon chrétien, pitié de lui, et il lui expliquait en anglais ce que ses justiciables disaient en provençal.

Chacun souriait sous cape. A la fin, un membre de la chambrée, qui était, paraît-il, un saint Jean-bouche-d'or, lança le mot cruel de la situation.

— « Monsieur, dit-il ainsi à l'américain, c'est dommage que vous ne soyez pas notre juge de paix. Il nous serait beaucoup plus facile de nous entendre, et quand nous dirions figue, vous ne répondriez pas raisin. »

Ce franc parler, le Congrès d'Avignon l'a tenu aussi, l'autre année, quand on a demandé que, d'ores et déjà, la justice ne soit rendue en Provence que par des gens sachant l'idiome. Il serait temps de faire cesser cette anomalie de fonctionnaires qui savaient assez d'anglais ou d'allemand pour être juges à Londres ou à Berlin, et tellement ignorants du français d'Oc qu'ils se trouvent tels que des étrangers au milieu de leurs administrés.

Nos pères avaient trouvé un moyen un peu trop radical d'empêcher pareille chose. Il advint que la reine Jeannne avait rempli la Provence d'employés angevins et napolitains. Ceux-ci au lieu de se plier à nos usages et à notre langue, s'étaient dit dans leur suffisance, qu'il fallait imposer au peuple méridional la langue et les coutumes d'au-delà de la Loire et d'Outre-mer. La fierté de la nation piquée, se révolta. Les seigneurs provençaux, avec un Gantelme à leur tête, se rassemblèrent à Aix, firent presque le siège du palais communal, et forcèrent la reine à jurer sur l'Evangile qu'elle ne nommerait plus, aux emplois du gouvernement, que des

Fourcauquié, o, pèr lou mens, d'estajan dóu païs. » E coume, un jour, Jano assajè mai de prene un senescau vengu de deforo, nòsti rèire mandèron au Papo : aquest parlè coumo se dèu, e la rèino se clinè. Es ansin que Prouvènço fuguè restituido i Prouvençau.

Sarié pas trop demanda, m'es avis, que nous rendeguèsson, en 1898, li dre que nous siguèron recouneigu en 1348. Mai ço que lis insurgènt de l'age-mejan counquistèron pèr la forço, nàutre, gramaci Diéu, avèn de biais pu leiau e pu legau pèr l'óuteni. I'a, au siècle que sian, quicon meiour que de faire lou sèti de l'Elisèu, de coustregne lou Presidènt de la Republico à jura nòsti liberta su li libre sant, o de n'en rampela au Papo. La discussioun e lou buletin de vote soun, d'aro-en-la, li soulétis armo di bon ciéutadan. Sufiran i Prouvençau pèr se deliéura di seculàri e grèvi cadeno de la centralisacioun parisenco. La presènço de nòsti pus aut mandatàri à-n-aquesto manifestacioun prouvincialisto, marco que pourren plenamen afounsa sus soun ajudo, quouro saupren voulé.

Avèngue lèu aquéu jour tras-qu'urous, que veira li Prouvinço libro e unido, dins uno Franço mai-que-mai amado !

En esperant esto escasènço patrialo, li vièi, pèr mi bouco, brindon i jouvènt que soun pèr acaba l'obro mistralenco.

LEOUN DE BERLUC PERUSSIS.

« hommes des comtés de Provence et de Forcalquier, ou, pour le moins, des habitants du pays. » Et comme un jour Jeanne essayait encore de prendre un sénéchal venu du dehors, nos ancêtres recoururent au pape. A sa parole la reine s'inclina. C'est ainsi que la Provence fut restituée aux Provençaux.

Ce ne serait pas trop demander, me semble-t-il, qu'on nous rendît, en 1898, les droits qui nous furent reconnus en 1348. Mais ce que les insurgés du moyen-âge conquirent par la force, nous, Dieu merci, nous avons un moyen plus loyal et plus légal de l'obtenir. Il y a, dans notre siècle, quelque chose de meilleur que de faire le siège de l'Elysée et de contraindre le Président de la République à jurer nos libertés sur les saints livres, ou d'en appeler au Pape. La discussion et le bulletin de vote sont désormais les seules armes des bons citoyens. Elles suffisent aux Provençaux pour se délivrer des séculaires et lourdes chaînes de la centralisation parisienne. La présence de nos plus hauts mandataires à cette manifestation provincialiste marque que nous pourrons pleinement compter sur leur aide, lorsque nous saurons vouloir.

Qu'il advienne bientôt ce jour trois fois heureux, qui verra les Provinces libres et unies, dans une France aimée plus que jamais !

En attendant cet événement patriotique, les anciens, par ma bouche, toastent aux jouvençaux qui doivent parachever l'œuvre mistralienne.

74

DISCOURS DE FREDERI MISTRAL

Pèr l'uberturo di Jo Flourau de Mount-Pelié (1878)

I

Depèr-d'aut de la vilo de Nimes, darrié la Tourre-Magno, amount sus la garrigo, i'a 'n quartié sóuvertous qu'apellon *li Tres Font*. Veici, pèr ausi dire, d'ounte vèn aquéu noum : vers la fin dóu siècle tres, au tèms dóu paganisme, un jour li Nimesen celebravon aqui uno grand fèsto à l'ounour de Jupitèr. Tout-en-un-cop un ome, un crestian nouma Baudèli, faguè rasso dins la foulo, e prenènt la paraulo, emé lou front ilumina, anounciè autamen la religioun nouvello. Li pagan esglaria l'esbramassèron, ié courreguèron subre coume de furious, e sus la caudo lou jujèron à mort.

Mai dison que la tèsto dóu martir, au moumen que toumbè souto l'espaso dóu bourrèu, tres cop reboumbiguè contro lou sòu, e i tres rode ounte piquè, — n'en sourgentè tres font. E Gregòri de Tours ajusto qu'un lausié sourtiguè sus la toumbo dóu Sant; e aquel aubre miraclous a dura mai de milo an, toujour verd, toujour bèu, se renouvelant d'esperéu; e tóuti li roumiéu que passavon à Nimes culissien uno fueio d'aquéu lausié sacra, la metien au capèu, e l'empourtavon.

En sounjant au destin de nosto raço generouso, de nosto lengo sagatado, de nosto pouësio que toujour

74

DISCOURS DE FRÉDÉRIC MISTRAL

Pour l'ouverture des Jeux floraux de Montpellier (1878)

I

Au nord de la ville de Nîmes, derrière la Tour-Magne, là-haut sur la garrigue, il y a un quartier sauvage qu'on appelle les *Trois Fontaines*. Voici, par ouï dire, d'où vient ce nom : Vers la fin du troisième siècle, au temps du paganisme, un jour les Nimois célébraient là une grande fête en l'honneur de Jupiter. Tout à coup un homme, un chrétien nommé Baudile, s'ouvrit un passage dans la foule, et prenant la parole, avec le front illuminé, il annonça hautement la religion nouvelle. Les païens effarés ripostérent par des criailleries, coururent sur lui comme des furieux, et sur le champ le condamnèrent à mort.

Mais on dit que la tête du martyr, au moment où elle tomba sous l'épée du bourreau, rebondit trois fois sur le sol, et aux trois endroits où elle frappa il en jaillit trois fontaines. Et Grégoire de Tours, ajoute qu'un laurier sortit sur la tombe du Saint; et cet arbre miraculeux a duré plus de mille ans, toujours vert, toujours beau, se renouvelant par lui-même; et tous les pélerins qui passaient à Nîmes cueillaient une feuille de ce laurier sacré, la mettaient au chapeau et l'emportaient.

En songeant au destin de notre race généreuse, de notre langue massacrée, de notre poésie qui reverdit

reverdejo, m'es avis, Midamo e Messiés, que soun istòri s'endevèn misteriousamen emé la de sant Baudèli, apoustòli de Nimes, e patroun de Lengadó.

Quand de la Fourèst Negro la barbario e li tenèbro aguèron desbounda sus lou mounde latin, l'oumbro emé si frejoulun e si trèvo de niue acatè durant de siècle la lumiero di letro e la civilisacioun. Semblavo que la terro èro un vaste cadarau ounte noun s'entendié que lou chaple dóu ferre e lou glatimen dóu malan.

Dins la sournuro, tout-d'un-cop, uno voues clarinello e fresco s'enaurè, cantant e recantant l'aubado que reviho; e tóuti li nacioun ausiguèron l'aubado de la jouino Prouvènço, e se desparpelèron de soun som funerau, e veguèron alor que lou matin anavo naisse.

II

La Prouvènço cantavo, lou Lengadò cantavo, la Gascougno cantavo; lou Limousin, l'Auvergno, lou Dóufinat, la Catalougno, tout lou Miejour cantavo. Cantavo lou printèms, cantavo la bèuta, cantavo lou bonur d'èstre en vido, l'amour, lou dre, li gràndi causo; cantavo la crousado contro li Sarrasin, li bataio erouïco ounte l'ome valènt lucho pèr sa patrio, pèr sa resoun e pèr sa fe; cantavo lou desden de la forço óutrajouso, e partejavo — i rèi que mancavon de cor — lou cor dóu grand Blacas.

Aquéu siècle di Troubaire, siècle de nouvelun, de voio, d'espandido, d'eleganço, de glòri, e subre-tout d'independènci, es esta, se pòu dire, lou grand siècle dóu Miejour.

toujours, il me semble, Mesdames et Messieurs, que son histoire correspond mystérieusement à celle de saint Baudile, apôtre de Nîmes et patron du Languedoc.

Quand de la Forêt Noire la barbarie et les ténèbres eurent débordé sur le monde latin, l'ombre avec ses frissons et ses fantômes de nuit, couvrit pendant des siècles la lumière des lettres et la civilisation. Il semblait que la terre était devenue un vaste charnier où l'on n'entendait plus que le tranchant du fer et les cris de détresse.

Dans l'obscurité, tout à coup une voix claire et fraîche s'éleva chantant et rechantant l'aubade qui réveille; et toutes les nations entendirent l'aubade de la jeune Provence, et elles sortirent de leur sommeil funèbre et elles virent alors que le matin allait naître.

II

La Provence chantait, le Languedoc chantait, la Gascogne chantait, le Limousin, l'Auvergne, le Dauphiné, la Catalogne, tout le Midi chantait. Il chantait le printemps, il chantait la beauté, il chantait le bonheur d'être en vie, l'amour, le droit, les grandes choses; il chantait la croisade contre les Sarrasins, les batailles héroïques où l'homme vaillant lutte pour sa patrie, pour sa raison et pour sa foi; il chantait le dédain de la force outrageante, et partageait aux rois qui manquaient de cœur, le cœur du grand Blacas.

Ce siècle des troubadours, siècle de sève nouvelle, d'entrain, d'épanouissement, d'élégance, de gloire, et surtout d'indépendance, a été, on peut le dire, le grand siècle du Midi.

Coume se neblè dounc aquelo escandihado? Coume s'esclussiguè aquelo resplendour? Coume enfin s'aplantè aquelo mountesoun de nosto raço, de nosto fino raço, vers lou soulèu levant di naciounalita?

La responso, Messiés, l'istòri doulourouso d'aquel orre malastre, es escricho en letro fousco sus li tourre cremado e li castèu desmantela de Toulouso, de Beziés, de Carcassouno e de Bèu-Caire.

La tèsto dóu Miejour, — valènt-à-dire li Troubaire, lis ome de la lengo e de l'idèio auto, — la tèsto dóu Miejour toumbè souto lou ferre, e coume vous l'ai di en parlant tout-escas d'aquéu martir de Nimes, la tèsto barrulè subre lou sòu rouman, e di tres encountrado ounte anè reboumbi, Franço, Itàli, Espagno, n'en sourgentè tres font de reneissènço pouëtico.

Demandas i Francés ounte an pres lou lirisme e lou noble enavans e li delicatesso de sa literaturo, senoun dins li cansoun musicarello, li serventés ardit e li vers dansarèu de nòsti Troubadou!

Demandas is Italian ço que pensavo Dante e ço que dis Petrarco d'aquéli Troubadou que recounèisson pèr si mèstre!

E demandas i Catalan, i Castihan, i Pourtugués, s'es pas li Troubadou que, prouscri de sa terro e pèr l'Espagno recata, en gramaci d'acò i'aprenguèron lou gàubi e tóuti li secrèt de nosto Gaio-Sciènci!

L'escrachamen de nosto lengo, de noste engèni dins sa flour, ansin dounè de large i tres lengo roumano que toucavo emé li couide. Ansin li jardinié, pèr douna mai

Comment cette éclaircie disparut-elle donc dans la brume ? Comment s'éclipsa cette splendeur ? Comment enfin s'arrêta cette ascension de notre race, de notre fine race vers le soleil levant des nationalités ?

La réponse, Messieurs, l'histoire douloureuse de cette horrible catastrophe est écrite en sombres caractéres sur les tours incendiées et les châteaux démantelés de Toulouse, de Béziers, de Carcassonne et de Beaucaire.

La tête du Midi — c'est-à-dire les Troubadours, les hommes de la langue et de l'idée haute — la tête du Midi tomba sous le fer, et comme je vous l'ai dit en parlant tout à l'heure de ce martyr de Nimes, la tête roula sur le sol roman, et des trois contrées où elle alla rebondir, France, Italie, Espagne, il en sortit trois fontaines de renaissance poétique.

Demandez aux Français où ils ont pris le lyrisme, la noble énergie et la délicatesse de leur littérature, si ce n'est dans les chansons harmonieuses, les sirventes hardis et les vers cadencés de nos Troubadours !

Demandez aux Italiens ce que pensait Dante et ce que dit Pétrarque de ces troubadours qu'ils reconnaissaient pour leurs maîtres !

Et demandez aux Catalans, aux Castillans, aux Portugais si ce ne sont pas les Troubadours qui, proscrits de leur terre natale et abrités par l'Espagne, en remerciement leur apprirent l'usage et tous les secrets de notre Gaie Science !

L'écrasement de notre langue, de notre génie dans sa fleur, conquit ainsi du terrain aux trois langues romanes qu'il coudoyait. Ainsi les jardiniers pour

de forço i coustié d'uno planto, copon souvènti-fes la flour superiouro. Pamens lou recaliéu qu'en terro dóu Miejour amago si belugo, talamen es revoi que rèn l'amosso. N'èro pas morto, la martirisado ! e dóu clapas de rouino ounte jasié, un jour, coume dóu cros de sant Baudèli, n'en sourtiguè 'n lausié vitourious.

III

O lausié de Toulouso, o lausié de Vau-Cluso, o lausié sèmpre verd que simboulises glòri, lumiero e pouësìo, en terro dóu Miejour as regreia toustèms : toustèms regreiaras ! O lausié d'Apouloun e di pouèto laureat, o simbèu de triounfle e d'inmourtalita, es tu que dins Toulouso as suscita Clemènço Isauro ! es tu que glourifiques dins li vers de Petrarco la bèuta subre-puro de Lauro d'Avignoun ! es tu que fas canta, au founs de sa presoun, lou prouvençau La Belaudiero ! es tu qu'au Ramelet de Pèire Goudelin pendoules à pougnado li perlo e li jouièu de la lengo moundino ! es tu que fas creba lou rire espetaclous dóu Priéu de Cello-Novo ! es tu que desgrunères la gràci bearneso dins li coublet de Despourrins ! es tu qu'as fa ploura au gascoun Jaussemin si trelusènt pouèmo ! es tu, tourna-mai tu, qu'as coungreia di flanc dóu pople aquéu grand mouvemen d'independènci literàri que s'apello Felibrige !

Lou galoi Felibrige, Midamo e Messiés, a dubert au-jour-d'uei si Jo Flourau à Mount-Pelié.

donner plus de force aux jets latéraux d'une plante, coupent la fleur supérieure. Cependant le feu qui en terre du Midi cache ses étincelles, est tellement ardent que rien ne l'éteint. Elle n'était pas morte notre martyrisée, et des ruines amoncelées où elle gisait, un jour comme du tombeau de saint Baudile, il sortit un laurier victorieux.

III

O laurier de Toulouse, ô laurier de Vaucluse, ô laurier toujours vert qui symbolises gloire, lumière et poésie, tu as toujours reverdi, tu reverdiras toujours! O laurier d'Apollon et des poètes lauréats, ô symbole de triomphe et d'immortalité, c'est toi qui dans Toulouse as suscité Clémence Isaure! c'est toi qui glorifies dans les vers de Pétrarque la beauté suprême de Laure, d'Avignon; c'est toi qui fais chanter au fond de sa prison, le provençal La Belaudière, c'est toi qui au *Ramelet* (petit rameau), de Pierre Goudelin, fais pendiller à poignées les perles et les joyaux de la langue *mondine*, [1] c'est toi qui excites le rire colossal du Prieur de Celle-Neuve! c'est toi qui égrènes la grâce béarnaise dans les strophes de Despourrins! c'est toi qui as fait pleurer au poète Jasmin ses resplendissants poèmes! c'est toi aussi qui as fait naître des flancs du peuple ce mouvement d'indépendance littéraire qui s'appelle le Félibrige.

Le joyeux Félibrige, Mesdames et Messieurs, a ouvert aujourd'hui ses jeux floraux à Montpellier.

1 *Moundino*, aphérèse de *ramoundino*, qui se rapportait aux partisans de Raymond, comte de Toulouse.

Dintre li fèsto majo que Mount-Pelié semound à l'idèio latino, lou Felibrige tèn lou le. Se quaucun, en efèt, pòu carga l'ambicioun de religa entre éli tóuti li nacioun sorre, es aquéli felibre que, dre au bèu mitan di sèt nacioun roumano, predicon de-countùnio lou revièure naciounau; es aquéli felibre que, bouscant dins l'istòri li nòbli souvenènco que podon releva e afreira li cor, predicon lou respèt de tóuti li patrìo, e noun an d'autro visto que de coustituï l'Empèri dóu Soulèu.

La toco es auturouso... mai zóu !
Quau lengo a, dison, à Roumo va !

Quand noste Redemtour descendeguè dóu cèu en terro, la lengo óuficialo, universalo, óubligatòri, èro la lengo di Cesar. La lengo èro óuficialo, coume l'esclavitudo. Mai Jèsu, Fiéu de Diéu, voulènt que si disciple aguèsson entre man l'estrumen necessàri pèr afranqui li pople, acoumpliguè pèr éli un miracle que retrais, m'es avis, — autant que se pòu dire umanamen parlant — à nosto Causo felibrenco.

Lou jour de Pandecousto, li douge pescadou èron dins uno salo que pregavon Diéu ensèn. Subran lou chafaret d'uno tempèsto estrementiguè l'oustau, e de lengo de fiò se veguèron flameja sus lou front di douge Aposto; e éli, tout-d'un-tèms, emplena de l'Esperit Sant, coumencèron cadun à parla divèrsi lengo; e sourtènt de l'oustau, anèron dins la foulo, e parlavon sa lengo à tout paure venènt... E d'aqui partiguèron pèr renouvela lou mounde.

Parmi les grandes fêtes que Montpellier offre à l'idée latine, le Félibrige tient le premier rang. Si quelqu'un, en effet, peut avoir l'ambition de relier entre elles toutes les nations sœurs, ce sont les félibres qui debout, au beau milieu des sept nations romanes prêchent continuellement la régénération nationale ; ce sont ces félibres qui, cherchant dans l'histoire les nobles souvenirs qui peuvent relever les cœurs en fraternisant, prêchent le respect de toutes les patries, et n'ont d'autre vue que de constituer l'Empire du Soleil.

La mission est élevée... mais, en avant !

Qui langue a, dit-on, à Rome va !

Quand notre Rédempteur descendit du ciel sur la terre, la langue officielle, universelle, était la langue des Césars. La langue était officielle, comme l'esclavage. Mais Jésus, Fils de Dieu, voulant que ses disciples eussent entre les mains l'instrument nécessaire pour affranchir les peuples, accomplit pour eux un miracle qui ressemble, me paraît-il, — autant qu'on peut le dire humainement parlant — à notre Cause félibréenne.

Le jour de la Pentecôte, les douze pêcheurs étaient dans une salle, priant Dieu ensemble. Soudain le bruit d'une tempête ébranla la maison, et continuellement on vit des feux flamboyer sur le front des douze Apôtres ; et eux, tout-à-coup remplis de l'Esprit-Saint, ils commencèrent chacun à parler diverses langues ; et sortant de la maison, ils allèrent parmi la foule, et ils parlaient sa langue à tout pauvre venant... Et de là ils partirent pour renouveler le monde.

75



LI RÈI

— Es deman la fèsto di Rèi ! Se li voulès vèire arriba, anas-ié lèu à l'endavans, pichot, e pourtas-ié quauque presènt. —

Vaqui, de noste tèms, ço que disien li maire, la vueio dóu jour di Rèi.

E zóu, touto la ninèio, lis enfant dóu vilage, partian afeciouna au rescontre di Rèi Mage, que venien à Maiano, emé si page, si camèu e touto sa seguido, pèr adoura l'Enfant Jèsu.

— Ounte es qu'anas, pichot ?

— Anan à l'endavans di Rèi !

E 'm 'acò, tóutis ensèn, bèu drouloun espeloufi e chatouneto bloundinello, emé nòsti caloto e nòstis

75

LES ROIS

— C'est demain la fête des Rois ! Si vous voulez les voir arriver, petits enfants, allez vite à leur rencontre, et portez-leur quelques cadeaux.

Voilà, de notre temps, ce que disaient les mères, la veille du jour des Rois.

Et en avant, tous les enfants du village, nous partions avec ardeur pour aller à la rencontre des rois Mages qui venaient à Maillane, avec leurs pages, leurs chameaux et toute leur suite, afin d'adorer l'Enfant Jésus.

— Où allez-vous, petits enfants ?

— Nous allons à la rencontre des Rois !

Tous ensemble, beaux garçonnets ébouriffés et fillettes blondes, avec nos béguins et nos petits sabots, nous

escloupet, partian sus lou camin d'Arle, lou cor trefouli de joio, lis iue plen de vesioun.

E pourtavian à la man, que nous l'avien recoumanda, de fougasso pèr li Rèi, de figo seco pèr li page, emé de fen pèr li camèu.

Èro à la coumençanço de janvié, la cisampo siblavo : es vous dire que fasié fre. Lou soulèu davalavo, fouscarin, vers lou Rose. Li riéu èron crespina, la bauco èro brounzido. Di sause desfuia li branco rougejavon. Lou rigau, la petouso sautavon, revertiguet, de broco en broco, e se vesié res au champ, à leva quauco pauro véuso que recargavo sus la tèsto soun faudau plen de souquihoun, o quauque vièi espeiandra que gratavo de cacalauso au pèd d'uno sebisso.

— Ounte anas tant tard, pichot ?

— Anan à l'endavans di Rèi ! —

E la tèsto revessado, fièr coume de miquelet, en risènt, en cantant, en courrènt à pèd-cauquet, o en fasènt de resquiheto, anavian davans nous-autre, sus lou camin blanquinous, escoubiha pèr l'auro.

Pièi lou jour s'abeissavo. Lou clouchié de Maiano despareissié darrié lis aubre, darrié li grand ciprès que negrejavon ; e vasto e nuso, la campagno pereilalin s'espandissié. Mandavian nòstis iue, tant que poudian, à perdo de visto, mai de-bado ! Rèn pareissié, que quauque fais d'auriolo empourta pèr lou vènt dins lis estoublo. Coume un vèspre d'ivèr, tout èro triste e mut.

partions sur le chemin d'Arles, le cœur tressaillant de joie, les yeux pleins de visions.

Ainsi qu'on nous l'avait recommandé, nous portions à la main, des gâteaux à l'huile pour les Rois, des figues sèches pour les pages et du foin pour les chameaux.

C'était au commencement de janvier ; la bise sifflait : c'est vous dire qu'il faisait froid. Le soleil brumeux descendait sur le Rhône. Les ruisseaux étaient gelés, l'herbe était brûlée. Les branches des saules dépouillés de feuilles paraissaient rougeâtres. Le rouge-gorge, la bergeronnette sautillaient allègrement de branche en branche; personne dans les champs, si ce n'est quelque pauvre veuve qui rechargeait sur sa tête son tablier plein de morceaux de bois, ou quelque vieillard en haillons qui cherchait des escargots au pied d'une haie.

— Où allez-vous si tard, petits enfants ?

— Nous allons à la rencontre des Rois !

Et la tête haute, fiers comme de petits hommes, en riant, en chantant, courant à cloche-pied, ou bien faisant des glissades, nous allions devant nous sur le blanc chemin, balayé par le vent.

Puis le jour baissait. Le clocher de Maillane disparaissait derrière les arbres, derrière les grands cyprès qui semblaient noirs. Au lointain, la campagne s'étendait vaste et nue. Nous regardions de tous nos yeux, tant que nous le pouvions, à perte de vue, mais en vain ! Rien ne paraissait, sauf quelques brins de centaurées emportés par le vent dans les chaumes. Tout était triste et muet comme un soir d'hiver.

De fes que i'a, pamens, rescountravian un pastre, amaga dins sa jargo, que venié de garda si fedo.

— Mai ounte anas, pichot, tant tard ?

— Anan à l'endavans di Rèi... Poudrias pas nous dire se soun encaro liuen ?

— Ah ! li Rèi ?... Es verai... Soun eila-darrié que vènon. Tout-aro lis anas vèire. —

E de courre, e de courre à l'endavans di Rèi, emé nòsti tourtoun, emé nòsti fougasseto, emé de pougnadoun de fen pèr li camèu.

Pièi lou jour falissié. Lou soulèu, engourga dins un gros nivoulas, s'esvalissié de pau à pau. Li cascai fouligaud moulavon un brisoun. L'auro se refrescavo. E li plus courajous marchavon de-retenoun.

Tout-en-un-cop : Vès-lèi ! —

Un crid de joio folo partié de tóuti li bouco... E la magnificènci de la poumpo reialo esbrihaudavo nòstis iue. Un regiscle, un triounflė de coulour ufanouso, enfioucavo, embrasavo la lono pounenteso. De gros lampias de pourpro flamejavon ; e d'or e de roubis uno miejo-courouno, dardaiant dins lou cèu un ciéucle de long rai, escalustravo l'ourizount.

— Li Rèi ! li Rèi ! vès sa courouno ! vès si mantèu ! vès si drapèu ! vès sa cavalarié 'mé li camèu que vènon !

E restavian palafica... Mai lèu aquéu trelus, mai lèu aquelo glòri, darriero escandihado dóu soulèu enintra, se foundié, s'amoussavo, à cha pau, dins lou nivo ; e nè, bouco badanto, dins lou campèstre segrenous, nous trouvavian tóuti soulet.

Cependant nous rencontrions quelquefois un berger qui, enveloppé de son manteau, venait de garder son troupeau.

— Où allez-vous donc, petits enfants, si tard ?

— Nous allons à la rencontre des Rois... Ne pourriez-vous nous dire s'ils sont encore loin ?

— Ah ! les Rois ! C'est juste... Ils sont là-bas derrière... ils arrivent. Dans un instant vous allez les voir.

Et de courir, et de courir à la rencontre des Rois, avec nos tourtes, nos gâteaux et des brassées de foin pour les chameaux.

Puis le jour s'évanouissait. Le soleil, caché dans un gros nuage, disparaissait lentement. Les murmures folâtres s'éteignaient un peu. La bise devenait froide ; et les plus courageux marchaient en hésitant.

Tout-à-coup : — Les voilà ! —

Un cri de joie folle partait de toutes les lèvres... La magnificence de la pompe royale éblouissait nos yeux. Un jaillissement, un triomphe de couleurs splendides enflammait, embrassait l'étendue du couchant. De grands lambeaux de pourpre flamboyaient. Une demi-couronne d'or et de rubis, dardant un cercle de longs rayons dans le ciel, incendiait l'horizon.

— Les Rois ! les Rois ! voyez leurs couronnes ! voyez leurs manteaux ! voyez leurs drapeaux ! voyez leur cavalerie et leurs chameaux qui s'avancent !

Et nous restions éblouis... Mais rapidement cette splendeur, cette gloire, dernier rayonnement du soleil disparu, se fondait, s'éteignait, peu à peu, dans le nuage. Stupéfaits, bouche béante, dans le champ désolé, nous étions tout seuls.

— Ounte an passa li Rèi ?

— Darrié la mountagno.

La machoto fasié miau. La pòu nous agantavo ; e dins lou calabrun nous retournavian mouquet, en rousigant li tourtoun, li fougasseto emé li figo, que pèr li Rèi avian adu. —

E quand arribavian, pièi, à nòstis oustau :

— Eh! bèn, lis avès vist? — nòsti maire nous disien.

— Nàni : an passa d'eila, de la man d'eila, darrié la mountagno.

— Mai que camin avès pres ?

— Lou camin d'Arle.

— Ha ! mi pàuris enfant, li Rèi vènon pas d'aqui. Es dóu levant que vènon : vous falié prene lou camin de Sant-Roumié... Ah ! coume acò 'ro bèu, s'avias vist, s'avias vist, quand soun intra dins Maiano ! Li tambour, li troumpeto, li page, li camèu, que chaplachòu, moun Diéu !... Aro, soun à la glèiso que fan soun adouracioun. Après soupa, lis anarés vèire. —

Soupavian vitamen. Pièi courrian à la glèiso. E dins la glèiso pleno, pas-pulèu èstre intra, l'ourgueno, acoumpagnant lou cant de tout lou pople, entamenavo plan, pièi alargavo fourmidable lou superbe nouvè :

De matin
Ai rescountra lou trin
De tres grand Rèi qu'anavon en vouiage ;
De matin
Ai rescountra lou trin
De tres grand Rèi dessus lou grand camin.

— Où sont allés les Rois ?

— Derrière la montagne.

La chouette miaulait. La peur nous saisissait ; dans la dernière lueur du couchant nous nous en retournions penauds, en mangeant les tourtes, les gâteaux et les figues que nous avions apportés pour les Rois.

Et quand nous arrivions, ensuite, à nos maisons :

— Eh bien ! les avez-vous vus ? nos mères nous disaient.

— Non ; ils ont passé là-bas, de l'autre côté, loin, derrière la montagne.

— Quel chemin avez-vous suivi ?

— Le chemin d'Arles.

— Ha ! mes pauvres enfants, les Rois ne viennent pas de ce côté-là. Ils viennent de l'Orient ; il vous fallait prendre le chemin de Saint-Remy... Ah ! comme cela était beau, lorsqu'ils sont entrés dans Maillane ! Si Si vous aviez vu ! si vous aviez vu ! Les tambours, les trompettes, les pages, les chameaux, quel retentissement, mon Dieu !... Ils sont maintenant à l'église et font leur adoration !... Après souper vous irez les voir.

Nous soupions en hâte. Puis nous courions à l'église ; et dans l'église comble, dès que nous entrions, l'orgue accompagnant le chant de tout le peuple, commençait doucement, puis formidable lançait le superbe noël :

Ce matin
J'ai rencontré l'équipage
De trois grands Rois qui allaient en voyage ;
Ce matin
J'ai rencontré l'équipage
De trois grands Rois sur le grand chemin.

Nous-autre, apetega, nous enfaufilavian entre li coutihoun di femo enjusquo à la capello de la Nativeta ; e aqui, sus l'autar, vesian la Bello Estello ! Vesian li tres Rèi Mage, enmantela de rouge, de jaune emé de blu, que saludavon l'Enfant Jèsu : lou rèi Gaspard emé sa bouito d'or, lou rèi Marchoun emé soun encensié, e lou rèi Bautezar emé soun pot de mierro ! Amiravian li galant page que pourtavon la co de si mantèu tirassadou ; pièi li camèu gibous qu'aubouravon la tèsto subre l'Ase e lou Biòu ; la santo Vierge e sant Jóusè ; emé, tout à l'entour, sus uno mountagneto de papié mascara, li Pastre, li Pastresso, que pourtavon de fougasso, de panié d'iòu e de bourrasso ; lou Móunié, que carrejavo uno saco de farino ; Deflaudo, que fielavo ; lou Ravi que badavo ; l'Amoulaire qu'amoulavo ; l'Oste, qu'esperluca durbié soun fenestroun, e tóuti li santoun que figuron au *Belèn*. Lou mai que regardavian, èro lou rèi Mouro.

Souvènti-fes, despièi, m'arribo, quand vèn li Rèi, de m'ana passeja, à jour fali, au camin d'Arle.

Lou rigau e la petouso ié voulastrejon toujour delong di bouissounado. Toujour i'a quauque vièi que grato encaro, coume antan, de cacalauso dins la bauco, e la machoto fai toujour miau. Mai dins li nivo dóu couchant, iéu vese plus li farfantello, iéu vese plus la glòri ni la courouno di vièi Rèi...

— Ounte an passa li Rèi ?

— Darrié la mountagno.

FREDERI MISTRAL.

Affairés, nous nous faufilions entre les jupes des femmes, jusqu'à la chapelle de la Nativité. Là, sur l'autel, nous voyions la Belle Etoile ! nous voyions les trois Rois Mages, avec leurs manteaux rouges, jaunes et bleus, qui saluaient l'Enfant Jésus : le roi Gaspard avec sa boîte d'or, le roi Melchior avec son encensoir, et le roi Balthasar avec son pot de myrrhe ! Nous admirions les jolis pages qui portaient la longue traîne de leurs manteaux; puis les chameaux bossus qui élevaient leurs têtes au-dessus de l'Ane et du Bœuf; la sainte Vierge et saint Joseph; et tout autour, sur une petite montagne de papier noirci, les Pâtres, les Bergères qui portaient des gâteaux, des paniers d'œufs et des maillots; le Meunier qui charriait un sac de farine; Deflaude qui filait; le Ravi qui admirait; le Remouleur qui aiguisait; l'Hôte stupéfait qui ouvrait la petite fenêtre, ainsi que tous les *santoun* qui figurent au *Belèn*. Ce que nous admirions le plus c'était le roi Maure.

Depuis lors, quand vient la fête des Rois, il m'arrive parfois d'aller me promener, au crépuscule, dans le chemin d'Arles.

Le rouge-gorge et la bergeronnette voltigent toujours autour des buissons. Il y a toujours quelque vieillard qui cherche encore, comme autrefois, des escargots dans l'herbe et la chouette miaule toujours. Mais dans les nuages du couchant je ne vois plus les éblouissements, je ne vois plus ni la gloire ni la couronne des vieux Rois.

— Les Rois, où sont-ils allés?

— Derrière la montagne.



76

ISTOURIQUE DE LA LENGO PROUVENÇALO

(Tira dóu Discours dóu Sendi de Prouvènço i Jo Flourau de Fourcauquié. — Setèmbre 1875)

Lou roussignòu parlo dóu printèms, la cigalo dóu soulèu, lou grihet de la luno; de que voulès que vous parle un felibre, senoun de la lengo prouvençalo? E m'es vejaire que noun se pòu chausi un plus bèu sujèt de parladuro en aquésti fèsto nacionalo e 'n aquesto antico, noblo e avenènto ciéuta de Fourcauquié, ounte li felibre vènon pèr la proumiero fes, e soun reçaupu emé tant de larguesso, de gràci e de bon cor, que toun ouspitalita, o brave Fourcauquié, retrais li plus bèu tèms di siècle mejan.

O pople dis Aup, pople valènt e fièr, e libre, dins vòsti coumbo souleiado, dins vòsti fourèst souloumbrouso, sus vòsti cimo que trèvon li chamous, amount vers la nèu e vers lou cèu, vàutri tóuti que parlas prouvençau, sabès-ti la glòri de vosto lengo, qu'es la glòri de vòsti rèire e de vosto istòri?... Eh! bèn, vous la vau dire :

Aquéu lengage, fougous coume vosto Durènço, majestous coume la mountagno de Luro, dous coume lis aigo de Largue, acoulouri coume lou vin de vòsti plan, caud coume voste soulèu, aquéu lengage que vous a bressa sus la faudo de vòsti maire, aquéu lengage que parlon



76

HISTORIQUE DE LA LANGUE PROVENÇALE

(Tiré du Discours du Syndic de Provence aux Jeux Floraux de Forcalquier. — Septembre 1875)

Le rossignol parle du printemps, la cigale du soleil, le grillon de la lune; de quoi voulez-vous que vous parle un félibre, sinon de la langue provençale? Et il me semble qu'on ne saurait choisir un plus beau sujet de discours dans ces fêtes nationales et dans cette antique, noble et accueillante cité de Forcalquier, où les félibres viennent pour la premiére fois et sont reçus avec tant de largesse, de grâce et de bon cœur, que ton hospitalité, ô brave Forcalquier, rappelle les plus beaux temps du moyen-âge.

O peuple des Alpes, peuple vaillant, et fier, et libre, dans vos vallées rayonnantes de soleil, dans vos forêts sombres, sur vos cimes hantées par les chamois, là-haut vers la neige et vers le ciel, vous tous qui parlez provençal, savez-vous la gloire de votre langue, qui est la gloire de vos ancêtres, et de votre histoire?... Eh bien ! je vais vous la dire :

Ce langage fougueux comme votre Durance, majestueux comme la montagne de Lure, doux comme les eaux du Largue, coloré comme le vin de vos plateaux, chaud comme votre soleil, ce langage qui vous a bercés sur le sein de vos mères, ce langage que parlent encore

encaro vòsti lauraire e vòsti pastre, l'an parla li rèi, lis emperaire, li pouèto e li plus bèlli damo di tèms passa.

Enterin que li plus òrri malastre, pèsto, famino e guerro, barrulavon pèr lou mounde, li troubaire coume l'auceliho dins la fueio voulant de branco en branco, cantavon de castèu en castèu l'espèr e lou pur amour. Revihavon li pople, coussejavon li tiran, e doumtavon pèr la gràci e la valour de si cant li nacioun fèro que s'entre-chaplavon. Alor, dins touto l'Europo, après lou grand silènci dóu Bas-Empèri, i'avié plus qu'uno pouësìo : la pouësìo di Troubadou. E Richard Cor-de-Lioun, rèi d'Anglo-Terro, e don Jaume lou Mount-Pelieren, rèi d'Aragoun e de Maiorco, cantavon la memo cansoun. Mau-grat lis àrsi e li terro-tremo, mau-grat la tempèsto, èro un bèu tèms. A travès lou chaplachòu dis armo, li grand cop d'espaso, sènso fin la cantadisso prouvençalo, coume uno vivo couquihado, mountavo vers l'azur. Alor cresien en Diéu, cresien i damo !

E Parasol, de Sisteroun, fiéu d'un medecin de Jano de Naple, coumpausavo cinq tragèdi sus l'istòri de la rèino Jano, e li semoundié à Clemènt VII ; e tant i' agradèron que lou papo faguè Parasol canounge de Sisteroun.

Acò durè peraqui dous centenau d'annado.

Bertrand d'Alamanoun e Ramoun de Miravau, luchant un jour davans la Court d'Amour de Pèiro-Fue, sus li merite de la lengo prouvençalo, la sentènci rendudo fuguè que « jamai tant de segnour, de valènt chivalié e

vos laboureurs et vos pâtres, ils l'ont parlé les rois, les empereurs, les poètes et les plus grandes dames des temps passés.

Pendant que les plus horribles fléaux, peste, famine et guerre, envahissaient le monde, les troubadours comme les oiseaux dans la feuillée volant de branche en branche, chantaient de château en château l'espoir et le pur amour. Ils réveillaient les peuples, chassaient les tyrans, et domptaient par la grâce et la valeur de leurs chants les nations sauvages qui se massacraient. Alors, dans toute l'Europe, après le grand silence du Bas-Empire, il n'y avait plus qu'une poésie, la poésie des troubadours. Et Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et don Jacques le Montpelliérain, roi d'Aragon et de Majorque, chantaient la même chanson. Malgré les angoisses et les tremblements de terre, malgré la tempête, c'était un beau temps. A travers le choc des armes, les grands coups d'épée, sans fin l'hymne provençal, comme une vive alouette, montait vers l'azur. Alors on croyait en Dieu, on croyait aux dames !

Et Parasol de Sisteron, fils d'un médecin de Jeanne de Naples, composait cinq tragédies sur l'histoire de la reine Jeanne, et les offrait au pape Clément VII; et tant elles lui plurent, que le pape fit Parasol chanoine de Sisteron.

Cela dura environ deux cents ans.

Bertrand d'Alamanon et Ramon de Miraval, luttant un jour devant la Cour d'Amour de Pierre-feu, sur les mérites de la langue provençale, la sentence rendue fut que « jamais tant de seigneurs, de vaillants chevaliers

capitàni èron sourti di costo dóu chivau de Troio que ço que la Prouvènço a coungreia de pouèto soubeiran. »

Arribo pièi Simoun de Mount-Fort qu'aclapo tout; e tres cènts an la Prouvènço rèsto muto.'

Belaud de la Belaudiero, un pouèto vertadié, un troubaire de bono souco, es lou proumié qu'ausso la voues e anóuncio la reneissènço. Pièi, tourna, se fai un silènci de mai de dous siècle, ounte pamens li Coumèdi de Brueys e li Nouvè de Saboly nous engardon de langui e de desespera.

Enfin Pèire Bellot repren la cansoun entamenado; nous vèici i tèms mouderne. A l'entour de Pèire Bellot, coume après l'aurige la bouscarlo e lou quinsoun aubouron la tèsto e fan soun piéu-piéu, d'aro-en-la un pouèto prouvençau, bon o marrit, jito soun coublet au mitan de la foulo que de-fes s'arrèsto un moumenet pèr escouta e pièi passo.

Certo, i'avié quàuquis ome de bon dins li sòci de Bellot, quand noumarian que Desanat trop aboundous, e Gelu trop vióulènt! mai aquest darrié subre-tout, pouèto de raço seguramen.

E pamens a manca quaucarèn à-n-aquélis ome pèr faire l'obro coume se dèu, pèr auboura la lengo toumbado dins la queitivié, pèr counquista lou pople de mai en mai enfanga dins un francés desfigura. Ço que i' a manca, es l'art e lou bon goust.

Quand un tèmple es au sòu, pèr lou rebasti sufis pas d'acampa tóuti li rouino, mai es necite de tria dins lis

et capitaines n'étaient sortis des flancs du cheval de Troie que ce que la Provence a produit de poètes éminents. »

Arrive ensuite Simon de Montfort qui écrase tout; et trois cents ans la Provence reste muette.

Belaud de la Belaudière, un véritable poète, un troubadour de race, est le premier qui élève la voix et annonce la renaissance. Puis, de nouveau, régne un silence de plus de deux siècles où cependant les comédies de Brueys et les noëls de Saboly nous gardent de langueur et de désespoir.

Enfin Pierre Bellot reprend la chanson entamée; nous voici aux temps modernes. Autour de Pierre Bellot, comme après l'orage, la fauvette et le pinson élèvent la tête et font entendre leur ramage, de temps à autre un poète provençal, bon ou mauvais, jette sa strophe au milieu de la foule qui parfois s'arrête un moment pour écouter et puis passe.

Certes, il y avait quelques hommes de valeur parmi les associés de Bellot, quand nous ne nommerions que Desanat trop touffu et Gelu trop violent! mais ce dernier surtout, vrai poète de race.

Et cependant quelque chose a manqué à ces hommes pour accomplir l'œuvre, pour relever la langue tombée dans la poussière, pour conquérir le peuple de plus en plus embourbé dans un français défiguré. Ce qui leur a manqué, c'est l'art et le bon goût.

Lorsqu'un temple est effondré, pour le rebâtir il ne suffit pas d'en rassembler les ruines, mais il est nécessaire de trier dans les décombres le marbre pur

escoumbre lou mabre pur e leissa dins la pòusso li pastouiro e lou gipas.

Pèr bonur arribo, pièi, lou Felibrige.

Lou 21 de mai de l'an 1854, sèt jouvènt èron acampa au castelet de Font-Segugno, alin dins la Coumtat, sus la mountagno de Castèu-Nòu-de-Gadagno. Couneissès pas lou castelet de Font-Segugno? Un nis de roussignòu perdu dins la ramiho. Segur un nis de roussignòu, car de-longo li Felibre ié venien canta, au brut di font cascaiarello, en fàci d'aquelo autro font pouëtico, la grand roco bloundo de Vau-Cluso. « Es aqui, coume dis uno prefàci dóu *Liame de Rasin*, que fuguèron aplaudi li proumié cant de *Mirèio*, qu'Aubanèu a vist sa *Mióugrano* en flour, que Crousillat fasié gousta sa *Bresco*, que Mathiéu a coumença sa *Farandoulo* e que Tavan a fa brusi lou *dindin* de soun *eissado*. »

Li sèt jouvènt : Brunet e Pauloun Giera, d'Avignoun; Ansèume Mathiéu, de Castèu-Nòu-de-Papo; Mistrau, de Maiano; Roumaniho, de Sant-Roumié; Tavan, de Gadagno, emé lou felibre qu'a l'ounour de vous parla, tóutis afouga pèr lou bèu, tóutis enebria de l'amour de la Prouvènço, en uno sesiho memourablo e soulenno, foundèron lou Felibrige e tirèron lou plan dóu proumier Armana prouvençau.

Avèn fa de camin, despièi, un glourious camin !

Adeja, vers 1847, Roumaniho avié publica *Li Margarideto*, e lou Marqués de La Faro-Alès *Las Castagnados*.

et de laisser dans la poussière les blocs empâtés et les plâtras.

Par bonheur, puis, arrive le Félibrige.

Le 21 mai de l'an 1854, sept jouvenceaux étaient réunis au château de Font-Segugne, là-bas dans le Comtat-Venaissin, sur la montagne de Châteauneuf-de-Gadagne. Ne connaissez-vous pas le château de Font-Ségugne? Un nid de rossignol perdu dans les rameaux. Assurément un nid de rossignol, car les Félibres y viennent continuellement chanter, au bruit des fontaines murmurantes, en face de cette autre fontaine poétique, la grande roche blonde de Vaucluse. « C'est là, comme le dit une préface du *Liame de Rasin* que furent applaudis les premiers chants de *Mirèio*, qu'Aubanel a vu sa *Mióugrano* en fleur, que Crousillat faisait goûter sa *Bresco*, que Mathieu a commencé sa *Farandoulo* et que Tavan a fait retentir le *dindin* de *soun eissado*. »

Les sept jouvenceaux : Brunet et Paul Giera, d'Avignon; Anselme Mathieu, de Châteauneuf-du-Pape; Mistral, de Maillane; Roumanille, de Saint-Remy; Tavan, de Gadagne, avec le félibre qui a l'honneur de vous parler, tous enflammés pour le beau, tous épris de la Provence, dans une séance mémorable et solennelle, fondèrent le Félibrige et tracèrent le plan du premier Almanach provençal.

Nous avons fait du chemin depuis, un glorieux chemin !

Déjà vers 1847, Roumanille avait publié *Li Margarideto*, et le marquis de La Faro-Alais *Las Castagnados*.



Jóusè Roumanille
De Sant-Roumié, Prouvènço (1818-1891)

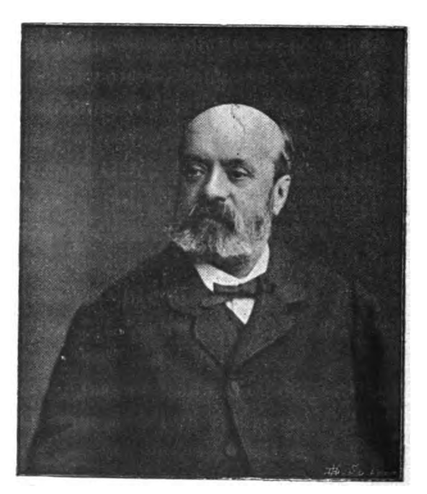
Mai veici lou plus grand evenimen literàri de nosto Reneissènço : Mistrau nous baio *Mirèio*, e duerb dóu



Frederi Mistral
De Maiano, Prouvènço (1830)

Mais voici le plus grand événement littéraire de notre Renaissance : Mistral nous donne *Mirèio*, et ouvre du

meme cop au prouvençau li porto de Paris e de l'Acadèmi. Ah ! fuguè 'n bèu jour aquéu triounfle, e tout ço qu'avié 'n degout de sang prouvençau dins li veno n'aguè la fèbre au cor! Li franchimand nous regardavon espanta, e li mai testard, trespourta de la gràci e dóu trelus de *Mirèio*, fuguèron lèu si plus ardènt lausaire !



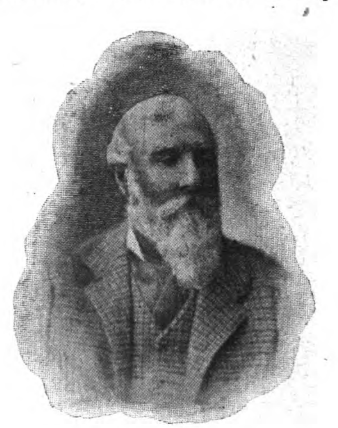
TEODOR AUBANEL
D'Avignoun, Prouvènço (1829-1886)

Pièi venguè *La Mióugrano entre-duberto* d'Aubanèu, *La Farandoulo* d'Ansèume Mathiéu, *La Bresco* de

même coup au provençal les portes de Paris et de l'Académie. Ah! ce fut un beau jour, ce triomphe, et tout ce qui avait une goutte de sang provençal dans les veines en eut la fièvre au cœur! Les français du Nord nous regardaient ébahis, et les plus entêtés, au transport qu'excitaient en eux la grâce et la splendeur de *Mirèio*, furent bientôt ses admirateurs les plus ardents!

Puis vient *La Mióugrano entre-duberto*, d'Aubanel; *La Farandoulo*, d'Anselme Mathieu; *La Bresco*, de

Crousillat, *La Rampelado* de Roumiéux, *Li Parpaioun blu* d'un Irlandés, Carle Guihèn Bonaparte-Wyse;



Carle Guihèn Bonaparte-Wyse
De Waterford, Irlando

noun se pòu parla de tóuti. E tourna-mai Mistrau nous douno uno epoupèio ounte l'amo de la Prouvènço tresano e canto; nous douno *Calendau*, aquéu fraire de la e d'engèni de *Mirèio*.

Parai, que la letanio fai gau? e, respoundès, ounte atroubarés une literaturo que dins tant pau d'annado ague larga tant d'obro vivènto, enauranto, acoumplido, — diguen-lou, dóumaci es vertadié, — tant de cap-d'obro! E pamens i'a 'ncaro l'aveni! Aquelo drudo terro de Prouvènço coungreio sèns fin la bèuta e la pouësio; i'a 'ncaro la meissoun de l'an que vèn. Arregardas s'es magnifico :

Crousillat; *La Rampelado*, de Louis Roumieux; *Li Parpaioun blu* d'un Irlandais, Charles Guillaume Bonaparte-Wyse. Et de nouveau Mistral nous donne une épopée où l'âme de la Provence tressaille et chante, nous donne *Calendau*, ce frère de lait et de génie de *Mirèio*.

N'est-il pas vrai que la litanie est belle? et, répondez, où trouverez-vous une littérature qui dans si peu d'années ait lancé tant d'œuvres vivantes, élevées, accomplies, — disons-le, car c'est la vérité, — tant de chefs-d'œuvre? Et cependant il y a encore l'avenir! Cette féconde terre de la Provence produit sans cesse la beauté et la poésie; il y a encore la moisson de l'année prochaine. Regardez si elle est magnifique :

Veici d'abord *Lis Isclo d'or* de Mistrau, un libre paradisen ounte fara bon d'embarra sa pensado en pantaiant emé lou Capoulié. Pièi lou pouèmo di *Carbounié*, obro proumiero e majouralo dóu valènt Fèlis



FÈLIS GRAS
De Malo-Mort, Prouvènço (1844)

Gras, adeja 'n mèstre! Pièi li pouësìo d'Anfos Tavan, *Amour e Plour*, de diamant enserta dins l'or fin.

Entre-tèms se fai uno boulegadisso amirablo. Lou Coungrès d'Arle (1852), lou Coungrès d'Ais (1853), comton li forço vivo de la nacioun : tóuti s'aubouron ; li pople prouvençau soun esmougu coume uno mar que boui, souto l'ardènt soulèu felibren. E de l'estrangié boufavo un aflat freirenau. Li sabènt finlandés, escandinau e american, vènon, de la part de si gouvèr, estudia la lengo prouvençalo; l'Itàli e l'Alemagno mandon si

Voici d'abord *Lis Isclo d'or* de Mistral, un livre de paradis où il fera bon enfermer sa pensée en rêvant avec le *Capoulié*. Puis le poème des *Carbounié*, œuvre primesautière et magistrale du vaillant Félix Gras, déjà passé

maître ! Puis les poésies d'Alphonse Tavan : *Amour e Plour*, des diamants sertis dans l'or fin.

Entre-temps se faisait un mouvement admirable. Le Congrès d'Arles (1852), le Congrès d'Aix (1853), comptent les forces vives de la nation : tous se lèvent, les peuples provençaux sont émus comme une mer qui bouillonne, sous l'ardent soleil félibréen. Et de l'étranger soufflait une brise fraternelle. Les savants finlandais, scandinaves et américains, viennent, de la part de leurs gouvernements, étudier la langue provençale;

pouèto recerca lis obro felibrenco. E Mistrau part, e counquisto l'Espagno ; e la Soucieta di Lengo Roumano que trelusis en Lengadò fai la descuberto dóu pople Engadin.

Brave pople Engadin ! Soun uno pougnado, alin perdu dins lis Aup Grisoun, au mitan dóu dur parla tudesc ; mai, coume uno roso entre li bouissoun, coume un ile entre lis ourtigo, sa lengo flouris, sa lengo sorre de la prouvençalo, que gardon em' un amour, em' un ourguei que dèu nous servi d'eisèmple !

Souto lou soulèu e l'eigagno, souto la nèblo e lou nivo, souto lou gèu e la nèu, Diéu semeno la grano e fai espandi la flour que counvèn à touto terro.

Ansin n'es dóu lengage.

TEODOR AUBANEL.



LEOUN DE BERLUC-PERUSSIS
D'Ate, Prouvènço (1835)

A-n-aquéu tablèu de la literaturo felibrenco, apoundren

l'Italie et l'Allemagne envoient leurs poètes rechercher les œuvres félibréennes. Et Mistral part, et il conquiert l'Espagne; et la Société des Langues Romanes qui brille en Languedoc fait la découverte du peuple Engadin.

Bon peuple Engadin! Ils sont une poignée, là-bas, perdus dans les Alpes des Grisons, au milieu du rude parler tudesque; mais, comme une rose entre les buissons, comme un lis entre les orties, leur langue fleurit, leur langue sœur de la provençale, qu'ils gardent avec un orgueil qui devrait nous servir d'exemple.

Sous le soleil et la rosée, sous les brouillards et les nuages, sous la glace et la neige, Dieu sème la graine et fait épanouir la fleur qui convient à toute terre.

Ainsi en est-il du langage.

A ce tableau de la littérature félibréenne, ajoutons

l'obro marcanto de Leoun de Berluc-Perussis, un di pu delicat, esperitau e saberu escrivan de nosto Reneissènço literàri.

Mèstre dins li dos lengo naciounalo dóu prouvençau e dóu francés, erudit prefound, trato em'un sucès parié l'istòri, la filoulougìo, li bèlli-letro e saup faire abilamen valé lis aspiracioun sano e reviéudanto dóu regiounalisme e de la pichoto patrìo.



BATISTO BONNET.
De Bello-Gardo, Lengadò (1849)

I'a de-mai lou pres-fa de Batisto Bounet; a talamen bèn debana, emé sa *Vido d'Enfant,* lis empressioun dóu jouine prouvençau grandissènt au mitan d'uno naturo touto d'espandimen que lou francés, pèr la plumo d'un de si mèstre, i'a fa lis ounour de la traducioun.

l'œuvre remarquable de Léon de Berluc-Perussis, un des plus délicats, spirituels et savants écrivains de notre Renaissance littéraire.

Maître dans les deux langues nationales du provençal et du français, érudit profond, il traite avec un succès pareil, l'histoire, la philologie, les belles-lettres et il sait faire habilement valoir les aspirations saines et vivifiantes du régionalisme et de la petite patrie.

Il y a encore l'œuvre de Baptiste Bonnet; il a tellement bien développé avec sa *Vido d'Enfant* les impressions du jeune provençal grandissant au milieu d'une nature toute d'épanouissement, que le français, par la plume d'un de ses maîtres, lui a fait les honneurs

Se pòu dire de Batisto Bounet ço qu'un literatour italian, E. Portal, dins sa *Letteratura provenzale moderna*, a di en parlant de noste A. Langlade : « *Il talente di cui confina all' ingenio, e non è stato guastato dall' educazione classica.* »



Don Savié de Fourviero
De Roubioun, Prouvènço (1853)

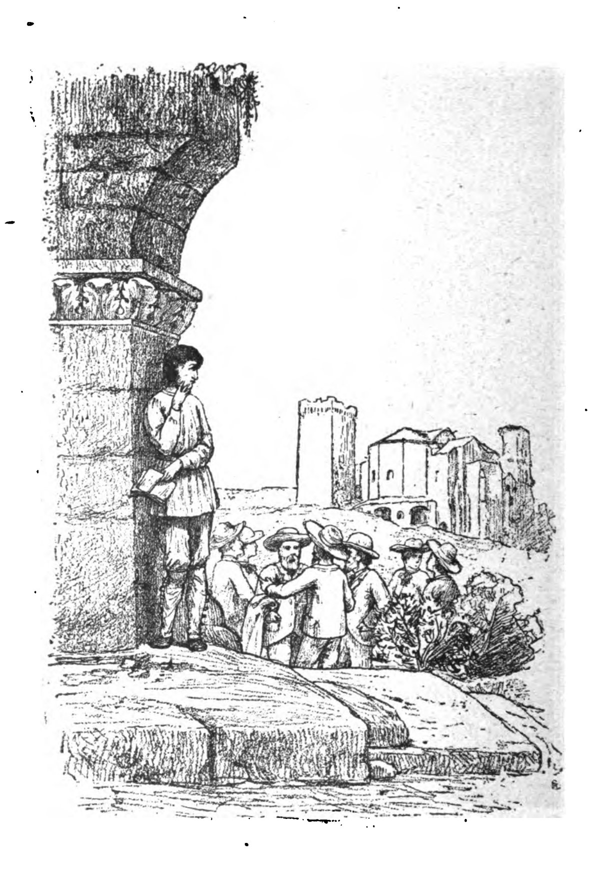
Enfin ço que li Felibre an oubra pèr sa lengo adès mespresado, lou Paire Savié de Fourviero l'a coumpli dins la Cadièro prouvençalo.

Ié mounto em' un double apoustoulat, aquéu de sa lengo em' aquéu de l'Evangèli, que l'un ajudo l'autre mai-que-mai; e si predicacioun, meme dins li gràndi vilo, atiron sèmpre uno foulo esmeravihado. Si counferènci sus l'Escrituro-Santo, *La Creacioun*, *Li Patriarcho*, l'an fa subre-nouma lou Monsabré dóu Miejour.

de la traduction. On peut dire de Baptiste Bonnet ce qu'un littérateur italien, E. Portal, dans sa *Littérature provençale moderne* a dit, en parlant du poète languedocien A. Langlade : « dont le talent confine au génie et n'a pas été gâté par l'éducation classique. »

Enfin, ce que les Félibres ont fait pour leur langue naguère méprisée, le Père Xavier de Fourvières l'a réalisé dans la Chaire provençale.

Il y monte avec un double apostolat : celui de sa langue et celui de l'Evangile, l'un aidant l'autre puissamment; et ses prédications, même dans les grandes villes, attirent toujours une foule émerveillée. Ses conférences sur l'Ecriture-Sainte, *La Creacioun*, *Li Patriarcho*, l'ont fait surnommé le Monsabré du Midi.



LA PROSE PROVENÇALE

Aucun de ceux qui assistèrent en Avignon, il y a quelque vingt-cinq ans, aux éclatantes solennités du demi-millénaire de Pétrarque, n'oubliera de sa vie le tableau, combien suggestif, qu'offrait, en cette historique journée du 20 juillet 1874, la place du Palais des Papes. Vingt mille âmes, vingt mille cœurs vraiment méridionaux étaient là, groupés autour des maîtres du revivre provençal, et acclamant avec eux l'idéal latin. De hauts représentants des littératures française, italienne et espagnole sanctionnaient, pour la première fois, par leur fraternelle assistance, le splendide épanouissement de leur sœur d'Oc, sœur aînée et cependant à peine échappée d'hier à une longue et pesante tutelle. Les fleurs d'argent, de vermeil et d'or, destinées aux lauréats des jeux floraux, formaient sur l'estrade comme un merveilleux jardin d'orfèvrerie.

Parmi ces frêles et exquises œuvrettes d'art, il en est une dont le profond symbolisme, après un quart de siècle, me revient obstinément en mémoire. C'était une marguerite et un épi de blé, liés ensemble. La pâquerette avait été offerte par Roumanille, l'épi par Mistral ; et vraiment c'était là l'emblême éloquent de leurs deux génies. L'un avait présidé à l'aurore timide, à la floraison printanière du Félibrige ; l'autre devait trôner à son zénith, lier les gerbes de son généreux été. Ainsi tous deux, le fils du jardinier de

Saint-Remy, et le fils du moissonneur de Maillane, accomplissaient, obéissant à un mystérieux atavisme, la tâche qui leur était dévolue dans les destins de notre race.

Et l'heure que sonnaient, devant cette foule enthousiaste et devant ces témoins augustes, le bourdon du rocher et le Jacquemart de l'Hôtel-de-Ville, c'était justement ce midi triomphal des lettres provençales, c'était la majorité du Félibrige. Désormais l'ère était close des gazouillements d'oiseaux, des balbutiements, des chansons adolescentes. La langue formée, mûre, assouplie, allait élargir son territoire. Pour tout formuler d'un mot, la prose devait prendre le pas sur le vers.

Car, nul n'ignore cette loi d'évolution, la prose est le fruit estival qui tout naturellement succède à la poésie en fleur. A la jeune et charmante littérature du rêve et de l'idéal se juxtaposent par degrés le conte, le proverbe, l'histoire, et cet art séducteur de l'éloquence, et, enfin, plus sévères, ces sciences maîtresses qui touchent aux plus hauts problèmes de l'être social.

Chez aucun peuple, l'avènement de la prose ne fut retardé autant que chez nous. Notre langue, la première, au sortir des invasions, s'était affirmée en Europe, et avait recivilisé le monde. Mais, tandis que ses élèves grandissaient à son entour, la grande initiatrice devait languir anémiée durant d'interminables siècles. L'œuvre des troubadours, sauvagement interrompue par la croisade d'outre-Loire, avorta en pleine floraison poétique. Reprise trop longtemps après, par La Bellaudière et, plus tard encore, par quelques obscurs bons vouloirs, elle ne fut, à ces deux fois, que récréation d'amateurs et de patoisants, sans nulle visée au réveil d'une littérature, et moins encore d'une nation. Assurément nous devons rendre grâces à ces générations successives d'écrivains qui, presque inconsciemment,

nous conservèrent sous la cendre une humble et dernière étincelle du brasier médiéval. Mais force nous est de confesser que leur poétique est servilement calquée sur celle d'Oil. Quant à cette chose vivante qu'est la prose, presque tous la dédaignèrent, [1] parce qu'ils ne surent ou n'osèrent l'épurer ni l'ennoblir. Au Félibrige était réservée cette double mission linguistique et morale.

Deux dates fort voisines l'une de l'autre, 1853 et 1854, marquent cette révolution. En 1853 fut tenu à Aix le *Roumavàgi deis Troubaires*, ultime et d'ailleurs très intéressante manifestation de l'ancienne école ; nous n'y entendîmes guère que des vers. L'an d'après s'imprima, au lendemain de Font-Ségugne, le premier *Armana prouvençau*, où les néophytes de l'Etoile lançaient leur ardente profession de foi et d'espérance. On y fit, dès l'abord, large place à la prose. J'ajoute que, déjà, cette prose se gardait du gallicisme et de la vulgarité. Un maître y veillait, Roumanille, dont les humoristiques dialogues avaient, quelques années auparavant, à l'heure la plus troublée, fait tant de bruit et tant de bien parmi le peuple avignonais. C'est ainsi que l'auteur des *Sounjarello*, encore qu'il incarnât l'âge poétique de notre renaissance, était aussi et restera le père de la prose provençale.

1 C'est au point que les deux journaux fondés en 1841, par Bellot et Désanat, le *Tambourinaire* et le *Bouillabaisso*, étaient rédigés en vers. La bibliographie de la prose provençale, aux trois derniers siècles, tiendrait en quelques lignes. Citons, et nous serons presque complet, l'*Histoire journalière* d'Honorat de Valbelle (inédite) ; l'oraison funèbre du président Lebret, par l'abbé Pourrières ; le discours prononcé à l'occasion des cahiers de 89, par l'avocat Hodoul, de Sisteron ; la traduction de la Constitution française, par Bouche, député d'Aix ; quelques pièces du théâtre populaire et des contes qui seraient vite dénombrés.

A l'exemple de l'initiateur, bon nombre des adeptes du nouveau programme cessèrent de se cantonner dans la rime. *L'Armana* recruta des prosaïstes chaque année plus nombreux. Il va sans dire que la plupart débutèrent par le conte, ce genre que l'on peut dire national chez nous, tant il est approprié à la gaîté saine et à la souriante philosophie de la gent méridionale. Il suffisait de puiser dans le riche folklore indigène, et de donner à ses traditions orales une forme littéraire, pour fournir indéfiniment *au pople dóu miejour* un *soulas* en harmonie singulière avec son tempérament.

En même temps qu'il jetait la bonne semence dans les campagnes avec son petit livre annuel, le jeune Félibrige ne tarda pas à organiser, dans les principales villes, des banquets d'initiés, puis des concours publics. De là l'éclosion de brindes, de discours, de rapports, qui constituèrent bientôt toute une nouvelle branche de notre littérature. La fête de Pétrarque en fut, j'y reviens, la manifestation solennelle. On sut en France et au dehors, à dater de ce moment, que la Provence ne se bornait pas à chanter. Aubanel et Gras mêlèrent leur prose et leurs revendications à la prose et aux encouragements de Wallon et de Mézières, de Nigra et de Conti, et de ce vaillant D. Albert de Quintana, qui s'écriait, devant l'emblématique bijou de Mistral et de Roumanille : « Provence et Catalogne ont fleuri ensemble dans la poussière des ruines, et leurs épis se gonflent, dorés par le soleil de la tradition d'un passé admirable. La récolte sera abondante pour les peuples du Midi ! »

Le cadre de l'éloquence provençale ne devait pas tarder à s'élargir. Ce ne fut plus seulement dans les assemblées félibréennes qu'elle se fit entendre. Elle remonta dans la chaire chrétienne, d'où le préjugé et la sottise l'avaient

expulsée, et ce furent les cathédrales qui donnèrent ce bel et bon exemple au clergé rural. Si je ne m'étais imposé de laisser, dans ce rapide tableau, les noms propres à l'écart, je sais bien quelles initiatives et quels succès je voudrais louer ici à pleine bouche.

A mesure que s'agrandissait le domaine de la prose, on vit, par un contraste auquel il fallait s'attendre dans une association absolument ouverte, un catéchisme très laïque réclamer place, dans les bibliothèques provençales, à côté du catéchisme diocésain que Monseigneur Darcimoles avait fait imprimer en dialecte d'Aix.

Puis ce fut le tour du roman, qui est actuellement représenté par des œuvres, sinon nombreuses, du moins considérables. Le créateur de ce genre en est aussi le maître. Son avènement au Capouliérat, à la mort de Roumanille, affirma — j'allais presque dire : officiellement — les droits de la prose à la prédominance définitive.

A peine ouvert, le cycle des prosateurs a vu éclore un autre genre, absolument inédit, jusque là, parmi nous, les Mémoires. Un « gnarre, » hier inculte, l'inaugura, et ce fut par un livre génial. Viennent, à leur tour, les souvenirs du grand maillanais, et nous primerons, en cette matière, toute littérature vivante.

Seule, l'histoire a été peu abordée jusqu'à présent par nos écrivains. Elle ne tardera pas à l'être, et de façon magistrale, j'ose le prédire. Le concours ouvert pour une histoire Provençale en langue mistralienne, vient d'être clos. Il a stimulé le patriotisme de plus d'un jeune savant. Ou je me trompe fort, ou nous aurons, avant peu, de sérieux travaux sur notre passé local, si défiguré par les annalistes francihots. Déjà la presse provençale, — car nous avons une vaillante presse, et je m'en voudrais de ne pas la saluer au passage, — a donné, sur certains faits altérés par les livres

officiels, de curieuses et concluantes dissertations. C'est de ce côté que je me permets d'orienter les recrues du Félibrige, en quête de sujets d'étude. Nos archives sont remarquablement abondantes. Le jour où elles seraient toutes réunies dans le Palais des Papes, elles lutteraient d'importance avec celles de tel royaume. On y trouverait de quoi écrire l'histoire de toutes nos communes, de quoi surtout réécrire celle de notre race.

Mais aujourd'hui déjà, et sans attendre ce couronnement de l'édifice, la prose d'Oc a produit assez pour qu'on ait jugé l'heure venue d'en donner une sorte d'anthologie. Tous les recueils collectifs publiés jusqu'à présent avaient été exclusivement consacrés aux poètes. [1] Les pages que voici ont donc ce premier mérite d'être, dans leur groupement, une nouveauté. [2] Mais ce mérite n'est pas le seul. Avec une sûreté de goût qu'il ne me permettrait pas de souligner, le promoteur de l'enseignement franco-provençal a découpé, dans la bibliothèque du Félibrige, un choix de morceaux soigneusement diversifiés. Tous les genres, ce qui veut dire toutes les caractéristiques méridionales, sont

1 Ce sont, par ordre de dates, les *Chants des félibres*, de F. Delille (Marseille 1881); les *Poètes contemporains*, de J. vom Hag (Leipzig 1881); le *Passe-temps poétique*, du colonel Dumas (Perpignan 1882); les *Traduzioni di poesie provenzali*, du président Semmola (Bénévent 1882); les *Fleurs félibresques*, de C. Hennion (Aix 1883); les *Dodici versioni dal provenzale*, du chevalier Spera (Gap 1883); le *Langage des fleurs*, de J. vom Hag (Leipzig s. d.); les *Poètes provençaux contemporains*, de Paul Mariéton (Paris 1888); et le *Florilegio* qui accompagne la *Letteratura provenzale*, du commandeur E. Portal (Palerme 1893).

2 Signalons pourtant le fascicule de la *Nouvelle bibliothèque populaire* consacré par P. Mariéton aux *Conteurs provençaux* (Paris 1889).

représentés dans cette mosaïque, où chacun apporte la saveur et la couleur de son terroir et de sa personnalité. La gamme provençale est là tout entière, non pas certes dans une ordonnance pédante, mais, au contraire, en un très harmonieux désordre, où le méditatif succède à l'humoriste, le profond au disert, le mélancolique au verveux. Assurément nul ne se plaindra de cette polychromie, dans le jeune milieu où va ce livre.

Un trait commun, au surplus, et comme un air de famille rapproche et relie ces natures si variées. Les esprits et les modes d'écrire ont beau différer, tous sont marqués d'un même sceau : cette franche clarté, cette précision lumineuse et nette, cette vive allure, qui furent toujours la vertu des parlers français, et dont le Midi plus particulièrement garde la tradition. A l'heure où la noble langue d'*oui* qui, de par sa limpidité, était l'idiome diplomatique, est ternie et embrumée par la snobique infiltration des littératures boréales, en même temps que par le décadentisme boulevardier, quiconque sent en ses veines le sang pur de la Gaule, accueillera sympathiquement ce volume, où tout, idées et style, est traversé d'un rayon du clair soleil de France.

A. de Gagnaud.



Cansoun de la Coupo

Soulenne.

Prou - ven-çau, vei- ci la cou-po Que nous

vèn di Ca - ta - lan : A - de - rèng be-guen en

Tóuti en cor

trou-po Lou vin pur de nos - te plant. Cou - po

san -to E ver - san - to, Vuejo à plen bord, Vuejo a -

bord Lis es-tram-bord E l'en - a-vans di fort !



Chanson de la Coupe

Provençaux, voici la coupe — qui nous vient des Catalans : — Tour à tour buvons ensemble — le vin pur de notre cru.

EN CHŒUR

Coupe sainte — et débordante, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts.

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun ;
E, se toumbon li Felibre,
Toumbara nosto nacioun.

Coupo santo
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

D'uno raço que regreio
Sian bessai li proumié gréu :
Sian bessai de la patrio
Li cepoun emai li priéu.
Coupo santo...

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,
Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn.
Coupo santo...

Vuejo-nous la couneissènço
Dóu Verai emai dóu Bèu,
E lis àuti jouïssènço
Que se trufon dóu toumbèu.
Coupo santo...

Vuejo-nous la Pouësio
Pèr canta tout ço que viéu,
Car es elo l'ambrousio
Que tremudo l'ome en diéu.
Coupo santo...

D'un ancien peuple fier et libre — nous sommes, peut-être la fin; — et, si les Félibres tombent, — tombera notre nation.

Coupe sainte...

D'une race qui regerme — peut-être sommes-nous les premiers jets; — et de la patrie, peut-être, nous sommes les piliers et les chefs.

Coupe sainte...

Verse-nous les espérances — et les rêves de la jeunesse, — le souvenir du passé — et la foi dans l'an qui vient.

Coupe sainte...

Verse-nous la connaissance — du Vrai comme du Beau — et les hautes jouissances — qui se rient de la tombe.

Coupe sainte...

Verse-nous la poésie — pour chanter tout ce qui vit, — car c'est elle l'ambroisie — qui transforme l'homme en Dieu.

Coupe sainte...

Pèr la glòri dóu terraire
Vautre enfin que sias counsènt,
Catalan, de liuen, o fraire,
Coumunien tóutis ensèn !

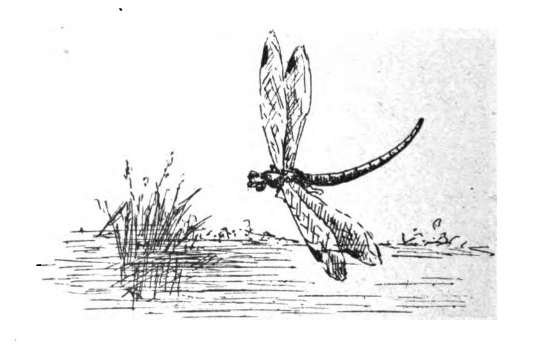
Coupo santo
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !



Pour la gloire du pays, — vous enfin, nos complices, — Catalans, de loin, ô frères, — tous ensemble communions.

Coupe sainte — et débordante, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts.





TABLE



AVIGNON. — IMP. AUBANEL FRÈRES.